

Le rosier du désert

Jean-Pierre Bory

Le rosier du désert

*Histoire de la mission
des Assemblées évangéliques de France au Tchad*

Éditions CAEF

© Jean-Pierre Bory (texte et photos)

© Éditions CAEF, 2010

471 avenue Victor Hugo

26000 Valence – France

ISBN : 978-2-918540-10-6

Tous droits réservés

Couverture : Jacques Maré, IOTA Création

Photos de couverture : J.-P. et O. Bory

Photos intérieur : J.-P. Bory, O. Bory, C. Bouttet,
D. Gounon, J. Metz, W. Utermann.

À Hélène,

*Claire-Lise, Laurence,
Olivier et Annick*

En guise de prologue

Le Seigneur qui a dit : « Vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre », a aussi donné une feuille de route : « Faites des disciples parmi tous les peuples, baptisez-les, et apprenez-leur à obéir à tout ce que je vous ai prescrit », ainsi qu'une promesse : « Je suis moi-même avec vous chaque jour, jusqu'à la fin du monde. »

Les hommes et les femmes évoqués dans ce livre ne sont ni des héros, ni des modèles, ils ont simplement répondu à l'appel du Seigneur, ils se sont efforcés de remplir la mission reçue avec leurs forces et leurs faiblesses et ils ont expérimenté la présence et la grâce du Seigneur selon sa promesse.

Et si ce récit a été possible, c'est grâce à leurs documents, à leurs souvenirs, à leurs courriers, aux archives de la mission. Un merci particulier à Hélène, à Jean et Huguette, à Dany, à Christiane, à Georges et Liliane, à Éliette, pour leurs encouragements et leur attention tout au long de sa rédaction.

**Que la terre aride se réjouisse
et se mette à fleurir comme les lis !**

Ésaïe 35.1



Dans le centre du Tchad, où l'Évangile n'avait jamais été annoncé, dans une région où l'islam et l'animisme règnent en maîtres, Dieu a permis l'éclosion et la croissance d'Églises qui se multiplient aujourd'hui.

Le *rosier du désert*, la seule plante qui fleurit si magnifiquement entre les rochers, pendant la saison chaude et sèche, au moment où le soleil brûle la terre, l'herbe et les cultures en est une belle image.

Les pionniers du Guéra¹

La première équipe

Une grande animation règne sur le quai. En 1951, Marseille est encore l'une des principales portes vers l'Afrique. Paquebots et cargos ne cessent de décharger des minerais, du bois, des bananes, ou de charger des caisses, des fûts qu'ils distribueront de Casablanca à Libreville. Les dockers s'affairent. Une voiture oscille à 15 mètres de hauteur, suspendue au filin d'une grue, avant de disparaître dans la cale.

Les flancs d'un paquebot, le *Banfora*, se dressent comme un immense mur d'acier dominant le quai. Les câbles d'amarrage enroulés autour des bollards du quai semblent bien faibles pour retenir une telle masse. À son ombre, la foule va et vient comme une fourmilière affairée. Un petit groupe, une douzaine d'adultes et d'enfants, attend : Albert et Jeannette Burkhardt et leurs sept enfants s'apprêtent à monter à bord avec Jean et Huguette Metz, ainsi que Marius Baar. Ils sont arrivés avec de solides caisses et des fûts en métal remplis de leurs effets. Le bateau devrait prendre la mer d'ici quelques minutes, mais le chargement est loin d'être terminé. Il faudra encore trois bonnes heures

¹ Le Guéra est la région située au centre géographique du territoire tchadien, au nord de la partie habitée du pays (la moitié nord du territoire tchadien, le Sahara, est désertique).

d'attente. Des files de portefaix grimpent sur le pont, le dos chargé de bagages qu'ils déposent dans les antres du navire. Tout à coup, un officier presse les voyageurs de franchir les passerelles qui seront bientôt retirées à bord. Les amarres sont détachées... L'embarquement aura finalement pris une journée.

Quelques parents et amis restent sur le quai. Certains ont un mouchoir à la main, car la séparation risque d'être longue. Les voyages durent quatre à cinq semaines et les partants ne reviendront pas avant plusieurs années.

Le navire frémit, ses sirènes adressent un dernier salut à ceux qui restent. Un petit remorqueur guide le géant hors du port. Le quai s'éloigne insensiblement. Bientôt l'étrave fend la mer calme en cette soirée du 15 avril 1951. Le paquebot oriente insensiblement sa proue vers le sud. À l'horizon, Notre-Dame de la Garde et la vieille ville se teintent de dégradés bleutés.

Les voyageurs qui prennent la mer pour la première fois découvrent qu'un paquebot est un grand hôtel flottant, fourmillant de vie. De larges escaliers aux marches recouvertes de tapis et aux rampes dorées conduisent vers de vastes salons ; un bar invite les passagers à prendre un café au passage avant de suivre de longs couloirs s'ouvrant vers de nouveaux escaliers qui s'enfoncent dans les sombres entrailles du navire. Un steward en costume d'amiral ouvre les portes des cabines où les douze passagers peuvent enfin poser leurs valises et leurs sacs de voyage. À travers les hublots, on peut encore voir la mer qui scintille.

Sur la Méditerranée, le navire glisse sans tanguer, laissant derrière lui un sillage rectiligne. Mais après Gibraltar, une houle déferlante envoie des embruns sur le pont et le mal de mer malmène les estomacs. Quand le roulis se calme, il est si agréable d'arpenter les ponts supérieurs et de contempler la mer dont les couleurs changent au gré des vents et du moment de la journée. Le navire n'est plus très jeune ; vers l'arrière, de fortes trépidations se font sentir, et dans les coursives on raconte que la collision avec une baleine aurait quelque peu voilé l'arbre principal...

Les pionniers du Guéra

Mais rien n'empêche la petite équipe de se retrouver dans l'une des cabines pour lire et prier, et faire connaissance, car ses membres sont presque des étrangers les uns pour les autres. En passant par l'Alsace, Albert Burkhardt avait su décrire avec éloquence le Tchad et ses besoins immenses, et faire retentir l'appel de Dieu pour la mission. Le jeune couple Metz et Marius Baar, encore célibataire, avaient répondu positivement.



Jean et Huguette Metz accompagnés de Marius Baar en 1951.

Maintenant, au cours de ces deux semaines en mer, confinés dans l'espace restreint du bateau, ils apprennent à se connaître : échanges, moments de prière et de réflexion ensemble, repas en commun les rapprochent. Mais dans cette vie commune, imposée et réduite aux limites du bateau, l'impétuosité de la jeunesse de Marius se heurte déjà à la forte personnalité d'Albert Burkhardt.

Albert Burkhardt

Il est né en 1911 dans le canton de Neuchâtel, en Suisse romande. Son père, employé dans une fabrique de chocolat, membre de la fanfare municipale, était un homme droit et

sévère. Sa mère enseignait la couture dans une école. Ils étaient recensés comme protestants, ainsi que tous les autres habitants du village de Peseux, au début du xx^e siècle. Mais le père se déclarait athée et la mère ne franchissait jamais la porte du temple ; cependant Albert, leur fils unique devait assister régulièrement à « l'école du dimanche », puis au catéchisme avec ses copains de classe. Et comme eux, à 15 ans, il fit sa confirmation qui n'avait guère de signification spirituelle pour lui. Mais elle l'introduisait dans le monde des grands qui pouvaient fumer une cigarette accoudés au bar. Il choisit un apprentissage de coiffeur.

Un de ses amis, avec qui il avait l'habitude de faire du ski, l'invita à une soirée chrétienne. Après quelques mois, touché par les explications simples et claires de l'Évangile données par les responsables de la communauté, il se convertit radicalement et se fit baptiser. Ses parents ne voyaient pas d'un très bon œil que leur fils fréquente une Église évangélique plutôt que le temple. Et quand il leur fit part de son appel pour servir Dieu, et de son inscription dans une école biblique, ils furent très déçus. Pendant ses trois ans à l'Institut biblique de Bruxelles, suivis d'un stage pastoral, il rencontra une jeune Française, **Jeannette Luc**, originaire des Charentes. Membre d'une Église baptiste parisienne, elle se préparait pour la mission ; elle allait au Tchad rejoindre sa sœur Étienne, mariée à Paul Metzler, un Américain. Ce dernier avait été envoyé par la *Baptist Mid Mission* à Balimba, tout proche de Fort-Archambault (aujourd'hui Sahr) dans le sud du pays, pour y créer une station missionnaire. En 1939, accepté comme missionnaire par la même mission, Albert partit pour ce pays où il retrouva Jeannette Luc.

La station missionnaire de Balimba comprenait alors une vaste chapelle, un dispensaire et une école. Le mariage d'Albert et de Jeannette fut bientôt célébré sur place. Paul Metzler avait un caractère bien trempé, tout autant qu'Albert ! ce qui provoqua quelques tensions entre les deux hommes. Aussi ce dernier accepta-t-il volontiers la proposition de faire un stage de dix-huit mois en République centrafricaine (1944-1945). Il y vécut

une expérience de type charismatique dans l'Église où il s'était intégré.

La biographie d'Albert Burkhardt décrit cet épisode qui marqua profondément le jeune missionnaire² et orienta le long ministère qu'il eut en France plus tard ; ce n'est qu'à son retour définitif en France qu'Albert Burkhardt développera et enseignera la doctrine et la pratique charismatiques. Néanmoins la ligne fondamentaliste de la *Baptist Mid Mission* était très réservée sur cette orientation doctrinale. S'ajoutant à la tension avec son beau-frère Paul Metzler, elle fut une des causes de sa démission de la *Baptist Mid Mission*³.

Il envisagea alors de s'installer dans la région du Guéra qu'il avait déjà visitée, à quatre cents kilomètres au nord de Fort-Archambault. Il passa quelques semaines à Bitkine en 1947, puis s'y installa de 1948 à 1954. Albert Burkhardt était un leader et un excellent communicateur qui savait transmettre son enthousiasme et sa vision à ses auditeurs. En 1948, il repartit au Tchad accompagné de Marcel et Évelyne Barbezat, puis en 1951 de Jean et Huguette Metz, et Marius Baar.

Rentré en France en mai 1954, il s'établit d'abord à Vichy puis à Lux, près de Châlon-sur-Saône, où il créa l'œuvre de la *Porte Ouverte*. Il ne



Albert Burkhardt.

² Jean-Marie RIBAY, *Toi, vas-y !*, Dijon, éditions EMF, 2007, p. 32-37.

³ *Op. cit.*, p. 39.

revint plus au Guéra. Plus tard, il visita à nouveau le Tchad, à N'Djamena et dans le Sud. Il décéda à Grenoble en 1999.

~ ~ ~

En 1951, la famille Burkhardt repart donc au Tchad accompagnée de trois jeunes alsaciens, Jean et Huguette Metz, ainsi que Marius Baar.

Jean Metz

Il est né en 1922 dans une famille lorraine, catholique et très pratiquante. Élevé à l'ombre de l'Église, il semblait destiné à devenir prêtre. Mais Dieu allait en faire un missionnaire protestant ! Voici comment il raconte sa jeunesse :

Mon père, Henri, un homme très entreprenant, avait créé et bien développé un atelier de mécanique. J'étais son seul fils, souvent à l'établi avec ses ouvriers, ce que je trouvais bien plus passionnant que l'école qui m'ennuyait sérieusement. Mais la crise de 1929 obligea mon père à vendre la maison familiale pour éviter la faillite. Il ne voyait pas d'avenir pour moi dans la mécanique et me poussa à poursuivre des études. Comme un bon scout de France que j'étais, j'avais appris à obéir. Je me suis ainsi trouvé inscrit en 1939 à l'École Normale d'instituteurs de Montigny-les-Metz (École Normale catholique, bien sûr) au moment où la Seconde Guerre mondiale éclata.

Or, en 1914, la Moselle comme l'Alsace étaient allemandes depuis 1870. La famille Metz était restée française de cœur durant les quarante-cinq années passées sous le joug allemand. Henri, enrôlé comme soldat dans l'armée allemande, devint pilote sur les premiers avions de guerre, et en 1914 déjà, à la première occasion, il atterrit avec son avion derrière les lignes françaises ! Vingt-cinq ans après, les Allemands le recherchaient encore comme déserteur et toute la famille dut se réfugier en France « libre » jusqu'en 1945.

En ce qui me concerne, dès 1939, je dus rejoindre l'École Normale à Poitiers. J'y passai deux années à l'ombre de St Hilaire et je découvris aussi les faiblesses de ma foi dans le contexte débridé des normaliens coupés de leur famille. Mes bons résul-

tats scolaires me firent choisir pour faire la préparation du concours de St Cloud (l'École Normale supérieure). Je fus alors envoyé à Périgueux où je retrouvai des normaliens et normaliennes venus d'autres écoles d'Alsace-Lorraine.

Parmi eux se trouvaient trois jeunes étudiants de l'École Normale de Strasbourg qui s'étaient convertis à Jésus-Christ en fréquentant l'*Union chrétienne de jeunes gens*. Ces trois étudiants, Charles Hoffmann, René Peterschmitt et Alfred Kuen témoignèrent de l'Évangile parmi les autres étudiants, eux aussi déplacés, déracinés et éloignés de leur famille. Plusieurs se convertirent.

Jean continue son récit :

Deux ans plus tard (en 1942), au moment où j'arrivai à Périgueux, ils étaient une vingtaine à vouloir vivre leur foi. Ne connaissant rien du protestantisme, je fréquentai ce groupe de chrétiens en souhaitant partager mes croyances catholiques. René Peterschmitt me conseilla avec patience et m'encouragea à éprouver ma foi à la lumière de la Parole de Dieu. Une lecture attentive du Nouveau Testament, la découverte avec René de la prière libre et spontanée, où l'on ouvre son cœur à Dieu, m'amena à la conversion. Malgré les critiques et les menaces des abbés, des chefs scouts et de ma famille, Dieu m'aida à tenir ferme dans cette nouvelle vie. Je m'intégrai dans ce petit groupe de croyants, la CDJ (la Communauté de jeunes⁴) comme on l'appelait. Je grandis dans la foi en participant avec eux à plusieurs camps bibliques pendant les vacances scolaires.

Dès 1942, les membres de la CDJ avaient passé beaucoup de temps dans la prière et l'étude de la Bible pour comprendre comment vivre, dans leur époque, la vie des chrétiens du premier siècle. Ils avaient correspondu avec des chrétiens plus expérimentés, rencontré certains d'entre eux, lu tout ce qu'ils pouvaient trouver au sujet de l'Église (ouvrages de R. Dubarry, F. Buhler, E. Itty, A. Antomarchi, R. Pache, et d'auteurs darbystes). *Dès mars 1943, la menace de réquisition pour le Service du Travail*

⁴ Histoire de l'Église *La Bonne Nouvelle*, supplément à *Partage*, 3^e cahier, p. 4. Récit de la formation de la *Communauté des jeunes* à Périgueux dans les années 1940-1945.



Jean Metz en 1960.

*Obligatoire en Allemagne se fit pressante jusqu'en Dordogne. On nous dispersa dans les villages les plus reculés, mais la milice nous y poursuivait. Chacun chercha à s'échapper. Mais les étudiants de la CDJ gardèrent le contact les uns avec les autres en correspondant beaucoup. Dès septembre 1941, ils avaient créé un bulletin interne de liaison, *Partage*, qui paraît encore aujourd'hui⁵.*

Quand arrive l'Armistice, les membres dispersés du groupe de Périgueux se retrouvent en Alsace, fermement décidés à revivre ce qu'ils ont découvert dans la CDJ. Jean Metz regagne la Lorraine pour aider son père à remonter son atelier de mécanique, mais on lui propose un poste à l'Institut de chimie de Strasbourg. Il y fait la connaissance d'une jeune fille qui fréquente aussi le groupe de ses amis chrétiens connus à Périgueux :

Huguette Borel

Elle est marseillaise, née en 1925 dans une famille protestante d'origine suisse. Son père, Léon Borel, possédait avec un associé une petite banque sur la Canebière. Plusieurs membres de sa famille étaient musiciens. Très tôt inscrite dans une école privée catholique, Huguette eut une enfance heureuse et protégée, bien encadrée par les Sœurs ! Elle s'engagea dans le groupe des *Petites Ailes*, la section scoute féminine des *Éclaireurs*. Après le bac, elle fit des études commerciales, puis travailla comme

⁵ *Op. cit.*, 2^e et 3^e cahiers.

secrétaire tout en rêvant de mille activités pour son groupe d'*Éclaireuses*. Elle créa même, dans un hôpital, un groupe de « *Louveteaux malgré tout* » pour des enfants malades ou handicapés à la suite d'accidents.

En été 1943, comme les *Louveteaux* n'organisaient pas de camp, sa maman l'encouragea à participer à un camp de jeunes à Sumène organisé par la Ligue pour la lecture de la Bible. C'est là qu'elle se convertit et rencontra plusieurs jeunes filles et jeunes gens chrétiens de Saône-et-Loire ainsi que des Alsaciens de la CDJ venus sous de faux noms pour ne pas être repérés par les Allemands. Ils s'y retrouvèrent les étés suivants. Huguette se fit baptiser un peu plus tard avec une amie, en Saône-et-Loire.

La guerre finie, elle part en Alsace et retrouve ses amis campeurs, et parmi eux, un garçon qu'elle ne connaît pas, encore en uniforme de soldat français, cheveux en brosse. Il se nomme Jean Metz. Son engagement professionnel l'a empêché de se rendre aux camps de Sumène les années précédentes.

L'Alsace plaît à Huguette et un membre du groupe lui trouve un emploi de secrétaire à l'Institut de Chimie de



Huguette Metz en 1961.

Strasbourg où elle croise chaque jour Jean Metz nommé chef du personnel et du matériel. *Un jour mémorable*, écrit Huguette, *le téléphone intérieur sonna. C'était Jean qui m'appelait du sous-sol pour me demander si je voulais devenir sa femme... Après tout pourquoi pas ? Et c'est ainsi que nous nous sommes promis l'un à l'autre et considérés comme fiancés. La vie a continué son cours et le 15 juillet 1948 nous nous sommes mariés.*

De Périgueux à Strasbourg

Après février 1945, lorsque l'Alsace est libérée, le groupe de Périgueux se reconstitue à Strasbourg. Après ce que les membres de la CDJ ont vécu, compris et expérimenté ensemble, ils décident de se constituer en une Église qu'ils désirent fidèle à l'enseignement du Nouveau Testament (il n'y avait pas d'Église non concordataire de langue française à Strasbourg). La plupart sont alsaciens, mais d'origines religieuses très diverses : luthérienne, calviniste (réformée ou libre), mennonite, catholique, juive... La nouvelle Église choisit de s'appeler *La Bonne Nouvelle*⁶. Le 13 mai 1945, le groupe écrit : *nous célébrons la fin de la CDJ, mais il y a telle fin qui ressemble singulièrement à un commencement*⁷. Ses membres passent dans les années suivantes par d'intenses moments de réflexion, de tension (plusieurs quittent le groupe), de discussions, de prière pour déterminer quelle sera la structure de leur Église. Ils cherchent conseil auprès de responsables d'Églises baptistes (Robert Dubarry) et d'Assemblées de Frères (Marc Ernst, René Pache). Jean Metz participe à toute cette gestation très formatrice pour lui, et qui le prépare, sans qu'il le sache, pour son futur ministère en Afrique.

En décembre 1949, Jean et Huguette Metz sont éprouvés par le décès à la naissance de leur premier bébé.

Allez !

Au début de l'année 1950, Jean et Huguette assistent à une soirée d'information missionnaire donnée dans l'Église par Albert Burkhardt. Ils sont touchés par les immenses besoins spirituels du Tchad. Albert Burkhardt expose aussi le problème de ses enfants dont les aînées sont en âge d'être scolarisées. Jeannette, leur maman, a pu leur apprendre à lire, mais elle n'est pas formée pour continuer leur instruction. Or l'école la plus

⁶ Ce fut la première des Églises *La Bonne Nouvelle* qui se réunissent aujourd'hui à Strasbourg et dans plusieurs villes voisines.

⁷ Supplément à *Partage* n° 92, 2007, Histoire de l'Église évangélique La Bonne Nouvelle, 3^e cahier, p. 1.

proche se trouve à Fort-Lamy, à quatre cent cinquante kilomètres de Bitkine où ils sont installés.

Jean et Huguette s'interrogent autant l'un que l'autre : Dieu les appelle-t-il à partir en mission ? *La raison et la conviction nous dirent bientôt que c'est Dieu qui nous appelait*, écrivait Jean. *Avec mes diplômes d'enseignant, j'avais le profil qui convenait. Nous étions tous les deux convaincus et polyvalents.*

Pendant plusieurs semaines, ils passent du temps dans la prière et dans des entretiens avec quelques frères et sœurs de l'Église. La vocation du jeune couple se précise. De son côté, l'Église prend conscience de la façon dont elle pourrait s'engager avec eux dans ce projet. En 1951, c'est en communion avec *La Bonne Nouvelle* de Strasbourg, envoyés et soutenus par elle, qu'ils partent, riches de tout ce qu'ils ont découvert et appris au cours des années précédentes dans l'insécurité de la France occupée, puis dans les diverses étapes de la naissance et du développement de leur Assemblée.

L'engagement missionnaire de *La Bonne Nouvelle* se manifestera au cours des années de diverses façons. D'abord par un soutien spirituel fidèle dans la prière, puis par un courrier régulier de plusieurs de ses membres. Elle leur enverra les moyens financiers nécessaires pour vivre et exercer leur ministère. Elle mettra en place un service de « colis missionnaires » et au cours des années, des centaines de cartons seront préparés et envoyés au Tchad. Ils contiendront non seulement des conserves alimentaires très appréciées par des missionnaires demeurant à des centaines de kilomètres de sources d'approvisionnement, mais aussi des livres pour l'école et pour l'Église, des médicaments pour le dispensaire, des pièces mécaniques si précieuses pour les véhicules soumis à rude épreuve sur les pistes africaines. À Strasbourg, des équipes nombreuses se relayeront pour ce service animé par Jean-Paul Kempf. Les uns récolteront et trieront les médicaments, couperont les bandes de tissus pour en faire des pansements (Jean-Pierre Kessler impressionnera les dames avec son grand couteau de boucher !). D'autres prépareront les colis et Jean-Paul deviendra un excellent client du bureau de poste de Strasbourg-Neudorf !

Progressivement, d'autres Assemblées de la région lyonnaise s'engageront dans le soutien spirituel et matériel de ce nouveau projet, tout d'abord celles de Roanne, de Lyon et de Villefranche-sur-Saône. Par la suite, les missionnaires visiteront l'ensemble des *Communautés et Assemblées évangéliques de France* (CAEF) et elles seront nombreuses à s'impliquer dans ce ministère.

Marius Baar

Le troisième et le plus jeune de l'équipe (né en 1927), Marius, alsacien comme Jean, a suivi l'école française, puis allemande au début de la guerre. En 1941, il commença un apprentissage d'étagiste, puis fut recruté de force comme travailleur par l'occupant en 1944. C'était un grand jeune homme, athlétique, jovial et très indépendant ; mais de cette période, il resta marqué, désabusé sur la nature humaine et d'un humour parfois caustique.

Doué artistiquement, il entra après la guerre à l'*École des Arts décoratifs* de Strasbourg. Il peindra toute sa vie avec talent, ramenant du Tchad des toiles qu'il vendra facilement en France, ce qui lui permettra d'apporter une aide substantielle à l'œuvre missionnaire. Ses parents, catholiques, ont trouvé la foi en Jésus-Christ et rejoint l'Église évangélique méthodiste (le *Temple de Sion* à Strasbourg). Marius s'y convertit en 1948 pendant ses études, et aussitôt attiré par la mission, il se forme pendant deux ans à l'Institut biblique de Beatenberg en Suisse. *Je vis dans deux mondes, celui de l'art et celui de la mission, j'exerce les deux*, écrira-t-il vingt ans plus tard. Au groupe de jeunes de l'Église évangélique méthodiste, il rencontre **Liliane Schmitt**, une jeune Alsacienne dont les intérêts rejoignent les siens. Liliane a aussi suivi l'école française, puis allemande. Aimant la peinture, elle a fait un apprentissage dans une galerie d'art. Interpellée par Dieu lors d'une réunion missionnaire sur le Nigeria, très impressionnée par l'œuvre du Dr Schweitzer au Gabon, elle a suivi la formation d'infirmière et de sage-femme à l'hôpital *Béthesda* à Bâle en vue de partir un jour en Afrique. L'image de l'hôpital de Lambaréné, créé dans une région où les Africains n'avaient

Les pionniers du Guéra

aucune possibilité d'accès à des soins médicaux, la suivra toute sa vie et influencera de manière significative son ministère.

C'est aussi en écoutant Albert Burkhardt, lors d'une soirée dans la petite Assemblée de Frères larges dirigée par M. Freysz, que tous les deux ressentent l'appel de Dieu pour aller au Tchad. Voilà comment Marius Baar se retrouve en avril 1951 sur le Banfora à destination de Douala, avec Jean et Huguette Metz et la famille Burkhardt.

Liliane Schmitt a encore une année d'étude à achever à l'hôpital de Bâle. Son projet est de rejoindre Marius à Bitkine l'année suivante.

~ ~ ~

De la Méditerranée aux pistes du Tchad

Premiers pas en Afrique

Leur première escale depuis Marseille est Casablanca, au Maroc. La ville mérite bien son nom, avec ses milliers de *cases blanchies* à la chaux. Ses nombreux minarets rappellent que l'on entre ici en terre d'islam. Jean en profite pour prendre l'air et se dégourdir les jambes en s'imprégnant un peu de cette ambiance africaine dans laquelle sa vie va s'inscrire pour bien des années. Au milieu des cases à un ou deux étages et des marchés colorés, se dressent déjà quelques buildings étrangers, incongrus dans ce paysage. Il se faufile dans d'étroites ruelles sinueuses où se croisent *notables en grandes djellabas blanches, Arabes hirsutes aux gandouras en loques, femmes voilées aux mystérieux regards à peine visibles sous leur burka, groupes de montagnards en burnous poussiéreux tout juste descendus de leur djebel. Les regards sont méfiants quand ils se posent sur cet étranger égaré dans leur monde. Les cordons de militaires armés jusqu'aux dents qui contrôlent les passants contribuent à créer une atmosphère pesante et inquiétante pour le jeune Lorrain, d'autant plus qu'il vient d'apprendre que quelques jours auparavant le gérant de la*

librairie chrétienne installée dans la ville a été poignardé (J.M.¹). La chaleur qui se réverbère sur les murs blancs lui fait apprécier la relative fraîcheur qu'il retrouve dans les salons du Banfora.

Quelques jours plus tard, c'est Dakar. Jean et Huguette Metz, ainsi que Marius, regrettent la brièveté de l'escale qui ne leur permet pas de visiter cette grande ville, porte de l'Afrique de l'Ouest. Ils n'auront vu que quelques quartiers déjà très occidentalisés, avec des commerces aux grandes enseignes lumineuses, des feux de circulation et des passages pour piétons comme en France... Les brèves escales suivantes obligent les voyageurs à rester à bord : Conakry, Sassandra, Abidjan, Lomé, Cotonou. Plusieurs des villes côtières des colonies françaises du golfe de Guinée n'ont pas encore de port assez profond et aménagé pour accueillir les paquebots. Dès que le bateau est signalé à l'horizon, une flottille de pirogues et de barges converge vers le navire, pilotées par des *Kroumans*². Ils ont tôt fait de s'agripper aux échelles de corde pour s'emparer des bagages des passagers qui débarquent ici. Deux ou trois grues ont déjà tourné leur long bras vers les barges. De grandes corbeilles se balancent au-dessus de l'eau, et se remplissent d'hommes, de femmes et d'enfants ainsi transbordés en quelques minutes dans les esquifs qui tanguent au gré des vagues. Quelques piroguiers en profitent pour grimper lestement à bord afin d'y vendre des bananes et des fruits frais locaux. En un instant un petit marché très vivant fait s'échanger denrées et monnaie, mais la sirène annonce déjà le départ. Comme par enchantement, les petits marchands disparaissent, se précipitent vers les échelles et sautent dans leur pirogue. On sent sous les pieds la trépidation des machines lancées à plein régime et, majestueusement, le *Banfora* s'oriente à nouveau vers le large.

Douala, le grand port du Cameroun, marque la fin de la traversée. Tout le monde débarque. Nos voyageurs gardent surtout le souvenir d'une humidité étouffante qui colle les chemises sur

¹ Jean METZ, texte de juin 2009.

² C'est ainsi que les marins surnomment ces « dockers », du nom d'une peuplade de la côte ivoirienne où ils se recrutent en majorité.

le dos en quelques minutes. Là aussi, le xx^e siècle a fait irruption avec les comptoirs commerciaux, les véhicules à moteur, l'argent, et aussi l'alcool et la corruption. Mais les visages des Camerounais semblent plus ouverts, rieurs. Oubliée, l'impression de méfiance ressentie au Maroc. Les voyageurs n'ont pas le temps de s'attarder. Il faut trouver le point de chute, la *Mission de Paris*.

Qu'elle est agréable l'ombre fraîche des « cases de passage » ! Dans beaucoup de stations missionnaires, surtout celles qui se trouvent dans les villes ou le long de routes importantes, les missions ont construit de petites maisons, avec douche, lits et moustiquaires, et parfois un coin pour cuisiner. Elles permettent d'accueillir facilement les nombreux missionnaires en déplacement, de quelque origine qu'ils soient. Ces courts moments de rencontre permettent de créer de nouveaux contacts, d'échanger des nouvelles, très appréciées à cause de la rareté et de la lenteur des courriers en 1950. De solides amitiés sont ainsi nées de cette hospitalité. Pour l'instant, Albert Burkhardt initie la petite troupe à l'eau filtrée, aux lunettes, au short, aux sandales obligatoires à cause des petites bêtes, des épines et des cailloux des chemins, et au casque colonial bien sûr !

Les démarches pour le transit des bagages exigent de nombreuses et laborieuses formalités (pas moins de quatre journées), d'autant plus qu'avec les caisses et les fûts, il y a aussi « le camion » !

Car à Marseille, à la veille d'embarquer, Albert, réunissant une partie de ses économies ainsi que celles de Jean et de Marius (!), avait acheté en cinq minutes un petit camion de trois tonnes de marque Ford-Poissy, au grand dam de Jean qui l'examinait avec un œil de connaisseur, et de Marius qui l'estima d'emblée *bon pour la ferraille*. Albert l'avait déniché le matin même chez un petit mécanicien proche du port et avait conclu l'affaire pour quelques billets de mille anciens francs (quelques centaines d'euros). Au premier coup d'œil le véhicule avait assez belle allure, mais c'était un rescapé du matériel de guerre américain. Il avait dû participer à la libération de l'Italie et du sud de la France, avant de cahoter sur les petites routes de Provence pendant cinq ans. Selon Marius, *ce camion attendait des amateurs*

suffisamment stupides qu'il trouva en la personne de naïfs missionnaires... Jean, qui allait en être le chauffeur pendant tout le voyage, et le seul mécanicien de la troupe, déplorait qu'on n'ait pas au moins effectué une révision avant le départ. Mais le camion ayant roulé sans problème du garage au port, Albert avait été pleinement rassuré ! Jean s'attendait, lui, à devoir souvent sortir la boîte à outils durant le trajet ; et où trouverait-on des pièces de rechange le long des pistes de savane ?

On prend conscience maintenant que ce camion n'a qu'une cabine de trois places pour douze personnes... et de plus le pont se révèle trop petit pour charger toutes les caisses ! Le surplus des bagages est mis sur le train qui relie Douala à N'Gaoundéré au nord du pays, et de là, sera confié à des camionneurs locaux. Ces caisses, en bonnes planches, avec un couvercle à charnières et des fermetures solides à toute épreuve, Jean et Marius les ont fabriquées eux-mêmes dans les ateliers des frères Riff à Strasbourg. Ils avaient anticipé avec lucidité qu'elles seraient, pendant des années, leurs seuls meubles au fond de la brousse. Sans imaginer pourtant qu'elles serviraient d'abord de bancs pour des passagers dans la benne d'un camion... Jean le chauffeur, Jeanette Burkhardt et Huguette Metz montent dans la cabine et tous les autres sur le pont du camion où ils aménagent tant bien que mal quelques sièges avec les colis et des couvertures pliées.

Les pistes du Cameroun

Douala est presque sur l'équateur, juste au bord de la mer. La piste traverse d'abord une forêt équatoriale, épaisse, lourde, vraiment impénétrable hors des routes et des pistes. Dans les villages, des bananiers en quantité, des orangers, des papayers, des manguiers, des avocatiers. Et une foule de fruits nouveaux que nous avons aussitôt appréciés. (J.M.)

Mais dès les premiers kilomètres, les pépins s'accumulent. Un premier pneu crève, d'autres suivront, car ils ont déjà trop roulé. Démonter, réparer et regonfler sous un soleil à son zénith n'est pas une sinécure. Le camion surchargé peine et le moteur chauffe ; dans les montées, Marius et Albert sautent à terre pour alléger la charge et pousser. Une durite rend l'âme ; puis ce sont

les vis platinées à changer et à régler, les pannes d'allumage se succèdent. Le chauffeur-mécanicien est mis à rude épreuve. Plus loin, sur les cailloux de la piste, deux pneus éclatent en même temps et l'un des deux est irréparable ! Sans la générosité d'un camionneur qui s'arrête près d'eux et accepte de leur céder une roue complète, ils ne pourraient pas repartir. Pour parcourir les deux mille quatre cents kilomètres du voyage, il leur faudra dix-huit jours où ils seront secoués par les ornières, les trous d'eau, les cailloux...

Il fait très chaud dans la cabine où se serrent, à côté du chauffeur, Huguette Metz enceinte d'Éric et Jeannette Burkhardt qui vit dans la crainte pendant tout le voyage en pensant à son mari et à ses enfants relégués dans la benne, coincés par le chargement hétéroclite des bagages ; ils s'abritent sous une maigre bâche quand le soleil brûle trop. La pauvre Jeannette a encore une autre source de tourments – Jean ne l'apprendra que plus tard : elle vit dans la hantise de l'accident qui ne manquera pas de se produire avec ce jeune chauffeur qui conduit en ne tenant le volant que d'une seule main !

Ils ne sont pas riches et les repas sont frugaux. Un jour, pour avoir de la viande, ils échangent un parapluie et une bâche contre une chèvre et quelques fruits. Marius mange tant de mangues – c'est la saison – qu'il en restera dégoûté pour la vie ! Quand ils ne trouvent pas de case de passage pour la nuit, ils dorment tant bien que mal au bord de la piste. Plus loin, un orage tropical assombrit tout à coup le ciel et des rideaux de pluie les obligent à s'arrêter. Les passagers du pont, Albert, Marius et les sept enfants se réfugient sous la bâche qui recouvre les bagages. Les éclairs se suivent et ne sont pas rassurants. Le vent secoue le camion et Marius s'attend à chaque instant à ce qu'un arbre s'abatte sur eux. Il n'a pas tout à fait tort, car le lendemain ils constateront que cent mètres plus loin, un arbre géant s'est couché sur la route. Dans la pénombre, Jean aperçoit quelques cases au bord de la piste ; il n'y a apparemment personne. Il tire les planches qui servent de porte à la première et il en jaillit une bande de cochons qui s'enfuient en grognant et hurlant dans la nuit. Dans l'impossibilité de les rattraper, et comme la pluie

redouble de violence, les voyageurs occupent la case à leur place et s'y abritent pour la nuit. Jean se demande par moment ce qu'ils sont venus « faire dans cette galère »... Mais ils constatent aussi la protection de Dieu qui les garde de tout accident. Le lendemain l'orage a passé, le ciel lavé est clair. Ils passent à Edea, puis atteignent Yaoundé la capitale, une ville très peuplée et très vivante.

À l'abri de quelques grands arbres tropicaux, de palmiers, surgit une féerie de couleurs : arc-en-ciel des robes des femmes, étals des marchés débordants de marchandises où se côtoient pièces de tissus chatoyants, jarres d'argile ocre et grossesalebasses décorées, quartiers de pastèques d'un rouge éclatant, mangues vertes, papayes jaunes, ananas, avocats, régimes de bananes, goyaves, racines de manioc... Ils découvrent les débits de boissons où le tenancier offre du vin à boire directement du tonneau ; on l'aspire avec un petit tuyau en caoutchouc pendant une minute ; à la soixantième seconde, le vendeur pince le tuyau. Très fonctionnel, pas une goutte de perdue, ni de verre à laver !

Encore quelques jours de piste, huit cents kilomètres à petite vitesse, pour traverser l'ouest de la République centrafricaine et voilà enfin le Tchad.

Juste après la frontière, ils se permettent un petit crochet par Moïssala pour visiter la première station des Assemblées chrétiennes fondée en 1926 par John Olley, un missionnaire britannique qu'ils rencontreront bientôt. Un quart de siècle plus tard, elle est devenue une vaste propriété de plusieurs hectares avec de grandes maisons en briques rouges ombragées de manguiers, une vaste chapelle, un dispensaire vers lequel affluent des malades. Les chrétiens sont nombreux dans le village.

Encore un peu plus de cent kilomètres pour arriver à Fort-Archambault, la seconde ville du Tchad en nombre d'habitants, où Jeannette Burkhardt se réjouit de revoir sa sœur Étienne Metzler.

Le rosier du désert



Chapelle des ACT dans la région de Moissala en 1971.



Piste recouverte de latérite.

La piste, recouverte de latérite³, permet d'aller bon train ; mais les vibrations régulières des véhicules roulant tous à peu près à la même vitesse créent à sa surface de petites ondulations perpendiculaires à la route qu'on appelle *tôle ondulée*.

Au-dessus de quatre-vingts kilomètres à l'heure, les roues ne touchent que la crête de ces ondulations et la voiture n'est pas plus stable que sur du verglas. Le Ford-Poissy ne dépassant guère le soixante ne court pas ce risque ! Mais par contre, il vibre de façon inquiétante ; cela pourrait faire sauter des rivets ou dévisser des écrous⁴. Il ne reste donc plus qu'à bien tenir le volant et à prier.

Le petit camion Ford cahote toujours vaillamment et le paysage change. Plus de forêts denses et luxuriantes comme au sud du Cameroun, où palmiers et arbres inconnus de toutes espèces surgissent d'un entrelacs de lianes qui retombent jusque sur la route. Tout cela n'est que souvenirs... Les arbres se font plus rares. Les voyageurs identifient encore des manguiers, des papayers, des flamboyants magnifiques, des bananiers qui dépassent les palissades de paille dans les villages. Mais à la latitude de Fort-Archambault, c'est encore la saison sèche et la terre est brûlée par le soleil et les feux de brousse.

Paul Metzler, envoyé de la *Baptist Mid Mission* au Tchad, avait fondé en 1925 la station de Balimba à quelques kilomètres de Fort-Archambault. Balimba est devenu le centre de cette mission au Tchad.

³ La latérite a l'aspect d'une croûte granuleuse très dure de couleur ocre foncé ; elle se forme sous l'effet du soleil et de la chaleur sur certaines argiles contenant des sels de fer ou d'aluminium. Répandue sur une piste de terre, elle a le grand avantage d'absorber rapidement l'eau des averses tropicales sans faire de boue, et donc de limiter grandement la formation de flaques et d'ornières.

⁴ C'est ce qui arrivera quelques années plus tard à Jean Metz dans une de ses traversées du désert ; il conduisait un camion bien chargé ; les vibrations ont eu raison des boulons fixant un essieu et le camion s'est couché sur la piste...

Le rosier du désert



Plantation de manguiers.

En 2009, plusieurs centaines d'Églises baptistes rassemblent des chrétiens dont beaucoup appartiennent à l'ethnie Sara-Madjingaye qui vit le long du fleuve Chari ; cette ethnie est de type soudanais et de religion animiste. Les « Français » (à cette époque tous les Blancs francophones sont « français » au Tchad) sont chaleureusement accueillis sur la station. Mais les voyageurs ne s'attardent pas et reprennent la route dès le lendemain. Albert est toujours en froid avec son beau-frère, et tous sont pressés d'arriver enfin au Guéra, leur destination.

Depuis Fort-Archambault, le voyage se poursuit en direction du nord-ouest. La piste suit la rive gauche du fleuve Chari sur cinq cent soixante kilomètres, jusqu'à la capitale tchadienne, Fort-Lamy (aujourd'hui, N'Djamena)⁵.

⁵ Au bout de quatre-vingts kilomètres, les voyageurs pourraient s'arrêter et saluer sur la droite, en bordure du fleuve, le rocher de Niellim. C'est sur cette colline qu'au début du xx^e siècle, une compagnie forte de quelques Français et d'une trentaine de Sénégalais commandés par un lieutenant, s'était fait massacrer jusqu'au dernier par une horde de Ouaddaïens. Cette compagnie était venue du Gabon, avec une baleinière métallique qu'elle avait démontée et transportée à dos d'hommes lors-

La savane arborée fait petit à petit place à une savane herbeuse. Les villages sont plus espacés. On croise peu de véhicules à moteur. Par contre, il faut faire attention aux animaux qui franchissent la piste, et dans les villages, aux femmes et aux enfants effrayés par ces engins bruyants ; ils en évaluent mal la vitesse et traversent la route au dernier moment sous le nez du capot. Les accidents mortels sont fréquents.

Le soleil est au plus bas quand ils arrivent aux abords de Fort-Lamy. La ville est construite au confluent des deux fleuves qui drainent l'eau du sud du pays, le Chari et le Logone. Ce point stratégique fut le lieu de la dernière grande bataille que livrèrent les Français aux troupes du Bornou. Le combat eut lieu à Kousseri sur la rive gauche du Chari en territoire camerounais. Le grand sultan Rabah fut vaincu et tué dans la bataille⁶. Malheureusement, le commandant Lamy qui dirigeait les colonnes françaises perdit aussi la vie quelques jours plus tard dans un dernier retour offensif des Bornouans. Un camp fortifié fut édifié en face de Kousseri sur la rive droite du Chari en territoire tchadien et fut nommé Fort-Lamy en souvenir de ce commandant. Il devint le lieu de résidence du gouverneur du territoire. La ville, qui

que les cours d'eau n'étaient plus navigables. Elle avait remonté l'Oubangui, puis descendu le Chari, jusqu'à ce qu'elle soit stoppée à Niellim. Un des drames de la pacification du Tchad.

- ⁶ Rabah s'était créé un empire dans le nord du Tchad. Il était né au Soudan et avait appris le métier des armes dans l'armée égyptienne. Mais il en fut exclu au bout de quelques années et se fit trafiquant d'esclaves, réputé pour sa cruauté, entre le Soudan et le nord du Tchad. Il se constitua une armée, sévit ensuite dans la région de l'Oubangui, y installa son neveu Mohammed-El-Senoussi. L'alliance de Rabah avec El-Senoussi inquiéta la France, d'autant plus que ce dernier détruisit une colonne française dirigée par Crampel qu'il fit exécuter. De son côté Rabah envahit le royaume du Baguirmi au Tchad et prit Mandjaffa, la capitale du sultan Garouang. Il s'empara de l'empire du Bornou en 1893 et le réorganisa de façon moderne. Il en fut le sultan jusqu'en 1900, année où il fut vaincu à Kousseri par trois colonnes françaises (les missions Gentil, Voulet-Chanoine et Foureau) réunies sous l'autorité du commandant Lamy. La bataille de Kousseri fut décisive dans le processus de conquête et de pacification du territoire tchadien par les Français. El-Senoussi fut vaincu et tué par les Français en 1911.

s'édifia tout autour, grandit et fut choisie comme capitale du Tchad.

Le voyage des missionnaires ne s'arrête pas là. Mais ils s'attardent en ville pendant quelques journées, nécessaires pour les formalités d'immigration et de dédouanement de tout le matériel et pour quelques achats indispensables.

Et ils font aussi la connaissance d'un homme qui a marqué l'histoire de la mission des Assemblées au Tchad, le Dr John Olley. Il fut le premier missionnaire des Assemblées de Frères à annoncer l'Évangile au Tchad en 1926. Il créa d'abord une Église à Abéché dans le nord-est du pays, puis à Moïssala dans le Sud, et à la capitale ensuite. Le Dr Olley accueille les voyageurs dans sa grande maison coloniale, située entre la résidence du gouverneur et le camp militaire de Koufra.

Le Dr John Olley

John Remeses Olley était un personnage peu ordinaire. Né à Londres en 1887, élevé dans une famille pieuse anglicane, il s'engagea à l'âge de seize ans comme mousse sur un voilier. Arrivé en Martinique peu après l'éruption de la montagne Pelée qui fit près de 30 000 morts, il fut très impressionné par le spectacle de la ville ravagée et la détresse des survivants. Quelques semaines plus tard, il échappa de justesse à la mort quand son bateau fit naufrage lors d'une terrible tempête près de la côte brésilienne, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à naviguer.

Lors d'une longue escale en Nouvelle-Zélande en 1905, séduit par la beauté de cette île encore sauvage, il s'y installa. Employé comme simple manœuvre, il découvrit la lecture, prit goût à l'étude, à tel point qu'il fut sollicité pour enseigner dans une école primaire. Au cours des années suivantes, il entreprit des études supérieures. Accueilli dans une famille chrétienne, il se souvint de la foi de ses parents, et lorsqu'on lui offrit une Bible d'étude, il la lut d'un bout à l'autre. *La Bible que vous m'avez donnée*, dit-il à son hôte, *est le meilleur cadeau que j'ai jamais reçu de ma vie*. Sa conduite et sa façon d'envisager son avenir changèrent radicalement sous l'influence du Saint-Esprit. Il se fit

baptiser et se joignit à une Assemblée de Frères. Pour mieux comprendre l'Écriture, il apprit le grec et l'hébreu.

Informé de la situation des musulmans d'Afrique du Nord, il se mit à étudier l'arabe et le français, et en 1919, à l'âge de 32 ans, bien que son Église ne l'assurât d'aucun soutien financier, il s'embarqua pour Alger. Il y croisa la missionnaire Lilius Trotter⁷ et passa cinq années en Tunisie et en Algérie en évangélisant musulmans et juifs. Il visita aussi la Palestine, la Syrie, la Turquie et l'Italie. *John Olley était un farouche individualiste, qui marchait avec le Seigneur d'une façon très personnelle, grand dans la foi et capable de ne tenir aucun compte des conseils de prudence et des réticences d'hommes plus circonspects* écrit son ami et biographe J.W. Clapham⁸.

En 1924, il reçut un appel pressant du missionnaire Henry Pomeroy qui évangélisait les Touaregs dans la région de Kano. Mais sur le point de quitter Florence pour le rejoindre au nord du Nigeria, il reçut un télégramme annonçant le décès subit de ce missionnaire. John Olley partit tout de même. Il arriva à Kano en août 1925 et décida d'y poursuivre le ministère des Pomeroy. Il apprit la langue haoussa, encouragea et développa l'Église. De nombreux Nigériens furent touchés par l'Évangile de Jésus-Christ en l'écoutant.

Plusieurs Tchadiens (originaires du sud du pays, en particulier des Mbaye et des Kim) avaient émigré au nord du Nigeria pour y trouver du travail. Quelques-uns s'y étaient convertis et parlèrent à John Olley des immenses besoins spirituels de leur pays. Olley passa la nuit du 31 décembre 1925 dans la prière, cherchant la volonté de Dieu. Au matin du 1^{er} janvier, Dugald Campbell, un bouillant missionnaire qui voyageait à travers l'Afrique depuis trente ans pour la *National Bible Society* d'Écosse, « fit irruption »⁹ chez John Olley qui le reçut comme un envoyé de Dieu en réponse à sa prière. Campbell venait d'Abéché et lui décrivit le Tchad, ce vaste pays où l'Évangile n'avait jamais

⁷ Auteur des *Paraboles de la croix*, Paris-Neuchâtel, éd. V. Attinger, 1959².

⁸ J.W. CLAPHAM et Neville J. TAYLOR, *John Olley, pioneer missionary to the Chad*, Londres, Pickering & Inglis, 1966, p. 59.

⁹ J.W. CLAPHAM et N.J. TAYLOR, *op. cit.*, p. 56.

été annoncé¹⁰. Olley connaissait le français et l'arabe, des langues parlées au Tchad ; les Églises de la région de Kano étaient déjà bien affermies ; il se sentit donc libre de les quitter et de partir vers le Tchad. Il se prépara alors pour un voyage d'exploration de mille cinq cents kilomètres. Il loua une petite caravane de neuf « chameaux »¹¹ (avec leur chamelier) qui s'enrichit d'un cheval¹² donné par Campbell, et d'un âne offert par un missionnaire de Kano !

Après avoir traversé le nord du Nigeria jusqu'à Maiduguri, puis le nord du Cameroun, il arriva à Fort Foureau (Kousseri). Trois jeunes Tchadiens devenus chrétiens grâce au ministère de Henry Pomeroy l'accompagnaient. Parmi eux se trouvait Otman Ndakiran qui deviendra pour John Olley une grande aide pour la prédication, et plus tard pour la traduction du Nouveau Testament en mbaïe ; pendant des années, Ndakiran fut une des colonnes des Assemblées chrétiennes au Tchad. John Olley entra au Tchad le 28 mars 1926 en traversant le Chari à la nage avec son cheval, de Kousseri à Fort-Lamy sur l'autre rive¹³. Là, il rencontra le gouverneur français qui lui interdit toute annonce de l'Évangile sur le territoire tchadien. On souhaitait en haut lieu, semblait-il, que l'islam devînt un facteur d'unité pour cette région. Son passeport, qu'il devait présenter à chaque poste militaire français, était estampillé « Défense d'évangéliser » !

¹⁰ En réalité, dans le courant de l'année 1925 des missionnaires de la *Sudan United Mission* s'étaient installés dans le sud-ouest du pays, et peu après arrivaient ceux de la *Baptist Mid Mission*, dont Paul Metzler. Cette dernière mission travaillait déjà en Centrafrique, à la frontière sud du Tchad (à cette époque la région de l'Oubangui-Chari).

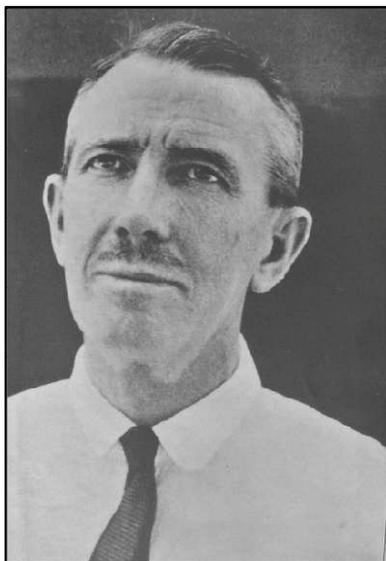
¹¹ En réalité ce sont des dromadaires, les seuls camélidés que l'on trouve en Afrique saharienne. Ils sont souvent improprement appelés chameaux dans le langage courant.

¹² Son précédent propriétaire l'avait nommé *Mohammed Ali* du nom du dernier grand sultan d'Abéché ! Il fut le fidèle compagnon du Dr Olley qui le garda même quand il le remplaça par une voiture pour ses grands voyages.

¹³ J.W. CLAPHAM et N.J. TAYLOR, *op. cit.*, p. 59. Voir aussi une lettre de J.R. OLLEY, publiée dans *Servir en L'attendant*, n° 26, février 1951, p. 206.

Enfin, soixante-six jours après avoir quitté Kano, il arriva à Abéché et s'y établit. Le gouverneur de la région l'accueillit très affablement, cependant il ne put que lui répéter l'interdiction de prêcher, suivant les instructions qu'il avait reçues de Fort-Lamy.

Mais John Olley loua une maison dont la porte était grande ouverte à tous, en particulier aux gens du Sud, la plupart employés dans les bureaux du gouverneur qui voyait cela d'un très mauvais œil. Pour la première fois, l'Évangile de Jésus-Christ fut prêché dans cette région. Olley baptisa douze nouveaux croyants, de nuit, pour ne pas attirer l'attention de l'Administration. Quand la nouvelle en parvint tout de même aux oreilles du gouverneur, il fit mettre le missionnaire aux arrêts. Mais on le traita avec égards et il fut rapidement libéré.



Dr John Remeses Olley.

Une petite Église naquit. Elle grandit et se développa malgré l'isolement¹⁴ et l'opposition des musulmans et des autorités coloniales. Cependant John Olley ne pouvait se satisfaire d'annoncer secrètement l'Évangile à quelques personnes. Pendant ces mois de liberté restreinte, il entreprit avec l'aide de plusieurs frères tchadiens la traduction en mbaye du Nouveau

¹⁴ Cette Assemblée a persévéré jusqu'à aujourd'hui. En 2007, malgré l'opposition active des musulmans, elle a pu obtenir un nouveau terrain sur lequel elle a construit une chapelle plus grande.

Testament et de cantiques, ainsi qu'un lexique mbaye-anglais. Ce travail s'étendra sur seize années.

Il quitta Abéché et partit visiter le sud du Tchad, descendant jusqu'à Fort-Archambault, et s'établit pour un temps à Moïssala (où s'arrêtèrent nos voyageurs en 1951), à l'extrême sud du pays. Malgré les restrictions de liberté encore imposées par l'administration, il y acquit un terrain de près de trois hectares (avril 1926) pour y construire ensuite une chapelle et une maison d'habitation. Il évangélisa la région et continua son travail de traduction. Moïssala, infestée de mouches tsé-tsé et de moustiques, mit à mal sa santé. Un missionnaire britannique, Walter Ganz, envoyé par une société baptiste dont il s'était retiré pour raisons doctrinales, était installé depuis un an à Doba. Il invita John Olley à le rejoindre pour continuer ses traductions. Ce dernier apprécia vivement ce séjour à Doba et en profita pour parfaire sa connaissance de la langue mbaye. En 1928, le gouverneur général de Brazzaville (responsable de toute l'Afrique équatoriale française), après avoir reçu de bonnes références de la part des autorités de Nouvelle-Zélande à son sujet, l'autorisa à revenir à Fort-Lamy et à se déplacer dans le nord du pays.

John Olley remonta alors à la capitale. En 1929, un nouveau gouverneur français, catholique pratiquant, fut nommé à Fort-Lamy. Ce dernier lui donna d'emblée *le droit de prêcher librement dans tout le Tchad et le Ouaddaï pour l'éternité ! Vous pouvez voyager où vous voulez*¹⁵. Il organisa même une réception dans sa résidence en lui demandant de présenter le salut en Jésus-Christ à ses hôtes ! Cette année-là, John Olley acquit un terrain et une maison au centre de Fort-Lamy et construisit une vaste chapelle (en face du palais présidentiel actuel).

La première année, cinquante-cinq Tchadiens se convertirent et des milliers d'autres par la suite¹⁶.

John Olley demeura vingt-sept ans à Fort-Lamy. Il fit presque chaque année des tournées d'évangélisation et d'enseignement dans le nord, l'est et le sud du Tchad. Il visita plusieurs fois le

¹⁵ J.W. CLAPHAM et N.J. TAYLOR, *op. cit.*, p. 82-83.

¹⁶ En 2010, il y a quarante-trois Assemblées chrétiennes à N'Djamena.

Guéra pour lequel il semblait avoir un grand intérêt. Depuis qu'il avait appris qu'il y restait quelques tribus animistes qui avaient résisté à l'islam, il pria Dieu d'y envoyer rapidement des missionnaires. Dans le Sud, où les chapelles se multipliaient, il prêchait trois, voire quatre fois le dimanche. Tout en voyageant, il continuait la traduction du Nouveau Testament en mbaye et plus tard en langue kim. Il publia des dictionnaires mbaye-anglais et mbaye-français et traduisit de nombreux cantiques. Il eut toujours très à cœur ces populations du sud du Tchad. John Olley étudiait en permanence, s'intéressait à tout. En 1946, il termina, par correspondance, un doctorat en médecine avec une université américaine.

Sa médecine personnelle était très naturelle, faite surtout de conseils d'hygiène et d'eau, mais il avait aussi des comprimés de quinine, des médicaments simples et des herbes médicinales dans sa pharmacie. Levé avant l'aube, il commençait ses journées par une heure d'exercices physiques ou de jogging en brousse, parfois en très petite tenue ! Mais son cœur brûlait pour les Tchadiens.

Après quelques années, pour effectuer ses grands voyages, il acheta une camionnette Renault, puis une ancienne ambulance Dodge à quatre roues motrices. Le Dr Olley tombait souvent en panne. Piètre mécanicien, il roulait *par la foi* disait-il.

Des crises de paludisme de plus en plus fortes le laissaient sans forces. Il envisagea de s'établir de nouveau à Abéché dont le climat lui convenait mieux, mais ce projet ne put se concrétiser. Ses collègues lui recommandèrent maintes fois de se reposer, de freiner ses activités, mais sa réponse ne variait pas : *tant qu'un serviteur de Dieu n'a pas terminé sa tâche, il est immortel*¹⁷ ! Il fit encore plusieurs longues tournées jusqu'en 1954 dans les diverses stations du Sud, dans le Nord jusqu'à Biltine, au Soudan et au Nigeria.

Vers la fin de l'année, il tomba gravement malade. Au début de l'année suivante, il fallut l'évacuer vers l'hôpital missionnaire de

¹⁷ J.W. CLAPHAM et N.J. TAYLOR, *op. cit.*, p. 110.

Jos au Nigeria où il fut hospitalisé plusieurs mois. Suffisamment rétabli, en octobre 1955, il s'embarqua à Lagos pour un voyage aux États-Unis et en Jamaïque afin de régler les affaires de son frère décédé. Il visita ensuite la Guyane et la Martinique et plusieurs îles des Antilles où il enseigna dans les Églises et eut la joie de recevoir le premier exemplaire de sa traduction du Nouveau Testament en langue kim. Enfin il reprit le bateau pour la Nouvelle-Zélande. En chemin, il s'arrêta en Australie où, dans la ville de Sydney, il prit la parole lors d'une grande réunion missionnaire. Trois jours après, le 8 septembre 1956, il reçut la visite d'amis et pria avec eux quand ces derniers s'aperçurent que le Dr John Olley avait fait un malaise et ne respirait plus. Il ne revit donc pas sa patrie adoptive, la Nouvelle Zélande.

Nos trois jeunes voyageurs sont impressionnés par ce géant de la foi. Ils ne pourront jamais oublier l'exemple qu'il a donné, sa foi inébranlable, son engagement total pour le Seigneur, sa discipline de vie, sa détermination à porter et enseigner l'Évangile toujours plus loin.

La route de Bitkine

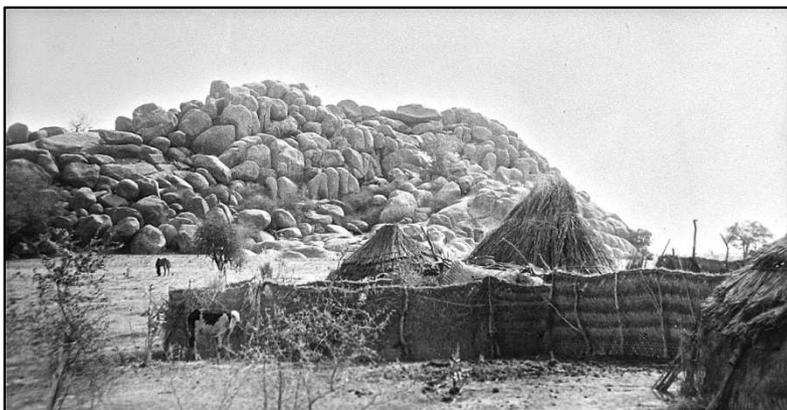
Quelques achats encore, et c'est le départ pour les quatre cent cinquante derniers kilomètres en direction de l'Est, qui séparent Fort-Lamy de Bitkine dans la région du Guéra. De tous côtés, ce n'est qu'une immense plaine où rien n'arrête le regard¹⁸. La piste est en argile et la poussière soulevée revient par l'arrière du camion ; les passagers assis sur les bagages en sont couverts. La

¹⁸ Le territoire du Tchad occupe la partie orientale d'une vaste cuvette plate dont le centre est le lac Tchad. La partie tchadienne s'étend sur 1250 km du nord au sud, et sur 800 km de large. Elle est bordée de montagnes sur trois côtés : au nord surgissent les hauts reliefs du Tibesti, partiellement d'origine volcanique (plusieurs sommets dépassent les 3000 m) ; à l'est, les plateaux et les chaînes de montagnes de l'Ennedi et du Ouaddaï marquent la frontière avec le Soudan ; un massif de moyennes montagnes et de collines marque au sud la frontière avec la République centrafricaine. À l'ouest, le Logone, puis le Chari et le lac Tchad servent de frontière avec le Cameroun au sud et le Niger au nord.

De la Méditerranée aux pistes du Tchad

route est cahoteuse. À perte de vue, le sol sec et nu est couvert d'épineux, les *thalas*. C'est la fin de la saison sèche et l'herbe est comme morte. Une gazelle s'enfuit, des pintades traversent la route en piaillant, tout est plat et désert sur des centaines de kilomètres. Les premières tornades assombrissent déjà le ciel au loin. L'une d'elles semble même les poursuivre pendant une heure en les menaçant à coups de tonnerre, mais sans les rattraper heureusement. Une grosse pluie aurait rendu la piste impraticable pour un jour ou deux.

À la nuit, ils arrivent à N'Goura, surpris de se trouver devant une colline faite d'énormes rochers érodés par la pluie et le vent, et comme entassés les uns sur les autres.



La colline de N'Goura, des blocs de granite usés par l'érosion.

N'Goura est un carrefour important, mais sans pancarte. Tout droit, c'est la route du désert vers Ati et Abéché, à droite vers le sud-est, la piste vers Bitkine. Ils passent la nuit dans une case de passage. Le sultan vient les saluer. Au petit matin, ce dernier leur envoie une délégation qui s'avance en procession, très digne, et qui présente aux voyageurs ébahis... un pot de chambre. Il leur faut quelques instants pour constater qu'il contient un repas tout

prêt : du mil, un poulet et des arachides. Le cadeau du sultan aux voyageurs.

Cent kilomètres plus loin, au grand village de Bokoro, il faut s'arrêter chez le chef de poste. C'est aussi une bonne occasion pour se désaltérer d'une eau fraîche qui remplace agréablement l'eau chaude des gourdes. Deux cents kilomètres encore et les premiers rochers du Guéra apparaissent, plantés comme des sentinelles dans cette plaine infinie. Les voyageurs entrent dans le pays des *Hadjarai*. Aucun village n'est visible, ils sont dispersés près des terres cultivables ou blottis contre les rochers. Quelques kilomètres plus loin, un oued redouté les attend, le Bahr Abourda¹⁹ dont le lit serpente entre des berges escarpées. Il y eut un jour un beau pont métallique ; emporté par une crue, il n'a pas été reconstruit. En mai, l'eau n'est qu'un lointain souvenir, mais il reste le sable. Il faut descendre lentement dans le lit du torrent par une rive abrupte. Impossible donc de prendre de la vitesse pour éviter de s'y enliser. On fait un matelas de branches devant les roues. La montée sur l'autre berge, aussi escarpée, oblige les passagers à pousser de toutes leurs forces le véhicule haletant. Dans le sable de l'oued, l'eau n'est pas loin dans le sol et permet à de grands arbres de subsister et de grandir ; c'est pourquoi il n'est pas rare d'y rencontrer des familles d'éléphants.

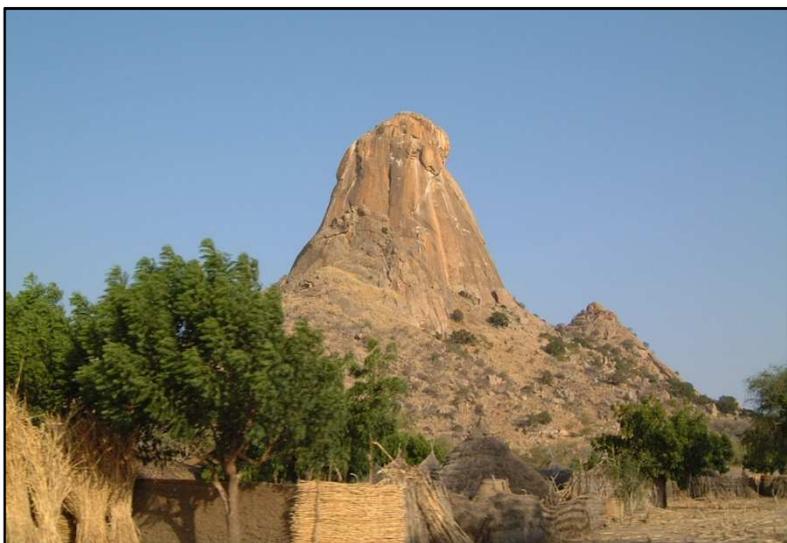
Des montagnes se profilent enfin à l'horizon, les montagnes du Guéra. La première est un pain de sucre de cinq cents mètres de hauteur ; les uns le comparent à un bonnet phrygien, les autres à une statue de Moïse... Les Kenga qui habitent au pied de ce rocher l'appellent l'Abtouyou, *le Père des oiseaux*, car des centaines de pélicans tournoient autour en permanence et y ont accroché des nids. Leurs fientes forment de longues coulées blanches le long du rocher. Ils vont se nourrir très loin dans le Nord-Ouest, jusqu'au lac Fitri²⁰. De tous les côtés, maintenant,

¹⁹ Bahr : fleuve, rivière en arabe.

²⁰ Ce qui était autrefois le lac Fitri, au nord-ouest du Guéra, n'est plus aujourd'hui qu'un vaste marécage où se perdent les rivières qui coulent du Guéra en saison des pluies.

De la Méditerranée aux pistes du Tchad

c'est un spectacle à couper le souffle : après les plaines infinies et monotones, des chaînes de collines et de montagnes au nord, au sud et à l'est. La plus importante est le massif du Guéra qui culmine à plus de 1600 mètres.



Le pic monolithique de l'Abtouyou dressé vers le ciel ne peut qu'impressionner ceux qui le contemplant.

Et voilà Bitkine, le but du voyage. C'est là que la petite équipe s'arrête le soir du 18 mai 1951. La nuit est déjà tombée. Cependant quelques hommes, des femmes et des enfants accourent dès qu'ils entendent le moteur du camion.

Les voyageurs sont reconnaissants de la protection de Dieu qui a veillé sur eux à chaque instant sur cette longue route vers le Guéra, **le pays des Hadjaräi.**

~ ~ ~

Les Hadjaräi

Au cours des siècles passés, de puissants royaumes se sont succédés autour de la région du Guéra : le Baguirmi, le Ouaddaï, le Kanem-Bornou. Le royaume du Baguirmi à l'ouest couvrait une superficie égale à celle de la Suisse ; fondé vers 1500, il se maintint jusqu'à la fin du XIX^e siècle où il fut vaincu par les Ouaddaïens¹. Après la défaite à Kousseri du sultan Rabah du Bornou en 1900, il fallut encore plusieurs années de luttes pour que la France contrôle le pays. Ce n'est qu'en 1909 que le colonel Largeau occupa Abéché, la capitale ouaddaïenne.

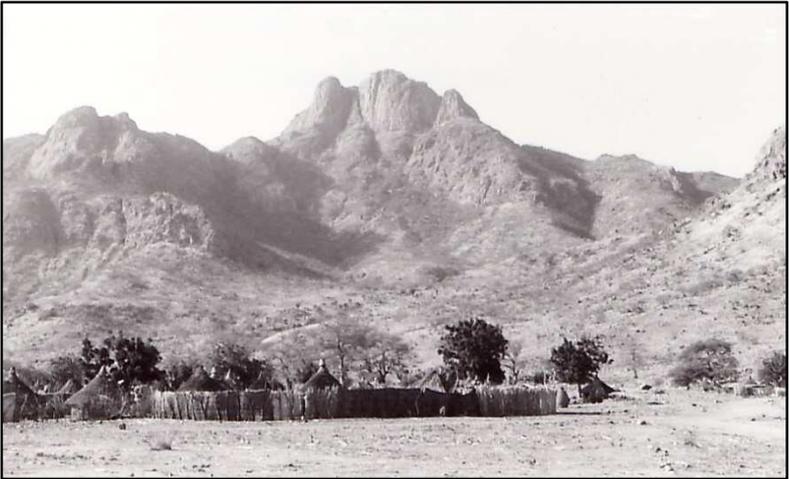
La contrée qui entoure le mont Guéra a été plusieurs fois remaniée administrativement².

¹ Vaincu par le sultan Ali du Ouaddaï qui détruisit sa capitale, le sultan du Baguirmi demanda la protection de la France en 1897. Son royaume, qui couvrait le sud-ouest du Tchad actuel, fut alors considéré comme un protectorat français (une convention franco-britannique, signée en 1899, plaça le Ouaddaï sous l'autorité de la France), ce qui irrita le sultan Rabah, qui l'envahit.

² En 1910, le Batha fut une des neuf circonscriptions du Tchad appelées *départements* en 1935, puis *régions* dès 1947. En 1945, le Batha fut divisé en quatre *subdivisions* : Mongo était le chef-lieu de l'une d'elles. Puis la *subdivision* de Mongo fut nommée *préfecture de Mongo*, Bitkine étant une de ses sous-préfectures. Et enfin en 2002, la préfecture de Mongo devint la *région du Guéra*, dirigée par un gouverneur, et divisée à son tour en

Des cultivateurs guerriers

Les habitants du Guéra sont connus sous le nom de *Hadjaräi*, ce qui signifie « habitants des rochers ». Ils étaient environ 75 000 en 1950³, répartis en une quinzaine d'ethnies parlant des langues très différentes les unes des autres. Ils occupent ce que les géographes appellent le massif central tchadien. Deux chaînes montagneuses principales s'en détachent : celle qui culmine au mont Guéra dominant Bitkine au nord-est et Moukoulou au sud, et celle de l'Abou-Telfan à l'est de Mongo, un peu moins haute, mais plus étendue.



Un quartier au pied du mont Guéra. Le sommet le plus haut, au centre, est la Pointe de Morgué.

quatre départements : Bitkine est actuellement la préfecture du département de l'Abtouyou. (D'après Bernard L'ANNE, *Histoire politique du Tchad de 1945 à 1958*, Paris, Karthala, 1999, p. 12, et site Internet *Organisation administrative territoriale du Tchad*.)

³ En 1975, on estimait leur nombre à 100 000 personnes environ, regroupant 14 à 18 ethnies différentes, selon Jeanne F. VINCENT, *Le Pouvoir et le sacré chez les Hadjeray du Tchad*, Paris, Anthropos, 1975.

Le rosier du désert

Alentour, de nombreuses collines et des affleurements rocheux formés d'amas granitiques parfois escarpés brisent la monotonie de la savane qui s'étend à perte de vue ; ils ressemblent à des îlots émergeant de la plaine. La plupart des villages s'adossent à ces reliefs qui leur servaient de refuge jadis.

Qui étaient ces Hadjaräi ? D'où venaient-ils ? Bien difficile de le dire avec certitude. Ils n'ont aucune forme d'écriture et n'ont pas laissé de gravures rupestres, de dessins, d'objets d'art, qui permettraient de les rattacher à d'autres groupes mieux connus. Ils n'ont pas de langage commun. Ce qui les rapproche, c'est le sentiment, issu d'une mémoire collective et de traditions orales, d'être tous membres de la grande famille hadjaräi. Et ils partagent une même croyance liée à la crainte des esprits des montagnes, appelés « margäi ».



Guerriers hadjaräi avec leur lance et leur bouclier.

Peut-être sont-ils les descendants de ces hordes guerrières venues de l'Est par vagues successives depuis les rives du Nil il y a trois ou quatre siècles. Il n'est pas rare de croiser encore

aujourd'hui des Hadjarai se déplaçant à pied ou à cheval, armés d'un javelot ou d'une très longue lance à pointe de fer. D'autres utilisent l'arc et le carquois rempli de flèches à pointes hérissées de crochets acérés que l'on dit enduites de poison. Lors de certaines fêtes au village, les hommes revêtent encore leur tenue de combat : plastron fait de petites tôles minces, casque de fer ou de coton rembourré, et lance. Les soldats à pied portent un grand bouclier en peau de buffle ou de girafe qui les protège de la tête aux chevilles. Des bandes de coton bleues et blanches ornent les boucliers. Ceux qui sont à cheval s'efforcent de paraître terrifiants ! Leurs montures sont de petits chevaux arabes, nerveux et rapides, habitués à galoper entre les buissons épineux et les rochers.

Une de ces ethnies hadjarai s'est installée sur la montagne du Guéra et tout autour, celle des Djonkor-Guéra. Les missionnaires des Assemblées françaises vivront plus tard au cœur de cette tribu, dans leur plus important village.

Les Djonkor-Guéra

Cette tribu était par excellence *hadjarai* : autrefois elle *habitait dans les rochers* de la montagne la plus élevée du Centre du Tchad, le mont Guéra. Sur un épaulement rocheux où poussaient quelques arbres, l'un des clans les plus nombreux avait trouvé un endroit favorable pour édifier son village appelé *Moukoulou-Foq* (Moukoulou-d'en-haut) ; il en restait quelques cases en 1954⁴. D'autres villages, Tjerkatché, Doli, Séguine, étaient installés plus haut, plus près du sommet. Entre les rochers, les habitants avaient autrefois essarté de petits lopins de terre, encore en culture aujourd'hui. Des murets de pierres sèches bien assemblées retiennent la terre. Certaines de ces terrasses finissent au bord même de hautes parois de granite dont l'aplomb donne le vertige. Pour accéder à l'ancien village de Moukoulou-Foq depuis la plaine, il faut grimper par un sentier escarpé, acrobatique parfois. Le relief abrupt servait de murailles défensives. Quelques centaines de mètres au-dessus du village, une source

⁴ Il a été habité jusque dans les années 1960.

donnait de l'eau claire et pure toute l'année. Au sommet de la montagne se trouvait le grand village de Morgué, celui du clan dont le *chef de terre*⁵ était le plus craint. Il ne reste aujourd'hui que quelques traces de murs, de grandes pierres levées qui devaient servir de montant de portes, et la case du *chef de terre*, la seule longtemps entretenue par crainte des esprits. Ces Djonkor étaient des marcheurs robustes et endurants, hauts de stature, au caractère bien trempé par leurs rudes conditions de vie. Chaque jour, ils devaient descendre dans la plaine pour cultiver leurs champs, puis après le dur labeur sous un soleil brûlant, remonter au village. En hiver, il ne fait pas chaud sur la montagne ; il gèle parfois à la pointe de Morgué.

Du sommet du mont Guéra, des veilleurs observaient la brousse dans toutes les directions, repéraient les feux de bivouac à plus de cinquante kilomètres et avertissaient de l'arrivée des ennemis. Le son grave du grand tam-tam s'élevait et les habitants qui cultivaient leurs champs dans la plaine se réfugiaient dans leurs camps retranchés sur la montagne. Les femmes, les enfants et les vieillards emmenaient avec eux ce qu'ils pouvaient porter de leurs biens, calebasses et petites jarres pleines de mil et d'eau. Le gros de la récolte était déjà caché dans des silos tenus secrets, creusés dans la montagne. Et les hommes dans la force de l'âge restaient derrière les murs de défense pour attendre l'ennemi. (J.M.)

Ils ont ainsi échappé aux exactions des Ouaddaïens ou des Bornouans, qui pillaient les greniers à mil, les réserves de nourriture, et emmenaient des esclaves pour les revendre ensuite au Soudan et dans les pays arabes⁶. Ils ont aussi échappé à l'islamisation.

⁵ Chef religieux de la terre, sorcier.

⁶ Ce commerce est très ancien : déjà en l'an mil, écrivait Léon l'Africain, le roi du Bornou échangeait *un cheval contre quinze à vingt esclaves*. Au XIX^e siècle, aux négriers du Nord, *l'Afrique fournissait avant tout des esclaves pris chez les païens du sud... contre des dattes, du sel... des soieries, des cotonnades fines, des armes...* (Joseph FORTIER, *Le couteau de jet sacré*, Paris, L'Harmattan, 1982, p. 37-38). En juin 2009, le Tchad a été réinscrit dans la liste des pays pratiquant le trafic d'êtres humains ; l'esclavage n'a

Le soir, devant les cases, autour de la théière posée sur le foyer rougeoyant, il se raconte ce récit héroïque qui illustre leur résistance aux envahisseurs : un sultan ouaddaïen, Ali, chef d'une énergie et d'une ténacité peu communes, décida un jour de frapper un grand coup contre les Hadjarai du Guéra. Ces montagnards lui résistaient et le narguaient depuis trop longtemps. Il vint avec ses meilleurs guerriers pour prendre d'assaut ces villages perchés, en commençant par celui d'Ambazira. Mais les Djonkor se battirent vaillamment, retranchés dans ces montagnes dont ils connaissaient tous les rochers et tous les sentiers. Ils firent descendre des avalanches de pierres sur les troupes d'Ali. Toutes les attaques furent repoussées. Les troupes ouaddaïennes n'arrivèrent pas à débusquer les Hadjarai et durent se retirer. Le contingent du valeureux Méri, l'officier le plus estimé du sultan Ali, tenta une dernière attaque. Méri, en brandissant son fusil, criait son mépris à « ces misérables païens fétichistes » mais il fut tué par les ripostes des Djonkor-Guéra. Sa troupe se replia en désordre. Des dizaines de Ouaddaïens morts jonchaient le sol près d'Ambazira. L'armée d'Ali leva le siège. Écrasé et déprimé par cette défaite, le sultan mourut avant d'arriver à Abéché. Les Hadjarai célébrèrent leur victoire. Ils dépouillèrent les cadavres et les entassèrent dans les rochers ; une source toute proche en fut tellement polluée que les habitants d'Ambazira n'osèrent plus boire son eau pendant des années⁷...

Mais ces villages montagnards n'étaient solidaires que lorsque des hordes du Nord les menaçaient. Entre temps, ils étaient en permanence en guérilla les uns contre les autres, se pillant réciproquement...

pas disparu (BBC Afrique, relayé par le site *Afrika.com*, rubrique « Tchad », 18 juin 2009).

⁷ Histoire ou mythe ? Quoi qu'il en soit le sultan Ali Ibn Muhammad a bien régné sur le Ouaddaï depuis 1858. Il a vaincu Abou-Sékkine, le sultan du Baguirmi en 1871 et détruit sa capitale Massénya. Il a sévi au Guéra aussi, où le Ouaddaï prélevait depuis des siècles un tribut en grains et en esclaves chaque année. L'échec d'une de ses compagnies devant les Djonkor-Guéra est probablement authentique, il doit se situer peu avant sa mort, survenue en 1874 (cf. J. FORTIER, *op. cit.*, p. 42).

Arrivée des Français au Guéra

Lorsque les Français arrivèrent au Guéra, ces mêmes Djonkor repoussèrent leurs assauts pendant deux ans.

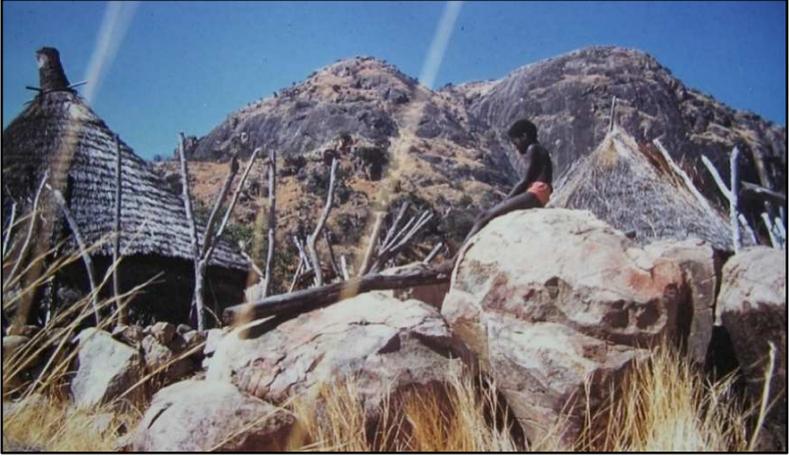
Mais leur vaillance et leur détermination ne suffirent pas à préserver leur indépendance légendaire. En 1910, ils résistèrent une dernière fois courageusement, pied à pied, jusqu'à la prise du dernier bastion, le village de Morgué. La cime de Morgué restait cependant inaccessible aux Français. Il fallut la trahison d'un fils de la montagne pour ouvrir aux assaillants le dernier passage menant au sommet. Un ultime combat sanglant s'ensuivit et les derniers guerriers Djonkor tombèrent. Une partie des survivants, des jeunes hommes, se précipitèrent dans le vide pour ne pas être pris. On leur avait dit qu'ils seraient tous tués s'ils étaient capturés⁸.

Les Français commencèrent par imposer aux Djonkor et à l'ensemble des Hadjarai l'abandon de leurs villages perchés et l'installation au pied des montagnes et des collines.

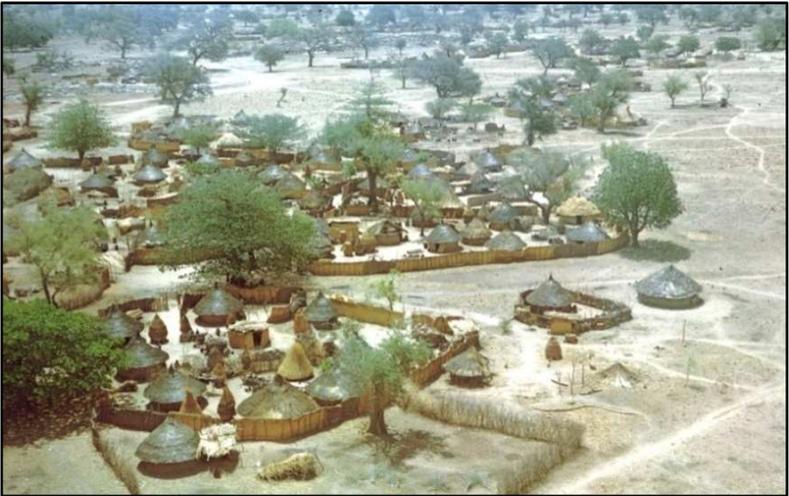
Ce transfert des villages dans la plaine leur permettait un meilleur contrôle de cette population guerrière et turbulente et facilitait la levée des impôts (déjà !). Ces contributions étaient souvent remplacées par des journées de travaux d'aménagement et d'entretien des routes ou de construction de bâtiments administratifs. La pacification de la région par les Français fit cesser les razzias venant du Nord et surtout le commerce des esclaves. Elle permit la création de nouveaux marchés, l'arrivée de produits inconnus jusqu'ici au Guéra : le sucre en pains, le thé en caisses, les vélos, mais aussi des armes ; et des réalisations précieuses : les dispensaires et les écoles. On construisit des silos administratifs pour la conservation du mil, ce qui régula son prix et aidait à réduire localement la disette de fin de saison sèche.

⁸ Henri CARBOU, *La région du Tchad et du Oudaï : études ethnographiques*, Paris, Leroux, 1912. Cité par Jean METZ dans un texte rédigé en 2008 (non publié).

Les Hadjarai



Cachées derrière leurs rochers, des cases de Moukoulou-Fok encore habitées en 1960.



Quelques concessions⁹ d'un quartier du village de Moukoulou.

⁹ Concession : désigne un lopin de terre, généralement clos, regroupant autour d'une cour un ensemble de cases occupées par une ou plusieurs familles.

Par la suite de nombreux Hadjarai s'engagèrent dans l'armée française, en particulier dans la colonne levée par le général Leclerc de 1940 à 1943. Cette armée remporta la première victoire d'une armée française commandée par un général français sur les armées de l'Axe (l'Allemagne et ses alliés). Dans beaucoup de villages du Guéra, on rencontrait encore en 1954 de ces vétérans de l'armée française.

Ce passé a fait des Djonkor-Guéra des hommes fiers et indépendants, méfiants, profondément animistes.

L'animisme chez les Hadjarai

La région du Guéra se trouve à mi-chemin entre Fort-Lamy (N'Djamena) et Abéché. Le Dr John Olley avait été le premier missionnaire protestant à la traverser en avril 1926. Il en avait gardé une forte impression. Il se souvenait d'une savane très giboyeuse, il mentionne dans un courrier gazelles, autruches, singes, antilopes et beaucoup d'autres espèces... Mais il avait surtout noté que, de façon surprenante, il subsistait de nombreux villages animistes dans la population hadjarai, pourtant islamisée depuis des siècles par les Ouaddaïens et les Arabes.

En 1950, l'animisme¹⁰, la crainte et le culte des esprits étaient encore très ancrés dans bon nombre de villages autour du massif du Guéra.

Les Hadjarai ont une conscience très vive de l'existence d'un être supérieur, transcendant, le « Haut ». Il est hélas inaccessible ; on ne le connaît pas. Il ne se manifeste pas directement aux hommes, sauf par la pluie (source de vie), l'éclair et le tonnerre. On ne lui rend pas de culte. Entre lui et les hommes, des esprits (ou génies) font écran. Et c'est à eux que les hommes ont affaire. Même si ces génies ne disposent pas d'une puissance illimitée, leur supériorité sur les hommes est grande parce qu'ils communiquent avec le « Haut ». Ces esprits sont souvent appelés

¹⁰ Animisme : ce terme dérive d'un mot latin (*anima*) signifiant « âme, esprit ». L'animisme est une croyance qui considère que les objets, les éléments naturels peuvent être habités et régis par une entité spirituelle, une âme (*Larousse*).

« margai » ; certains d'entre eux sont plus puissants que d'autres. En bas de l'échelle, les esprits des morts sont eux aussi craints et réclament des sacrifices¹¹.

Les margai s'imposent aux hommes, s'immiscent dans leur vie sociale et familiale. Ils influent sur la nature ; rien ne leur échappe. Ils suscitent la crainte et agissent de mille façons dans la vie des hommes, les rendant malades, les faisant mourir. Ils appellent les criquets qui détruisent les cultures, ils arrêtent la pluie, les privant ainsi de leur principale ressource nourricière ; ils rendent les accouchements douloureux. Ils animent les panthères et d'autres animaux d'un esprit dangereux pour les hommes. Chez les Hadjarai, ces esprits semblent hiérarchisés : certains sont réputés plus puissants que d'autres. Dans la région de Bitkine, les deux margai considérés comme les plus forts sont celui du village de Boubou, et surtout celui du rocher d'Abtouyou.

Ces margai ne se révèlent aux hommes qu'au travers de médiums, d'intermédiaires, de sorciers, que l'on appelle au Guéra les « Vieux du margai ». Ces « Vieux » entrent en contact avec les esprits lors de cérémonies de type magique afin de discerner ce qui les a contrariés. Il faut savoir qui dans le village a commis une faute, qui a mécontenté les esprits, quel sacrifice leur offrir, quel rite observer pour calmer le margai. Ils interrogent les esprits chacun à leur manière : dans les mouvements d'un poulet relâché à demi égorgé, en examinant l'arrangement de cailloux sacrés, en observant des traces sur le sable. Ou bien en interprétant les paroles d'une femme en transe (possédée par un esprit), ou en regardant si la chèvre offerte à la panthère de la colline a été dévorée (donc acceptée) ou non...

Cette capacité de communiquer avec l'invisible donne à ces « Vieux » un pouvoir considérable sur le village ; ils sont craints

¹¹ L'ethnologue Peter FUCHS a étudié les pratiques cultuelles des Hadjarai pendant plusieurs années à partir de 1959. Il leur a consacré deux ouvrages : *La religion des Hadjeray* (Paris, L'Harmattan, 1997) et *Les contes oubliés des Hadjeray du Tchad* (Paris, L'Harmattan, 2005). Plusieurs de ces contes ont été recueillis à l'origine par Danielle GOUNON à Moukoulou.

Le rosier du désert

autant que les esprits eux-mêmes (on donne aux plus renommés le titre de « Chef du margaï »).

Chez les Djonkor-Guéra, le chef de village, appelé aussi *chef de terre*, exerce une fonction à la fois politique et religieuse. Il est choisi dans le clan réputé le plus ancien, celui qui possédait la terre au moment de la création du village. Son margaï (esprit, ou génie) est le plus puissant du village, il en est le prêtre. En tant que chef de terre, il décrète le début et la fin des semailles, il fixe la date de la fête des moissons¹².

Dans bien des concessions, on trouve une case miniature abritant un autel familial où l'on offre de petits sacrifices aux esprits. Sur le chemin, il n'est pas rare de trouver des offrandes disposées dans desalebasses pour apaiser les esprits qui se dirigeraient vers la maison. La méfiance et la peur marquent profondément les villageois du Guéra.



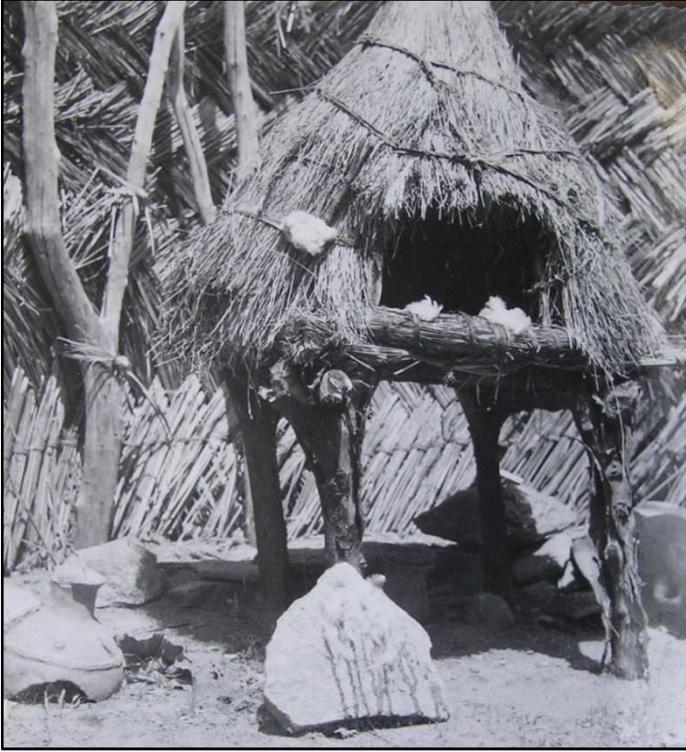
Offrandes déposées sur le bord du chemin qui conduit à la case.

Même les morts ne sont pas à l'abri de la méchanceté des esprits : ils nécessitent aussi des rites particuliers pour être protégés de leur action maléfique... Quand un homme meurt à

¹² P. FUCHS, *La religion des Hadjeray*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 125ss.

Les Hadjarai

Moukoulou, les « Vieux » arrivent, on prépare les sacrifices aux esprits, d'autres enveloppent le mort dans un grand linceul de coton blanc.



Petite case (1 mètre de hauteur) destinée à l'accueil des esprits.

Quelques vieilles femmes viennent pleurer à grands cris, à grandes larmes, le défunt qui va être emporté. D'autres, au lieu de l'ensevelissement, finissent de creuser un trou vertical d'un mètre ou plus, puis un petit canal horizontal d'un mètre aussi et au bout, transversalement, la « tombe » qui accueillera le corps : les esprits maléfiques trouveront ainsi plus difficilement le mort

Le rosier du désert

pour le tourmenter. Dès que tout est prêt, les porteurs prennent le mort sur leurs épaules et courent aussi vite qu'ils le peuvent pour distancer les esprits et cacher le corps au fond de sa tombe. Un groupe de villageois court derrière les porteurs en criant et en se lamentant.

~ ~ ~

Premiers témoignages évangéliques au Guéra

En 1926, John Olley avait traversé le Guéra, admirant sa faune abondante. Très étonné de trouver des villages encore animistes dans le nord du Tchad musulman, il pria instamment que Dieu y envoie des missionnaires annoncer le Christ. En 1943 ou 1944, Paul Metzler, le missionnaire baptiste de Balimba, avait fait une tournée dans la région du Guéra.

Et Albert Burkhardt la traversa à son tour en 1945. Un an plus tard, ayant quitté la mission baptiste, il projeta de s'y installer et l'explora à nouveau. Arrivé à Bitkine, il obtint du chef administratif l'autorisation de construire deux cases sur la colline qui surplombe le village. C'est un site extraordinaire, avec une vue magnifique sur Bitkine et toute la région alentour. La famille Burkhardt y passa quelques semaines en 1946 avant de partir pour la France.

En décembre 1947, de retour au Tchad, les Burkhardt s'installèrent à Bitkine pour deux ans. Avec eux, ils avaient amené un jeune couple : Marcel et Évelyne Barbezat, déjà parents de Roselyne (trois ans) et d'Edward (un an et demi).

Marcel et Évelyne Barbezat

Ils venaient de Belgique. Marcel était né dans le Jura neuchâtois en 1918. Dans les années vingt, son père, membre de l'Église libre de la Côte-aux-Fées, avait été envoyé comme pasteur-évangéliste en Belgique. Pendant la guerre, Marcel avait épousé Évelyne, une jeune fille belge de Charleroi. Ils étaient tous les deux désireux de servir le Seigneur en mission. En écoutant Albert Burkhardt, ils furent touchés par les besoins du Tchad. Ils avaient l'un et l'autre fait des études littéraires ; mais ils n'étaient pas manuels pour un sou, ce qui n'allait pas faciliter leur adaptation à la vie en brousse.

Sitôt arrivé à Bitkine, en décembre 1947, Marcel avait été mis au dur travail de constructeur auquel il n'était pas préparé du tout. Il fallait aider à édifier la maison des Burkhardt et le hangar qui devait servir de chapelle. D'autre part, ils n'étaient soutenus que modestement par leur Église de Belgique. Évelyne, avec les faibles moyens dont elle disposait, se débrouillait pour faire vivre la famille¹. Leurs repas se composaient essentiellement de mil dans l'impossibilité où ils étaient de se procurer des vivres frais, et ils logeaient avec les deux petits enfants dans un abri de paille très inconfortable. Leur ministère n'avait pas été défini et la communication passait mal entre les Burkhardt et eux. Ils souffrirent d'une grande solitude. En été 1948, quand les pluies arrivèrent, Évelyne tomba gravement malade et ils durent être évacués en urgence vers Mongo. Un petit détachement français y avait ses cantonnements, et dans l'effectif se trouvait un médecin. Leur installation à Bitkine fut donc de courte durée.

Le séjour à Mongo leur permit de retrouver la santé et leur ouvrit de nouvelles perspectives, car cette préfecture du Batha était la ville la plus importante de la vaste tribu dadjo. Il y avait là plus de commodités et de facilités de communication que dans le

¹ Quand ils se déplacèrent à Mongo, l'Église de la Côte-aux-Fées (en Suisse) prit le relais pour leur soutien personnel, et pour celui des missionnaires qui les rejoindraient dans les années suivantes, jusqu'à leur départ en 1992 ; elle soutint aussi les œuvres sociales de Mongo jusqu'à ce que l'Église tchadienne soit en mesure de les prendre en charge.

reste de la région, et le poste français ainsi qu'une compagnie de l'armée tchadienne garantissaient une certaine stabilité. La plupart des militaires tchadiens, de même que les fonctionnaires affectés à la préfecture, étaient originaires de différentes tribus animistes du sud du pays ; et plusieurs parmi eux étaient déjà chrétiens. Marcel et Évelyne Barbezat les invitèrent chez eux pour des réunions d'étude biblique et pour célébrer le culte. En quelques mois, ils purent constituer une petite Église « d'immigrés ». La famille Barbezat logea pendant quelque temps au « Campement », une série de cases réservées aux voyageurs et aux fonctionnaires de passage. Marcel noua rapidement de bonnes relations avec le chef de district et les autorités locales. En réponse à sa demande, on lui accorda une concession² à la sortie du village, au pied d'une colline, où sa famille s'installa plus commodément. L'eau y était abondante. Marcel engagea des ouvriers pour construire une grande case aux murs et au toit de terre sèche. Un hangar de paille servit de chapelle. Les premiers baptêmes eurent lieu déjà en 1949. Un simple trou dans le sol servit de baptistère et il fallut faire vite car la terre desséchée aspirait l'eau !

De 1948 à 1951, les Barbezat ont témoigné à Mongo, enseigné et formé la jeune Église. Marcel a fait de nombreuses tournées à cheval dans les villages environnants pour y annoncer l'Évangile. Évelyne a créé une classe pour enfants aveugles à qui elle a enseigné le français et le braille³. Jean Ratou fut un de ses élèves. Formé ensuite par Marcel, il s'est révélé un pasteur remarquable qui dirigea et enseigna l'Église jusqu'à sa mort en 1980, malgré

² Comme les habitants des villages, les missions purent bénéficier de « concessions » (emplacements « concédés » par l'Administration) : le terrain était attribué par le sultan de la tribu, et/ou par l'administrateur français. Ni redevance ni loyer n'était perçu ; la mission n'en était pas légalement propriétaire. Plus tard, vers 1973, la Mission évangélique du Guéra dut faire de longues démarches pour les faire border, payer des droits au Service du cadastre, afin d'en devenir légalement propriétaire et pouvoir les transmettre aux Églises.

³ Cette petite école pour aveugles fonctionne encore à Mongo avec dix-sept enfants en 2010, sous la responsabilité de l'Église tchadienne. Djabo Bouli, qui y a été élève, poursuit des études supérieures en France.

sa cécité. Évelyne s'est occupée de l'extérieur. Elle a fait planter de nombreux arbres et des fleurs qui ont fait de la station un lieu très accueillant. Parmi les nombreuses personnes qui chaque jour ont frappé à leur porte, il y avait aussi des malades, fiévreux ou souffrant de plaies, surtout aux pieds et aux jambes. Évelyne a soigné tous ceux qu'elle pouvait soulager, distribué des comprimés de nivaquine contre le paludisme endémique. Parfois une quinzaine de personnes recevaient ainsi des soins dans la journée. Elle a appris l'arabe local, et avec l'aide de deux Tchadiens de Mongo et de David Djibrine de Moukoulou, elle a traduit quelques cantiques dans cette langue.



Marcel et Évelyne Barbezat.

Après la naissance de quatre autres enfants, les Barbezat accueillent encore dans leur famille un petit Tchadien, Pascal, qui s'intègre si bien qu'ils finissent par l'adopter.

En 1951, lorsque les Metz arrivent au Guéra, l'Église de Mongo ne se compose encore que de chrétiens sudistes. Il faudra plusieurs années pour que se convertissent des Dadjo de Mongo.

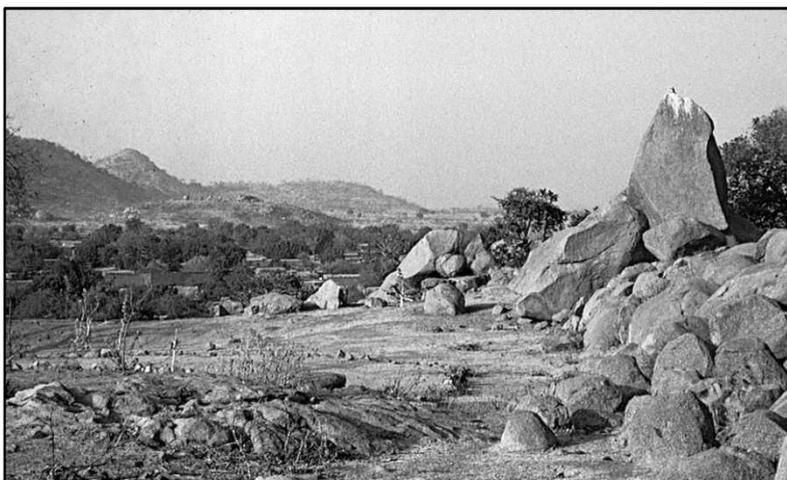
Le rocher de Bitkine

Fin 1947 ou début 1948, Albert Burkhardt avait fait venir à Bitkine quelques chrétiens de la région de Balimba, ainsi que **Paul Ndjao** originaire de Centrafrique, pour l'aider dans le début de l'évangélisation au Guéra. Ces chrétiens restèrent au Guéra jusqu'au départ de la famille Burkhardt pour la France, au début de 1950 ; tous regagnèrent le Sud, sauf Djibrine Madjingar, son épouse et leur fils David déjà adolescent, ainsi que la famille

Ndjao. Djibrine s'installa sur la colline de Bitkine en l'absence des Burkhardt.

Djibrine Madjingar

Lorsqu'Albert Burkhardt avait sollicité un terrain sur cette colline, il n'avait pas attaché d'importance au fait que, pour les Kenga animistes de la région, cet endroit était considéré comme un lieu sacré (ou peut-être l'ignorait-il). Quelques gros rochers granitiques se dressent sur le bord de la colline et dominent le village ; on croyait que des esprits du margai y résidaient. Aussi venait-on occasionnellement leur sacrifier une chèvre ou des poules pour calmer leur colère ou se concilier leur faveur.



À droite, le rocher du Margai qui surplombe le village de Bitkine en contrebas au fond.

Le choix trop rapide de cette colline⁴ pour le site de la mission eut des conséquences dramatiques. Les « Vieux du margai » furent,

⁴ À plusieurs reprises ce site exceptionnel a suscité la convoitise des autorités qui voulaient y construire une résidence ou un hôtel ; en 2010, c'est désormais la municipalité musulmane de Bitkine qui aimerait bien occuper le haut de la colline.

semble-t-il, affolés de voir des étrangers occuper ces lieux au risque de provoquer la colère des esprits et d'attirer le malheur sur le village. Ils décidèrent d'agir et l'évangéliste Djibrine Madjingar paya de sa vie le témoignage qu'il rendait de Jésus-Christ. Il mourut empoisonné. Paul Ndjao l'ensevelit sur la colline et sa tombe demeure là comme un témoignage du courage et de la fidélité des premiers chrétiens au Guéra. Par la suite, il fallut plusieurs années aux missionnaires pour établir une relation de confiance avec les Kenga animistes.

Paul Ndjao

Marié à Rebecca et père d'une fillette, Paul avait un réel don d'évangéliste. Ils étaient tous les deux originaires de la République centrafricaine et avaient quitté leur pays pour apporter



Paul Ndjao revient de tournée avec, sur la poitrine, les gris-gris que lui a remis un musulman qui désire suivre Jésus.

l'Évangile aux Tchadiens du Nord dont ils connaissent le dialecte arabe. Ils se déplaçaient parfois en famille à dos de dromadaire pour visiter les villages dans les alentours de Bitkine. En l'absence d'Albert Burkhardt (en congé en France), Paul fit un travail remarquable et sut se faire apprécier des villageois, en gagnant même l'estime de musulmans et de chefs de villages qu'il visitait. Parmi les fruits de son ministère, il faut nommer Youki, le premier habitant de Bitkine à accepter Christ, et Jude Outou, un ancien mili-

taire, qui contribua plus tard à l'édification de l'Église de Tjerkatché et fut un des anciens de Moukoulou.

Paul réussit à se faire comprendre d'un sourd-muet illettré : l'homme se convertit radicalement à Jésus-Christ et devint un témoin de l'Évangile qu'il expliquait avec force gestes et mimiques ! C'est Paul aussi qui introduisit les jeunes missionnaires Jean Metz et Marius Baar auprès des sultans des trois tribus vivant autour de Bitkine et parmi lesquelles la Bonne Nouvelle se répandit par la suite : les Kenga, les Dangkaléat et les Djonkor-Guéra⁵. Tant qu'Albert Burkhardt, Jean, et Marius ne maîtrisèrent pas suffisamment le dialecte arabe tchadien, Paul fut leur traducteur dans cette langue dite véhiculaire⁶.

~ ~ ~

⁵ Chacune de ces trois tribus parle sa propre langue, dite locale ou « vernaculaire » (du latin : *vernaculus*, qui signifie petit esclave, *né dans la maison*).

⁶ On appelle « véhiculaire » ce genre de patois (« l'arabe du Tchad », ou « arabe dialectal ») qui permet aux hommes d'ethnies diverses de se faire comprendre dans une large région du pays, au-delà des limites linguistiques de leur propre langue vernaculaire.

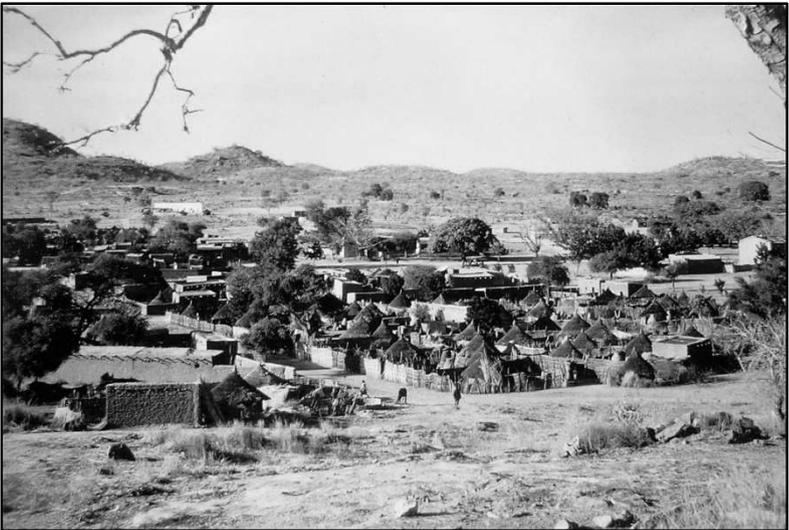
Sur la colline de Bitkine (1951-1952)

Le matin du 19 mai 1951, lorsque Jean Metz et Marius Baar s'éveillent pour la première fois sur la colline de Bitkine, ils vont d'abord se recueillir sur la tombe de Djibrine. Puis ils admirent le cadre extraordinaire qui les entoure. Du côté sud, les contreforts impressionnants d'Ambazira et de Banala dominent le village et, derrière, la pointe de Morgué, le sommet de la montagne du Guéra, culmine à 1613 m d'altitude ; c'est à peine si quelques buissons arrivent à s'accrocher sur les parois rocheuses et les éboulis. Du côté du levant, la brousse s'étend, en direction de Mongo, doucement vallonnée, couleur de foin, ponctuée des petites touches gris vert de tamariniers et d'arbustes épineux. Du côté de l'ouest, une ligne de collines bleues ferme l'horizon, d'où émerge gracieusement le pain de sucre de l'Abtouyouur.

Tout près, le village de Bitkine s'éveille. Ses premières cases s'alignent d'abord le long de la piste qui vient de N'Djamena, puis se serrent de part et d'autre dans un joyeux désordre. Juste au pied de la colline, la place du marché est encore déserte, mais déjà un murmure monte des concessions ; des chiens aboient, des ânes braient. Des femmes vont chercher l'eau au lit de la rivière dont le ruban de sable s'étire entre les rochers d'Ambazira et le village. Quelques hommes partent aux champs, la houe sur l'épaule, une lance à la main. *C'est beau, c'est vivant. C'est*

Sur la colline de Bitkine (1951-1952)

un monde nouveau, écrivent Jean et Marius. La plupart des villageois ont planté devant leur case un margousier, arbre ressemblant à un acacia et appelé « neem » dans le pays. Il avait été introduit au Tchad, semble-t-il, par les premiers missionnaires venus d'Australie et s'était répandu dans tout le pays. Son fruit qui ressemble à une olive n'est pas comestible, mais l'arbre est apprécié pour l'ombre de son feuillage qui reste vert même en saison chaude et sèche.

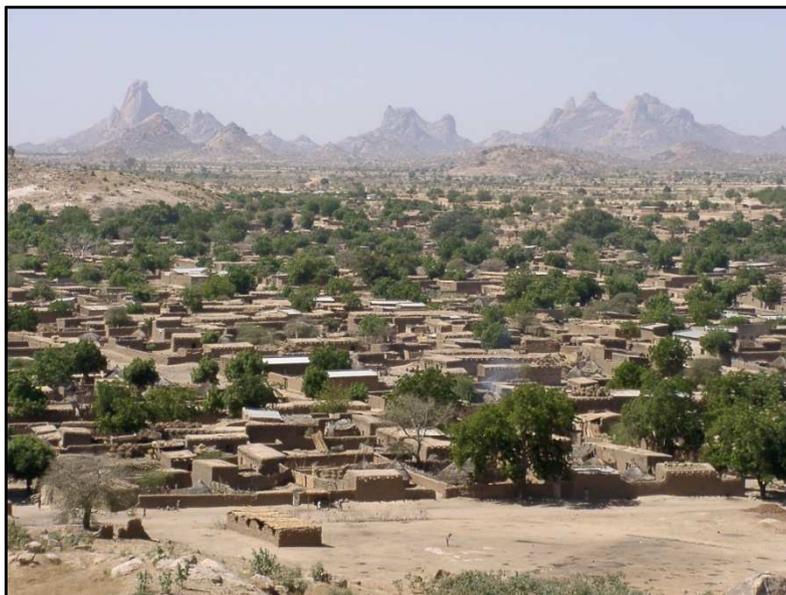


En 1951, Bitkine n'est qu'un petit village autour d'un marché régional, qui s'adosse aux flancs nord et est de la colline où s'installe la mission.

Premières constructions

À leur arrivée, les familles Burkhardt et Metz s'entassent dans les deux petites cases aux murs de pierres sèches et au toit de paille qu'Albert Burkhardt avait hâtivement fait construire deux ans auparavant. Marius Baar s'installe dans une troisième entièrement en paille, à l'ombre d'un grand savonnier. C'était celle qu'occupaient les Barbezat avant de partir à Mongo.

Le rosier du désert



Cinquante ans plus tard, des cases rectangulaires souvent couvertes de tôles ont remplacé les cases rondes, et Bitkine est devenu une petite ville. Le paysage est toujours aussi beau.

Et la vie s'organise sur la colline. La première nécessité est celle de l'eau. Impossible de creuser un puits sur la colline qui n'est qu'un grand rocher. Il faut aller la chercher aux trous creusés à côté ou parfois dans le lit asséché de la rivière derrière la colline. Pour éviter un long détour, Jean et son équipe aménagent le « chemin de l'eau » en creusant le rocher à coup de masse et de barre à mine. On fabrique une charrette avec un essieu de camion acheté au marché, on y arrime un vieux fût qui a contenu autrefois de l'essence et on y attelle l'âne que conduira un jeune homme. Et le vaillant équipage ahanera plusieurs fois par jour en remontant sa lourde charge au flanc de la colline.

Il faut aussi construire un abri pour l'âne, car malheur à lui s'il n'est pas rentré avant la nuit ; les hyènes qu'on entend ricaner dès le crépuscule lui régleraient vite son compte. Et un atelier

Sur la colline de Bitkine (1951-1952)

pour ranger les quelques machines et outils apportés de France qui, eux aussi, disparaîtraient rapidement s'ils n'étaient pas sous clef... Avec un peu de chance, Jean pourrait peut-être les racheter le lendemain au marché ! D'ailleurs, dès que la nuit tombe, les villageois aussi rejoignent leur concession dont ils ferment l'entrée. Mais le village ne s'endort pas pour autant ; devant chaque case brûle un petit feu où chauffe l'eau pour le thé. Les flammes vacillantes sont autant de petites lueurs qui tiennent encore le village éveillé pour quelques heures ; on ne voit pas les hommes assis en cercle dans l'ombre, ni les femmes entourées de leurs filles à la porte de leur case. Les bébés enveloppés de quelques chiffons reposent déjà sur une natte.

Le Ford-Poissy n'est pas arrivé sans dommage à Bitkine. Entre autres choses, un axe et des lames de ressort ont cassé, les fixations du moteur et l'allumage sont à revoir... Après avoir effectué les réparations nécessaires avec des pièces trouvées au marché, les trois hommes reconduisent le camion à Fort-Lamy pour le vendre et acheter quelques provisions alimentaires et du matériel introuvable au Guéra : articles de quincaillerie pour les constructions, ciment, etc. Le retour se fera sur un véhicule de commerçants, l'un des derniers qui osera prendre la route avant les pluies attendues pour fin juin.

~ ~ ~

Durant quelques années (de 1951 à 1953), beaucoup de forces et de temps vont être consacrés aux constructions, car les familles ne peuvent pas vivre à long terme entassées comme elles le sont dans les deux petites maisons. Il faut rapidement un espace plus grand pour la nombreuse famille Burkhardt. Albert décide donc de terminer une maison plus grande aux murs de pierres dont il avait posé les fondations deux ans auparavant.

Le travail commence à l'aube. Jean s'est déjà révélé comme chauffeur et mécanicien pendant le voyage. Il va changer de casquette pour devenir architecte, chef de chantier, conducteur de travaux, maçon, couvreur ! Chaque pierre passe entre ses mains. Sur le rocher, pas de problème de fondations. Mais édifier un mur avec des pierres naturelles n'est pas facile. Il faut d'abord

les chercher sur la colline, souvent les détacher du rocher à la barre à mine. Ce serait une tâche surhumaine de les équarrir pour leur donner la forme souhaitée. Il faut choisir chacune d'elles, la présenter, la retourner pour trouver comment elle peut s'assembler avec les précédentes, souvent la redescendre, en trouver une autre qui semble mieux faite pour s'ajuster à cet endroit. Puis on la lie aux autres avec de l'argile en guise de ciment.

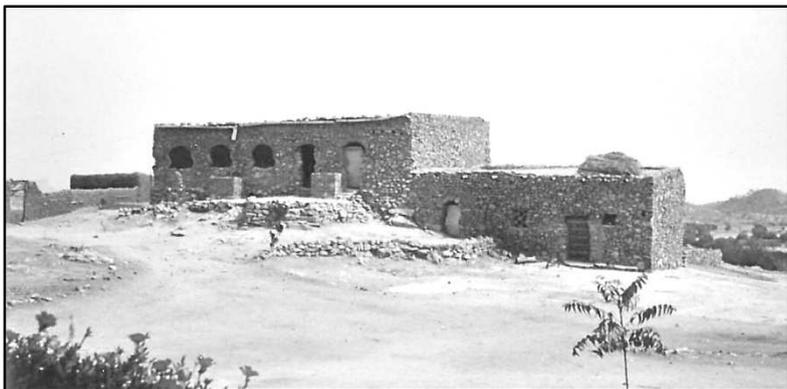
On engage une dizaine d'hommes comme manœuvres. Marius, lui, transpire comme il n'a jamais imaginé que ce soit possible, en portant et en hissant les pierres sur le mur. Vers huit heures, Jean quitte le chantier pour faire la classe jusqu'à onze heures aux trois aînées des enfants Burkhardt, heureusement studieuses, et avec qui il développe une solide amitié. Jeannette s'occupe des quatre derniers. Après quoi les enfants jouent sur la colline et se poursuivent entre les rochers avec leurs copains tchadiens tandis que Jean retourne au chantier.

La nouvelle maison d'Albert prévue pour accueillir sa famille prend forme. Une grande pièce servira de séjour et de salle de classe pour les enfants. Ses murs sont déjà en place. Il faut ajouter encore plusieurs chambres et une cuisine à l'arrière. Une galerie à arcades courant sur deux côtés du bâtiment protégera portes et fenêtres du soleil. Ce n'est pas une mince affaire pour Jean de positionner ces arcs de plein cintre avec des pierres irrégulières ! Mais le résultat est magnifique, la maison est merveilleusement située sur une arête de la colline, et elle a fière allure. Plus tard, on parlera du « *château Burkhardt* » !

Le toit n'est plus en paille, mais en *argamasse*, à la manière des cases rectangulaires des notables ou des commerçants du village. On commence par chercher en brousse de longs troncs de rôniers (variété de palmier) aussi droits que possible ; s'ils sont assez gros, on peut les refendre, ils serviront de poutres. Au-dessus, on dispose des branchages entrelacés recouverts de

Sur la colline de Bitkine (1951-1952)

nattes de paille tressées, appelées *charganiés*¹, que les villageois utilisent aussi comme palissades ou parois pour leurs cases. On les recouvre d'une couche de vingt centimètres de boue argileuse, avec une faible pente pour l'écoulement de la pluie. Et il ne faut pas oublier de positionner des gargouilles en argile cuite ou en tôle pour éviter le ruissellement de l'eau sur les murs, ce qui les fragiliserait rapidement.



*La grande maison à arcades construite pour la famille Burkhardt.
Elle est restée inhabitée de longues années après leur départ.*

Ensuite, pour les protéger de la pluie, il faut crépir toit et murs avec une boue apprêtée selon une recette éprouvée et précise, le *poto-poto*² ! Du soin de cette préparation dépend la longévité du bâtiment. On mélange d'abord l'argile avec l'eau, puis on y ajoute de la paille et un peu de fumier et on la foule avec les pieds. Il faut la piétiner longuement jusqu'à obtenir une pâte homogène. Elle doit ensuite reposer, protégée du soleil et maintenue humide. La paille pourrit dans l'argile qui devient

¹ Charganiés : au Tchad, on appelle ainsi les larges nattes faites avec les tiges de mil séchées qui servent de palissades, de murs de cases et s'emploient pour les toits de hangars.

² Au Guéra, on dit aussi *banco* ou *tiné*.

Le rosier du désert

visqueuse et collante ; cela prend plusieurs jours. Quand elle est « à point », juste avant de crépir, on lui ajoute encore de la paille fraîche. Cette paille-là n'aura pas le temps de se décomposer et empêchera ensuite l'argile de se fendre en séchant : c'est de « l'argile armée » comme on fait du béton armé !



Case en terre : les murs sont montés en briques séchées puis crépis avec du poto-poto de même que son toit qui évacue l'eau de pluie par ses gargouilles en terre cuite.

Ces toits et ces murs ainsi protégés sont très solides ; ils résistent au vent et à la pluie si l'on prend soin de les entretenir ! Et ils isolent parfaitement de la chaleur du soleil en gardant une certaine fraîcheur dans les cases. Il faut avant tout veiller aux termites qui dévorent insidieusement les nattes et l'entrelacs de branches. Sinon, un beau jour, sans signes avant-coureurs, le toit s'effondre et la masse de terre écrase ceux qui dorment en dessous...

Après le repas de midi, au temps de la sieste, les deux jeunes gens s'attellent à l'apprentissage de l'*arabe du Tchad* sans lequel ils ne peuvent pas s'entretenir avec les gens du pays. Trois langues tribales se parlent autour du mont Guéra : le moukoulou

(ou djonkor) au sud, le kenga³ au nord et à l'ouest, et le dangaléat au nord-est. Les hommes et les femmes de ces trois tribus se côtoient régulièrement au marché de Bitkine.

De retour sur le chantier, Jean et Marius retrouvent les ouvriers ; quelques-uns connaissent un peu de français, comme Jude Outou, l'ancien soldat de l'armée française. Après avoir crapahuté jusqu'en Franche-Comté en 1945 avec le général Leclerc, Outou a été retiré du service actif. Rentré au pays, il a été engagé comme secrétaire par l'administration militaire française. C'est un conteur intarissable sur ses aventures, sur la neige et le froid jurassiens dont il garde un fort mauvais souvenir... Son français de caserne n'est pas toujours des plus châtiés ! Cela ne l'empêche pas de servir d'interprète aux jeunes missionnaires et de leur apprendre bien des mots de vocabulaire. Par ailleurs, son passage dans l'armée l'a rôdé à la discipline et il aime l'ordre et les murs dressés au fil à plomb, ce qu'apprécient fort les maîtres d'œuvre du chantier ! Peu après s'être converti, Outou décide de quitter son emploi pour être entièrement disponible pour témoigner de Jésus-Christ. Il contribue à la création de l'Église de Tjerkatché, un village situé à une dizaine de kilomètres de Bitkine.

Outou sera aussi très apprécié par Jean et Huguette. À l'armée il a appris à se servir d'une machine à écrire et sera occasionnellement leur secrétaire. Car le courrier est une tâche supplémentaire pour le missionnaire, facile pour certains, astreignante pour d'autres. Jean ou Huguette écrivent les lettres circulaires, Outou les recopie plusieurs fois en dix exemplaires avec du papier carbone. Il leur est en effet très important de garder le contact avec les Églises de France, avec les parents et les amis qui prient pour eux, qui partagent ce combat spirituel à distance, qui

³ Curieusement, la langue *kenga* est étroitement apparentée à la langue *ngambaye*, parlée par les Baguirmiens (sud-ouest du Tchad). « Kengas et Baguirmiens arrivent au Guéra, venant de l'Est, au début du XVI^e siècle, venus de la vallée du Nil par le Darfour à la faveur du formidable remueménage qui bouleversa ce pays à cette époque » (Joseph FORTIER, *Le couteau de jet sacré*, Paris, L'Harmattan, 1982, p. 45). Voir aussi sur le site Internet Alwihda, *L'origine sara*.

intercèdent pour leur sécurité. Et ils en ont bien besoin, de ces prières !

Le matin, juste avant le début du travail, les missionnaires et les ouvriers réservent un moment à une lecture biblique brièvement commentée. Au cours des années et de tous les chantiers qui vont suivre, à Bitkine et à Moukoulou, plusieurs de ces ouvriers découvriront le salut en Jésus-Christ. Certains, comme Garsouk et Hassane (venus de Tjerkatché) deviendront des anciens d'Église, solides dans la foi, et respectés par tous. Une petite chapelle provisoire en murs de pierres et au toit de paille de mil a été édifiée à gauche du chemin qui monte sur la colline. Elle accueille les réunions de prière, le culte dominical et des moments d'étude de la Bible. *Nous avons chaque semaine trois heures d'étude biblique. M. Burkhardt traite le sujet de « l'Église », M. Metz, l'Ancien Testament, et moi, le Nouveau*⁴. Comme dans bien d'autres missions, on a suspendu une jante de camion à un arbre en guise de cloche. Quand on la frappe, elle résonne loin à la ronde pour rappeler l'heure de la prière. En 1951, Paul Ndjao assure l'essentiel des prédications du dimanche.

À Fort-Lamy, Albert Burkhardt a acheté une grosse Chevrolet à un missionnaire américain ; mais déjà fatiguée, la voiture est tombée en panne en chemin, à Ati. Jean et Albert repartent avec des outils pour la remettre sur roues et la ramener à Bitkine où pendant quelques années elle leur rendra bien des services en saison sèche.

Le courrier

Chaque semaine (en principe !), le courrier arrive par avion de Fort-Lamy à Mongo, la préfecture du Guéra. Pendant la saison des pluies, l'avion n'ose pas atterrir sur la piste de terre si elle est trop détrempée. En volant en rase-mottes, il jette par la porte, les colis et les sacs de lettres, qui rebondissent sur le sol, roulent dans la boue... Ainsi le courrier est-il tout de même distribué !

⁴ Marius BAAR, courrier s.d.

Pour l'envoi, c'est autre chose. Si l'avion ne se pose pas, le courrier est acheminé à dos de vache jusqu'à Ati (154 km au nord de Mongo), puis, de là, par camion jusqu'à Abéché (300 km à l'est) où un avion l'emmène à Fort-Lamy (1000 km à l'ouest !). Il faut alors ajouter trois semaines au temps habituel d'acheminement.

En saison sèche, la Chevrolet permet aux missionnaires de Bitkine de se rendre toutes les deux ou trois semaines à Mongo pour chercher le courrier : soixante kilomètres dans chaque sens sur une piste très caillouteuse par endroits et ailleurs bourbeuse à l'approche des pluies.

À leur premier voyage à Mongo, Jean Metz et Marius Baar ont le plaisir de faire la connaissance de Marcel et Évelyne Barbezat et de les revoir régulièrement par la suite. On se souvient que cette famille avait vécu quelques mois à Bitkine quatre ans auparavant. Jean et Marius ne manquent pas d'aller saluer l'administrateur français, M. Marty, avec qui ils auront d'excellents contacts, ainsi que le médecin militaire, M. d'Augsbourg, sur qui Huguette compte bien pour son accouchement dans quelques semaines !

On a proposé à Marcel Barbezat d'être l'agent d'Air-France à Mongo, ce qui lui donne l'occasion d'établir de nombreux contacts. La charge n'est pas trop lourde. Il doit surtout s'assurer que la piste reste libre de tout obstacle et qu'aucun troupeau ne la traverse au moment où l'avion est en approche ! Pour cela il a engagé quelques gardiens. Lui est chargé de vendre des billets aux voyageurs qui embarquent et de réceptionner le courrier à remettre au bureau de poste ou à la préfecture. Il est ainsi à la source de toutes les nouvelles du pays ou de France grâce aux pilotes qui viennent parfois se rafraîchir à la station missionnaire avant de reprendre leur tournée, et qui leur apportent régulièrement quelques vivres frais. Avec les colis et les lettres, Jean et Marius rapportent à Bitkine ces nouvelles, très appréciées par ceux qui vivent en brousse.

En saison des pluies, il n'est plus question de faire la route de Mongo en voiture. Un porteur emmène les lettres de Bitkine à Korbo et de là on envoie un homme à cheval ou à dos d'âne porter le courrier en partance et rapporter celui de France et tous les colis missionnaires qu'il parvient à charger sur le dos de

sa courageuse monture. Puis le porteur ramène de Korbo le courrier destiné à Bitkine. Parfois Jean s'en va le chercher lui-même à cheval à Korbo : une vingtaine de kilomètres dans chaque sens. La route est longue, car il n'y a guère de village entre Bitkine et Korbo. Une fois, la nuit surprend Jean sur la piste. La lune trop basse sur l'horizon n'éclaire guère le chemin ; il voit mal les obstacles. Le cheval bute contre les pierres, Jean perd ses lunettes... Il doit absolument les retrouver, ce qui lui prend encore du temps. Il les met dès lors dans sa poche plutôt que sur son nez ! Mais dans l'obscurité Jean ne reconnaît plus la route. Il est perdu dans la brousse et pas trop rassuré. Il ne craint pas les hommes, mais la rencontre d'un groupe de hyènes ou d'une panthère en vadrouille pourrait être fort dangereuse pour lui. Le cheval bien chargé avec les colis est fatigué. Il n'y a bien sûr pas de lampadaire qui annoncerait un village. On ne voit pas non plus de leur signalant une case habitée. L'absence totale de lumière est impressionnante. Quand vers le matin, l'aube lui permet de retrouver enfin la piste, Jean remercie Dieu pour sa protection et Huguette est soulagée de le voir arriver !

En brousse, la vie est une aventure. Parfois il faut tout de même prendre la route malgré la pluie. Huguette raconte :

En 1951, trois mois après notre arrivée, nous devons nous rendre à Mongo pour la naissance de notre premier enfant. C'était la saison des pluies, les routes étaient impraticables pour tout véhicule. Jean m'a accompagnée à cheval, et j'ai grimpé dans une chaise à porteurs improvisée ! Tout se passa bien, avec quelques petites émotions tout de même. La principale rivière de la région, le Bam-Bam⁵, était en pleine crue. Je n'aurais pas pu traverser à pied, aussi les courageux porteurs ont-ils hissé la chaise aussi haut qu'ils le pouvaient et j'ai traversé avec l'impression de survoler l'eau ! À Mongo, nous logions dans la case des Barbezat, récemment partis en congé⁶

⁵ Cet oued traverse la route à mi-chemin entre Korbo et Mongo.

⁶ La santé de Marcel nécessita un retour en Suisse prolongé de l'été 1951 à janvier 1953.

Sur la colline de Bitkine (1951-1952)

en Europe. En attendant l'accouchement, j'ai consacré mon temps à améliorer ma connaissance de l'arabe avec Ali Amali. L'accouchement s'est passé sans problème et nous avons pu regagner Bitkine, enrichis de notre petit Éric.

Les premières tournées d'évangélisation

En octobre les pistes redeviennent praticables au Guéra. Il n'y a plus de rivière permanente ; les oueds qui coulent de juillet à fin août par intermittence, se déversent dans le lac Fitri à deux cents kilomètres au nord-ouest de Bitkine, puis s'assèchent rapidement⁷. Le sol du Guéra est en grande partie couvert d'anciennes alluvions sablonneuses alternant avec de grandes étendues blindées d'une cuirasse de terre ferrugineuse très dure ou de dalles de granite où rien ne pousse. Par contre, de petites plaines d'argile grise, presque noire, subsistent dans de légères dépressions et cette argile est fertile.



Plaine de « berbéré »⁸ en saison des pluies.

⁷ Le climat est sahélien sous la latitude de Bitkine (12° de latitude Nord).

⁸ Berbéré : ce terme désigne deux choses au Tchad : de larges dépressions recouvertes d'argile grise ; et la variété de sorgho qui y est semé à la décreue, en fin de saison des pluies.

Le rosier du désert

Au moment des dernières pluies, quand la terre est encore détrempée, on y sème une variété de sorgho, appelé « berbéré » dans cette région. En saison des pluies, on ne s'y aventure guère, ni à pied ni à cheval tant on enfonce dans la glaise collante, et encore moins en voiture ; en saison sèche cette marne durcit et se rétracte, craquelant le sol d'un lacs de fissures.



La même plaine de « berbéré » deux mois plus tard.

Dès 1948, Albert Burkhardt avait fait quelques longues tournées à cheval à travers tout le département du Batha, qui incluait plusieurs départements actuels. Il s'efforçait d'apporter l'Évangile

dans les villages qu'il traversait, lorsqu'on lui en donnait la possibilité. En 1951, il décide d'aller jusqu'à Melfi, à cent vingt kilomètres de Bitkine, à cheval à cause de la piste probablement encore mouillée. Albert Burkhardt va le premier, Paul Ndjao suit, et Marius Baar, le plus jeune, ferme la marche. Albert est chasseur et ne sort jamais sans son fusil. À cette époque, il n'est pas rare de croiser encore des lycaons, espèces de loups d'Afrique, bigarrés de noir, de jaune et de blanc, ressemblant à des hyènes et assez redoutables quand ils sont en bandes. Et parfois un lion, plus rarement une panthère. Aussi, Marius, trotinant en queue de troupe, n'est-il pas toujours très rassuré ! Au retour, ils s'arrêtent dans quelques villages le long de la route, en particulier à Temki, construit près d'une petite colline à soixante kilomètres de Bitkine.

Après les excellentes prises de contact à l'occasion de la tournée à Melfi, écrit Jean, nous avons décidé de continuer le travail à Temki en y installant notre cher évangéliste Paul pour plusieurs semaines. C'est Marius qui accompagne Paul à Temki pour l'installer officiellement devant le chef et les villageois. Voilà donc Paul à Temki avec sa femme Rebecca, leur petite Élisabeth si mignonne, et leur natte, bagage presque exclusif de l'Africain. Les heures favorables aux réunions sont évidemment au lever et au coucher du soleil. Paul réunit tantôt les grands, tantôt les petits pour leur expliquer et leur apprendre la Parole de Dieu et il leur enseigne des cantiques qui jouissent d'une faveur spéciale. L'assistance est soutenue, et deux villageois s'attachent plus particulièrement à la Parole de Vie.

Le ministère de Paul et Rebecca n'est pas facile, car un *faki*⁹ de passage les calomnie, les accuse de toutes sortes de méfaits invraisemblables, et menace les villageois en leur répétant « L'Afrique est destinée aux musulmans ». *L'ignorance doublée de fanatisme semble impossible à vaincre, mais la semence portera des fruits plus tard*, disait Marius. Après le départ de Paul, un des

⁹ Au Tchad, on désigne sous ce terme les religieux musulmans qui enseignent le Coran et l'islam dans les villages. Ils sont parfois itinérants, ou simplement des habitants du village (P. FUCHS, *La religion des Hadjey-ray*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 237ss).

convertis du village tient bon, continue de témoigner et une petite Église verra le jour par la suite.

Jean Metz, retenu à Bitkine par l'enseignement régulier qu'il dispense aux filles d'Albert, a cependant très à cœur de visiter deux villages kenga tout proches : Banala et Djékéré, au pied de la montagne, distants chacun de trois kilomètres environ. Il peut s'y rendre à pied ou à cheval en fin d'après-midi et y annoncer régulièrement l'Évangile. Afin de mieux pouvoir communiquer avec les villageois, il s'initie sérieusement à la langue kenga.

Marius se construit maintenant une maison (printemps 1952), modeste, mais suffisante pour sa future famille. Il reprend la même méthode : murs de pierres et toit en terre. Il est pressé car Liliane, sa fiancée alsacienne, devrait le rejoindre sous peu ! En avril, Marius termine sa maison, mais Liliane tombe malade, et c'est lui qui la rejoint en France. Ils s'y marient le 4 octobre 1952 et, l'année suivante, reviennent ensemble au Tchad.

En mai, Jean et Albert, accompagnés de Paul Ndjao et d'un guide tchadien, entreprennent en voiture un vaste périple à l'est du Guéra. Cette région a constitué durant des siècles le grand sultanat des peuples Sila. Ils parcourent mille trois cents kilomètres sur des routes caillouteuses ou déjà inondées par des pluies, inattendues à cette période de l'année. Leur objectif est

de prospecter cette partie du pays en vue de discerner quels seraient les points stratégiques où installer de futurs missionnaires. Nous visitons en particulier les centres régionaux (Ati et Oum-Hadjer dans le Batha au nord de Mongo ; Mangalmé à l'est ; et plus au sud les districts d'Aboudeïa et d'Am-Timam). Nous avons l'occasion de prendre contact avec chacune de ces tribus, de rencontrer des sultans, de prendre quelques notes sur les origines, les dialectes, des particularités religieuses et autres, tout en apportant l'Évangile dans bon nombre de villages. Nous dressons parallèlement à ce rapport une carte au 1/500 000^e consignnant l'emplacement des tribus et des villages avec leurs distances respectives¹⁰.

¹⁰ Jean METZ, courrier dans *Servir en L'attendant*, n° 44, août 1952, p. 366.

L'autre but de cette tournée est de visiter Djenda, dans le district d'Aboudeïa¹¹ où une demande de concession a déjà été faite. Ils veulent revoir l'emplacement et avoir une entrevue avec le chef de canton, l'administrateur du district et celui de la région.

Jean fait plusieurs remarques intéressantes pour l'orientation future de la mission :

À Abkoussoum nous sommes surpris par l'attention soutenue de notre auditoire composé de soixante-dix hommes de la tribu Mourro ayant à leur tête le sultan Isedin. Plusieurs faki sont présents et marquent leur intérêt pour la Parole ; mais l'un d'eux fait opposition et se retire. Il nous apparaît que ce genre de réunion en milieu islamisé mène vite à la polémique. Il semble plus sage d'exercer un ministère de témoignage du un à un, facilité par exemple par un travail médical. Une connaissance approfondie de l'arabe et du Coran sera parallèlement indispensable. (...) Nous notons aussi que ces populations hadjarai sont très perméables à l'islam, mais de façon superficielle, pour preuve le large usage des boissons alcoolisées pourtant défendues par le Coran. Mais dans le même temps, nous remarquons toutes les apparences de la piété et du zèle musulman. Le sultan est lui-même entouré et conseillé par une véritable cour de faki¹².

Dans toute cette région de l'Est, le long de la frontière du Soudan, les populations du pays Sila, vassales du Ouaddaï pendant des siècles, sont entièrement islamisées. Les Ouaddaïens ne se contentaient pas de prélever de lourds tributs en argent et en nature, mais ils imposaient l'islam par les armes à leurs vassaux.

~ ~ ~

¹¹ Aboudeïa est en 2010 une préfecture de la région du Salamat, à 180 kilomètres au sud-est de Mongo.

¹² Jean METZ, *op. cit.*, p. 367.

Ouvertures (1952-1954)

De leur côté, les dames ont largement de quoi s'occuper.

Huguette à Bitkine

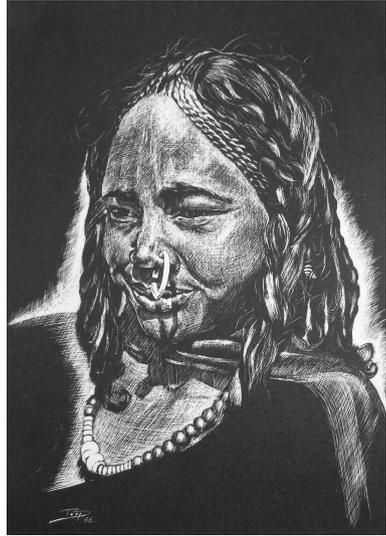
Je me familiarise petit à petit avec ce qui constitue « notre vie africaine ». L'apprentissage se fait sans trop de mal, même s'il me faut apprendre la patience, la souplesse et développer une bonne faculté d'adaptation. Dès le matin, on frappe des mains devant la porte (c'est le moyen de signaler sa présence, il n'y a pas de sonnette aux portes bien sûr !). C'est une femme, une bonne brassée de bois sur la tête, car elle sait que j'aurai besoin de faire du feu pour préparer le repas. Le premier prix proposé est beaucoup trop élevé car l'acheteuse potentielle est une femme blanche. Je dois donc apprendre à marchander. Le marchandage est un art au Tchad ; il fait partie des rites obligatoires accompagnant toute transaction ! J'apprends que le meilleur moyen est de prendre les choses avec le sourire. L'atmosphère se détend très souvent après un rire partagé ! Puis c'est une jeune femme arabe qui se présente, avec ses cheveux longs, tressés et bien parfumés au beurre rance. Elle vient proposer le lait de sa vache. Des enfants viennent aussi vendre des œufs de pintades trouvés en brousse ou des œufs de poules

du village. Avant de les acheter, il faut les tremper dans une baignoire pleine d'eau : ceux qui surnagent ne sont pas frais, le plus souvent coulés depuis quelques jours ; ce sont les plus nombreux !

Et puis il faut aussi descendre au village. Bitkine ne manque pas de ressources. Autour de la place du marché, ouvertes tous les jours de la semaine, les boutiques se suivent, tenues par des commerçants arabes. Elles débordent de toutes sortes de mar-

chandises : beaucoup de tissus en coton imprimé de couleurs vives, des tapis de prière, de petites pièces pour réparer les vélos, et de plus grosses qui proviennent d'épaves de voiture ou de camion. Des peignes, des savons, du parfum. Du sucre compact, en pains de deux kilos en forme d'obus, si durs qu'il faut les casser au marteau, du thé noir en vrac, de l'huile d'arachide. Et surtout du mil, la nourriture quotidienne des Tchadiens à cette latitude, ce mil qui nous fait un excellent porridge pour le petit déjeuner. On trouve même du Nescafé de Côte d'Ivoire, parfois du lait hollandais en poudre et quelques boîtes de conserve venues du Nigeria et étiquetées en anglais.

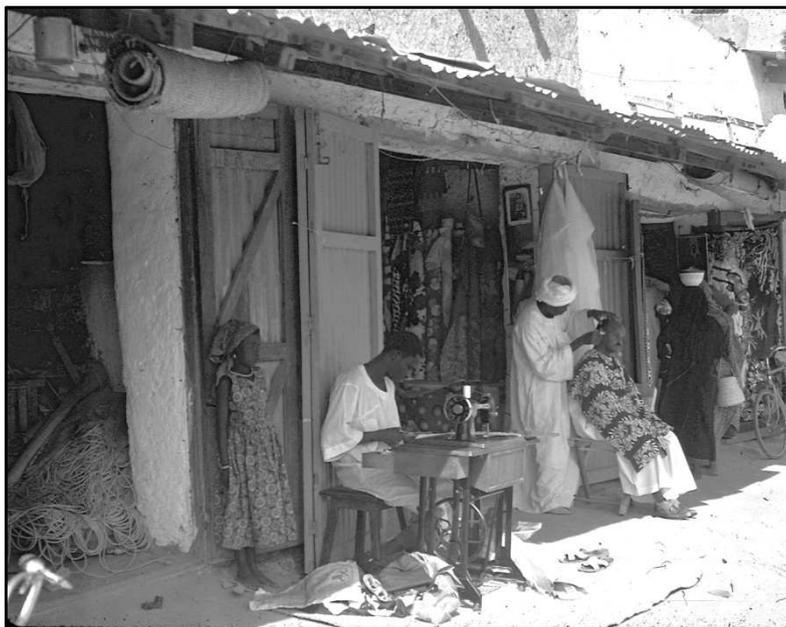
Le grand jour est le samedi, jour du marché. Une foule d'hommes et de femmes viennent de tous les villages environnants, parfois distants de trente kilomètres ou plus : des Kenga bien sûr dont les villages entourent Bitkine et des gens des deux autres tribus hadjarai de la région, des Djonkor et des Danga-léat, et puis des Haoussa, ces travailleurs du fer et du cuir venus



*Femme arabe
(gravure de Marius Baar).*

Le rosier du désert

de la région du lac Tchad, et même des hommes du Bornou et du Ouaddaï.



Boutiques de tissus, couture et coiffure... bien achalandées.

Les Bornouans arrivent avec leurs chameaux transportant des dattes et du sel. Les agriculteurs des villages proches viennent vendre ce qu'ils ont récolté : selon les saisons, diverses variétés de mil, des arachides vertes ou grillées, des tomates et du petit piment rouge séchés. Les montagnards offrent des plantes et herbes aromatiques cueillies dans la montagne, parfois au péril de leur vie ; ces plantes sont très recherchées au marché. Les bergers ont traîné derrière eux quelques bêtes de leurs troupeaux. Deux ou trois camions sont arrivés la veille de Fort-Lamy, lourds de toutes sortes de marchandises. Ils apportent parfois quelques légumes frais et des bananes.



Chameau chargé de plaques de natron tiré de mines de sel situées dans la région de Largeau (600 km au nord du Guéra) ou aux alentours du lac Tchad.

Il y a aussi un assez grand espace du marché réservé aux animaux : vaches, bœufs, chèvres, moutons, ânes et parfois des chevaux et des chameaux ; et des dizaines de poules qui gisent sur le sol, les pattes attachées. J'y achète un filet de « bœuf » (ou plutôt de vache efflanquée) ou un gigot sous des essaims de mouches. J'essaie de trouver des concombres et de petites tomates de la région, parfois des citrons verts.

Après quelques semaines, j'envoie Golo au marché. Golo est un jeune garçon que nous avons accueilli à la maison pour garder nos enfants et faire de menus travaux. Au marché, il sait où dénicher ce que je souhaite et l'avoir au meilleur prix¹ !

Ce marché est un grand lieu d'échanges et de commerce pour toute la région ; et aussi le lieu où les hommes et les femmes consomment plus que de raison une bière locale fabriquée par la

¹ Récit d'Huguette METZ, été 2009.

fermentation du mil. On l'appelle le « mérisé » ; distillé, il donne un alcool assez fort, « l'argui ». Certains hommes en profitent aussi pour visiter des femmes « accueillantes », ce qu'ils n'osent guère faire au village.

Huguette continue :

Comment trouver le contact avec cette population ? Dans Bitkine même, l'évangélisation est difficile, car les résidents sont en majorité des commerçants arabes musulmans. Et ceux qui viennent des villages ne sont pas dans les meilleures conditions pour écouter l'Évangile. L'Église de Bitkine ne grandit pas.

Nous nous tournons alors vers les villages environnants. Marius et Albert visitent les villages les plus éloignés ; Jean et moi nous réservons les plus proches, comme Banala qui n'est qu'à trois kilomètres de Bitkine. J'y fais quelques connaissances et j'ai mes entrées chez l'un des « Vieux du margai ». Au fil des années, nous sommes même devenus amis. Ma connaissance de l'arabe ne suffit pas toujours, car bien des villageois ne parlent que le kenga. Faut-il aussi que j'apprenne cette langue ?

Jean fait donc la tournée des villages avoisinant la sous-préfecture. L'important pour lui est de se faire connaître et de tisser des relations avec les habitants. Il s'assoit sur un tronc d'arbre et il attend ; il lit ou fait du courrier. Des curieux s'approchent, des enfants d'abord, puis des adultes. Il parle. De leur village, des cultures, de tout, de rien. Il a trouvé un bon moyen de contact : il fait le scribe et rédige sous la dictée des courriers pour un frère ou un fils partis à la capitale, parfois au pays des Blancs. Ainsi le voilà connu dans le village !

Au mois de mai 1952, toute l'équipe missionnaire a la joie d'accueillir à Bitkine le Dr Olley pour une semaine. Le partage de nouvelles, les moments d'étude biblique avec lui sont de puissants encouragements pour les jeunes missionnaires qui n'oublieront jamais les paroles de ce vétéran. Il leur apporte aussi, à cette occasion, un colis de brochures : *La voie du salut* (un choix de versets bibliques) ; traduites en arabe du Tchad, elles leur seront précieuses jusqu'à ce que la traduction du Nouveau Testament par Charles Marsh soit imprimée une

quinzaine d'années plus tard. John Olley visitera encore une fois Bitkine lors d'une de ses dernières tournées vers l'est du Tchad en 1954.

L'été suivant (saison des pluies, 1952), raconte Huguette, je me préparais de nouveau à accoucher. La naissance était attendue pour début septembre. Jean, qui ne disposait que de la vénérable Chevrolet, choisit un moment, à la fin de juillet ou au début d'août, entre deux pluies, où la route était praticable, pour emmener Huguette à Mongo. Il l'installe et revient tout de suite à Bitkine. Huguette se trouve donc seule à Mongo avec le jeune Golo qui l'a accompagnée, car les Barbezat sont toujours en Suisse à cause de la santé de Marcel. Étienne naît le 3 septembre. Huguette continue son récit :

Nous nous sommes à nouveau installés dans la case des Barbezat. Mais au fil des saisons des pluies et de l'activité des termites, la case s'est bien dégradée, même si cela ne se voyait pas au premier coup d'œil. Il y avait des fuites d'eau à travers le toit de terre. Quelques jours après la naissance d'Étienne, tandis que je me reposais dans la maison avec le bébé, je fus réveillée par un fracas épouvantable : le toit en terre de la chambre voisine s'était effondré. Des tonnes de terre, de bois, de gravats étaient tombées dans un nuage de poussière. Golo, notre jeune aide qui se trouvait dehors se précipita affolé : « Madame, tu es là ? » Il ne voyait rien tant la poussière était épaisse. Dieu soit loué ! Madame et son bébé étaient dans l'autre pièce !

À leur retour au Tchad, en janvier 1953, les Barbezat ne pourront pas réintégrer leur maison, devenue vraiment trop dangereuse. Ils logeront à nouveau dans « le campement » prêté par l'administrateur français, jusqu'à ce que les toits de leur maison soient refaits.

~ ~ ~

Huguette, Étienne et Golo sont de retour à Bitkine. Les occupations quotidiennes se poursuivent : enseignement des enfants Burkhardt, constructions, réunions avec les chrétiens, cultes. Dès qu'il le peut, Jean part en tournée dans les villages... Albert et

Jean ne chôment pas. Une classe a été ouverte à Bitkine pour tous ceux qui désirent apprendre à lire, mais il faut d'abord développer leur connaissance du français avant de pouvoir aborder l'alphabétisation. Plusieurs arrivent petit à petit à déchiffrer la brochure *La voie du salut* en arabe (elle est imprimée avec des caractères français et non arabes). Ce traité deviendra une sorte de manuel de lecture en même temps qu'un moyen d'évangélisation. Un essai de traduction de *La voie du salut* est entrepris en kenga. À la fin de l'année 1952, deux cantiques peuvent se chanter dans cette langue et une vingtaine en arabe tchadien.

Mais l'Église ne progresse pas pour autant à Bitkine. Ce carrefour commercial régional, ce grand marché où les villageois ne font que passer, ne semble pas le meilleur endroit pour démarrer une Église.

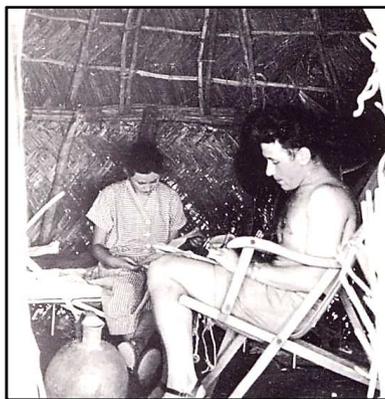
L'idée de s'installer plutôt au cœur d'une tribu, où la population est stable, loin des tentations de la « ville », commence à germer dans l'esprit de Jean et Huguette Metz.

Ouvertures vers Moukoulou et Korbo

Jean et Huguette continuent de visiter les villages kenga autour de Bitkine. En vélomoteur, Jean pousse jusque vers Moukoulou, à quinze kilomètres sur la route de Melfi. Il a visité ce village en 1951 déjà et il a eu d'emblée un bon contact avec le sultan Kabira, chef des Djonkor-Guéra. Jean l'a rencontré plusieurs fois depuis. Ils ont développé de bonnes relations et même une vraie amitié au fil des années. En juillet 1953, Kabira est d'accord qu'un évangéliste s'installe à Moukoulou. Au début de la saison des pluies, Paul Ndjao va habiter avec sa famille dans ce grand village pour y témoigner de l'Évangile. Il y ouvre une classe de catéchisme et réunit ainsi chaque jour des enfants et des adultes. Jean et son équipe d'ouvriers leur construisent rapidement une case. Jean va maintenant régulièrement à Moukoulou pour soutenir et encourager Paul dans son ministère. Au passage, il visite toujours le sultan.

Marius et Liliane Baar arrivent de France le 17 mars 1953, en passant par Douala. On se souvient que Marius, très indépendant, avait quelque peine à se plier aux décisions d'Albert Burkhardt. Liliane et Marius réalisent qu'ils n'ont pas la même vision du travail missionnaire que lui. Par ailleurs, ils désirent aussi travailler au cœur même d'une tribu. Marius décide de ne se réinstaller à Bitkine que provisoirement.

En mars et avril, Albert Burkhardt fait un voyage dans le sud du pays pour répondre à une invitation des missionnaires de Moïssala et pour revoir Fort-



*Marius et Liliane Baar
à leur arrivée à Korbo.*

Archambault. Jean reste seul à Bitkine tandis que Marius et Liliane partent à Djenda (près d'Aboudeïa, à environ 200 kilomètres au sud-est de Bitkine) où ils souhaitent installer leur nouvelle station et un dispensaire. Mais les choses ne se passent pas comme prévu. Malgré les bonnes paroles et les promesses de l'administrateur lors de leur précédente visite, l'autorisation de création d'une station missionnaire dans ce village ne leur est pas accordée. Marius et Liliane reviennent déçus.

Alors Marius Baar retourne voir le sultan du village de Korbo, à une quinzaine de kilomètres de Bitkine en direction de Mongo. L'année précédente, peu avant son départ en France, Marius avait fait avec Paul Ndjao une longue tournée à cheval au nord-est de Bitkine. Cette vaste région de collines est le territoire des Dangaléat où l'Évangile n'a jamais été annoncé jusque-là. Les missionnaires avaient été bien reçus dans les villages visités et ils avaient pu s'entretenir avec leur sultan qui réside à Korbo. L'islam cherche à s'implanter dans cette ethnie ; de nombreux *faki* très actifs tentent d'y faire des adeptes. On les reconnaît

facilement, car ils portent une grande djellaba blanche et un bonnet blanc aussi, parfois brodé. Cependant l'animisme est encore bien vivace chez les Dangaléat et ses rites très pratiqués, même par beaucoup de ceux qui disent être devenus musulmans.

Le sultan des Dangaléat donne son accord ainsi que l'administrateur français pour l'installation d'une station missionnaire à Korbo. Marius obtient une concession à l'entrée du village entre deux petites collines. Et l'on promet à Liliane, titulaire d'un diplôme d'infirmière, l'autorisation d'y ouvrir un dispensaire. Marius commence aussitôt à construire une maison. Il a ramené de France une Jeep tout-terrain et sa remorque qui lui facilitent les déplacements et le travail de construction. L'expérience acquise avec Jean lui rend bien service ! Ils déménagent de Bitkine à Korbo à l'automne 1953.

Pendant son séjour en France, Marius a visité ses amis chrétiens en Alsace ainsi qu'en Suisse alémanique. De son côté, Liliane a noué de bonnes relations avec des infirmières rencontrées à Bêthesda, l'hôpital de Bâle où elle a fait ses études. Ils ont pu mettre en place un comité de soutien qui rassemble maintenant les fonds nécessaires à leurs besoins familiaux et au développement de leur ministère. Marius et Liliane Baar acquièrent ainsi une indépendance financière qui convient à leur tempérament ! Cependant ils gardent toujours une très bonne relation avec les Metz. Pendant plusieurs années, ils sont les seuls à disposer d'un véhicule tout-terrain, toujours disponible pour transporter les autres missionnaires quand les pistes ne sont plus praticables pour des voitures ordinaires. Ils partagent la même vision que les Metz pour l'évangélisation de la région.

Collaboration

Le dimanche 24 juin 1953, les familles Baar, Barbezat et Metz ainsi que les Burkhardt sont réunies à Bitkine. Le matin nous avons eu nos réunions habituelles d'étude biblique et de culte, à midi nous étions réunis pour un repas en commun, nous étions vingt avec nos douze enfants. Comme vous le pensez, cette rencontre fraternelle s'est prolongée jusque tard dans l'après-midi. Le soir notre petite réunion habituelle a pris un caractère

bien spécial. Nous avons lu et médité Colossiens 3.12-15, Philippiens 2.18 et 3.7-15. L'exhortation à l'unité est soulignée dans ces passages. (...) Nous demandons à Dieu que cette soirée marque véritablement pour chacun comme pour l'œuvre entreprise, un pas en avant sous sa pleine bénédiction. Nous avons encore passé une partie de la matinée du lundi à examiner certaines questions ayant trait à notre marche en commun. Ce texte est signé par Marius, Marcel, Jean et Albert².

Cependant un point tracasse Jean. Il écrit en octobre 1953 :

J'aime Albert, Marcel et Marius. Mais je ne crois plus qu'on puisse travailler sur une même station si le travail abondant n'est pas distribué à chacun. Notre première expérience a manqué de sérieux, parce que le travail effectué ne l'était pas. Il y avait de grosses lacunes de part et d'autre. Mais surtout de grosses divergences de vue sur les priorités à donner, sur les autochtones, sur le don de soi, sur les méthodes. On peut se leurrer longtemps, mais cela n'avance guère le progrès de l'Évangile dans les tribus qui nous entourent. Nous parlerons encore de ces choses et que le Seigneur nous éclaire pour ce qui nous concerne et pour notre propre travail.

On se souvient que Marcel Barbezat s'était installé à Mongo déjà en 1948. Marius Baar s'établit avec Liliane à Korbo en 1953. L'un et l'autre n'envisageaient plus la possibilité de collaborer avec Albert Burkhardt. Les réflexions de Jean vont dans le même sens, mais il n'a pas la conviction de quitter le travail qui démarre à Bitkine. Il est sur le point de rejoindre Huguette déjà en France avec les enfants ; ce temps de congé lui permettra de voir plus clairement son avenir.

Épreuves

À la latitude de Bitkine, au Tchad, le mois de mai est l'un des plus difficiles de l'année. Il fait encore très chaud, la saison sèche dure depuis sept mois. Les grandes herbes qui ont servi de pâture aux troupeaux ne sont plus qu'un foin clairsemé et écrasé.

² *Servir en L'attendant*, n° 57, août-septembre 1953, p. 494.

Certains puits sont à sec ; il faut chercher l'eau très loin. Les réserves de grain s'épuisent dans les greniers des villageois. Les hommes et les animaux souffrent. Il faut attendre les premières pluies régulières qui ne tomberont que vers la fin de juin, pour semer le mil et l'arachide, et patienter encore jusqu'à la récolte en octobre.

Avec la première pluie qui tombe généralement dans le courant de juin, le plus souvent dans la deuxième quinzaine du mois, le pays reprend vie. Alors que le paysage n'était que jaune et ocre d'herbes sèches, ou noir de champs brûlés, il verdit tout à coup. La terre se couvre d'une fine herbe verte qui rappelle un gazon fraîchement tondu ; en un mois, elle couvre la plaine, ondule sous le vent, atteint un mètre, un mètre et demi, parfois plus dans les terrains humides.

Mais c'est aussi la saison où les moustiques prolifèrent à nouveau. On s'en protège la nuit avec des moustiquaires au-dessus des lits, mais ils recherchent tous les endroits sombres dans les maisons pour s'y réfugier durant la journée et fondre sur tout être vivant qui passe à leur portée. Il est difficile de leur échapper même si l'on tente de se protéger les bras et les jambes. Pendant les repas, les jambes dans l'ombre de la table sont la proie de ces insectes toujours assoiffés de sang. Les démangeaisons qui s'ensuivent causent des plaies. Les mouches aussi se multiplient, infectant et transformant en ulcères les moindres éraflures. Plus grave est le paludisme (malaria) que les moustiques anophèles transmettent à l'homme.

Cette première saison des pluies s'annonce difficile pour Liliane Baar. Elle a quelques difficultés à s'adapter aux conditions de vie de Bitkine, puis de Korbo où ils vivent sous une paillette exigüe ; la chaleur de juin et l'humidité de juillet l'éprouvent beaucoup. Elle a de fréquentes crises de paludisme.

À Bitkine, le petit Étienne Metz qui n'a que dix mois est fiévreux lui aussi. Son état s'aggrave, devient inquiétant. Il faut l'emmener d'urgence vers un dispensaire (celui de Korbo ne fonctionne pas encore). La saison des pluies commence à dé-

tremper la piste (juin 1953), mais la famille Metz peut faire le trajet sans trop de problèmes grâce à Marius et à sa Jeep. À Mongo, un jeune médecin militaire examine l'enfant sans faire la *goutte épaisse* (analyse de sang) qui aurait facilement révélé une infection paludéenne. Quelques jours plus tard, quand le médecin fait le bon diagnostic, il injecte à l'enfant de très fortes doses de quinine qui sauvent Étienne, mais altèrent gravement sa rétine. Il faut l'évacuer sur Fort-Lamy par un avion militaire, un *Broussard*³ qui accepte de se poser sur la piste déjà détrempée. Le médecin colonel de Fort-Lamy est impuissant pour traiter un tel cas et Huguette prend le premier avion pour la France avec Étienne. Le bébé est pris en charge à l'hôpital militaire de Marseille. Il récupère une petite partie de sa vue, mais malheureusement le dommage sur le nerf optique le rendra progressivement aveugle.

Jean et Éric (âgé de deux ans et demi) ne pourront rejoindre Huguette et Étienne en France que le 19 novembre. Dès que les pistes sont praticables, ils partent jusqu'à Fort-Lamy avec un camion de commerçants et puis Air-France les dépose à Marseille où Huguette et Étienne les attendent. La famille se déplace à Strasbourg où elle demeure jusqu'après la naissance de Jacqueline, leur troisième enfant, née en mars 1954. Jean profite de ces mois pour visiter les Assemblées, du nord au sud de la France, afin de les sensibiliser aux grands besoins du Tchad. Il est très encouragé par leur intérêt pour la mission et leur engagement à soutenir ce travail par la prière et financièrement. Le Guéra devient de plus en plus le champ de mission des Assemblées de France. Cependant le soutien financier fidèle de l'Église La Bonne Nouvelle à Strasbourg représentera encore une large part du budget permettant le ministère des missionnaires de Bitkine.

³ Broussard : un petit avion (5 à 7 passagers), particulièrement robuste, demandant peu d'entretien et pouvant opérer à partir de terrains non aménagés. Il peut voler à vitesse très réduite et atterrir sur des pistes courtes.

Noël 1953

À Bitkine, on est assuré du soleil et du beau temps pour célébrer cette fête !

Le matin du 25, nous nous sommes réunis à 9 heures à la chapelle, écrit Albert. Jude Outou a rendu témoignage, le frère sourd-muet a mimé le sien, et après le culte, nous sommes descendus vers la rivière (asséchée à cette saison) où un « baptistère » avait été aménagé pour la circonstance. Immédiatement un petit attroupement de curieux s'est rassemblé, et le message du salut a été annoncé. Outou et le frère sourd-muet ainsi que Jacqueline et Élisabeth (les 2^e et 3^e filles d'Albert) ont été baptisés. (...) En fin d'après-midi, nous nous sommes rassemblés autour d'un beau feu de camp. Rebecca, la femme de Paul avait préparé un bon repas (...) Paul Ndjao était venu avec dix enfants depuis Moukoulou.

Printemps 1954 à Korbo

Marius et Liliane Baar ne regrettent pas de s'y être installés l'année précédente. Korbo est un village de cultivateurs. Ils se sont activement mis à l'apprentissage de la langue dangaléat qu'ils commencent à mettre par écrit phonétiquement. *Ce n'est pas aussi simple qu'on se l'imagine, écrit Marius. Mais Celui qui nous a appelés ici nous donnera aussi sa sagesse pour le faire.* Il constate que ses interlocuteurs ne prononcent pas tous un même mot de la même manière. Et que l'accent change selon les villages... *Pourtant ce travail est indispensable pour bien apprendre la langue et pour traduire plus tard un évangile en dangaléat.* Ils ont aussi semé quelques radis et regardent grandir dans leur « jardin » quelques bananiers, goyaviers et papayers.

Marius bâtit aussi : *Les constructions avancent et bientôt notre maison sera terminée, écrit Liliane (le 10 mars 1954). Mon mari est du matin au soir avec les ouvriers ; le soir, il rentre très fatigué, car en ce moment il fait très chaud. Chaque dimanche nous avons une petite réunion ; les manœuvres viennent écouter la Bonne Nouvelle. Quelques-uns sont très ouverts et notre prière est qu'ils puissent se donner à 100 % à leur Sauveur.*

Ouvertures (1952-1954)



Le sultan de Korbo en sortie officielle.

Mais l'autorisation pour l'ouverture du dispensaire de Korbo tarde à venir. Devant la souffrance des Danggaléat, Liliane commence malgré tout à donner quelques soins chez elle : *Les malades ne manquent pas. Chaque matin, trente à quarante personnes viennent se faire soigner : des femmes, des bébés, des grands-pères, des enfants...*

Le 17 mars 1954 au matin, le feu se déclare dans une case en paille de l'un des employés de la mission. Le vent qui souffle en bourrasques pousse les flammes qui embrasent bientôt les maisons voisines. Les bâtiments déjà construits (les toits sont en paille) et tout le matériel qu'ils contiennent sont détruits, avec les effets personnels des Baar, le matériel médical en réserve pour le futur dispensaire, et même leur Jeep qui se trouvait à l'ombre de la maison. Marius et Liliane passent par une terrible épreuve. Tant d'efforts disparus en fumée. On imagine ce que coûtera le renouvellement de tous ces équipements et le surcroît de travail pour remettre en état les cases dévastées. Marcel

Barbezat accompagne Marius et Liliane à Fort-Lamy pour racheter le strict nécessaire indispensable pour vivre en brousse.

Nouvelles perspectives

Le 18 mai 1954, Albert Burkhardt quitte définitivement le Guéra. Il s'y était installé à la fin de l'année 1947. Le manque de progrès de l'Église à Bitkine et la contestation de plusieurs chrétiens tchadiens à son encontre l'ont profondément découragé. Une optique particulière sur certains aspects de l'enseignement biblique et son attitude dirigiste avaient créé des tensions avec les autres missionnaires et les frères tchadiens. Finalement le souci de l'éducation de ses enfants le décide à repartir en France. La famille Burkhardt s'installera d'abord à Vichy, puis à Lux, près de Châlon-sur-Saône où Albert créera avec Louis Pont *La Porte Ouverte*, un centre de rencontre et de formation de disciples. À partir de 1961, il visitera à nouveau le Tchad, mais seul et pour de brefs séjours dans la capitale ou le sud du pays.

De leur côté, le même jour, le 18 mai, Jean et Huguette Metz et leurs trois enfants sont de retour de France. *Un DC3 trimoteur ramène la famille et les bagages de Douala jusqu'à Fort-Lamy, écrit Jean, avec une cargaison de poireaux, de fromages, de vivres frais venus de la métropole en cave réfrigérée!* Les deux familles (Burkhardt et Metz) se croisent donc dans la maison du Dr Olley. La passation de service est brève à cause des horaires de l'avion pour la France. La famille Burkhardt quitte le Tchad le 19 mai 1954. Malgré des divergences de vue et une collaboration un peu difficile avec Albert dans les derniers temps, Jean sera toujours reconnaissant à Dieu de l'avoir placé sur son chemin, car c'est par son moyen qu'il avait été conduit à venir au Tchad. Mais depuis ce 19 mai, Jean ne recevra plus de nouvelles d'Albert.

Jean a racheté son pick-up Chevrolet, et il en fait une rapide révision avant de prendre la route du Guéra. Les Metz se réjouissent de retrouver leur maison à Bitkine.

~ ~ ~

Le départ définitif des Burkhardt libère Jean de l'enseignement qu'il donnait quotidiennement aux trois années. Son retrait lui donne aussi la liberté de repenser son propre ministère de façon nouvelle.

Le noyau de Bitkine s'est quelque peu agrandi avec le retour de Youki Pierre (un des premiers convertis de Bitkine) revenu de Fort-Lamy ; Moussah, un Tchadien qui avait accepté Jésus-Christ au Nigeria l'accompagne ; ils veulent servir Dieu au Guéra. Jude Outou, Garsouk, Hassane André sont fidèles ainsi que Bissara et Yaranga, les premiers baptisés.

Jean reprend les études bibliques de l'après-midi, avec les ouvriers et tous ceux qui veulent venir. Mais il constate encore que peu de villageois grimpent la colline pour entrer dans la chapelle. Ce grand marché de Bitkine est-il un lieu pour le démarrage d'une Église ? Il se souvient que dans les villages de brousse visités sur le versant sud du mont Guéra, la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ était écoutée souvent avec attention, et que plusieurs hommes s'étaient déjà tournés vers le Christ, comme à Temki. Il continue de visiter Moukoulou pour encourager et superviser Paul Ndjao qui y est installé comme moniteur-catéchiste. Ce village, Moukoulou, ne serait-il pas un meilleur endroit que Bitkine pour développer une Église au sein de la population hadjarai Djonkor-Guéra ? Maintenant Jean connaît bien le sultan Kabira, chef des villages de cette ethnie situés tout autour du massif du Guéra.

~ ~ ~

Kabira

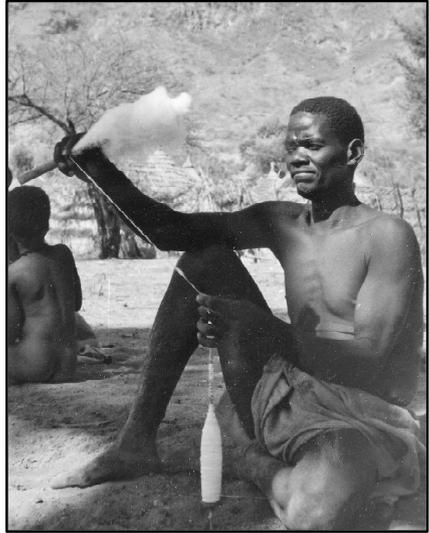
Le sultan

Au Tchad, les colonisateurs ont eu soin de laisser en place les chefs coutumiers, très respectés dans les villages. Cette tradition s'est maintenue quand le Tchad est devenu indépendant. Le sultan (roi de la tribu) et les chefs de village sont élus à vie ; et la fonction est en quelque sorte héréditaire : lorsqu'il s'agit de nommer un nouveau sultan, les sages et les « Vieux » de la tribu proposent au préfet un membre de la famille « royale » (ce peut être un fils, un neveu du chef défunt, mais pas obligatoirement). Le préfet approuve la candidature. Le nouveau sultan est alors intronisé au cours d'une grande fête dans sa tribu. Il accède à la dignité traditionnelle de sultan et dispose d'une certaine autorité. Il est garant de l'ordre public, du respect de la loi. Il sert d'intermédiaire entre le gouvernement représenté par le préfet, et les citoyens. Il récolte les impôts, exerce la basse justice, règle les différends entre les villageois. Il est responsable des chefs de village, dont dépendent les chefs de quartier. Son titre administratif est *chef de canton*.

En 1954, le **sultan Kabira** « règne » sur les Djonkor-Guéra ; son nom signifie le *Grand*. Âgé d'une quarantaine d'années, il est dans la force de l'âge. C'est un homme calme et réfléchi, qui a fait

preuve d'intelligence en prenant de bonnes décisions dans plusieurs situations difficiles. Il a su aussi montrer une autorité tranchante quand il le fallait. Ainsi bénéficie-t-il d'un grand ascendant sur ses administrés. Il faut les voir s'approcher de lui avec force révérences, parfois à genoux. Sa tribu est forte d'une bonne douzaine de milliers de sujets descendus de la montagne sur l'ordre des Français. Ces Djonkor ont reconstruit leur habitat tout autour du mont Guéra, le plus près possible de la montagne. Kabira réside à Moukoulou, le village le plus important qui rassemble environ 3500 personnes et s'étend sur quatre kilomètres au pied du versant méridional du massif.

La « résidence » de Kabira est constituée d'une série de cases aux murs et aux toits de terre séchée, séparées par des cours abritées de hauts murs. Quand Jean fait une visite au sultan, il franchit un passage couvert équipé de grandes portes, et il entre dans une première cour. Guidé par un ou plusieurs goumiers¹, il passe dans une seconde cour où un garde l'introduit dans la case principale, toujours en briques séchées. C'est là que le sultan l'accueille. De grandes nattes couvrent le sol. Kabira est assis par terre, sur un tapis de laine, appuyé contre de nombreux coussins et poufs. Il porte une grande



Un villageois filant du bon coton !

¹ Goumier : à l'origine, soldat marocain, puis africain, enrôlé dans l'armée française, membre d'une compagnie, le goum. Par extension au Guéra, on désignait ainsi les gardes du corps, hommes de main et portiers tout à la fois, attachés à la maison du sultan.

Le rosier du désert

djellaba blanche, un chapelet dans une main et un éventail de plumes d'autruche dans l'autre.



Un tisserand fabriquant des bandes de coton qu'il assemblera pour obtenir un large coupon de toile dans lequel il taillera ses habits.

Le sultan aime aussi s'installer sous le majestueux djombolo², plus près du cœur de son village. L'ombre fraîche de ce grand arbre vert est un lieu de vie pour les villageois en saison chaude : le tisserand s'y installe avec son métier pour fabriquer de longues bandes de coton écri qui, cousues ensemble, permettent

² On a souvent planté cette sorte de ficus à grandes feuilles au centre du village ou devant la résidence du chef de village. Dans certains endroits on l'appelait « l'arbre aux palabres ». Cet arbre qui devient grand et se voit de loin ne perd pas ses feuilles en saison sèche, et le soleil ne traverse pas son feuillage, aussi son ombre est-elle très fraîche. Les gens du Guéra l'appellent parfois « l'arbre de la mort », car ils prennent froid sous son ombre épaisse et tombent malades...

de tailler des boubous³ ou de grands caleçons. Près de lui un homme fait virevolter une quenouille comme une toupie pour en tirer un long fil de coton. Des femmes tressent des charganiés, des nattes ou des corbeilles pendant que leurs bébés pendent à leur sein ou jouent dans le sable. C'est un lieu de rassemblement où l'on cause, on joue, on danse les jours de fête. C'est aussi le lieu où le sultan rassemble ses conseillers quand il rend la justice ou démêle un conflit entre ses sujets.

La demande de Kabira

Les discussions entre Jean et le sultan Kabira se prolongent parfois en buvant le thé.

Un jour du printemps 1953 Jean fut très surpris d'entendre le chef lui dire, sans qu'ils n'aient jamais abordé ce sujet : *Monsieur, il faut que tu ouvres une école à Moukoulou*. Lui, un musulman, qui n'avait jamais été scolarisé lui-même, demandait la création d'une école laïque tenue par un missionnaire chrétien ! Il y avait de quoi être surpris, car les musulmans, dans le centre et le nord du Tchad, résistent à l'établissement d'écoles primaires proposées par l'administration française et refusent d'y mettre leurs enfants⁴. Mais Kabira était un homme intelligent qui anticipait sur l'avenir, un esprit clairvoyant qui comprenait que son village, s'il ne voulait pas rester à la traîne, devait scolariser ses enfants.

³ Longue robe flottante, blanche ou teintée en bleu, que portent les hommes du Sahel.

⁴ Pendant plusieurs décennies, dans le centre et le nord du Tchad, les musulmans refusèrent l'ouverture d'écoles primaires en français et n'y envoyèrent pas leurs enfants. Dans certains endroits, c'était l'armée qui cherchait les enfants dans les villages pour les obliger à suivre l'école. Dans le sud du pays, de religion animiste, l'école fut au contraire bien accueillie et de nombreux enfants furent scolarisés. Cela explique que 25 ans plus tard, les fonctionnaires, les enseignants, les cadres de l'armée sont très majoritairement originaires du Sud. Pendant un demi-siècle, beaucoup de fonctionnaires chrétiens ou animistes furent envoyés dans le Nord pour administrer les populations musulmanes, ce qui n'alla pas sans poser bien des problèmes.

Les autres missionnaires consultés se réjouirent d'une telle ouverture d'esprit et de cette proposition. Il fallait y répondre et aller de l'avant.

Paul Ndjao accepta de rester à Moukoulou avec sa famille pour assumer l'enseignement dans une première classe préparatoire comme catéchiste sous la supervision de Jean. Kabira aménagea immédiatement un hangar de paille tout à côté de sa maison en guise de salle de classe. Il voulait son école près de chez lui ! Ensuite, tout alla très vite. Jean sollicita l'autorisation d'ouvrir une école à Moukoulou auprès de l'administrateur de Mongo, M. Antoine Marty. Il n'y eut aucun problème, car Jean était déjà agréé comme enseignant de l'éducation nationale en France. M. Marty, de son côté, donna aussitôt des directives pour que l'on construise un bâtiment en briques de terre sèches. Il le fit couvrir d'un toit de tôles, certes rouillées, mais qui protégeraient tout de même mieux de la pluie qu'un simple hangar de paille. Quant au mobilier scolaire, il serait simple : ni tables, ni chaises ; mais de grandes nattes sur lesquelles les enfants s'assiéraient. Ils en avaient l'habitude à la maison. L'unique matériel de classe serait une table et un tableau noir pour le maître, et un peu plus tard une ardoise en carton et un bâton de craie pour chaque enfant. Le 20 juillet 1953, date historique pour Moukoulou, une première classe fut ouverte ! Paul y enseigna comme moniteur. La classe qu'il animait fut considérée comme « classe de catéchisme » jusqu'à ce que le ministère de l'éducation nationale signe le décret d'ouverture d'une école primaire à Moukoulou. Les enfants ignoraient le français⁵ et la plupart d'entre eux ne connaissaient que peu l'arabe tchadien. La tâche de Paul n'était pas facile, car s'il maîtrisait bien l'arabe, il savait très peu le djonkor. Plusieurs dizaines d'enfants se présentèrent à l'inscription ! Paul assura cette classe de l'automne 1953 à juin 1954 (toute l'année, même en l'absence de Jean). Il avait pour programme l'apprentissage du français à ses élèves.

⁵ En 1953, le français est la seule langue officielle employée par le gouvernement et dans les affaires. Elle doit être enseignée et utilisée dans les écoles.

Si Kabira lui-même était très favorable à l'école, la dizaine de *faki* qui défilaient chaque jour chez lui ne l'étaient pas ! D'autant plus que Paul ne cachait pas son drapeau et qu'il avait de longues discussions avec eux au sujet de l'Évangile et du Coran. Kabira se rendait souvent à l'école et s'entretenait avec Paul. Les *faki* manifestèrent leur mécontentement. Ils firent pression sur le sultan pour qu'il ranime les prières islamiques dans son entourage et qu'il espace ses visites chez l'évangéliste. Mais le sultan tenait à son école !

Depuis Bitkine, Jean vint voir le nouveau moniteur aussi fréquemment qu'il le put jusqu'à son départ pour la France en novembre. Il s'était procuré un vélomoteur. Cela lui permettait de parcourir les quinze kilomètres de piste qui longe le pied oriental du mont Guéra en trente minutes, s'il n'attrapait ni épine dans un pneu, ni grain de sable dans le carburateur. La piste est caillouteuse ou sablonneuse selon les endroits. En juillet et août, après un gros orage, il arrive qu'une crue soudaine de l'oued de Bitkine coupe la route. Il ne restait plus à Jean qu'à attendre quelques heures. Le niveau de l'eau baisse rapidement et il est possible de traverser le courant à pied. La rivière coule juste au bas de la colline de la mission à Bitkine.

Paul n'avait qu'une formation pédagogique élémentaire, mais il montra qu'il pouvait initier à la langue française les enfants de Moukoulou qui n'en savaient pas un traître mot ; Jean s'efforça de le former « en cours d'emploi » ! Cette école accueillit dès le début des garçons et quelques filles, quatre-vingt-deux enfants en tout (une soixantaine persévéraient toute l'année) ; car ce fut là encore une décision surprenante de la part de Kabira le musulman, que d'avoir voulu une école mixte, ouverte aux filles aussi bien qu'aux garçons. Et pour montrer l'exemple, il envoya deux des siennes (Fatima et Achta) s'inscrire à l'école ouverte par la mission évangélique. Mais il faudrait plusieurs années pour que d'autres fillettes suivent.

M. Marty, l'administrateur de Mongo vint visiter l'école de Moukoulou l'année suivante.

Le rosier du désert



Impossible de traverser, l'oued est plein d'eau.

Est-ce que Kabira avait imaginé le bouleversement que l'école serait pour son village, pour sa tribu, pour les tribus voisines ? Qu'il en sortirait un jour des élèves prometteurs, des professeurs, des médecins, des cadres administratifs, des hommes politiques, un ambassadeur... Il a heureusement vécu assez longtemps pour voir tout cela. Cette école et celles qui fonctionneront dans d'autres villages accueilleront parfois 500 élèves par année dont 80 enfants dans l'internat. (J.M.)

La grave crise de paludisme d'Étienne et son rapatriement bouleversèrent les plans de Jean. Il partit en France le 19 novembre 1953 et ne fut de retour à Bitkine que le 20 mai de l'année suivante. Mais l'enseignement continua d'être fidèlement donné par Paul jour après jour, même s'il ne s'inspirait pas toujours de la meilleure pédagogie ! Les enfants apprenaient tout par cœur, la longue baguette du maître encourageait les distraits, et les mots s'assimilaient même si la prononciation péchait un peu : *Jé mé lèvé, jé m'assièd* (en chantant). Cette ritournelle resta longtemps dans toutes les mémoires.

~ ~ ~

Au retour de Jean en mai 1954, le projet scolaire de Moukoulou est réactivé. Jean reçoit l'autorisation officielle d'ouvrir une école primaire. La classe de catéchisme devient un *cours préparatoire 1^{re} année* (CP1), et l'on ouvre un CP2. L'école se tient toujours dans le bâtiment rapidement construit dans le village par l'administrateur de Mongo ; on y a ajouté un hangar de paille à côté.

Le vendredi 20 août 1954 a lieu la fête d'inauguration de l'école primaire de Moukoulou. Le sultan en grande tenue est présent, ainsi que le chef du village, les chefs de quartiers et beaucoup de villageois. Marius vient de Korbo pour l'occasion. Jean prie Dieu de qualifier Paul Ndjao qui n'a guère d'expérience encore dans l'enseignement primaire.

Une question cruciale

La ville de Bitkine et son grand marché régional n'ont pas changé pendant les six mois d'absence de Jean. Le petit groupe de chrétiens se maintient mais ne s'est pas développé : à leur retour de France en mai 1954, les Metz ont été accueillis par Paul Ndjao, Youki revenu de Fort-Lamy, Outou Jude, Moussa, Hassane André, leurs épouses, leurs enfants et quelques sympathisants, et enfin le jeune David Djibrine (le fils de l'évangéliste mort à Bitkine) et Abel Golo qui retrouve « sa famille » avec grande joie.

Jean et Huguette continuent de s'interroger : vont-ils rester à Bitkine ou s'installer à Moukoulou ? La demande du sultan Kabira est-elle un appel de Dieu en direction de Moukoulou ? Jean fait part de ses interrogations et de ses réflexions aux quelques chrétiens de Bitkine ; ils se retrouvent pour en discuter tous ensemble. Jean en fait un sujet de prière avec Huguette et ils cherchent la volonté de Dieu. Jean retourne voir le sultan de Moukoulou pour évoquer ce projet. Kabira est très ouvert à la venue d'une famille française dans son village. Il serait heureux d'accueillir Jean et Huguette Metz qui viendraient développer l'école. Faut-il aller dans cette direction ?

Unité

Le 28 mai 1954, quelques jours après le départ de la famille Burkhardt, les ressorts fatigués de la vieille Chevrolet de Bitkine grincent tant qu'ils peuvent sur le chemin qui serpente vers Korbo. La grosse américaine tangué sans arrêt, à chaque caillou, à chaque ornière, franchissant quelques oueds encore secs et des collines boisées. Les Metz vont chercher Marius et Liliane Baar pour se rendre ensemble à Mongo. Ils veulent rendre visite à Marcel et Évelyne Barbezat qui y sont installés depuis près de six ans déjà, renouer un contact amical et prendre un nouveau départ avec eux. En 1947, les Barbezat étaient arrivés à Bitkine avec Albert Burkhardt dans des conditions très difficiles. Presque sans ressources, seuls, malades et découragés, ils avaient dû quitter Bitkine pour se faire soigner à Mongo. Après cette difficile expérience, la relation avec les Burkhardt était restée très distante.

Les Metz et les Baar connaissaient peu la famille Barbezat qui avait quitté Bitkine trois ans avant leur arrivée au Tchad. Ils échangent des nouvelles familiales. Ils évoquent leurs interrogations et leurs projets : cet internat que les Barbezat ouvrent à Mongo, car de nombreux jeunes garçons venus de Bitkine ou d'autres écoles du département s'inscrivent au collège mais ne savent où loger. Leurs conditions de vie et d'études sont lamentables. Marcel voudrait pouvoir en accueillir quelques-uns sur la station. Les Metz décrivent la petite école de Moukoulou où la grande majorité des enfants inscrits persévère. Ils exposent leur projet d'installation dans ce village, ce que les deux autres familles approuvent à la lumière de leurs expériences respectives, de la situation sociale et religieuse de Bitkine, et bien sûr des portes qui s'ouvrent à Moukoulou. Ils prient et chantent ensemble. Marius écrit : *Nous avons eu la joie de nous rencontrer avec nos amis Barbezat et Metz. Nous avons passé trois journées bénies dans la communion fraternelle.* Ils comprennent que leurs ministères sont liés et que les diverses Églises qui naîtront au Guéra se développeront ensemble. Cette rencontre marque le début d'une longue marche commune au travers des remous politiques, des guerres, de la dispersion des missionnaires. Cette prise de conscience et cette décision de marcher ensemble ne

sera jamais remise en cause par les trois jeunes missionnaires et leurs successeurs respectifs.

C'est un réconfort pour les trois familles de n'être pas trop éloignées les unes des autres, de pouvoir travailler ensemble et s'encourager mutuellement, dans une sincère communion fraternelle, avec un même objectif.

Les Metz et les Baar profitent aussi de leur passage à Mongo pour saluer les nouveaux administrateurs français, M. et Mme Siegfried. Une tornade de poussière et de pluie oblige les voyageurs à passer une nuit de plus chez les Barbezat.

~ ~ ~

À **Korbo**, les Baar effacent les traces de l'incendie qui a ravagé leur station quelques mois plus tôt ; ils ont remonté les toits et continuent la construction du dispensaire. Marius écrit le 6 juillet 1954 :

Nous avons pu terminer notre maison d'habitation avant les pluies (la reconstruction après l'incendie) ; malheureusement nous n'avons pas pu achever le dispensaire faute de main d'œuvre, car, pendant les pluies, les Dangkaléat sont dans leurs plantations de mil. Ma femme est donc encore obligée de se contenter de l'ombre d'un arbre pour soulager les malades de leurs ulcères, conjonctivites, dysenteries... Moi-même je suis occupé à mettre sur papier la langue dangaléat. Ce n'est pas aussi simple qu'on le pense parfois. Tous les jours nous constatons que ces peuples non encore islamisés ne comprennent pas assez l'arabe du Tchad pour assimiler le message du salut. Tout juste le savent-ils assez pour se faire comprendre au marché. La semaine dernière, je suis allé dans un quartier de Korbo où les villageois avaient fait des sacrifices pour que la pluie arrive. Malheureusement je suis revenu le cœur assez lourd parce que, une fois de plus, j'ai remarqué qu'avec l'arabe du Tchad, nous ne pouvons pas parler à tous.

Avec la saison des pluies, nous profitons déjà d'un peu plus de fraîcheur et de quelques radis du jardin. Nous nous réjouissons de voir pousser quelques arbres : bananiers, papayers, goyaviers. Mais les pluies nous amènent aussi les moustiques.

Marius s'interroge : il a appris que des Pères Jésuites ont décidé de s'installer dans cette région du Guéra, dans un village nommé Karlongo, parmi les Dangaléat, tout près de Korbo. Sèmeront-ils la confusion en enseignant une autre façon de recevoir de Jésus le pardon des péchés ? Mais ces prêtres se révéleront respectueux du travail effectué par les missionnaires protestants. Ils sont de plus des personnes très agréables. Il arrivera plus tard à Jean-Pierre Bory d'être accueilli pour le repas et la nuit de façon très sympathique par les Pères du village de Barlo. Son Land-Rover s'était enlisé à la nuit tombante dans le grand berbéré que la piste pour Mongo traverse après le Bambam. Plus tard le Père Charles Vandame⁶ installé à Sara-Kenga près d'Abtouyou, poussera jusqu'à Moukoulou pour échanger quelques mots avec les missionnaires évangéliques. *Comment faites-vous pour que « vos » chrétiens arrêtent de s'enivrer chaque semaine avec leur bière de mil ?* Une simple aspersion d'eau pour devenir chrétien n'a hélas pas le même sens qu'une conversion à Jésus-Christ, une nouvelle naissance. Il sera content de repartir avec quelques revues bibliques. Le dévouement de ces missionnaires catholiques est grand ; ceux qui vivent isolés dans leur case en brousse à des dizaines de kilomètres du prochain européen supportent une dure solitude.

Pendant pendant les pluies, ils ont tenté une tournée de reconnaissance discrète dans nos environs (écrit Huguette en 1956). Et le Père Cavoret installé un peu plus tard à Bitkine, visite lui aussi les villages voisins autour de la montagne en réunissant de petits auditoires, parmi lesquels se trouvent des chrétiens évangéliques. La position syncrétiste de l'Église romaine lui permet de dire que tous adorent le même Dieu, animistes, catholiques, protestants... Il faudra donner aux Assemblées quelques éléments de l'histoire de l'Église et préciser les points fondamentaux qui distinguent l'enseignement biblique de la doctrine romaine...

~ ~ ~

⁶ Le Père Charles VANDAME fut archevêque de N'Djamena de 1982 à 2003.

Installation à Moukoulou (1954-1956)

Premier séjour

Après le démarrage de la classe de catéchisme à Moukoulou en 1953, Jean Metz s'est rendu de plus en plus souvent dans le village pour encourager et former Paul Ndjao à ce nouveau ministère d'enseignement ; le suivi de l'école et des travaux de construction a requis sa présence régulière. Jean passe beaucoup de temps à faire les trajets en vélomoteur ou à vélo de Bitkine à Moukoulou (la voiture est en panne cet automne-là et il attend des pièces de France pour la réparer). À la fin de l'été 1954, il est épuisé par ces quinze kilomètres de piste caillouteuse à parcourir après une journée de travail. Et quand il a plu, les passages de boue n'arrangent rien. Jean dort donc plusieurs nuits chaque semaine à Moukoulou mais son épouse n'aime pas rester seule avec les enfants à Bitkine. Aussi la famille Metz n'attend-elle que la fin des pluies pour se déplacer vers Moukoulou où elle décide de s'installer provisoirement pendant les prochains mois de saison sèche (novembre-juin).

Un tel projet ne se réalise pas du jour au lendemain, car il n'affecte pas seulement la famille Metz, mais aussi plusieurs familles tchadiennes de Bitkine. Si Jean ouvre une nouvelle station

Le rosier du désert

missionnaire dans ce grand village à quinze kilomètres, il souhaite emmener avec lui son équipe de maçons et d'ouvriers avec lesquels il a l'habitude de travailler : Hassane André, Outou Jude, et l'un ou l'autre encore. Ces hommes ne seront pas seulement des constructeurs de murs mais une cellule de chrétiens qui témoignent et constitueront avec Jean et Huguette le noyau d'une future Église à Moukoulou. Pour suivre la famille Metz, ces chrétiens vont devoir accepter de déménager, d'acquérir une concession à Moukoulou, de s'y reconstruire des cases, d'y défricher de nouveaux champs. Tout cela représentera un petit bouleversement dans le microcosme chrétien de Bitkine. Les croyants qui resteront sur place seront très peu nombreux, très seuls.



Hassane André et sa nombreuse famille.

Un dernier culte à Bitkine rassemble les frères et sœurs tchadiens (une dizaine d'adultes et un peu plus d'enfants) ainsi que la famille Metz. Tous ont conscience qu'une page se tourne. Ils promettent de ne pas abandonner le témoignage évangélique à Bitkine. Pendant l'année, Jean, Paul Ndjao et David Djibrine

reviendront visiter à tour de rôle les quelques croyants restant à Bitkine. Ils y maintiennent une réunion de prière le samedi soir et le culte le dimanche matin. Ils n'imaginent pas que cinquante ans plus tard, une nouvelle chapelle occupera la colline, ainsi qu'une école biblique et un dispensaire, que d'autres missionnaires s'y installeront et que l'Église achètera elle-même un grand terrain au pied de la colline pour y développer ses activités...

La famille Metz, s'installe donc pour un temps (de décembre 1954 à juin 1955) dans le village de Moukoulou. Elle occupe une case ronde au campement de Moukoulou. Le « confort » y est moindre qu'à Bitkine, mais Huguette Metz s'en accommode, bien que ce ne soit pas facile avec les trois enfants encore si jeunes. Et Huguette en attend encore un quatrième pour le mois d'octobre !

Le choix de *La Dalle*

À Moukoulou, Jean a repéré un emplacement qui lui semble favorable.

Nous (Jean Metz et le sultan Kabira) avons donc délimité ensemble un terrain situé à 500 mètres de son quartier pour l'installation de notre famille et de la station missionnaire. Nous avons veillé à choisir un terrain avec de grandes dalles de granit pour ne pas occuper des terres cultivables. Les quartiers du village sont assez éloignés pour que nous ne gênions personne et que d'autre part les tambours et autres bruits du village puissent continuer normalement sans nous importuner. L'eau n'est pas loin, un puits nous alimentera.

Un matin, Jean est parti à Korbo avec Youki pour chercher le grand gabarit en bois qui lui permettra de construire les linteaux de porte cintrés du premier bâtiment scolaire. Il a emmené avec lui Danouso, le jeune frère d'un chrétien de Bitkine. Au retour, heureux d'être arrivé à bon port, Danouso saute maladroitement du pick-up, tombe et heurte le sol de la tête. Le choc est violent. Danouso ne se relève pas. Youki et Jean sont atterrés. Traumatisme crânien, hémorragie interne ? Le jeune homme est comme sans vie. Au bout de dix minutes qui semblent bien

longues, Danouso revient à lui et se relève indemne. Dans les heures qui suivent, il ne montre aucun symptôme inquiétant. Quels cris de reconnaissance envers Dieu dans les cœurs !

La future station de Moukoulou sera donc construite au sud-ouest du village sur un de ces nombreux affleurements rocheux que l'on trouve dans la région. La « dalle », comme elle sera appelée par les missionnaires, est un immense rocher de granite compact recouvert par place d'un peu de terre et de cailloux. Bombé, il s'élève à son point culminant de six à huit mètres au-dessus des champs environnants. Un coin idéal pour construire sur de bonnes fondations ! Curieusement le haut de la dalle est incurvé, formant une sorte de bassin naturel qui se remplit d'eau dès qu'il pleut : c'est « la Mare ». Elle mesure une dizaine de mètres de longueur, et constitue un parfait lieu d'élevage de moustiques et de crapauds en saison des pluies comme les missionnaires le constateront plus tard.

Jean a en tête le développement futur de cette école. Il sait qu'il faudra ajouter une nouvelle classe chaque année et il calcule ce que cela va coûter en travail et en matériel. Et puis, construire des bâtiments, c'est bien, mais il est tellement plus important de former des hommes. Pour l'école il faut des enseignants, pour l'Église, des anciens. Avec un sourire à peine ébauché, il cite un proverbe touareg : *Il est facile d'entrer dans la mer, mais il est difficile d'en sortir.*

Les briques sèches

L'école a besoin d'un bâtiment adapté à l'enseignement. La classe construite dans le village, près de la résidence du sultan, ne peut qu'être provisoire, car à la rentrée 1954, une centaine d'enfants se sont présentés pour l'inscription ! Au printemps 1955, Jean projette de construire un premier petit bâtiment scolaire sur le terrain choisi pour la future station missionnaire, ou tout près. Fin juin, la saison des pluies commence. Jean ne dispose ni de ciment, ni de tôles, ni de bois de charpente, et il est trop tard pour aller en acheter à Fort-Lamy. Il faut construire avec des matériaux disponibles sur place. Ce n'est pas vraiment le meilleur moment pour monter des murs avec des briques de

terre séchées au soleil. Il espère que la pluie tardera un peu... Il rassemble son équipe d'ouvriers venus de Bitkine et engage quelques hommes de Moukoulou. Il travaille avec eux pour les former, en espérant qu'ils se qualifieront par l'expérience ; en même temps, il apprend lui-même la façon traditionnelle de travailler la terre et la paille pour la construction. Hassane se révèle rapidement bon maçon et chef de chantier écouté, et Outou un ouvrier consciencieux. L'important pour l'instant est d'aller vite. À deux kilomètres environ de la station, Bonko est un bas-fond argileux où la nappe phréatique est à quelques mètres seulement ; les puits sont peu profonds. Les gens du village vont y fabriquer leurs briques. Jean en achète quelques centaines. Les premiers murs sont montés sur le côté nord de la « dalle ». L'argile (le *poto-poto*) de ces briques devient si dure en séchant qu'il faut le marteau et le burin pour les tailler. Un premier bâtiment est bientôt achevé. Les pignons sont deux fois plus élevés que les murs des maisons traditionnelles de la région. Les gens du pays n'ont pas l'habitude d'en construire de si hauts. Mais l'édifice présente bien avec ses murs larges, couverts d'un épais toit de paille. Il devrait résister aux intempéries.

De grosses averses arrivent plus tôt que prévu. Le vent pousse la pluie contre les murs qui prennent l'humidité... Jean n'a pas eu le temps de les protéger par un crépissage adéquat. Un matin, en arrivant de Bitkine (la famille s'y est provisoirement réinstallée pour la saison des pluies après six mois passés à Moukoulou), Jean constate le désastre : ramollies par l'eau, les briques du bas ont « fondu », les murs ont commencé à se tasser verticalement puis se sont effondrés. L'école n'est plus qu'un gros tas de boue surmonté d'un enchevêtrement de bois et de paille. La leçon est dure ! Ce n'était pas le bon moment pour construire ! Ni la bonne manière. Cette technique ne permet pas d'édifier un bâtiment suffisamment sûr pour accueillir des enfants. Il faut donc s'y prendre autrement. Il faut des bâtiments « en dur », avec des matériaux résistant à la pluie et une meilleure couverture.

La ruine de la nouvelle école a été un coup dur pour Paul. Il avait hâte de s'y installer, car le hangar où il enseigne est trop

près des cases du village ; il est souvent dérangé pendant les leçons et il se sent constamment observé. L'année écoulée n'a pas été facile pour lui malgré les visites régulières de Jean et l'attitude toujours aussi positive du sultan à son égard. Paul et Rebecca, seuls chrétiens dans un quartier farouchement animiste, et surtout toujours en butte à une hostilité manifeste des faki musulmans, ont persévéré avec courage. Cependant cette atmosphère oppressante finit par peser trop lourdement sur le jeune couple fatigué. Ils ont aussi en mémoire la mort tragique de leur ami Djibrine à Bitkine. D'autre part, leur modeste « salaire » leur permet avec peine d'acheter le mil et la « sauce » (qui inclut un peu de viande) pour les repas quotidiens. Car Paul n'a pas de réserve de mil comme les autres villageois ou les ouvriers du chantier qui cultivent leurs propres champs. Ils sont découragés, près de baisser les bras, et envisagent de rentrer en Centrafrique. Jean comprend qu'il doit entourer Paul et Rebecca mieux qu'il ne l'a fait jusqu'ici et augmenter leur soutien financier. Ils ont aussi abandonné leur pays et leur famille pour être missionnaires au Tchad. Ce n'est pas plus facile pour eux que pour Jean et Huguette de supporter le mal du pays, l'éloignement des familles et des amis, l'adaptation à une nouvelle langue, à de nouvelles coutumes, à une nourriture bien moins variée et riche que celle de leur pays. Tout cela représente un sacrifice important de leur part. Heureusement l'arrivée à Moukoulou de plusieurs chrétiens de Bitkine et la perspective de l'installation prochaine de la famille Metz sont un réconfort pour Paul et Rebecca. Ils seront moins isolés. Paul peut envisager plus sereinement une nouvelle année scolaire. Adoum, l'un des maçons, déclare vouloir suivre le chemin de Jésus ; c'est un encouragement de plus pour tout le monde.

Le dimanche 25 décembre 1955, Noël se fête d'abord à Bitkine, puis à Moukoulou :

Nos élèves de Moukoulou sont devenus trop nombreux pour que nous les amenions tous à Bitkine. Mais notre cœur se refusait d'abandonner nos frères et sœurs « bitkinois » durant ces jours-là, écrit Jean. Notre fête à Bitkine : Culte le matin à la chapelle

Installation à Moukoulou (1954-1956)

avec un auditoire exceptionnellement nombreux ; l'après-midi une cinquantaine d'adultes et d'enfants, des voisins Kenga, sont venus sur la colline ; des jeux ont permis à chacun de gagner un petit cadeau après une courte explication sur la signification de Noël. Puis le soir, les familles de chrétiens se retrouvaient pour souper ensemble sous le ciel étoilé à côté d'un grand feu. Un mouton rôtissait doucement à côté d'une lessiveuse de riz et d'une savoureuse sauce bien pimentée ! Pour respecter la coutume du pays et que chacun se sente à l'aise, nous mangions en trois groupes : les hommes, les femmes, les jeunes gens ; pour ma part, j'avais réuni les petits enfants des chrétiens, ce qui me faisait neuf bambins blancs et noirs de deux à six ans. Puis le cercle s'est refermé autour du feu.



« Ils ont bu du thé, puis ont continué de chanter une ou deux fois tout leur répertoire de cantiques. »

Nous avons chanté des cantiques, lu des versets, prié ; puis nous avons bu les trois traditionnels petits verres de thé brûlant accompagnés de petits gâteaux, et nous nous sommes séparés fort tard...

Le lendemain, lundi, c'est la fête à Moukoulou avec les chrétiens du village, et tous les enfants de l'école. Marcel Barbezat est venu de Mongo et il écrit :

Nous avons eu une bien belle fête ; il y a eu des jeux et des courses... Après le coucher du soleil, grand feu de camp, des chants, des récitations diverses surtout du récit de Noël, message. Puis les plus petits sont partis mais un bon groupe de plus grands est resté sur place. Ils ont bu du thé, puis ont continué de chanter une ou deux fois tout leur répertoire de cantiques. À quatre heures du matin les derniers s'endormaient autour des braises fumantes !

Installation définitive

Les 9 et 10 janvier 1956, un camion appartenant à un commerçant fait deux voyages pour transporter matériel, outils, meubles et effets personnels de la famille Metz vers Moukoulou. Ils logent encore provisoirement au campement du village, bien accueillis par le sultan et les habitants du quartier. Ils y retrouvent « leurs » cases de la dernière saison sèche.

La vie change encore pour Huguette. Passer de Bitkine à Moukoulou, c'est comme quitter la ville pour la campagne, toutes proportions gardées ! Heureusement, elle s'adapte à ces situations précaires. Cependant préparer le repas accroupie devant trois pierres sur un feu de bois, c'est bien au camping quand ça ne dure pas trop longtemps ! À quelques mètres, par-dessus la palissade en charganiés, des femmes et des enfants jettent des regards curieux sur cette *nassara*¹ qui essaie de cuisiner comme eux. Cependant Jean et Huguette ont le sentiment qu'ils seront plus proches des Tchadiens dans le village de Moukoulou qu'ils ne pouvaient l'être à Bitkine lorsqu'ils étaient à l'écart sur la colline. Étienne et Éric commencent à jouer avec les enfants du village à l'ombre d'un grand acacia.

¹ Nassara : en arabe tchadien « étranger chrétien » et par extension « étranger Blanc », car tous les Blancs étaient « chrétiens » dans l'esprit de beaucoup de Tchadiens... « Blanc » et « chrétien » étaient deux concepts qui se confondaient.

Installation à Moukoulou (1954-1956)

Pour sa famille, Jean termine en quelques jours, en bordure de la concession de la mission, la construction d'une case ronde en *poto-poto* (briques sèches et toit de paille) un peu plus grande que celles du village et il l'aménage aussi confortablement que possible. La famille s'y installe, heureuse d'être « chez elle » et de jouir d'un peu plus d'intimité à l'écart du village. Trois mois plus tard, il ajoutera une seconde case de forme ovale. C'est une innovation au Guéra ! Elle a belle allure avec son toit d'*agueks*². Elle est plus grande et permet surtout un meilleur arrangement intérieur. On fixe des perches aux quatre coins de chaque lit ; une moustiquaire s'y accroche et protège le dormeur. Les caisses fabriquées à Strasbourg cinq ans auparavant font toujours office d'armoires et Huguette cuisine sur un foyer en briques alimenté au charbon de bois acheté au village. Une table et des chaises complètent l'ameublement. Mais Jean espère bien se construire plus tard une case en dur. On creuse un puits à cent mètres à l'ouest du rocher. Sous l'argile, on tombe sur un banc de sable humide. L'eau n'est pas trop loin.

Hassane et Outou s'installent tout près avec leur famille, à côté du hangar-chapelle. Leurs cases sont les premières du quartier chrétien qui s'édifiera au fil des ans entre la mission et le village.

Le travail journalier avec les villageois engagés comme ouvriers des chantiers de construction permet, tout en posant des briques, les premiers contacts, puis des conversations, des discussions plus poussées. Le cadre n'est pas formel, certains se sentent plus libres de s'exprimer. Tous les ouvriers sont ainsi mis en contact avec l'Évangile et plusieurs parviennent à la foi en Jésus-Christ.

~ ~ ~

Un nouveau recueil contenant des cantiques en français, en arabe, en moukoulou et en kenga est édité sur place à l'aide d'une ronéo (1956).

² *Agueks* : tiges de mil (1,5 à 2 mètres de hauteur) coupées sitôt après la moisson des épis. On les lie en petits faisceaux pour en faire des toits ou des charganiés.

Le rosier du désert

Jean écrit : *Sur le plan de l'évangélisation, c'est un travail de défrichage qui commence à Moukoulou. Les étrangers doivent se faire connaître et être acceptés par les villageois avant de pouvoir passer à la proclamation publique de l'Évangile.* Aussi Jean suit-il de près le travail de Paul, puis de David Djibrine engagé à son tour comme moniteur à l'école ; il leur consacre du temps en fin d'après-midi pour les aider sur le plan pédagogique et dans la préparation des leçons et du programme. De la réputation de l'école dépend en partie l'acceptation de la mission dans le village.

Devant la nécessité de préparer l'évolution de l'école, il invite d'autres jeunes hommes à suivre cette préparation pédagogique.

Le premier bâtiment en dur

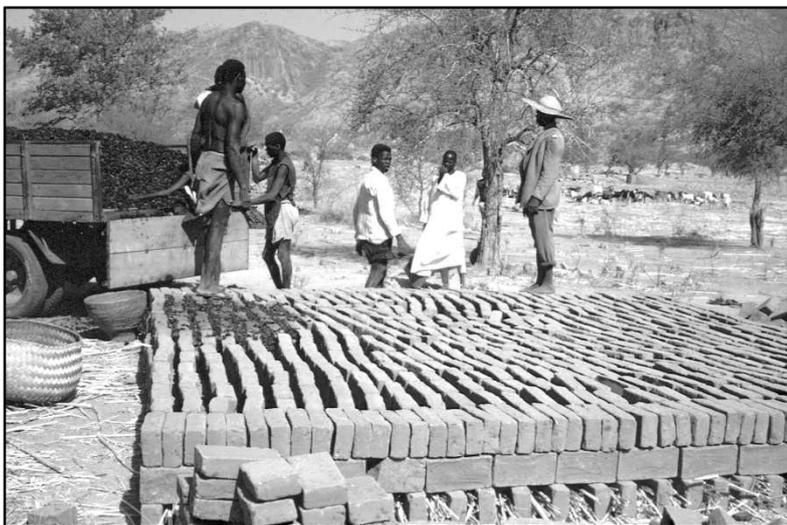
Au printemps 1956, Jean se remet à la construction du nouveau bâtiment pour l'école. Après son retour de France en 1954, il avait sollicité auprès de la Coopération française une aide financière pour la construction d'une école primaire à Moukoulou. Une réponse positive lui avait permis de commander à Fort-Lamy les bois de charpente, les tôles, le ciment, la visserie et les huisseries nécessaires pour la réalisation d'un bâtiment d'un peu plus de 200 m².



On moule les briques que l'on laisse ensuite sécher au soleil.

Installation à Moukoulou (1954-1956)

À la suite de la mauvaise expérience du mois de juillet 1955, il décide de fabriquer des briques cuites pour les murs. Il en fait mouler des milliers par son équipe, plus petites et plus étroites que les traditionnelles. Quand elles sont sèches, il construit un four sur « la dalle » même. Jean n'a jamais rien fait de pareil, il n'a aucune expérience dans ce domaine. Il a glané quelques informations ici où là sur la façon de faire et de disposer les petites briques et le combustible. Il les aligne en une quarantaine de murets parallèles de trois mètres de long et de trois de hauteur en laissant des interstices entre chaque brique pour que la chaleur circule bien. Il remplit les intervalles de paille de mil, de crottin de vaches, et surtout de bois.

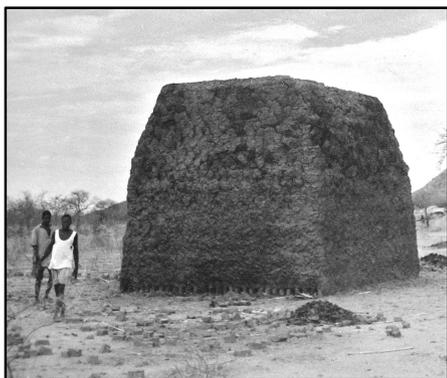


On monte le four en insérant de la paille puis du charbon de bois entre les briques.

Quand le tout est monté, il l'habille entièrement d'une couverture de briques, soigneusement crépie de boue, en ménageant des ouvertures en bas pour allumer les feux et en haut pour le tirage. Pour Jean, c'est le moment de vérité. Un mercredi à

Le rosier du désert

9 heures, il enflamme chacune des bouches du four. Et il espère que la température intérieure du four sera suffisamment forte pour la cuisson de l'argile. On réalimente plusieurs fois le four en combustible ; des ouvriers se relayent le jour et la nuit pour enfourner du bois. Le vendredi, le four est plein de braises incandescentes. Jean attend. Trois jours plus tard, il est encore très chaud. Jean patiente encore pour le laisser refroidir. Puis les briques extérieures sont enlevées et jetées, et celles de l'intérieur apparaissent : certaines sont devenues jaune foncé, d'autres brun rouge. Ce sont ces dernières qui résisteront parfaitement à



l'humidité et à la pluie. Jean est fier de ses briques ! Bien sûr, il y a encore beaucoup de déchets, trop de briques mal cuites dans ce premier four. Mais avec l'expérience vient le savoir-faire et les fours suivants ont un bien meilleur rendement. Car il va falloir en monter encore beaucoup pour venir à bout

Le four est construit. Après avoir enflammé la paille, il ne reste plus qu'à alimenter le foyer en charbon et... à attendre.

des diverses constructions qui s'élèveront sur la station au cours des dix années suivantes. La cuisson se fera avec du charbon de bois qui dégage beaucoup plus de chaleur que le bois.

Et bientôt à l'extrémité nord de « la dalle », s'élève un grand bâtiment *en dur* cette fois, c'est-à-dire monté avec ces briques cuites, et couvert d'une vraie charpente et de tôles. Chacun des chevrons et des bastaings est solidement fixé au mur par un long fer de plus d'un mètre ; un toit simplement posé sur les murs s'envolerait tout entier à la première tornade. Jean ne ménage pas les vis pour fixer les tôles. Le bâtiment comporte deux

Installation à Moukoulou (1954-1956)

grandes salles de classe avec des fenêtres de chaque côté qui laisseront circuler l'air en saison chaude, un bureau et un local de rangement. Tout le côté du levant, où s'ouvrent les portes, est protégé du soleil par une longue galerie couverte.



« L'école du haut » construite sur la « dalle ».

Ses solides murs de briques rouges, son toit brillant, ses fenêtres régulières, en font le plus grand bâtiment du village ! « L'école du haut », nommée ainsi puisqu'elle est érigée sur une petite éminence, se voit de loin.

Le matériel scolaire est toujours rudimentaire. Une seule table et une seule chaise, celles du maître. Les enfants sont encore assis sur des nattes jusqu'à ce que du mobilier scolaire puisse être fabriqué sur place. En face des élèves un grand tableau : tout simplement le mur de briques, crépi et lissé au ciment pur ou recouvert d'un contreplaqué, et puis peint en noir. Hélas, même lavé à grande eau, il devient vite gris sous les conjugaisons écrites, effacées, réécrites à la craie. Le matin, les enfants se mettent en rang, chacun devant l'entrée de sa salle. Quand le calme s'établit, ils entrent en saluant respectueusement le moniteur ou la monitrice et s'asseyent sur leurs nattes. La classe peut commencer. Il n'y a pas de vitres aux fenêtres qui empêcheraient les insectes et la poussière d'entrer, seulement

des claustras³. Et les enfants attirent toujours derrière eux des nuages de mouches qui s'agglutinent sur leurs plaies ou autour de leurs yeux. Tous les moniteurs, un jour ou l'autre, manquent de s'étouffer au milieu d'une phrase en aspirant une de ces bestioles ! Les chauves-souris aussi s'invitent en classe. En fin de nuit, elles tournent dans la salle d'un vol silencieux et s'accrochent au plafond pendant la journée. Les enfants ne les regardent même plus tant ils sont habitués à les voir suspendues chez eux au toit de leur case. Immobiles, endormies, elles assistent à la classe et, le soir, s'envolent toutes ensemble pour chasser avant de regagner leur gîte à l'aube.

Pendant les enfants apprennent à parler et à lire le français. Le sultan Kabira est heureux et très fier de « son » école, tout autant que Jean !

En automne 1955, trois classes fonctionnent à Moukoulou. Paul Ndjao assure le CP1 dans lequel les enfants commencent à apprendre le français⁴. David Djibrine enseigne au CP2 où ils sont initiés à la lecture et Jean enseigne au CE1 depuis janvier 1956. Huguette le relaie quand les autres activités de Jean le mobilisent ailleurs.

Nous sommes contents de l'effectif de quatre-vingt-dix élèves qui se maintient bien. C'est un beau résultat, car beaucoup d'écoles déplorent une importante défection en cours d'année. (...) Nous sommes favorisés par l'appui du sultan qui tient à ce que les enfants du village aillent à l'école. Il a lui-même présidé une rencontre avec les parents d'élèves⁵.

Au printemps 1956, Jean construit un petit bâtiment destiné à abriter la cantine où sont préparés des repas pour les enfants qui

³ Briques scellées en damier laissant un espace entre chacune d'elles pour la lumière et l'aération.

⁴ Au Tchad, le cycle primaire est de six ans : deux cours préparatoires (CP1 et CP2), deux cours élémentaires (CE1 et CE2) et deux cours moyens (CM1 et CM2). À l'issue du CM2, les enfants peuvent se présenter à l'examen du certificat d'études primaires (CEP) et d'entrée en 6^e, la première année du collège.

⁵ Jean METZ, courrier du 29 avril 1956.

n'ont pas de famille dans le village. Il fait aussi creuser un puits pour l'école. Non sans peine, car à plusieurs endroits les ouvriers ont butté sur le rocher de la « dalle » qui se prolonge sous les champs assez loin de la colline.

En été 1956, toute l'Église est affligée par le décès subit de Pierre Youki. En déplacement à Fort-Lamy pour voir sa famille, il y attrape une bronchite qui l'emporte en quelques jours. Il laisse un grand vide dans les deux petits groupes de Bitkine et de Tjerkatché dont il était un des premiers convertis et un chrétien solide. Enthousiaste pour le Seigneur, évangéliste zélé, très fidèle dans sa foi, il était aussi capable d'enseigner avec sagesse. L'Église du Guéra perd une des ses colonnes et les missionnaires un précieux collaborateur.

L'éducation de base

Une occasion est offerte à Jean d'entrer dans de nouveaux villages. En fin d'année 1956, le directeur des écoles de Mongo, sachant ce qui se développe à Moukoulou, propose à Jean de superviser la dizaine de moniteurs de l'administration placés autour du mont Guéra pour y faire de *l'éducation de base* (formation pour adultes). Les classes se tiennent dans l'après-midi. Jean est heureux de cette possibilité d'élargir ainsi son horizon. Il fait alors la connaissance des chefs de ces localités, il rencontre les moniteurs dont plusieurs sont des chrétiens qui s'efforcent de témoigner là où ils sont. L'un d'eux se trouve à Tjerkatché, le village natal de Hassane le maçon. Un petit groupe de chrétiens (une vingtaine) s'y réunit bientôt, encouragé par Garsouk qui s'était converti à Bitkine et par Jude Outou qui fait chaque semaine le trajet de Moukoulou à Tjerkatché par la montagne. À Morgué, tout proche de Tjerkatché, Djando, un autre moniteur chrétien sudiste tient une classe et là aussi plusieurs habitants se tournent vers Jésus-Christ. Ainsi le Seigneur trace-t-il des chemins de diverses manières. Le programme d'*éducation de base* ne fonctionnera pas plus de quatre ans faute de personnes intéressées. Cependant quelques enfants qui participent à ces cours et souhaitent continuer d'étudier s'inscrivent alors à l'école administrative de Bitkine,

ou à celle de la mission à Moukoulou : un internat suffisamment grand pour accueillir les enfants des villages éloignés serait bien nécessaire.

En octobre, l'administrateur de Mongo demande à Jean d'amener tous les élèves pour la fête du 11 novembre à la préfecture. Mais comme l'écrit Huguette *il faut leur faire à tous des foulards et peut-être des culottes. Les petits arrivent dans le plus simple appareil, d'autres avec une chemise qui leur couvre à peine les fesses. Il faut quand même que l'école évangélique soit convenable !* Certains enfants ont témoigné des années plus tard comment le fait d'avoir reçu une culotte avait été important pour eux. Ils avaient tout à coup acquis un nouveau statut aux yeux des autres.

Mongo

Pendant ce temps, les Barbezat ont évangélisé dans la ville et ses alentours ; Marcel a enseigné et formé la jeune Église. L'assistance, encore constituée en presque totalité de chrétiens originaires du Sud, s'est bien élargie. En 1956, une chapelle en briques rouges (cuites) couverte de tôles remplace l'abri en paille sur la concession de la mission. Marcel Barbezat fait aussi construire un bâtiment pour l'internat destiné à accueillir les collégiens venus de toute la région poursuivre leurs études à Mongo, loin de leur famille. Bien des élèves de Moukoulou et de la sous-préfecture de Bitkine y vivront pendant quatre années et continueront ainsi à grandir dans une ambiance chrétienne. Plusieurs d'entre eux deviendront des cadres supérieurs dans l'administration du pays, et bon nombre garderont la foi et s'engageront dans des Églises au Tchad ou à l'étranger.

~ ~ ~

L'équipe missionnaire de Moukoulou s'élargit (1957-1958)

Jean Metz a vu juste : mettre le doigt dans l'engrenage de l'école risquait de mener loin... En 1954, il fallait ouvrir un CP2, en 1955, un CE1, etc., jusqu'au CM2 en septembre 1958. Bien sûr tous les écoliers de Moukoulou ne sont pas des génies. Pour certains l'apprentissage de l'arithmétique ou de l'accord des participes passés est hors de portée, en particulier pour ceux qui commencent l'apprentissage de la lecture déjà adolescents. Lors de l'ouverture de la première classe de catéchisme, tous les enfants qui se sont présentés ont été admis et de très jeunes garçons côtoyaient de grands adolescents. Les années suivantes, il fallut faire une sélection en essayant de déterminer l'âge de chacun. Ce n'est pas facile quand il n'existe pas d'état-civil. On dit qu'un enfant qui arrive à toucher son oreille gauche de sa main droite en passant son bras par-dessus sa tête a au moins six ans...

Les huit élèves qui, pour la première fois, se présentent en 1959 à Mongo au certificat d'études primaires, échouent tous à la dictée ! Grosse déception pour l'école de Moukoulou. Cela montre la nécessité de former davantage les moniteurs et d'exiger plus des meilleurs élèves...

Pour toutes ces classes, il faut des maîtres. Dès 1954, Jean Metz prépare des leçons avec Paul et David Djibrine et il profite des vacances scolaires pour leur enseigner des éléments de pédagogie. D'autres moniteurs tchadiens seront formés par la suite : Ati Pierre fils de Outou Jude, Kodo Jacques, Ditta, Atché du village de Séguine, etc.

Début 1957, des journées mouvementées bousculent le programme de la mission de Moukoulou :

Le district de Mongo étant transformé en une région indépendante groupant les tribus hadjarai, il fut organisé à Mongo une grande manifestation. La veille, le nouveau Gouverneur de Fort-Lamy accompagné de plusieurs personnalités devait visiter deux choses en brousse : l'expérience d'éducation de base à Abtouyou, et la Mission de Moukoulou. Nous avons été fort honorés de cette décision, mais les jours précédant cet événement se déroulèrent dans une activité fiévreuse ; des équipes de manœuvres et d'élèves, s'activaient dans tous les coins, reblanchissaient les bâtiments, égalisaient la route, balayaient, désherbaient, peignaient, etc. Un peu avant l'heure, la voiture de Radio-Tchad arrivait pour préparer le reportage, enregistrer les chants des élèves, les interviewer dans l'école. Puis, les autres voitures arrivèrent. M. le Gouverneur voulut tout visiter, s'arrêta dans chaque classe pour interroger lui-même les enfants, feuilleter les cahiers ; il s'intéressa au puits, à l'installation des douches, au dispensaire, tandis que le reporter mitraillait tout de sa caméra, jusqu'aux dessins des enfants contre les murs ! Le Gouverneur sembla très satisfait de tout. Dès qu'il fut parti nous embarquâmes nos cent quarante gosses dans deux camions, car les élèves devaient être à Mongo le soir. Le lendemain eut lieu le salut aux couleurs, la remise de décorations, puis un superbe défilé avec la musique militaire venue de Fort-Lamy : d'abord les gardes en grande tenue, puis les anciens combattants de toute la région, les écoles, puis chacun des huit sultans de la nouvelle région avec leur suite à cheval, des centaines de bêtes certainement, les lances, les boucliers, les cuirasses des temps anciens ; tout cela était grandiose. Une

soixantaine de Blancs étaient présents ; jamais Mongo n'avait vu une telle journée. (H.M.)

En été 1957, il devient évident pour Jean et Huguette qu'ils arrivent à la limite de leurs forces, et qu'ils ne peuvent plus continuer seuls à Moukoulou. Jean tient à donner la priorité à l'évangélisation, il fait des tournées dans les villages des alentours et même assez éloignés de Moukoulou. Il doit aussi s'occuper des chantiers de construction. Aussi ne peut-il consacrer tout le temps qu'il voudrait à la formation et au suivi du travail des moniteurs. Il écrit à l'Église de Strasbourg en lançant un pressant appel pour combler ce besoin : l'envoi d'instituteurs missionnaires à Moukoulou est une urgence pour le maintien et bien sûr pour le développement de l'école et pour son témoignage au Guéra. À la rentrée de 1956, l'école avait accueilli cent quarante élèves répartis en quatre classes et en 1957, cent cinquante en cinq classes. L'affluence des malades rendait aussi nécessaire la venue d'infirmières.

1958 : Du renfort

L'arrivée de Georges Ertz le 1^{er} janvier 1958 est un exaucement de prière et une bouffée d'oxygène pour Jean et Huguette. Sitôt arrivé, il devient directeur de l'école.

Georges Ertz est originaire de la campagne du nord de l'Alsace.

Né dans une famille modeste, écrit-il, je suis entré à 17 ans à l'École Normale d'instituteurs de Strasbourg. Werner Chabrierie, un des responsables de l'Église de la Bonne Nouvelle y était surveillant. Dans sa chambre se réunissait un groupe de prière auquel je me suis joint dès la première année. Alfred Kuen était un de nos maîtres de stage. Je ne saurais fixer avec précision la date de ma conversion, mais au fil des rencontres, des études bibliques, des entretiens, la lumière s'est faite sur ma situation de pécheur et sur le salut qui m'est offert en Jésus-Christ. J'ai été baptisé lors d'un camp de jeunes en 1953 en même temps que d'autres camarades normaliens. Ensuite j'ai enseigné pendant trois ans et je me suis intégré à « La Bonne Nouvelle ». De 1955 à 1957, j'ai effectué mon service militaire principalement en

Le rosier du désert

Algérie. Werner Chabrerie m'avait fait connaître la situation de la famille Metz et le grand besoin d'instituteurs à Moukoulou. Huguette et les enfants étaient rentrés en France, mais Jean devait rester sur place en attendant que quelqu'un vienne le remplacer à l'école et sur la station. Petit à petit la conviction m'est venue que le Seigneur m'y appelait. C'est ainsi que, sitôt libéré de mes obligations militaires, après un bref passage en Alsace, j'ai pris l'avion pour le Tchad et le 31 décembre 1957 je suis monté dans un bus à Fort-Lamy à destination de Bitkine où je suis arrivé le 1^{er} janvier 1958 pour un séjour de huit mois¹.

~ ~ ~

À son arrivée à Moukoulou, Georges se met aussitôt au travail. Il prend en charge la nouvelle classe de CM1 et participe avec Jean à la formation des moniteurs tchadiens. Pendant l'année scolaire, Georges prépare avec eux les leçons les plus importantes ou les plus difficiles et, pendant les vacances d'été, il prend en charge le cours de pédagogie qui leur est destiné.

Georges s'implique autant qu'il le peut dans la petite Église de Moukoulou. Il s'initie en quelques semaines à tous les secteurs d'activité de la station. Il sait que sa présence permet à Jean Metz de rejoindre sa famille, déjà partie en France, et de prendre quelques mois de congé bien nécessaires après trois ans et demi de labeur sous le soleil du Tchad.

Un mois après l'arrivée de Georges à Moukoulou, Jean prend donc l'avion pour l'Europe. Il en profite pour visiter plusieurs Assemblées en France.

Georges Ertz tremble un peu de se retrouver seul à Moukoulou avec toute la responsabilité de la station, mais il se sent à sa place et confiant : *Il y a davantage d'ouvriers qui assistent aux réunions du matin... Après le culte, j'ai parlé avec l'aveugle qui s'est converti récemment et qui était là avec toute sa famille ; il vient régulièrement aux réunions du soir et prie pour que d'autres personnes du village connaissent le Seigneur. C'est réjouissant de*

¹ Témoignage de Georges ERTZ rédigé en mars 2002 pour *Partage* le journal de l'Église La Bonne Nouvelle à Strasbourg.

voir sa foi simple, sa joie et son assurance... (extrait d'un courrier adressé à Jean). Georges est reconnaissant de savoir les Baar dans les environs, à trente-cinq kilomètres qu'il parcourt parfois le dimanche. Marius, l'artiste et le conteur original, a toujours de nouvelles histoires à raconter, et il sait captiver ses auditeurs... Les semaines passent vite, car les occupations sont nombreuses en l'absence de Jean.

Georges constate lui aussi la grande détresse des villageois devant la maladie et les infections de toutes sortes. Ces images de souffrance ne le quitteront jamais.

~ ~ ~

Jean Metz et sa famille reviennent au Tchad en juin 1958 accompagnés de Christiane Bouttet et de Danielle Gounon, deux infirmières².

~ ~ ~

De retour en France en automne 1958, Georges Ertz reprend un poste d'instituteur tout en s'intégrant à l'Église *La Bonne Nouvelle* où il rencontre **Liliane Schmitt** (mêmes prénom et nom de naissance que Liliane Baar-Schmitt ! mais sans aucun lien de parenté) :

Je suis née à Ingwiller, une petite ville alsacienne au pied des Vosges du Nord. Ma famille exploitait une boucherie-restaurant. À dix-huit ans, au décès de mon père, j'ai dû interrompre mes études pour seconder ma mère. Six ans plus tard, nous avons remis les commerces, ce qui m'a permis de faire enfin des études d'infirmière, mon désir de toujours. J'avais seize ans quand je fus invitée par une camarade de classe à un camp organisé par « l'Action biblique ». Ce fut un tournant dans ma vie puisque j'y ai rencontré le Seigneur. Durant plusieurs années j'ai participé à ces séjours, d'abord comme campeuse, puis comme monitrice. Beaucoup de jeunes de ma ville m'y ont ensuite accompagnée et ont eu l'occasion d'entendre la Parole de Dieu. Quelques-uns ont pu donner leur vie au Seigneur. C'est

² Christiane BOUTTET et Danielle GOUNON seront présentées dans le chapitre suivant : « Le dispensaire ».

Le rosier du désert

vers la fin de mes études d'infirmière que j'ai fait la connaissance de Georges qui revenait d'un séjour de quelques mois au Tchad³.

Georges et Liliane se marient le 14 novembre 1959.



Georges et Liliane Ertz, vers 1990.

Dès son arrivée à Strasbourg, Georges retrouve Jean-Paul et Guite Kempf et il les aide dans la préparation et l'envoi de colis missionnaires. Jean-Paul visite les médecins pour recueillir des échantillons médicaux qui sont ensuite triés dans son appartement. Liliane, qui a intégré l'équipe, n'imagine pas que peu de temps après, elle utilisera

elle-même ces médicaments à Moukoulou ! On se souvient que Jean-Paul et Guite Kempf ont ensuite élargi et dirigé ce ministère pendant des années.

Le travail s'étant développé à Moukoulou, écrit encore Georges, on avait besoin d'un instituteur et d'une infirmière pour renforcer l'équipe missionnaire. Liliane et moi étions disponibles pour un service outre-mer. Les responsables de l'Église connaissaient le besoin et notre disponibilité, mais il leur était nécessaire d'avoir une pleine conviction avant de s'engager dans le soutien d'une deuxième famille. C'est en août 1961 que nous sommes partis pour le Tchad à trois (avec notre petite Marguerite), recommandés et soutenus par l'Église « La Bonne Nouvelle » de Strasbourg.

³ Liliane ERTZ, courrier de septembre 2009.

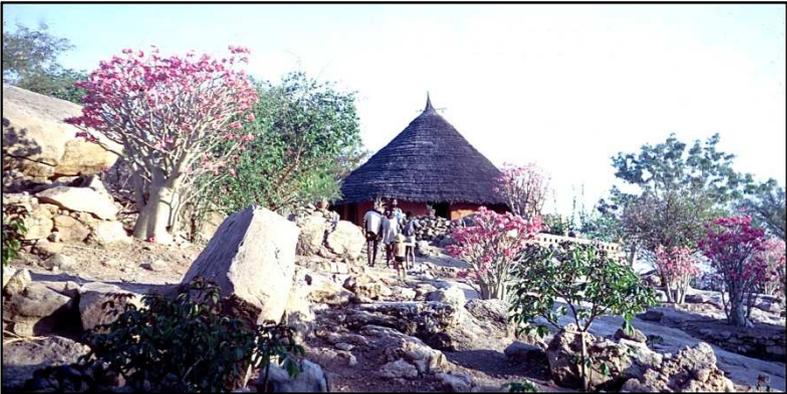
Constructions des maisons des missionnaires

En 1957, Jean avait enfin posé les fondations d'une maison rectangulaire en dur pour sa propre famille. Mais le manque de temps et de matériaux fit traîner les choses. La *Case Metz* n'est terminée qu'en automne 1958 ; puis il construit le garage juste en face, avec une profonde fosse, bien pratique pour contrôler le dessous des voitures et effectuer les réparations fréquemment nécessaires après les déplacements sur les pistes du Guéra.

En 1958, une petite maison, basse, couverte de tôles, est rapidement bâtie pour Danielle Gounon et Christiane Bouttet au pied ouest de la dalle, juste en dessous de l'école et de la mare.

Sur la crête de la dalle, un peu plus loin que la *Mare*, en direction du sud, un petit hangar abrite la menuiserie de Rakis où sont fabriqués les bancs et les tables pour les écoliers et pour l'église, les étagères et les portes pour les maisons...

Vingt mètres plus loin encore, en 1960, Jean fait bâtir une nouvelle grande case circulaire fractionnée en deux pièces pour Danielle Gounon et Christiane Bouttet (la petite maison au pied du rocher est une fournaise en saison chaude sous ses tôles de récupération rouillées...).

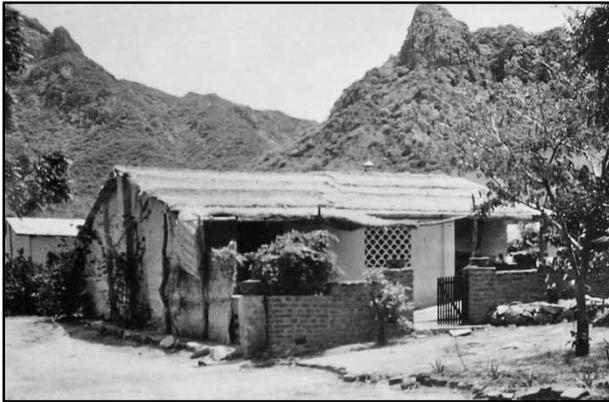


La grande case ronde de Dany et Christiane.

Le rosier du désert

Pour cette nouvelle case, Jean opte pour un toit très haut, en paille, qui protège mieux de la chaleur, mais moins de la poussière... et l'intimité dans les chambres est toute relative, car il n'y a pas de plafond. Pourtant cette case a du charme avec son sentier grimpant entre des rosiers du désert aux fleurs blanches et rouges et les infirmières s'y plairont.

En 1961, pour accueillir la famille de Georges et Liliane Ertz, Jean Metz transforme et agrandit la petite maison en dur construite au printemps 1958 au pied du premier bâtiment scolaire pour l'arrivée des infirmières. Cette case basse et allongée, avec son toit de tôles brunes sera définitivement appelée la *Case Ertz*.



La « Case Ertz ». Pour la protéger de l'ardeur du soleil, les tôles ont été recouvertes de charganiers.

~ ~ ~

Entre temps, pendant l'absence de Georges, en juillet 1960, un autre instituteur était arrivé en renfort à Moukoulou pour un court séjour : Claude Harel.

Claude Harel

Sa famille est catholique ; comme Georges Ertz, il a rencontré Werner Chabrierie à l'École Normale. Intéressé par l'Évangile, il s'intègre à l'Église La Bonne Nouvelle et s'y convertit à Jésus-Christ. Il fait son service militaire en Algérie où il réfléchit à son avenir. Faire des études dans un Institut biblique ? Consacrer d'abord deux ans de sa vie à un service pratique pour Dieu comme il le faisait pour la patrie ? Il choisit la seconde option et, après deux ans d'enseignement en France, en accord avec l'Église, il part pour Moukoulou où son engagement à l'école est très bienvenu et apprécié. Son âme scoute le pousse à mettre aussitôt sur pied une troupe d'éclaireurs chrétiens avec les enfants de l'école. Il apprend bientôt qu'il existe au sud du Tchad, dans les Églises créées par la SUM⁴, un mouvement de scoutisme évangélique nommé au Tchad Les Flambeaux et les Lumières⁵. Le retour de Georges à Moukoulou en été 1961 libère Claude Harel qui se rend à Fort-Lamy et dans le sud du pays pour faire connaître et promouvoir le journal pour enfants *Tournesol* édité par la Ligue pour la lecture de la Bible. Pour mieux comprendre le fonctionnement et les enjeux du scoutisme chrétien, il rencontre des missionnaires de la SUM et travaille avec eux pour traduire en français des documents sur *The Christian Service Brigade*, mouvement de jeunesse américain qui avait inspiré celui des Flambeaux et Lumières.

Depuis le Tchad, Claude entre aussi en contact avec d'autres mouvements de jeunesse chrétiens en République centrafricaine, au Zaïre, en Côte d'Ivoire, et dans divers pays où travaille la SUM. Et il contribue à mettre sur pied la Jeunesse évangélique africaine qui regroupe les mouvements Flambeaux de ces divers pays.

⁴ SUM : *Sudan United Mission*. Dans les pays de langue française : *Mission Unie du Soudan*. Elle fit un travail remarquable dans le sud-ouest du Tchad, autour de Moundou, débuté vers l'année 1925. Les Églises nées de son ministère se nommeront plus tard *Églises évangéliques au Tchad* (EET).

⁵ En anglais : les *Torchbearers* (les porteurs de flambeaux).

Le rosier du désert

De retour en France en été 1962, il y crée avec son épouse Claudie, le mouvement des *Flambeaux et Claires Flammes* qui se répandra en France, ainsi qu'en Suisse et en Belgique en contribuant de façon très bénéfique au développement personnel et spirituel de nombreux enfants et jeunes.

~ ~ ~

Le dispensaire (1956-1958)

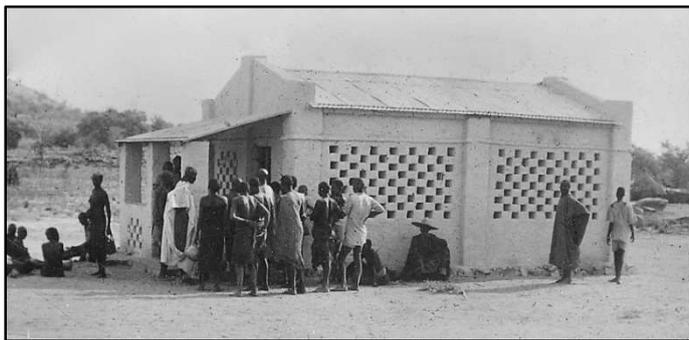
Le défi sanitaire

Quand ils s'installent à Moukoulou, Jean et Huguette Metz se trouvent devant le même défi qu'à Bitkine : donner les soins médicaux indispensables aux gens du village et maintenant aux écoliers. Comment annoncer l'Évangile sans prendre en compte les souffrances de ceux qui l'entendent et que Jésus aime ? Beaucoup viennent avec de petites blessures couvertes de mouches, parfois un ulcère déjà creusé sur la jambe, ou souffrent d'un paludisme chronique. Un élève amène son petit frère fiévreux, un autre sa sœur qui s'est brûlée en faisant la cuisine, une maman apporte dans une peau de chèvre son bébé mourant de dysenterie... Huguette est dépassée, elle se sent incapable de venir en aide à tous ces malades qu'elle croise quotidiennement. Elle s'efforce de soigner autant qu'elle le peut les petits bobos des écoliers. Sous l'acacia, devant l'école, pendant la récréation, elle administre des comprimés de Nivaquine ou de quinine aux enfants. Elle tente de soigner les plaies les plus graves avec des pansements et des désinfectants reçus dans les colis missionnaires de Strasbourg. Elle distribue aussi quelques comprimés aux ouvriers, à leur femme ou à leurs enfants.

Le rosier du désert

Une cinquantaine de malades plus ou moins graves défilent chaque jour. Pendant l'année scolaire qui commence, nous vous rappelons notre grand besoin de bandages. Merci d'avance. Le médecin actuel voudrait nous faire reconnaître comme « dispensaire bénévole » à Moukoulou. Ce serait un bon point d'acquis. Il est certain que ce travail ne demande qu'à s'étendre et qu'il ouvre beaucoup de portes. Mais comment lui donner l'extension qu'il faudrait sans une infirmière qui pourrait y consacrer tout son temps¹ ?

En 1956, pour faciliter ce travail de soins, Jean fait construire au pied de la dalle, en direction du village, une petite infirmerie en murs de briques rouges, avec un toit de tôles et des fenêtres en claustras. Huguette peut y ranger et stocker les médicaments qu'elle commence à recevoir dans les colis missionnaires de Strasbourg. Elle soigne ainsi les enfants, à l'ombre, à l'abri du vent et plus aisément. Elle montre à un jeune homme du village, Darkarim, comment assurer les soins les plus simples.



L'infirmerie, le premier bâtiment en dur construit sur la station de Moukoulou, achevé juste avant le premier bâtiment scolaire.

La petite infirmerie attire de plus en plus de malades, jusqu'à une soixantaine dans la journée, et parmi eux plusieurs lépreux.

¹ Huguette METZ, courrier adressé à La Bonne Nouvelle, septembre 1956.

À peine construite, l'infirmerie reçoit la visite du médecin colonel qui inspecte les dispensaires de la région. Il fait un rapport favorable sur ce service encore embryonnaire !

Jean et Huguette prient et un courrier est envoyé dans toutes les Assemblées françaises pour exposer la possibilité de servir Dieu dans le domaine médical au Tchad, et son extrême urgence. Et le Seigneur répond ! Deux jeunes filles, déjà infirmières diplômées, entendent cet appel chacune de leur côté, Danielle Gounon et Christiane Bouttet.

Les infirmières

Danielle Gounon témoigne :

Je suis née à Tence, dans la Haute-Loire, à 850 mètres d'altitude par un froid mois d'octobre. Jumelle de mon frère Charles, nous étions les aînés de deux sœurs et d'un petit frère. On m'appelle toujours Dany. C'est à 16 ans que j'ai enfin acquis l'assurance d'être sauvée en lisant le verset de 1 Jean 5.13 : « Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » Je suis infirmière dans une clinique chirurgicale lorsque je suis interpellée et très troublée par une conversation entendue sur le travail missionnaire et ses besoins, le jour de Noël 1955. Cette pensée me poursuivra. M. Ernst, en 1957, dans le journal des Assemblées françaises, parle du dispensaire de Moukoulou au Tchad qui n'a pas d'infirmière. Lors du stage de médecine tropicale à Marseille, je fais la connaissance de Christiane Bouttet, qui se prépare aussi pour le Tchad !

Christiane Bouttet :

Maman était membre de l'Assemblée de Roanne et m'a toujours parlé du Seigneur Jésus (papa s'est converti plus tard). Mais j'ai vraiment cru en lui l'année de mes quatorze ans. Lors de l'inauguration d'une nouvelle salle, le verset « Crois-tu au Fils de Dieu ? » inscrit sur un des murs et lu par le prédicateur m'interpella et ce jour-là je mis ma confiance en Jésus. Après trois ans de travail dans un bureau, je décidai de faire des études d'infirmière et je travaillai un an en hôpital. Je pense que

depuis très longtemps germait en moi l'idée de partir en Afrique sans que je me l'avoue vraiment. Un jour quelqu'un me dit : « Infirmière ? Infirmière missionnaire ? » Ce fut le déclic. J'en parlai à maman qui m'encouragea. Là-dessus je lus le même article que Dany dans la revue Servir en L'attendant et j'en parlai aux anciens de l'Assemblée. Puis ce fut la préparation et le départ.

Au printemps 1958, Christiane Bouttet et Danielle Gounon partent donc pour le Tchad avec la famille Metz et leurs quatre enfants, sur l'un des derniers paquebots qui longeaient encore la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au Cameroun.

Nous étions lestées de l'indispensable, écrit Dany, lampes-tempête, mèches de frigo à pétrole, gourdes... sans oublier le casque colonial (!) que je ne porterai jamais... Un mois et demi plus tard nous arrivons à Moukoulou, un gros village au pied du mont Guéra, en plein centre du pays et nous découvrons son petit dispensaire et une école primaire. L'école manque de maîtres et je serai, dès l'arrivée, promue enseignante (moi qui venais pour soigner...), sans diplôme pédagogique mais très heureuse de ce travail dont, enfant, j'avais rêvé. Dix années de vie totalement nouvelle, intense et passionnante. Et l'incroyable privilège, pour deux jeunes filles transplantées au cœur d'un village africain, d'être entourées par une famille, Jean et Huguette Metz, considérées comme les filles de la maison et les grandes sœurs de leurs quatre enfants. Nous sommes souvent invitées chez les Metz. Il y a une seule bourse, tout est partagé. Longues promenades le dimanche où nous apprenons le nom des arbres et des plantes, l'identification des empreintes sur le sol. Notre adaptation en fut grandement facilitée, l'isolement dans un village ne nous a pas pesé... Non que notre petite communauté n'eût jamais de problèmes d'entente ou de sujets de friction ! Oh si, il y en eut, surtout avec moi qui ai un caractère très entier. Nous avons dû apprendre à les vivre et à les régler. Il y en aurait à dire et à raconter...



De gauche à droite, Jean et Huguette Metz accueillent Christiane Bouttet et Danielle Gounon à Moukoulou, à côté d'un rosier du désert...

Soins

D'un tempérament vif, entreprenant, Christiane se met au travail le lendemain de son arrivée et le petit dispensaire se révèle bientôt trop petit pour la mise en œuvre des divers aspects du travail médical. En 1961, Jean et son équipe en quadruplent la surface : un lieu d'accueil au centre, avec un laboratoire d'analyse à droite, une salle de soins à gauche, et une pharmacie à l'arrière. Et plus tard une officine où l'on vendait à très bas prix quelques médicaments essentiels. Par la suite, dix cases à toit de paille seront construites derrière le dispensaire pour « l'hospitalisation » des cas graves.

Dès le matin, des patients arrivent, accompagnés souvent de membres de leur famille. Certains restent debout devant le dispensaire, immobiles, attendant leur tour. D'autres prennent place à quelques mètres, à l'ombre d'un grand savonnier (appelé *hidjlidj* au Guéra). Que de douleurs dont ils ignorent la cause,

Le rosier du désert

qu'ils traitent avec des médecines traditionnelles parfois efficaces, plus souvent sans effet, ou même aggravantes. Leurs explications reflètent leur tentative de comprendre leur mal : « Les fourmis me rongent le cerveau » (pour des migraines récurrentes), « j'ai mal au filet » (pour des douleurs intercostales), la maladie « voyage » dans mon corps (pour des rhumatismes)...



Le dispensaire a été agrandi. On voit ici l'officine accolée au bâtiment principal.

Quelques lignes de Christiane :

La situation d'une infirmière livrée à elle-même en arrivant en brousse est stressante, déstabilisante. En France, le médecin fait les diagnostics et l'infirmière exécute les ordres. Mais là nous devons assumer toutes les décisions. Combien de fois ai-je appelé Dany, même quand elle était en classe, ou Liliane Ertz, pendant son jour de repos, pour qu'elles viennent me donner leur avis ou leur aide devant un cas difficile...

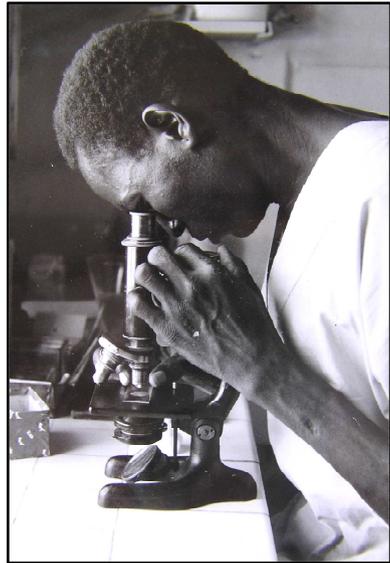
Les cas de tétanos et de rage étaient nombreux au Guéra ; nous n'en avons jamais vu en France. Au village, après l'accouchement, les femmes reçoivent un emplâtre composé en

Le dispensaire (1956-1958)

partie de crottin de cheval... Or nous n'avions pas de vaccins. Il fallait se rendre à Mongo à quatre-vingts kilomètres. Quelquefois, on nous amenait les malades à la dernière extrémité, ou bien nous arrivions trop tard. La petite Asnath âgée de huit ans, fille d'André Hassane, un Ancien de l'Église, fut mordue par un chien enragé alors que nous étions à Fort-Lamy. À notre retour, nous l'avons immédiatement emmenée à Mongo. Mais l'incubation était trop avancée et elle est décédée là-bas. Je me souviens d'un homme, mordu lui aussi, que nous avons réussi avec peine à convaincre d'aller à Mongo. Quelques jours après son retour, malgré le vaccin, il avait développé la rage. Il avait été traité trop tardivement.

Nos moyens d'investigation étaient tellement limités. Le microscope reçu quelques années plus tard nous rendra de grands services pour diagnostiquer le paludisme et les maladies parasitaires. Mais devant des pathologies inhabituelles nous nous sentions dépassées. Que de fois nous avons soigné uniquement d'après les symptômes sans être sûres de la nature de la maladie...

Garder un patient dans une case d'hospitalisation, derrière le dispensaire, nous permettait de suivre l'évolution de la maladie et d'adapter son traitement. Et aussi de l'empêcher, s'il était retourné encore souffrant au village, de faire les sacrifices aux esprits et de se voir prescrire par un sorcier une décoction traditionnelle peut-être nocive dans son



Bissi Daniel au microscope.

cas. Sa famille restait avec lui et lui préparait ses repas. Mais il était bien difficile d'obtenir le calme et la tranquillité pour le malade.

Il y a beaucoup d'aveugles en Afrique. La plus grande cause de cécité est la conjonctivite dont souffrent beaucoup de petits enfants. Une application de pommade antibiotique pendant quelques jours suffirait à les guérir, à leur éviter la cécité. Parfois les cils de la paupière supérieure rabattus vers la cornée par l'enflure, l'irritent et l'infectent. Le docteur Seymour nous apprit plus tard à inciser la paupière et à la recoudre de façon à relever les cils².

Les soins aux malades qui nécessitent tant d'énergie et de temps sont un témoignage concret de l'amour de Dieu (en 1964, il y a environ 200 malades qui se présentent au dispensaire chaque jour). Quand le corps est soulagé, l'esprit s'interroge et le cœur s'ouvre. Cette activité est peut-être celle qui a disposé le plus grand nombre de Tchadiens à écouter l'Évangile.

Le Dr Seymour

Christiane Bouttet écrit encore :

Le docteur David Seymour, un médecin américain de la « Baptist Mid Mission » faisait un travail remarquable dans le sud du pays. Il avait créé un grand centre médical à Koumra avec maternité, et plusieurs dizaines de dispensaires autonomes en brousse dirigés par des infirmiers qu'il avait formés. Il les visitait régulièrement. Et il s'était intéressé à notre travail au centre du pays.

À partir de 1966, lorsque le Service missionnaire aérien (MAF) s'est installé au Tchad, ce médecin inscrivit Moukoulou dans sa tournée et il vint plusieurs fois. Nous lui soumettions les cas difficiles. Un jour, un jeune garçon, probablement épileptique, était tombé dans le foyer allumé. La plus grande partie de son cuir chevelu n'était plus qu'une plaie purulente et grouillante de petits vers blancs. Nous nous apprêtions à nettoyer soigneu-

² Texte écrit par Christiane BOUTTET, septembre 2009.

Le dispensaire (1956-1958)

sement la plaie, mais le docteur Seymour nous dit de simplement désinfecter son pourtour et de laisser les vers faire leur travail... Effectivement, au bout de quelques jours, ils avaient « mangé » toute l'infection et les chairs brûlées ! Ce médecin économisait beaucoup de perfusions coûteuses en obligeant ceux qui devaient être opérés, et qui le pouvaient, à boire plusieurs litres d'eau dans la nuit qui précédait l'intervention. Il avait remplacé les comprimés de vitamines par de l'huile de foie de morue qu'il se procurait en bidons plus économiques. Il utilisait les herbes médicinales dont il constatait l'efficacité. Il fit un travail remarquable. Les infirmiers formés à Koumra continuent d'appliquer ses méthodes.



Le Dr David Seymour en conversation avec Liliane Ertz.

D'un autre médecin, j'appris à préparer une bouillie protéinée pour les bébés sevrés, à base de décoction d'arachides crues écrasées et de farine de mil cuite. Nous essayions d'enseigner cette recette aux femmes du Guéra. Beaucoup de jeunes enfants souffrant du kwashiorkor (ventre gonflé, œdème, cheveux décolorés, diarrhée) par manque de protéines, auraient pu être sauvés par ce régime.

Nous cherchions toujours à glaner des informations supplémentaires dans les livres et par des contacts pour augmenter nos connaissances (le « Guide médical africain » écrit par des religieux catholiques m'a rendu de grands services). Quelquefois des missionnaires travaillant dans l'Est faisaient étape à Moukoulou sur leur route vers Fort-Lamy. Nous étions heureux de les voir et de parler de nos expériences respectives. C'est ainsi qu'un jour, Étienne Klopfenstein m'apprit comment recoudre en trois plans une plaie très nette. Peu de temps après, un jeune de l'école fut blessé d'un coup de couteau dans le dos. Je mis en pratique la leçon et la plaie guérit en quelques jours sans complications³.

Danielle Gounon écrivait en 1965 :

Le travail médical est une charge très lourde pour notre simple formation d'infirmière (depuis six mois, nous n'avons plus de médecin à Mongo, le plus proche est à Lamy, cinq cents kilomètres). C'est un travail fatigant qui demande à la fois de la patience et de la fermeté, de la foi aussi, car souvent il semble qu'il y ait peu de fruits visibles pour Dieu. Priez pour cela. Les gens sont de plus en plus conscients de la valeur des traitements sans pour autant cesser de recourir à leur médecine traditionnelle. De toute façon, c'est le margai qui est gagnant, si l'on guérit, c'est qu'il l'a bien voulu, sinon il est évident que même le médicament du Blanc n'a rien pu faire contre lui. Pourtant, l'évolution est nette, les gens ont confiance, ils viennent plus vite au dispensaire et plus régulièrement, de quarante à cinquante kilomètres parfois⁴.

Tournées médicales

L'arrivée des infirmières donne une nouvelle dynamique aux « tournées médicales » dans la région. Jean, Georges ou plus tard Jean-Pierre, Christiane, un aide infirmier et un évangéliste qui servent aussi de guides et de traducteurs, partent chaque jeudi

³ Christiane BOUTTET, *op. cit.*

⁴ Lettre de mars 1965.

de bon matin avec le Land-Rover⁵. Ils visitent alternativement des villages au nord et au sud-ouest de la montagne. Christiane écrit⁶ :

Le bruit du moteur s'entend à des kilomètres à la ronde malgré les bruissements de la brousse. Les gens se pressent autour de la voiture dès que nous arrivons. La porte arrière basculante nous sert de table. Notre pharmacie de brousse se trouve dans une grande caisse. Nous installons le tout rapidement. Salutations d'usage, entretien avec le chef du village, et la consultation peut commencer. Un par un, les gens défilent devant les infirmiers.

On procède aux soins d'urgence, on donne parfois un court enseignement sur des questions d'hygiène. Si un malade a besoin d'un traitement sur plusieurs jours ou d'une analyse, il est invité à venir au dispensaire. Pendant ce temps, Jean ou l'évangéliste parle à tous du Dieu qui les aime et s'intéresse à eux, comme un bon berger le fait pour ses brebis. Il y a beaucoup de petites plaies à soigner, et des cas bénins, mais nous supposons que dans les cases gisent peut-être des malades bien plus sérieux. Nous insistons alors auprès des gens qui sont là à nous regarder : « Vous n'avez vraiment personne qui soit gravement malade dans le village ? » Alors un homme nous dit que sa femme, là-bas dans la case, souffre d'un pied infecté. En effet, un pied énorme, auquel il manque deux orteils déjà rongés par l'infection. Cette pauvre femme est d'une maigreur squelettique, elle est mourante, sa tête est entièrement rasée. Elle souffre

⁵ Le « parc automobile » s'est en effet étoffé. La vieille Chevrolet a rendu son dernier souffle. Jean en a acheté une autre qu'il pouvait réparer avec des pièces extraites de la première ! Puis il a ramené de France en 1958 une robuste Renault *Prairie* qui permit les longs déplacements sur les pistes en saison sèche. Il racheta ensuite de Marius Baar un Land-Rover à essence d'ancienne génération, qui consumma rapidement autant d'huile que d'essence. Mais ce tout-terrain était précieux pour les petits trajets hors pistes et la visite des villages dans la savane environnante, ainsi que sur les chantiers avec sa remorque. Et c'était le seul qui sortait de la boue en saison des pluies. Un peu plus tard il acheta sur place un petit camion Hotchkiss pour les grands chantiers et le transport des élèves ! Puis enfin un Land-Rover diesel neuf qu'il ramena de France...

⁶ Lettre de 1961.

Le rosier du désert

depuis deux ans. Nous l'avons emmenée le même jour à Moukoulou, dans une de nos petites cases d'hospitalisation, à quelques pas du dispensaire. Bains du pied, antibiotiques, pansements, fortifiants pendant deux mois. Cette femme refait aujourd'hui ses premiers pas ; c'est là un exemple de guérison qui nous paraissait impossible au premier abord et pour lequel nous remercions Dieu. Un chrétien aveugle, Timothée Ouaddaï, aime passer de longues heures auprès des malades et leur parle de Dieu. Nous souhaitons que cette femme puisse saisir le message du salut et croire au Seigneur Jésus.



Lors d'une visite dans un village de brousse, un infirmier donne des soins.

~ ~ ~

Ministères à Moukoulou (1956-1968)

Le village de Moukoulou est vraiment typique de la région : ses multiples quartiers de différentes grandeurs rassemblent de cinq à vingt concessions ; chacune est délimitée par une palissade de charganiés qui entoure deux à six cases où vivent plusieurs familles ; les cases ont des murs de briques de terre sèche ou des parois en tiges de mil pour les plus pauvres ; toutes sont rondes et recouvertes de tiges de mil ou plus souvent de faisceaux d'herbes fines qui donnent une couverture plus dense ressemblant à du chaume. Ces toits sont faits avec beaucoup de soin et la pointe du toit est très élégante avec son plumet de paille. Le toit est parfois orné d'un calebassier dont les tiges grimpantes portent leurs gros fruits sphériques, qui séchés et vidés servent de récipients pour la cuisine. La charpente n'est pas faite de troncs d'arbres (trop coûteux et trop rares ici) mais de tiges de bambous que l'on trouve dans une plaine marécageuse près de Mahoua, un village situé à une quarantaine de kilomètres au sud de Moukoulou. Les gens de ce village viennent en vendre de lourdes brassées, portées sur la tête, jusqu'aux marchés de Bitkine ou de Moukoulou.

Bien qu'il soit simplement posé sur les murs, le toit fini est un cône solide et homogène que le vent n'arrache pas. Dix hommes peuvent se mettre autour de la case, soulever le toit et le placer

Le rosier du désert

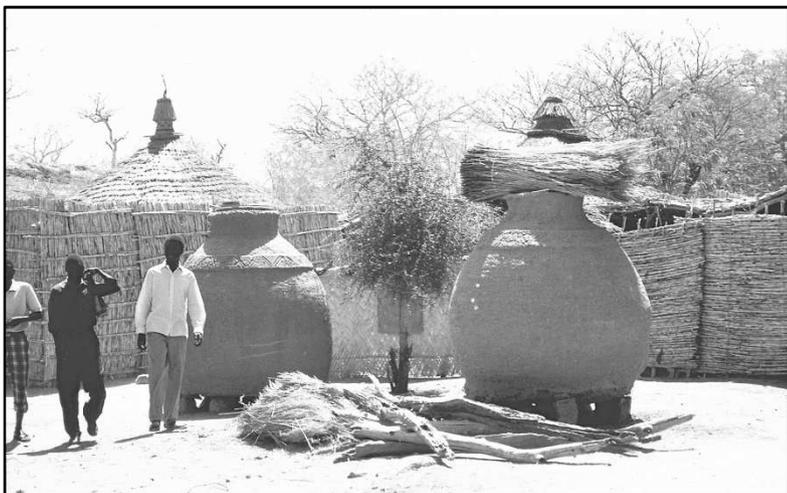
sur d'autres murs. On peut ainsi acheter un toit « prêt à poser » ! pour autant que le cercle des nouveaux murs ait le même diamètre que celui du toit !



Déplacement d'un toit de case.

Généralement les concessions sont bien rangées, régulièrement balayées, très propres et agréables. L'ensemble forme un village étendu d'est en ouest au pied de la montagne (quatre kilomètres au moins, sur cinq cents mètres de large en moyenne).

Chaque concession contient aussi un ou plusieurs greniers à mil. Ce sont de grandes jarres en argile séchée de deux ou trois mètres de hauteur, construites sur place, sur de grosses pierres pour pouvoir surveiller et empêcher la montée de termites. Elles contiennent le mil de la famille, sa richesse et sa source principale d'alimentation pour toute l'année. Dans le village, un voleur de mil surpris en flagrant délit risque la mort, car « il a tenté de voler la vie de ses frères ».



À l'intérieur de la concession, on construit d'énormes jarres en terre sèche qui sont les greniers à mil. Après une moisson normale, elles sont remplies de grains. C'est la réserve de nourriture pour l'année et un peu de surplus à vendre pour pouvoir acheter de la viande, du thé, du sucre, du tissu au marché.

À moins d'un kilomètre à l'ouest de Moukoulou, des Arabes sédentaires ont construit leur propre village. Il est beaucoup plus petit et se distingue au premier coup d'œil ; il donne une impression de pauvreté qui contraste avec le village Djonkor. Les parois des cases sont en tiges de mil, la paille semble simplement jetée sur les toits arrondis (et non pas tressée comme ceux des toits pointus des Moukoulou) ; de simples brassées d'épineux remplacent les palissades de charganiés. Les hommes sont bergers et élèvent de petits troupeaux de chèvres et de buffles. Les femmes ont des cheveux longs et tressés et des traits fins, mais sont aussi foncées de peau que les Moukoulou. Ce sont elles qui traitent les bufflonnes efflanquées (toujours appelées « vaches » dans la région), et qui ne donnent qu'un à deux litres de lait par jour qu'elles viennent vendre aux missionnaires. Il est préférable de leur prêter un récipient en plastique ou en aluminium, car leurs

calebasses fumées, noircies au feu, lui donnent un goût très particulier de brûlé. Mais ce précieux lait, très gras, permet de lever la crème et de faire régulièrement du beurre.

Écrivain public

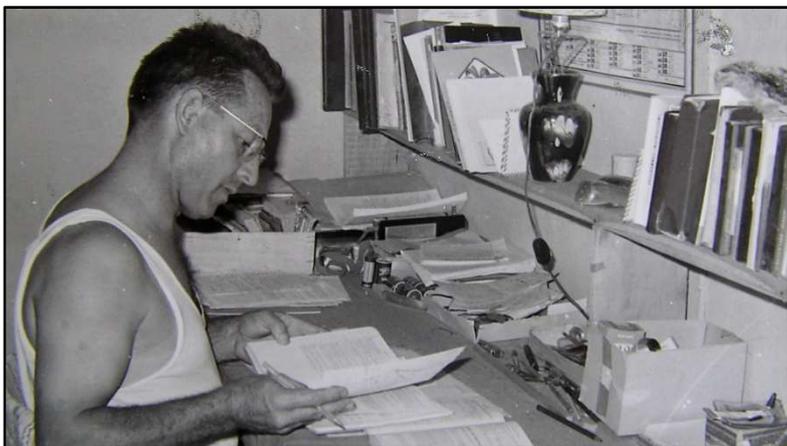
Dès que la famille emménage définitivement à Moukoulou en 1956, et que la construction de l'école du haut est terminée, Jean s'installe dans son bureau à l'extrémité du bâtiment. Il y fait ses comptes, le courrier, ses préparations d'étude biblique, en parallèle avec un autre aspect du ministère pastoral : Jean a toujours consacré du temps à la rencontre des personnes. Les ouvriers viennent au bureau pour recevoir leur salaire et ils parlent. Ils évoquent la vie au quartier, leur contexte familial, et petit à petit ils lui confient leurs difficultés. Certains visiteurs sont plus expansifs que d'autres. Dans la coutume locale, que ce soit le sultan ou un quelconque médiateur, celui qui écoute un plaignant doit faire preuve d'une bonne dose de patience ! Car avant d'en arriver au fait, le visiteur rappelle dans le détail les causes, les péripéties, les épisodes, les rebondissements de son problème, depuis sa genèse, parfois à des années en arrière. Jean écoute.

Il est aussi écrivain public. Lorsqu'un villageois veut envoyer un courrier, il sait qu'il peut venir voir le missionnaire dans son école. Assis à côté de lui, il lui explique qui est son destinataire, son degré de parenté, sa situation, la raison pour laquelle il doit écrire. Jean ne demande rien, il attend que le visiteur en arrive au fait. Rien ne sert de le presser. Finalement le visiteur dicte sa lettre. Ce n'est pas du temps perdu contrairement à ce que l'on peut penser : un nouveau contact s'établit, la crainte de rencontrer l'étranger s'estompe, le villageois reviendra chez « le Blanc ».

Au début, la connaissance imparfaite de la langue arabe requiert de Jean une attention soutenue pour suivre la pensée de son visiteur, pour intégrer constamment de nouvelles expressions et apprendre à quelle coutume, à quel événement du village il est fait allusion. Petit à petit, il s'exerce à faire son courrier ou les comptes de la station tout en prêtant l'oreille à l'exposé du visiteur ! Il n'est pas rare, quand on entre dans son bureau, d'en

Ministères à Moukoulou (1956-1968)

trouver un en train d'exposer sa situation par le menu. Et quand il est fatigué, Jean sort sa grille de mots croisés...



Jean Metz dans son petit bureau.

C'est ainsi que petit à petit se développe un climat de confiance dans lequel l'Évangile trouve son chemin. Ces moments sont autant d'occasions de parler du vrai Dieu, qu'ils ne connaissent pas, ou encore si peu, mais qui s'intéresse à eux. Cela permet de prier Dieu avec eux, ce qui leur semble surprenant et intimidant au début. Au fil des mois, lorsqu'on distingue la tête de Jean à travers les claustras, sous les arcades, les gens convergent vers le petit bureau.

Tournées d'évangélisation

La formation des moniteurs pour l'école et les travaux de construction occupent beaucoup Jean pendant plusieurs années ; cependant les tournées d'évangélisation continuent. Il en décrit une :

Nous partons pour visiter quelques villages en direction du sud-ouest de Moukoulou. (...) Paul et moi sommes à cheval et le

jeune Brahim sur un bœuf qui porte aussi nos bagages. Nous passons à Ouala pour voir un infirme que nous avons déjà visité. Puis au petit hameau de Kartchang, à la pointe sud de la montagne, où nous donnons un bref témoignage de l'Évangile. Une famille veut envoyer son enfant à l'école. Bien plus loin, Madgoro où nous parlons à dix adultes et à des enfants très attentifs. On nous offre une calebasse d'eau acidulée avec du mil et un plat de criquets grillés. C'est très bon, comme des miettes de viande frites. À la nuit nous arrivons enfin à Boubou. C'est un assez grand village de 450 habitants, bien groupé sur un petit plateau, accolé à son double rocher célèbre à cause du margai que l'on vient consulter de toute la région. Les gens de Boubou passent pour être riches comme l'étaient les prêtres de la Diane d'Éphèse. Voici, entre beaucoup d'exemples, l'histoire arrivée à Kazergué, qui fut un temps à notre service. L'un des siens étant tombé malade, le « gamari » (le voyant) lui dit que c'était une punition du margai de Boubou à qui il devait aller faire une offrande. Finalement, sous de graves menaces, il dut se plier à l'habituelle sentence (le ménessé) : un matin, avant le jour, nu et rasé, il devait se glisser hors de sa case sans rien en emporter (pour s'éloigner ainsi d'esprits malfaisants), et recommencer sa vie un peu plus loin, construire une nouvelle case, cultiver de nouveaux champs... Dans la journée, les gens de Boubou viendraient prendre possession de tout ce qui avait été à lui, surtout sa réserve de mil, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter. On trouve bien des cases abandonnées dans ces conditions, et au sujet desquelles personne n'est jamais allé se plaindre où que ce soit !

Le campement n'a qu'une case habitable. Il fait déjà nuit. Les gens se rassemblent, très, trop silencieux. Mais ils écoutent. Notre prière d'abord, puis une lecture biblique et une simple annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus.

Lever au petit jour après une bonne nuit qui nous a reposés. Nous nous pressons de façon à arriver à Lété avant que les hommes ne soient partis aux champs. Il pleut. De grands bancs de nuages s'accrochent au Guéra dont le massif s'est bien éloigné. Nous sommes en plaine, « naviguant » d'un rocher à

l'autre ; celui de Lété est comme un doigt levé au ciel. Les habitants sont là, une centaine à peine, avec femmes et enfants, qui se groupent dès notre arrivée. Hier il y avait un enterrement. Bonne attention à notre message. Puis je soigne en quantité des yeux, des oreilles, des enfants surtout, avec des bobos. On me demande d'écrire une lettre. Après quoi tous se dispersent. Il nous faut déjeuner. Nous avons reçu deux bonnes boules de mil des gens du village, qui serviront « à faire le plein » comme dit Paul.

Je veux examiner de plus près deux petits tas de pierres blanches et noires, qui sont là en bordure de la place où nous sommes assis. Les blanches sont des silex de la grosseur d'une petite orange, elles sont rognées, arrondies presque parfaitement, et je les reconnais pour être les silex avec lesquels les femmes, encore aujourd'hui, redonnent de la rugosité et du mordant à leurs meules, en tapant dessus à petits coups. Les noires, certaines sont allongées, tronconiques, d'autres en forme de haches, d'une pierre très dure à grain fin ; ce sont les fameuses haches de pierre qu'on trouve un peu partout à l'emplacement des anciens villages. Paul, qui est près de moi, donne à haute voix son avis et dit aux vieux du village que ce sont des pierres qui ont servi à leurs femmes. Plusieurs parlent à la fois – comme c'est l'habitude – pour nous répondre que « Non ! ces pierres-là ont été faites comme cela par Dieu. » Et on nous confie qu'elles sont à cette place depuis toujours. On s'en sert maintenant pour connaître l'avis du margai. Lorsqu'un homme est malade, on l'amène toujours sur cette place, et le voyant prend ces pierres, les met en tas, puis les sépare, les compte et met de côté le surplus, puis il recommence, sépare, compte... Et enfin, à partir du dernier tas, il révèle la volonté du margai, la raison de la maladie, la culpabilité du malade ou de l'un des siens, le traitement à suivre et le tarif à payer. Tout est prévu, il n'y a rien à redire !

Nous marchons sur un sentier très étroit dans les hautes herbes, nous contournons de petites mares. La route est longue et vers deux heures, l'orage menace. Nous ne sommes encore qu'à mi-chemin de la montagne de Banama qui est encore bien loin là-

*bas ! On nous a signalé quelques cases en brousse et nous nous mettons à leur recherche avant la pluie pour y passer la nuit¹.
(...)*

~ ~ ~

En 1960, Paul et Rebecca Ndjao quittent le Guéra et retournent en République centrafricaine, leur pays, et dans leur tribu d'origine, les Nzakara, après douze années passées au Guéra. Paul et Rebecca ont été de fidèles missionnaires à Bitkine et à Moukoulou pendant plus de douze ans, appréciés pour leur zèle et leur consécration. Sans Paul, Albert Burkhardt n'aurait pu faire aucune tournée d'évangélisation ne sachant pas l'arabe. Et il fut un collaborateur très précieux pour Jean, un homme sage et avisé en qui il avait une pleine confiance. La persévérance et la disponibilité de Paul et de Rebecca dans leur service, très loin de leurs familles, leur acceptation d'une vie simple et dépouillée, leur fermeté dans la foi malgré beaucoup d'opposition et de pression de la part de musulmans et d'animistes, ont été un exemple pour les chrétiens du Guéra. Ils partent regrettés de tous.

« L'école du bas »

Dans les années 1956 à 1962, de nouveaux bâtiments s'élèvent sur la concession.

Toujours avec l'aide de la Coopération française, Jean Metz a pu acquérir encore des matériaux (bois, ciment...). La construction et la mise à feu de nouveaux fours à briques deviennent une routine pour l'équipe des ouvriers sous la conduite d'Hassane le maçon. Ils savent aussi comment monter les murs d'un bâtiment, comment y insérer une tôle pour couper le chemin des termites. Mais quelques-uns ont de la peine à percer le mystère du fil à plomb. Pour vérifier la verticalité d'un mur qui rappelle celle de la Tour de Pise, rien de plus simple : on fixe le fil contre le haut du mur et l'on pousse délicatement le plomb contre les briques

¹ Résumé d'un récit de Jean METZ, *Servir en L'attendant*, n° 81, octobre 1955, p. 768-769.

du bas jusqu'à ce que le fil colle au mur, et l'on déclare le mur vertical... Pour préparer la charpente, clouer les chevrons, fixer les tôles, la présence de Jean est nécessaire.

Au pied nord-ouest de la « dalle » s'élève bientôt un second bâtiment, « l'école du bas », pour accueillir trois classes de plus dès la rentrée de septembre 1959. L'année précédente, en septembre 1958, les élèves étaient déjà 300 à se présenter à la rentrée pour l'ensemble des classes. Ce nouveau bâtiment a si belle allure qu'il éclipse le premier. Aussi Jean rafraîchit-il « l'école du haut » : les sols des classes sont cimentés, la véranda et les piliers sont peints de couleurs vives qui plaisent aux enfants...

À l'école, nous sentons toute la responsabilité qui pèse sur l'enseignement que nous sommes chargés d'apporter à ces nombreux enfants pendant cette époque de leur vie où la Grâce leur est présentée, offerte. En réponse à nos prières, un de nos grands élèves, Ati, se sent appelé, si le Seigneur lui accorde de réussir son examen, à aller ouvrir une petite école de brousse dans le village d'où il vient, derrière le Guéra. Cette nouvelle nous a remplis de reconnaissance, et nous vous demandons de soutenir par la prière ce jeune frère dans sa vocation naissante².

L'internat

De plus en plus d'enfants viennent des villages environnants pour s'inscrire à l'école de Moukoulou. Ils trouvent parfois à se loger chez un parent dans le village, ou dans une concession de chrétiens. Leur situation est précaire, certains sont traités comme de petits esclaves par leurs « logeurs ». La décision est prise de construire un troisième grand bâtiment pour accueillir tous ces enfants. Cela impliquera aussi de les nourrir, donc des frais de fonctionnement conséquents. Mais Jean a confiance que Dieu y pourvoira comme il l'a fait jusqu'ici. Ce sera le plus grand bâtiment de la station. Il offrira une grande salle pour le réfectoire, d'autres plus petites pour les dortoirs, une cuisine, des toilettes. Petit à petit, la construction avance, à la grande joie de tous.

² Jean METZ, courrier de février 1959.

Le rosier du désert

L'internat accueille (dès novembre 1962) quatre-vingts garçons et il sera toujours plein. De l'autre côté de la dalle, près de la chapelle, à côté des concessions des chrétiens, quelques fillettes logent dans une case traditionnelle. Tous sont des enfants qui viennent d'autres villages, parfois très éloignés de Moukoulou, car la renommée de l'école se répand. Plusieurs ethnies hadjarai vivant dans la préfecture du Guéra sont représentées parmi les enfants scolarisés : les plus nombreux sont des Djonkor, mais il vient aussi des Kenga du nord-ouest, des Dungaléat, des Dadjo de Mongo à l'est, des Bidiyo... et même des enfants de hauts fonctionnaires de Fort-Lamy souvent originaires du Sud. La réputation de l'école de Moukoulou a atteint la capitale et est appréciée par les plus hautes autorités du pays.



Le bâtiment de l'internat.

Cela agace vivement les faki de l'entourage du sultan qui un jour se plaint au sous-préfet : « Les gens de Moukoulou deviennent chrétiens. Cela ne peut pas continuer. Jean Metz doit partir. Ce sera lui ou moi ! » Mais quelques jours plus tard, Kabira, un peu calmé et revenu à de meilleurs sentiments, vient le premier demander à me voir pour se réconcilier avec moi. (J.M.)

Petit à petit le niveau des Cours moyens s'élève ; quatre élèves obtiennent leur CEP en 1961. Deux d'entre eux, Ditta et Amine, veulent continuer pour obtenir leur brevet de moniteur. Un autre s'inscrit au Centre de formation professionnelle de Fort-Lamy. L'année suivante, en 1962, onze se présentent au Certificat d'études et tous réussissent. L'école de Moukoulou se classe en quelques années parmi les meilleures de la préfecture. En 1964-1965, l'effectif se maintient aux alentours de 250 élèves dans l'école de Moukoulou.

L'école est une lourde charge, mais il faut l'assumer, car elle est nécessaire dans un pays où si peu savent lire et écrire, estime Jean. Le gouvernement encourage ce ministère en attribuant une aide annuelle pour l'entretien de l'école. Cette aide est indispensable, la capacité financière de la station ne suffirait pas pour remettre à chaque moniteur le salaire qu'il mérite jusqu'à la fin de l'année.

Par contre, la classe d'alphabétisation pour les femmes (commencée en 1957) n'a pas duré plus de deux ans. Bien vite après les inscriptions, l'absentéisme est devenu la règle. La charge de plusieurs petits enfants et surtout le manque de motivation ont retenu les mères chez elles. Aucune n'a vraiment appris à lire.

Les écoliers

Georges Ertz et Danielle Gounon ont enseigné plusieurs années à l'école de Moukoulou à partir de 1958. Voici d'abord quelques souvenirs de Georges :

Comme la scolarité n'était pas obligatoire au Tchad, ne venaient à l'école que ceux qui avaient vraiment le désir de s'instruire pour se préparer un avenir meilleur que celui de leurs parents. En dehors des rares fonctionnaires établis dans les villes ou de quelques anciens militaires, personne ne savait lire et écrire dans la région. Il n'existait dans les villages ni journal, ni livre. Dès que les élèves savaient lire, ils étaient avides de s'instruire. La bibliothèque scolaire était constituée de vieux livres scolaires qu'on nous envoyait de France. En fin

Le rosier du désert

d'année, les meilleurs élèves en recevaient un comme prix, pour eux un trésor qu'ils lisaient et relisaient.

Les élèves qui avaient la volonté et la possibilité de poursuivre des études étaient orientés vers le « Collège évangélique » qui venait d'ouvrir ses portes à Fort-Lamy. Là-bas, ils logeaient à l'internat du Collège et étaient suivis par des missionnaires évangéliques. Beaucoup de ceux qui ont suivi cette filière ont pu poursuivre des études supérieures et accéder à des postes importants. Pour les autres qui restaient au village, il aurait fallu un centre technique où ils auraient appris un métier manuel, ou une initiation à d'autres méthodes de culture pour leur permettre de vivre décemment du travail de la terre³. Mais les missionnaires de l'époque n'en avaient pas les moyens. Tous reconnaissent la solidité des bases qu'ils ont reçues dans les écoles de la mission. Même si tous ne sont pas devenus chrétiens, de vrais liens d'amitié se sont établis avec certains d'entre eux.

Et Danielle Gounon ajoute :

Je garde un souvenir ému de ces années, et en particulier de ma première classe, un CE1. J'ai encore en mémoire la plupart des noms et des visages de mes petits – et de la seule fille, Achta, l'une des enfants du sultan Kabira. J'ai encore le texte d'une petite rédaction qu'elle écrivit à huit ans. L'internat accueillait les enfants des villages environnants. Le grand dortoir était spartiate, avec ses lits en fer recouverts d'une natte tressée et d'une couverture. Mais qui s'en plaignait ? Tous étaient si heureux d'aller à l'école... Ils arrivaient, leurs petits sacs bourrés de tout ce que les mamans y avaient fourré, restes de boule de mil, fruits du savonnier, morceaux de pâte de jujubes... Que de fois j'ai trouvé sur mon bureau une poignée de baies, quelques arachides ou des pois de terre posés par une petite main...

Chaque soir j'allais passer un moment avec eux. Je veillais sur les santés, écoutais les soucis ou les sujets de disputes, les besoins de l'un ou l'autre. Un jour, sur le marché de la capitale, je

³ Ce projet sera mis en œuvre en 1968.

suis accostée par un grand jeune homme qui me dit « Bonjour Mademoiselle, vous ne me reconnaissez pas ? J'étais votre élève à Moukoulou et je logeais à l'internat. Quand je suis arrivé, je n'avais pas d'habits et vous m'aviez donné une culotte. Je ne l'ai jamais oublié... » Il y avait vingt ans de cela ! Nous désirions faire de grandes choses et ce sont souvent les petites qui ont eu de l'importance.

Nous avions aussi quelques enfants aveugles dans nos classes. Ils étudiaient en braille, que nous-mêmes lisions pour pouvoir les enseigner. L'un d'eux, Timothée Ouaddaï (enseigné par Huguette) apprit à lire et put étudier sa Bible. Il devint un ancien dans l'Église et un évangéliste dans le village. Un autre, Nénia Moïse, passa avec succès le CEP (il fut le premier élève aveugle du Tchad à l'obtenir). Il écrivait ses copies sur une machine à écrire portative et Huguette Metz les corrigeait. Il est aujourd'hui au service de Dieu à Moukoulou, son village natal, et a été informant pour le travail linguistique de la SIL⁴ au Tchad.

En 1963, lors d'une tournée médicale, le chef de Boubou invite Jean à ouvrir une école dans son village. Danouso y est installé comme moniteur et il sait gagner l'amitié de tous. L'animisme est pourtant très fortement implanté dans ce village. Plus tard une chapelle y sera construite. L'école ouvre de nouvelles portes dans les villages et devient aussi un agent de la progression de l'Évangile dans la région.

À Moukoulou un enseignement biblique régulier est offert aux enfants de l'école, en particulier aux pensionnaires de l'internat. Quarante enfants des deux grandes classes ont désiré suivre la classe biblique facultative faite en dehors des heures de cours. Il y règne un très bon esprit. C'est une joie de la faire. L'un des participants s'est décidé pour le Seigneur, il y a quelques jours⁵. Plusieurs de ces enfants deviendront des témoins fidèles de leur foi.

⁴ SIL : Société internationale de linguistique, autrefois Mission Wycliffe. Son objectif est de traduire la Bible dans des langues qui ne la possèdent pas.

⁵ Danielle GOUNON, *Servir en L'attendant*, n° 185, mars 1965, p. 2015.

Un visiteur de passage témoigne ainsi de ce qu'il a vu à Moukoulou :

La nuit tombée, hier soir, par un clair de lune magnifique, nous nous sommes assemblés pour la réunion de prière devant l'internat. Il faisait bien trop chaud à l'intérieur ! Les quatre-vingt-dix garçons qui étudient dans les six classes de la Mission étaient présents. D'abord quelques refrains enlevés avec entrain. Puis j'ai parlé à ces jeunes, à cœur ouvert, d'expériences de vie avec le Seigneur Jésus-Christ : ils étaient d'une attention extraordinaire ! Ensuite, M. Ertz les a invités à prier librement, sans se laisser intimider par ma présence. Et vous auriez dû voir cet auditoire, comme un seul homme, se mettre à genoux, prosterner devant Dieu comme le font les musulmans, front contre terre, pendant une demi-heure peut-être, tandis que montaient de ferventes prières où j'étais nommé, ainsi que vous, mes parents et mes amis, mes enfants, ceux que j'ai laissés là-bas, et beaucoup d'autres sujets d'intercession, avec une affection profondément touchante. Et dire que tant de nos gens ne savent pas prier⁶.

Le vent et la cabane

Une chose que Jean n'avait pas prévue en installant la station sur « la dalle » à Moukoulou, c'était le *vent du Guéra*. Il s'agit d'un phénomène proche de celui du föehn dans les Alpes. Il souffle tout au long des mois de saison chaude. Dès la fin de mars, un vent dominant vient du Nord, des déserts du Sahara. Lorsqu'il se heurte au mont Guéra, il s'élève et, passé le sommet, il dévale la pente sud-ouest très abrupte. Sa pression augmente rapidement dans sa chute et sa température aussi, d'autant plus qu'il glisse sur les roches brûlantes du soleil de l'après-midi. Il souffle ainsi sur une largeur de quatre kilomètres qui ne varie pas : on sait à cent mètres près où commence ce vent sur la piste qui vient de Bitkine ! Il se lève brusquement vers 16 heures et dure jusqu'aux

⁶ Pierre WIDMER, en visite au Tchad en février 1964. Courrier dans *Christ seul* (Montbéliard), cité dans *Servir en L'attendant*, n° 176, mai 1964, p. 1910.

dernières heures de la nuit. Il est chaud, sec, violent. Ce vent souffle par bourrasques : poussières et débris envahissent tout l'espace dans la maison, les papiers s'envolent, les pages des livres se tournent. Puis l'air s'immobilise, un calme total règne pendant quelques instants ; on entend le train du vent passer à cent mètres, là où la poussière s'élève en tourbillonnant ; puis vingt secondes plus tard la rafale suivante traverse à nouveau la maison. Les nerfs des missionnaires sont mis à rude épreuve ! La chaleur que le vent apporte efface la fraîcheur du soir et rend le sommeil difficile. Bien des fois les missionnaires pensent aux nuits vivifiantes de Bitkine, au piémont nord d'Ambazira... et Marius le taquin ne manque pas de féliciter Jean d'avoir si bien choisi le site de Moukoulou !

~ ~ ~

Jean a aussi construit une petite case en pierres couverte de tôles sur la montagne, au-dessus de Moukoulou-Foq, juste au pied de la Pointe de Morgué. Il a choisi un petit vallon, arboré, à un peu plus de 1000 mètres d'altitude. Juste derrière la case, une source d'eau fraîche sort du rocher ; il faut disputer l'eau aux singes. C'est un endroit extraordinaire pour trouver un peu de fraîcheur et de calme. Toute l'équipe y monte de temps en temps pendant la saison chaude et pendant les vacances de Pâques. Dany et Christiane apprécient particulièrement ces moments privilégiés : *L'air plus vif, l'eau fraîche en abondance, ont fait du bien à nos corps. Nous avons pu consacrer plus de temps à la méditation, à la lecture, à l'étude de la Parole de Dieu et retrouver ainsi des forces spirituelles pour une communion plus intime avec le Seigneur.* Degoto, un habitué de la montagne, apporte chaque matin quelques vivres, le courrier et des nouvelles s'il y en a. Il monte allègrement de son pas élastique, agile comme une chèvre, sa besace sur l'épaule et la lance à la main. Arrivé dans la zone des grands arbres, il presse le pas et lève prudemment les yeux. Un jour, de son œil aiguisé, il a repéré la panthère ; elle est là, allongée sur une grosse branche, pas très haut. Son cœur bat, mais il avance, serrant la lance un peu plus fort dans sa main. Que va-t-elle faire ? Que fera-t-il si elle saute ? Il continue à avancer. Surtout ne pas courir. Il a maintenant dépassé l'arbre et

il presse le pas, il marche le plus vite possible. Il arrive tout haletant, mais il n'a plus peur. Il dit calmement : « J'ai vu la panthère sur l'arbre. »

Après s'être mariés à Korbo (en 1962), Walter et Anne-Marie Utermann⁷ passèrent là-haut leur lune de miel ! Des missionnaires d'Abéché rappelèrent longtemps leurs vacances sur le mont Guéra. Hélas, vers 1965, la source tarit ; on vola les lits et les tôles du toit. Les rumeurs d'insécurité qui commençaient à circuler n'encouragèrent pas les expatriés⁸ à réhabiliter la cabane. Ils ne passèrent plus de congés revigorants sur la montagne.

~ ~ ~

⁷ Walter et Anne-Marie UTERMANN : voir ci-dessous chapitre 14.

⁸ Expatriés : c'est ainsi que seront progressivement désignés les missionnaires étrangers.

Croissance de l'Église (1956-1968)

On ne trouve pas dans les premières archives de la mission de document présentant une stratégie planifiant l'évangélisation du Guéra, et définissant les moyens à employer pour atteindre le but, la création d'Églises hadjarai. En 1951, Jean et Huguette Metz ne connaissent rien du pays, de la culture, des religions traditionnelles du Tchad. Ils ont accepté une mission : enseigner les enfants Burkhardt et annoncer l'Évangile de Jésus-Christ à tous les habitants de la région du mont Guéra, au centre du Tchad. On ne parlait pas encore de prospective à cette époque, tout au moins en missiologie, dans les Assemblées de Frères !

Le « comment » va s'imposer de lui-même. Les missionnaires saisissent les occasions qui se présentent à eux. Ils sont attentifs au monde qui les entoure, aux besoins, à la structure sociale, à la religion de la population dans laquelle ils vivent. Et, en fonction des besoins, ils orientent leur action. La crainte perpétuelle dans laquelle vivent ceux qui craignent les esprits les presse d'annoncer par tous les moyens l'Évangile de la paix et de la libération. L'invitation du sultan Kabira incite Jean à créer une école. La souffrance de ceux qui subissent la maladie sans la comprendre les conduisent vers des actions sociales.

Jean a tout de même des convictions qui guident ses choix et qu'il transmet à ses collaborateurs. L'une d'entre elles est qu'il faut mettre en priorité la formation des personnes.

Sratégies

La vision d'Albert Burckhardt était de faire retentir le message de l'Évangile dans tout le Centre du Tchad ; aussi a-t-il consacré beaucoup de son temps à faire plusieurs très longues tournées à travers toute la région. Jean Metz ressentait la nécessité de former des disciples, de faire surgir une Église sur place, qui évangéliserait en formant à son tour d'autres disciples enracinés dans la connaissance de la Parole de Dieu. L'Évangile gagnerait ainsi l'ensemble de la région en s'enracinant dans les vies. Il pensait que Actes chapitre 1, verset 8 (*Soyez mes témoins... jusqu'au bout du monde*) n'était réalisable qu'en obéissant aux précisions données en Matthieu chapitre 28, versets 19-20 (*faites des disciples... baptisez-les... apprenez-leur à obéir à tout ce que je vous ai prescrit*) et dans la deuxième lettre à Timothée, chapitre 2, verset 2 (*l'enseignement que tu as reçu de moi... transmets-le à des personnes dignes de confiance qui seront capables à leur tour d'en instruire d'autres*). Ceux qui ont succédé à Jean Metz partageaient cette conviction.

Faire des disciples. Jean était persuadé qu'il fallait enseigner les adultes. À Bitkine puis à Moukoulou, une classe d'initiation à la lecture est très rapidement organisée pour les hommes et elle durera pendant quelques années ; la plupart de ceux qui deviendront les premiers anciens des Églises, les premiers moniteurs à l'école, les premiers aides infirmiers y apprennent la lecture et l'écriture. En 1957, deux premières femmes Djonkor de Moukoulou se convertissent. *Ce sont les épouses de deux chrétiens. Quelle reconnaissance ! Nous allons enfin commencer ce mois-ci ce que nous souhaitions depuis longtemps : une classe de femmes, où nous voulons leur apprendre à lire et les instruire dans la foi (H.M.)*. Elles suivront des cours plus pratiques, hygiène, soins et alimentation des bébés, travaux d'aiguille...

Par la suite Jean passe beaucoup de temps avec les chrétiens qui semblent les plus déterminés et les plus aptes à assumer des

responsabilités. Jean-Pierre Bory se souvient bien des longues soirées, une ou deux fois par semaine, sur le bord de la dalle.

Il fait encore jour, les hommes se rassemblent, on s'assied sur la pierre chaude d'où montent des effluves laissés par les chèvres. Le soleil décline, la nuit vient, mais les palabres durent. Il n'y a pas de programme fixé. Tout commence par un chant, des prières, une brève lecture biblique, puis l'écoute de l'un qui a une idée de projet pour l'Église, ou de l'autre qui a des difficultés personnelles. Des réponses sont suggérées, on rappelle ce que Jésus, un apôtre ou un prophète dirait dans un cas similaire. Et séance après séance, des vérités bibliques passent, s'inscrivent dans les cœurs. Progressivement les assistants saisissent que le Créateur se soucie de leur devenir particulier. Certes tout cela avance lentement, deux pas en avant, un ou deux en arrière ; les mêmes questions reviennent ; il est difficile de se dégager de systèmes de pensée imprimés dans les consciences dès l'enfance. Mais Hassane André se révèle capable de saisir le sens des instructions de Jésus avec intelligence et bon sens ; il commence à proposer des réponses à ses frères, à les encourager ou à les corriger. Il acquiert petit à petit une réelle autorité spirituelle par sa maturité et sa sagesse ; son attitude calme et empreinte de bonté édifie l'Église.

Un enseignement plus systématique se donne dans la chapelle par des études bibliques régulières, dans les classes de baptême, lors des prédications aux cultes. Les samedi et dimanche 27 et 28 décembre 1958, une centaine de chrétiens de Mongo, Korbo, Bitkine et ses alentours se retrouvent avec ceux de Moukoulou pour une réunion régionale ; l'enseignement porte sur le Saint-Esprit.

Toutes ces instructions portent du fruit. Plusieurs se font baptiser. Le groupe des premiers convertis s'enracine dans la foi et certains prennent des responsabilités : Garsouk, Moussa, Outou, David Djibrine expliquent des textes bibliques, apportent la prédication le dimanche matin ou en semaine à Bitkine, Moukoulou, Tjerkatché, Abtouyouur.



Des chrétiens des diverses Églises du Guéra réunis à Korbo.

Les tournées médicales en brousse continueront aussi régulièrement que possible le vendredi, puis le jeudi (jusqu'en 1968), pour atteindre tous les villages environnants habités par des Djonkor-Guéra et quelques villages Kenga au nord de la montagne en direction d'Abtouyouur :

Étant plus nombreux pour faire face à tous les besoins, nous avons pu étendre notre témoignage. Aussi, depuis que l'état des routes le permet, c'est-à-dire depuis octobre, nous faisons régulièrement chaque semaine une tournée d'une cinquantaine de kilomètres en brousse. Cela nous permet de visiter d'une façon suivie sept villages importants, leur apportant quelques soins et la Parole de Dieu. Nous-mêmes avons beaucoup appris dans ces contacts. D'une façon générale, le travail du dispensaire nous fait découvrir avec beaucoup d'intimité la vie de nos proches voisins, les Hadjaräi, qui vivent et meurent dans les épaisses ténèbres du paganisme¹.

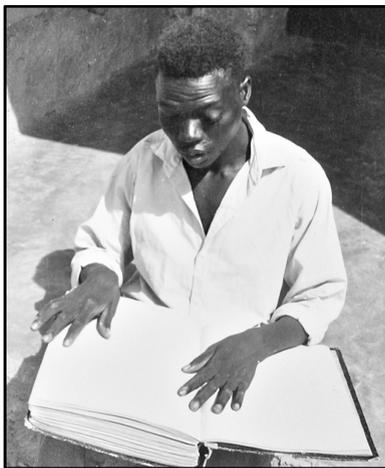
Progrès

Un dimanche matin, l'épouse de Outou se lève pour dire dans la langue kenga (la sienne) qu'elle « veut suivre Jésus ». En 1958,

¹ Jean METZ, lettre de février 1959.

chaque mois, plusieurs hommes ou femmes prennent la parole comme elle, pendant le culte, pour faire cette même déclaration. Ceux qui s'engagent ainsi sont invités à suivre la classe biblique destinée aux nouveaux « convertis ». La « conversion », surtout dans une région comme le Guéra où la religion chrétienne est inconnue, est une simple décision de changement pour une vie meilleure, une orientation vers un Dieu qu'ils ignorent complètement, mais qui semble « bon » d'après ce qu'ils en entendent, qui peut les libérer de leurs peurs. Ils ont tout à apprendre de sa volonté et de cette vie différente dans laquelle ils souhaitent s'engager. Cette classe d'initiation à la foi chrétienne est donc capitale pour eux ; ils y apprennent ce que signifie et ce qu'implique leur décision « de suivre Jésus », le sens profond de leur « conversion ». En 1958, treize hommes et femmes suivent la classe de baptême à Moukoulou. Lorsqu'ils demandent le baptême à la fin du cours, c'est en quelque sorte une confirmation, en connaissance de cause, de leur conversion initiale, ils savent maintenant ce à quoi ils s'engagent : un changement de vie, un refus du péché, l'engagement dans une vie juste, conforme à la volonté de Dieu. Cette confirmation publique est alors très riche de sens : elle donne du corps à leur première déclaration. Quelques-uns de ceux qui s'inscrivent à cette classe abandonnent en cours de route ou reportent à plus tard l'acte d'engagement du baptême, mais ceux qui se font baptiser persévèrent presque tous dans la foi et le service du Christ dans l'Église.

Cette année-là, parmi les huit hommes et les quatre femmes qui se font baptiser au mois de



Le pasteur aveugle Timothée Ouaddaï.

Le rosier du désert

décembre, se trouvent le jeune Golo qui deviendra plus tard l'infirmier chef du dispensaire de Bitkine, et Ouaddaï l'aveugle qui sera un évangéliste et un pasteur écouté dans l'Église de Moukoulou.

Les chantiers avaient nécessité le creusement d'une petite citerne étanche de deux mille litres environ au pied de la dalle à côté de l'internat. Elle convient parfaitement comme baptistère, car les oueds cessent de couler dès la fin des pluies. Jean a procédé lui-même aux premiers baptêmes ; il prend maintenant avec lui Outou Jude, et ensuite Hassane André et d'autres anciens qui officieront bientôt seuls.



Séance de baptêmes à Moukoulou.

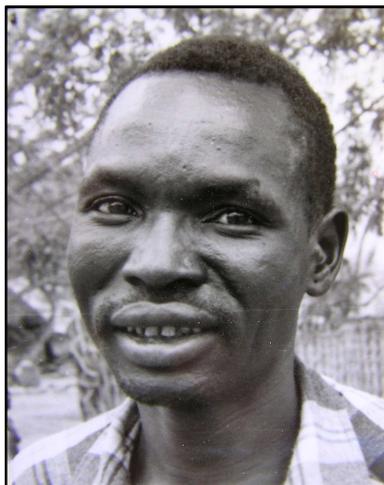
La vie des chrétiens est un message en soi : les gens du village observent les étranges pratiques des chrétiens ! Ils voient tous ces hommes qu'ils connaissent se réunir chaque dimanche pour une cérémonie où on les entend chanter avec les femmes et les enfants... Ils s'étonnent de constater des changements dans la vie et les relations interpersonnelles de ces chrétiens qui ne s'enivrent plus

d'argui² au marché, qui ne battent plus leur femme... Et ils posent parfois de timides questions à l'un ou à l'autre. Ainsi le Seigneur travaille-t-il petit à petit dans les cœurs.

En 1958, différents chrétiens tchadiens du Guéra écrivent en France : *Ma joie est grande d'entendre que beaucoup de chrétiens veulent avoir des nouvelles de nous, chrétiens du Tchad. Nous les en remercions fidèlement* (Michel Male, instituteur). *Priez pour tous les travaux que j'ai à faire et pour les hommes que je fais travailler* (Hassane André, maçon). *Nous prions pour votre prochain retour* (celui de la famille Metz) *à Moukoulou. Est-ce que beaucoup de chrétiens de France partent en mission* (Dieudonné, moniteur à Moukoulou) ?

L'Évangile se répand

De l'autre côté de la montagne, en janvier 1959, le jeune Bissi³, contacté par Djando le moniteur de l'école de Morgué, déclare publiquement vouloir suivre Jésus. Sa conversion est un miracle, car sa famille est l'une des dernières à habiter le vieux village de Morgué au sommet du Guéra et son père est le prêtre des margai des rochers et de la montagne du Guéra. Malgré bien des épreuves et la pression de son entourage, Bissi grandit rapidement dans la foi ; il deviendra infirmier et



Bissi Daniel.

² Alcool fabriqué localement à partir de mil fermenté et distillé.

³ On peut lire le récit de l'enfance et de la conversion de Bissi dans le livre *La caravane* écrit par Danielle GOUNON (Valence, LLB, 2008, p. 87 à 108).

ancien de l'Église de Moukoulou. Il restera ferme dans sa foi et fidèle dans ses responsabilités professionnelles et spirituelles jusqu'à aujourd'hui.

Les 20 et 21 février 1959, Jean part rencontrer quelques croyants qui demeurent à Banama, village isolé dans la brousse au sud-ouest de Moukoulou. Il passe la journée et deux soirées avec eux et les gens du village. Il parle longuement dans sa case avec Tarnia, le prêtre des margai du village (réputés être parmi les plus puissants des villages Djonkor). Tarnia est prêtre depuis 34 ans (selon ses dires). Et le deuxième soir, c'est lui qui rassemble les gens du village pour entendre la Parole de Dieu. L'Évangile libère des hommes et des femmes, un par un, sans bruit, mais efficacement.

À Morgué, Djando, le moniteur, et Bissi réunissent chaque jour les convertis et ceux qui s'intéressent à l'Évangile. Dimanche après dimanche, nous voyons grossir la petite troupe qui vient de Morgué, distant de dix kilomètres, pour le culte à Bitkine. Deux frères de Moukoulou, Outou et Garsouk sont allés à Tjerkatché, à trois kilomètres de Morgué, pour y cultiver leurs champs, car la saison des semailles est arrivée (fin juin). Et ils témoignent de Jésus-Christ dans le village. C'est alors une émulation entre Morgué et Tjerkatché, et les conversions se multiplient. Les croyants des deux villages se rencontrent fréquemment. (...)

Le dimanche 2 août 1959, c'est la première fois qu'on va se réunir à Tjerkatché pour le culte. Ceux de Morgué sont tous présents. Les mots me manquent pour décrire ce premier rassemblement sous l'ombre épaisse d'un grand ficus. Nous sommes assis sur des troncs d'arbres secs, les pieds dans du sable fin que les chrétiens ont apporté pour rendre cet emplacement plus accueillant. Une vingtaine d'hommes, une dizaine de femmes et une cinquantaine d'enfants, bruyants à certains moments ! Nous sommes installés un peu en dehors du village, mais les curieux viennent s'asseoir tout près du cercle, sans bruit, pour écouter. Dieu soit loué pour l'œuvre qu'il accomplit dans ces cœurs qui maintenant le louent. Ils chantent. Ils chan-

tent des cantiques traduits dans leur langue par Bissi et Gar-souk⁴.

Initiatives des Églises

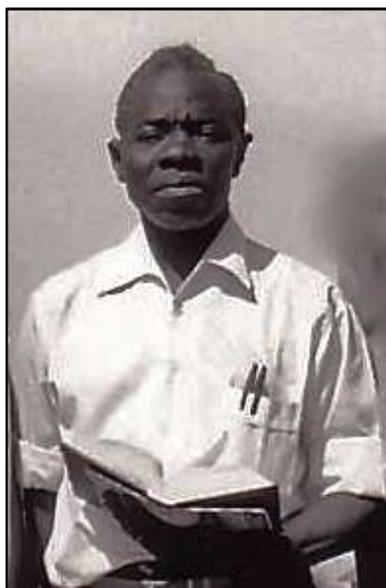
Peu après, les chrétiens de Tjerkatché et de Morgué ont décidé de se construire une chapelle. Ils ont fait des briques eux-mêmes, ont acheté de la paille et des bambous et les voilà avec une petite église toute neuve en terre sèche.

Sur les trois stations évangéliques du Guéra, le nombre des croyants augmente, et dans quelques villages voisins de Moukoulou aussi.

Des chrétiens de Moukoulou, Korbo et Mongo partent en voiture à Ati (cette ville est à 150 kilomètres au nord de Mongo) afin d'assister au baptême de sept croyants de cette localité. Le Seigneur travaille dans d'autres régions du Batha !

En 1959 et en 1960, deux décisions importantes sont prises par l'Église de Moukoulou (et non par les missionnaires) et mises en œuvre :

– Les responsables de l'Église sont préoccupés par l'avenir du petit groupe de chrétiens de Tjerkatché. Les anciens de l'Église prennent la décision d'envoyer un évangéliste à plein temps



L'évangéliste David Djibrine.

⁴ Jean METZ, circulaire de la Mission évangélique au Centre du Tchad, n° 3, décembre 1959.

Le rosier du désert

pour former l'Église naissante de ce village et le groupe de croyants de Morgué, tout proche. Cela implique un engagement financier de la part de l'Église. David Djibrine a lui-même très à cœur ce village et il souhaiterait s'y installer. Jean le libère alors de l'enseignement à l'école (il y était moniteur depuis quatre ans)⁵.

- Les croyants de Moukoulou ont aussi pris conscience que l'ordre de Jésus : « Vous serez mes témoins » s'adresse aussi à eux, et que, par conséquent, leur responsabilité est d'évangéliser les villages des alentours qui ne l'ont pas encore été. On est en septembre, les travaux des champs sont terminés et le travail de construction est ralenti en ce moment. Alors douze chrétiens se sont levés et ont constitué entre eux quatre équipes pour parcourir les régions voisines dans quatre directions différentes. Trois équipes partent à pied, la dernière à vélo. Ils vont dans des villages Djonkor et Kenga dont certains n'ont jamais été visités. Leur tournée durera une semaine environ. Ce n'est qu'un commencement. Avec quelle reconnaissance nous voyons ces frères hadjarai, tous enfants du pays, penser eux-mêmes à apporter l'Évangile parmi les leurs. En les voyant ouvrir la Parole de Dieu, avec quelques hésitations parfois, nous mesurons la grâce qui leur a été faite. Aucun d'eux ne savait lire il y a quelques années. Et maintenant vous pouvez en voir plusieurs utiliser une Bible à parallèles, comprendre le texte correctement et commenter simplement quelques passages de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Une réunion de prière spéciale a précédé leur départ. On peut dire que tous les suivent par la pensée et par la prière dans leur témoignage. Nous attendons avec impatience leur retour⁶.

En mars-avril 1960, des équipes d'ouvriers, tous venus de Moukoulou, se relaient pendant la saison sèche pour reconstruire la chapelle de **Melfi**. Cette ville est devenue une sous-préfecture et il lui faut une jolie chapelle ! Pendant les travaux,

⁵ Jean METZ, *Servir en L'attendant*, n° 130, mars 1960, p. 1357.

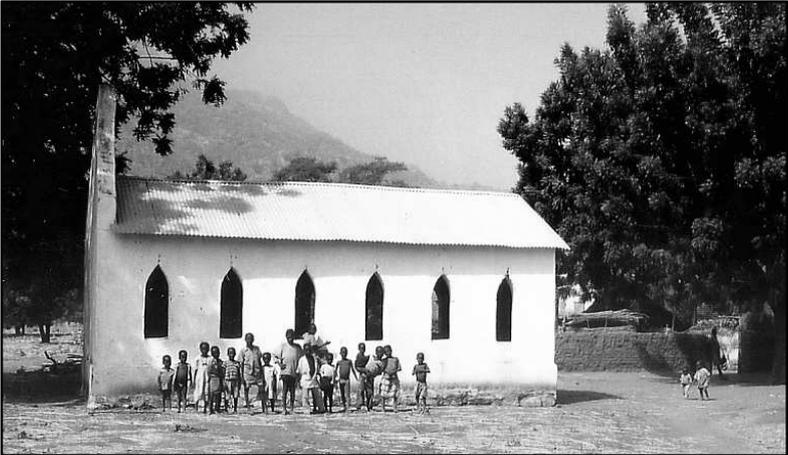
⁶ Jean METZ, circulaire de la Mission évangélique au Centre du Tchad, n° 4, octobre 1960.

Croissance de l'Église (1956-1968)

les fonctionnaires chrétiens de Melfi, presque tous originaires du Sud, se réunissent avec les ouvriers pour les cultes. Et ils continuent à le faire entre les visites de Jean ou de Marius Baar comme en témoignent les courriers adressés à Moukoulou à cette époque.

~ ~ ~

1960 est l'année de l'Indépendance au Tchad. Cet événement se préparait depuis des années. La France a formé toute une génération d'agents administratifs, de gendarmes, d'instituteurs, de militaires aussi. Des partis politiques ont vu le jour.



La chapelle de Melfi.

François Tombalbaye, le chef du parti ayant recueilli le plus de voix, est élu président le 11 août. Il est originaire de la région de Fort-Archambault et il a été membre d'une Église baptiste. Il a même enseigné comme moniteur dans une des écoles de cette mission. Le ministre des affaires étrangères, M. Pierre Toura Ngaba est un chrétien. Cet important changement politique n'affecte pas les Églises, du moins dans les premières années. Le président, et le gouvernement dans son ensemble, voient d'un

œil favorable les Églises et en particulier leur engagement dans le développement du pays et leur action sociale. Ils se souviennent que les missionnaires protestants ont été les premiers à aider les Tchadiens, en vivant avec eux jusque dans les villages les plus reculés.

Les chapelles de Moukoulou

En 1954, les premiers chrétiens de Moukoulou se réunissent dans un simple hangar de paille.

En janvier 1958, premiers baptêmes : huit personnes sont baptisées et le dimanche une quinzaine de croyants prennent la cène. Le hangar ne suffit plus. La jeune Église se réunit alors dans la grande case ovale des Metz devenue vacante lorsque Jean a construit une maison en dur pour sa famille.

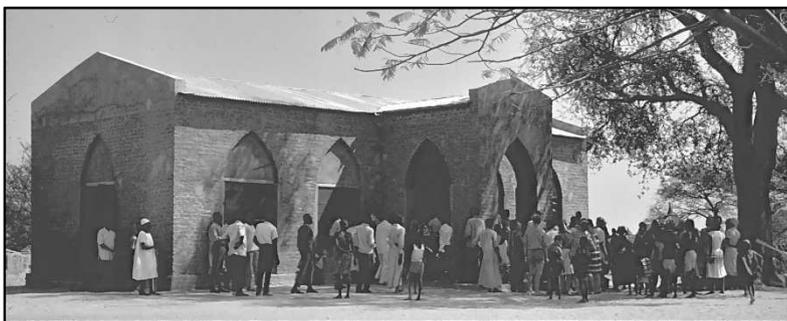
En 1962, cette case devient trop petite à son tour, les chrétiens décident donc de construire une chapelle plus vaste et en dur, avec une couverture en tôle. Pour cela une partie des dîmes et des offrandes est mise sur un compte pour réaliser ce projet. Il faut deux années d'efforts, car l'Église a peu de moyens, et elle a commencé à soutenir financièrement l'évangéliste Djibrine à Tjerkatché et à aider matériellement des frères aveugles et des pauvres.

À la fin des pluies en octobre 1964, l'Église fait ses comptes ; une partie de l'argent pour la construction de la chapelle est là, il faut aller de l'avant. On définit le plan de la future chapelle ; un grand dessin montre à tous ce que sera le bâtiment. Un cahier est ouvert pour les dons volontaires et un jour hebdomadaire est choisi pour le travail collectif ; ce jour-là, les chrétiens et les chrétiennes collaboreront tous ensemble à la construction. Il faudra commencer par les briques : chaque homme en fabriquera 400 en boue séchée et préparera ou achètera une quantité suffisante de charbon de bois pour les cuire. Chaque femme apportera l'eau nécessaire pour mélanger l'argile et aidera ensuite à transporter les briques à l'endroit de la construction. On construira le four, et en janvier les briques devraient être prêtes. En fait cela prend un peu plus de temps et ce n'est qu'en mai et juin 1965 que les murs s'élèvent.

Croissance de l'Église (1956-1968)

Un sérieux contretemps s'est produit dans la construction de la chapelle ; les murs étaient achevés, le porche aussi ; il ne restait qu'à mettre un chaînage de béton armé en haut des murs et le toit. Et, une nuit de la semaine dernière, une première grande pluie, précoce, s'est abattue sur la région. Le matin, tout un côté de la chapelle était par terre. Et, un peu plus tard, vers 8 heures, l'autre côté s'est effondré. Heureusement que personne n'était dessous, car naturellement, tous les enfants et les grands aussi ne font qu'aller et venir autour et dans le chantier. Maintenant nous réparons avec courage⁷.

Les briques cuites sont récupérables et avant la fin du mois, la chapelle est sous toit. On transporte les bancs de la case ovale. Les membres de l'Église ont beaucoup travaillé pour cette réalisation et le Seigneur les a gardés et encouragés dans ce service. La chapelle est rectangulaire avec sur le côté un joli portique abrité. Un grand *arazai* (acacia) protège cette entrée du soleil. La chapelle est située à l'est de la dalle, du côté du dispensaire et elle peut accueillir cent cinquante personnes.



La chapelle de Moukoulou.

⁷ Jean-Pierre BORY, courrier du 16 juin 1965, cité dans *Servir en L'attendant*, n° 190, août-septembre 1965, p. 2074.

Le bâtiment est inauguré officiellement le 1^{er} janvier 1966 par toute l'Église réunie dans la joie. La famille Metz est venue de Fort-Lamy participer à cette fête.

~ ~ ~

Après Georges Ertz, Dany et Christiane, arrivés en 1958, Claude Harel en 1960, puis Liliane Ertz en 1961, une nouvelle famille s'installe en avril 1965 à Moukoulou.

Jean-Pierre et Hélène Bory

Ils sont tous les deux Suisses, une originalité sur la station ! Leur accent particulier un peu chantant amuse Christiane ! Né à Genève, Jean-Pierre, après sa petite enfance dans la ville de Calvin, vécut son adolescence à Villefranche-sur-Saône. Le foyer familial accueillait de nombreux missionnaires ; Jean Metz y passa plusieurs fois. Pierre Bory organisait chaque année une rencontre missionnaire régionale. C'est dans ce contexte ouvert à la mission que Jean-Pierre prit progressivement conscience que le salut gratuit en Jésus-Christ impliquait aussi la grâce du service. Intéressé par ce qui se vivait à Moukoulou, il choisit de se former pour enseigner au Tchad. Sa nationalité suisse lui fermait l'entrée de l'École Normale française, il retourna donc à Lausanne et y obtint son brevet d'instituteur ; il y enseigna un an et demi puis suivit les trois années de formation biblique offertes par l'Institut Emmaüs.

Et c'est là qu'il rencontra **Hélène Creteigny**, fille d'agriculteurs et septième de douze enfants. Bien formée à la maison, puis dans deux écoles ménagères, elle savait tout faire ! Ils se marièrent en 1963 et travaillèrent deux ans comme stagiaires à la mission radiophonique *Paroles de Vie*. Pierre Gadina fut un excellent maître et fit passer Jean-Pierre dans tous les secteurs de l'œuvre : préparation de messages à diffuser, montage des émissions en studio, rédaction d'articles pour la revue *Certitudes*, mise en page de cette revue... Au cours de son ministère, Jean-Pierre aura l'occasion d'utiliser tout ce qu'il avait appris à *Paroles de Vie*. Le 22 mars 1965, après la naissance de leur première fille, Claire-Lise, les Bory embarquent à Marseille sur le *Foch*, convoyant un Land-Rover et quarante fûts métal-

liques de deux cents litres, remplis de médicaments, de matériel pour la mission et de leurs affaires personnelles.

Leur préparation en missiologie est quasi nulle... Quand ils débarquent au Nigeria, c'est la surprise. Ils se sont bien arrêtés à Dakar et à Abidjan pour visiter des amis missionnaires suisses et français qui y travaillaient. Mais à Lagos, c'est sur une station missionnaire américaine qu'ils sont très bien accueillis. Ils vivent là leur première réunion de prière et leur premier choc culturel ; avec d'autres missionnaires blancs, britanniques ou américains, ils prient et chantent dans une magnifique et fraîche salle de séjour donnant sur une pelouse ; et derrière la grande baie vitrée fermée, dans la chaleur extérieure humide de l'après-midi, à deux mètres à peine, les chrétiens noirs prient et chantent eux aussi les mêmes cantiques...

Aussi quand ils découvrent Moukoulou et la vie des missionnaires français, Jean-Pierre et Hélène se sentent-ils d'emblée plus à l'aise. Ils s'inscrivent tout naturellement et volontiers dans l'équipe de Moukoulou et son mode de fonctionnement. Jean leur a construit *la Chaumière*, au sud-ouest de la concession, une très jolie case rectangulaire de trois chambres, recouverte d'un épais toit de paille. Ce sera la maison la plus fraîche de la station ! Un neem (margousier) déploie son ombre sur la terrasse d'où l'œil peut se perdre dans l'étendue infinie de la plaine qui s'étend vers le sud jusqu'aux collines de Gogmi à soixante-quinze kilomètres à vol d'oiseau.

Un camp en été 1965

*Tu es libre de lever les yeux vers la croix,
Tu es libre de choisir le chemin étroit,
Tu es libre de vivre la vie forte de la croix
Tu es libre !*

Pendant 10 jours, du terrain de volley au bâtiment de l'internat, et de la chapelle au préau de l'école, vous auriez pu entendre fredonner (avec force variations individuelles non prévues par le compositeur...) le « Tu es libre », petit chœur qui illustrait le thème de notre camp biblique. Du 12 au 22 juillet avaient été

invités les moniteurs de la région, les collégiens en vacances, ainsi que ceux qui avaient terminé leur scolarité, soit tous les jeunes de 15 à 25 ans qui savent le français, la future élite de la région ! C'était une sorte de camp GBE ! Les participants formaient un groupe homogène pour les études que nous avions chaque matin. (...)

Nous fîmes d'abord un voyage dans l'histoire pour revoir l'évolution de la notion de liberté et ce qu'y avaient apporté le judaïsme et le christianisme. Dès le quatrième jour, lorsque l'ambiance fut bien « dégelée » (ce qui est nécessaire même sous ce climat), chacun était désireux de savoir ce qu'aujourd'hui cette libération en Christ impliquait dans sa vie personnelle de jeune, d'adolescent, d'étudiant, de jeune marié (ici, on se marie très tôt), de citoyen et de chrétien dans l'Église.

On ne fut pas longtemps à s'apercevoir que « ça mordait ». Plus de la moitié prenaient des notes, relevaient les passages bibliques clefs et l'on pouvait voir vers la fin de l'étude, ou plus tard dans les couloirs des dortoirs, des petits carrés de papier sur lesquels on griffonnait quelques lignes en suçant le bout de son stylo. C'était le signe avant-coureur d'une ample moisson de questions dans la boîte. Il faudrait aussi parler des jeux. Comme partout le volley avait ses adeptes. Mais cette année, nous avons appris à jouer au hand-ball ; il y aura encore quelques progrès à réaliser. La pétanque eut un grand succès. Puis le rallye : tout un jour, les campeurs, divisés en trois équipes concurrentes, ont fouillé le mont Guéra à la recherche d'Onésime qui s'était fait capturer par des bandits alors qu'il rejoignait Philémon avec son certificat de libération et la lettre de l'apôtre Paul.

(...) Les questions intelligentes dénotaient une recherche sincère et un progrès dans la compréhension des études. Les prières du dernier soir autour du feu de camp, nous ont montré qu'un travail se faisait en profondeur⁸.

Dès 1965, des bruits de guerre parviennent au Guéra. On dit qu'un gouvernement tchadien musulman en exil aurait été créé à

⁸ Jean-Pierre BORY, *Servir en L'attendant*, n° 191, octobre 1965, p. 2090.

Croissance de l'Église (1956-1968)

Khartoum et que des troupes rebelles feraient des incursions sur le sol tchadien. Des mouvements de protestation s'élevèrent dans diverses villes du Tchad contre cette menace des musulmans.

Marius Baar était devenu un brin pessimiste avec les années. En accueillant Jean-Pierre et Hélène Bory pour la première fois à Korbo, il les prévient : *Inutile de défaire vos valises, dans quelques semaines les rebelles seront là et nous chasseront tous !* Marius était bon missionnaire mais mauvais prophète heureusement ! Ses craintes ne se réaliseraient que trois ans et demi plus tard.

~ ~ ~

La vie à Moukoulou (1958-1968)

Une communauté humaine

Le petit groupe de missionnaires s'est bien organisé sur la station sans que jamais aucun règlement n'ait été mis par écrit. Les choses se sont faites progressivement comme dans une grande famille. Jean et Huguette Metz ont su établir une relation amicale, et même affectueuse, avec les nouveaux missionnaires dès leur arrivée.

Chacun trouve son rôle, selon ses qualifications professionnelles et ses dons personnels.

En plus de l'école (Georges Ertz, Danielle Gounon, puis Jean-Pierre Bory) et du dispensaire (Christiane Bouttet et Liliane Ertz), bien d'autres activités mobilisent les missionnaires temporairement ou pour une durée plus ou moins longue.

Jean et Dany tiennent, quelques soirs par semaine, des cours de lecture et d'écriture pour adultes.

Georges, Dany et Huguette reprennent en se relayant les cours de perfectionnement pour les moniteurs (en général trois après-midi par semaine).

La vie à Moukoulou (1958-1968)

Les réunions de femmes, enseignement ménager, couture, lecture, études bibliques, sont assurées selon les moments par Dany, Huguette et Hélène Bory.

Pendant un certain temps, Christiane et Huguette donnent des leçons à des enfants aveugles.

Dany et Christiane, sur la demande de frères et sœurs tchadiens, font pendant quelques mois des cours de chant pour leur apprendre des cantiques français !

Au départ de Jean en 1965, Georges Ertz et Jean-Pierre Bory ainsi que des frères tchadiens se relaient pour les divers services de la station et de l'Église : les cultes à Moukoulou, à Bitkine, à Tjerkatché, les classes de préparation au baptême, l'évangélisation, la formation des anciens... et les travaux d'entretien, la mécanique, les voyages et tant d'autres activités encore...

On s'invite beaucoup, plusieurs fois par semaine pour un repas dans une maison ou une autre, pour le café, pour des moments d'étude biblique, pour la prière. Chacun partage ce qui l'a encouragé ou qui lui cause un souci, ce qu'il pense de tel projet ou de telle réalisation. On écoute les avis des autres ; un respect mutuel, amical, imprègne les relations interpersonnelles dans l'équipe. Les avis de Jean, le plus expérimenté, ont du poids parce qu'ils sont modérés et nuancés, même s'il sait ce qu'il veut et où il va ! Jean s'intéresse à chacun. La maison d'Huguette est toujours ouverte.

Bien sûr, chacun a sa personnalité ; il y a parfois des désaccords, mais les choses se disent. Pour certains à très haute voix ! Les éclats de Christiane sont légendaires. Ce qu'elle pense, elle le dit dans l'instant, mais elle ne garde aucune rancune. Ses collaborateurs tchadiens aussi le savent et l'acceptent ainsi ! Dany est beaucoup moins directe, elle mesure, filtre ses propos pour ne heurter personne. Comment ces deux infirmières si différentes peuvent-elles habiter et travailler ensemble si longtemps ? Il y faut la grâce de Dieu, mais cela marche. Hélène s'agace des circonlocutions de Dany et préfère les éclats de voix de Christiane ! Jean-Pierre, lui, est plus réservé ; il a davantage de peine à

exprimer ses sentiments et il lui faut un peu de temps pour se sentir « de la famille ». Il est un peu pointilleux sur l'usage des véhicules, marmonne de voir ou d'imaginer Georges conduisant comme au Paris-Dakar. Georges communique plus facilement, mais il est « carré » dans ses avis. Huguette préférerait un peu moins de passage dans sa salle de séjour. Parfois les visages sont moroses et les nerfs à fleur de peau. Bref, une communauté de gens normaux !

Cependant une unité spirituelle, de la solidarité, une bonne entente caractérisent leurs relations, de façon étonnante et rare, durant toutes ces années-là et sont une source de bénédiction pour chacun d'eux. Quelques décennies plus tard, les rencontres des anciens missionnaires du Guéra témoignent encore de cette unité et de cet amour fraternel entre eux... et qui dure.

Un communisme chrétien !

Aucun des missionnaires ne reçoit de salaire. Les achats à Bitkine ou à Fort-Lamy consistent surtout en denrées achetées en gros : un sac de farine à partager, un lot de conserves alimentaires et de boîtes de lait en poudre, des vivres frais à répartir entre tous. Chez soi, chacun ne conserve que quelque menue monnaie pour acheter des tomates séchées, du lait, des arachides, des œufs, ou quelque objet que des enfants ou des femmes tentent de vendre à la porte des maisons. On cherche au bureau de Jean les timbres pour son courrier personnel. On achète aussi chaque semaine un mouton ou une chèvre au marché de Moukoulou et la bête est partagée entre les différents foyers.

Cette gestion communautaire paraît aujourd'hui trop idyllique pour avoir pu durer. Pourtant elle fonctionne sans heurts et sans rancœur intérieure de l'un ou de l'autre pendant des années. L'arrivée de Danielle Gounon et Christiane Bouttet, de Georges et Liliane Ertz, de Claude Harel, puis de la famille Bory n'altèrent pas ce fonctionnement.

Outre l'exemple initial de Jean et des infirmières, et la volonté de tous de vivre dans l'unité, plusieurs facteurs exceptionnels permettent ce partage matériel dans la durée :

- Tous demeurent dans un même village isolé, sur la même station, soumis aux mêmes contraintes.

- Les missionnaires n'ont pas de possibilités d'achats individuels sur place : ni à Moukoulou, ni à Bitkine il n'y a de magasin, de restaurant, de librairie, de lieu culturel où l'un d'entre eux pourrait choisir de faire des dépenses personnelles. Quand les hommes se rendent à la capitale à tour de rôle pour acheter les provisions alimentaires de première nécessité, chaque famille note ce qu'il lui faut. À cela s'ajoutent des médicaments pour le dispensaire, du matériel pour les travaux. Si chacun recevait un salaire, il faudrait au retour diviser les achats en parts bien pesées et faire des décomptes individuels pour facturer à chacun son dû : personne ne souhaite se charger de cette corvée ! Un achat groupé pris en charge par la caisse commune évite une comptabilité interne fastidieuse et une perte de temps.

- Un climat de confiance règne dans l'équipe. Jean tient la comptabilité. Le livre des comptes est consultable par tous (mais personne ne monte au bureau pour le faire !), Jean informe les autres des dons des Églises. Il faut d'ailleurs se répartir les courriers de remerciements...

Deux autres facteurs jouent aussi un rôle important :

- D'une part les divers missionnaires viennent tous de familles modestes ; et la vie d'après guerre en Europe a obligé chacun à travailler et à se restreindre, à vivre dans un confort relatif.

- Et d'autre part, ils sont issus du même groupe d'Églises où, à cette époque, le renoncement à ses aises, à ses désirs personnels, fait partie intégrante de la réponse à la vocation missionnaire, à l'appel de Dieu. Ils ont en commun la même vision du progrès de l'Évangile et du développement de la région. Ils ont conscience de former une équipe.

D'ailleurs dès que les missionnaires doivent évacuer Moukoulou et se disperser dans Fort-Lamy, un des paramètres indispensables mentionnés ci-dessus manque et cela suffit pour rendre nécessaire l'attribution à chaque foyer d'une somme mensuelle

régulière pour ses besoins matériels, en d'autres termes, d'un « salaire ».

Pauvretés relatives

Les missionnaires cependant ne sont pas des êtres désincarnés ! Ils sont conscients de ce qui leur manque matériellement. Et ils le mesurent quand ils visitent de grandes stations missionnaires américaines ou quand ils partent en congé en Europe chez leurs amis bien installés dans la vie.

Mais cette existence rustique leur paraît normale dans le cadre géographique, le mode de vie de ceux qui les entourent et le ministère qu'ils ont accepté. Car ils sont riches en comparaison des villageois et des chrétiens tchadiens avec qui ils sont en communion... Leurs maisons possèdent plusieurs chambres. Ils ont un réfrigérateur, du mobilier, l'eau courante (même si ce n'est en brousse qu'un fût, fixé en hauteur et régulièrement rempli, qui leur assure une douche, un lavabo, l'eau sur l'évier). Ils ont souvent un serviteur qui fait leur lessive et parfois la cuisine... Leurs maisons sont plus confortables que celles du village. Un plein d'essence pour la voiture équivaut à peu près à un mois de salaire d'un cultivateur. Ils se sentent souvent mal à l'aise d'être si privilégiés. Comment pourraient-ils se plaindre ?

Pourtant Moukoulou n'est pas le jardin des délices ! La chaleur de la saison sèche, le vent du Guéra, portent sur les nerfs ; la poussière est partout, dans les pages des livres, dans les draps, dans les dents qui crissent, ce que cela peut être agaçant, et même pénible ! Ah les vertes forêts des Vosges, du Jura et du Massif Central... L'un déplore l'absence de fromage sur la table, un autre rêve de chocolat... C'est vrai, la nourriture n'est pas très variée, les légumes et les fruits bien rares... Mais il y a des compensations : par exemple les colis missionnaires qui réservent souvent de bonnes surprises, surtout bien sûr ceux qui viennent des parents. C'est une occasion de partager un petit extra avec les autres.

La vie à Moukoulou (1958-1968)



La chaumière des Bory avec son épais toit de paille.

Le plus difficile à vivre est peut-être l'éloignement des parents et des amis. Dans les années soixante, le courrier ne part de Moukoulou qu'une fois par semaine, emmené en voiture ou expédié par porteur. Puis c'est le transport vers Fort-Lamy, le tri, et l'attente de l'avion vers la France. Avec le temps de réponse et le trajet inverse du courrier, il faut compter trois ou quatre semaines entre la question et la réponse, et un peu plus en saison des pluies (certaines lettres de France ont mis trois mois pour arriver...). Pour téléphoner, il faut aller à Mongo au bureau de poste. Mais la communication passe mal, il faut crier dans le cornet et bientôt un petit attroupement amusé se forme devant la cabine et suit la conversation avec intérêt ! Quand Jean-Pierre quitte la Suisse, il sait qu'il ne reverra plus son grand-père auquel il est très attaché aussi loin qu'il s'en souvient, et qui le lui rend bien ; il n'apprend sa mort que trois semaines après son décès. Le papa d'Huguette et celui de Georges décèdent aussi pendant leur absence ; ils ne l'apprennent que quinze jours plus

tard. La distance fait que les amis les plus proches continuent de vivre des événements auxquels on n'a plus part ; les souvenirs d'expériences communes qui sont le lit de l'amitié s'enfoncent dans le passé, et les liens se distendent. Et comment expliquer ce que l'on vit dans la savane isolée du Guéra à des personnes qui n'y ont jamais mis les pieds ? Ils évaluent ce vécu au travers d'un prisme européen occidental, exagérant son caractère pénible ou ne comprenant pas ce qui manque réellement. Certains expatriés souffrent de la difficulté de se renouveler sur le plan culturel et intellectuel.

Mais Jésus avait abandonné bien plus que cela par amour pour les hommes. Et les disciples avaient accepté ce renoncement pour eux-mêmes.

Et il y a des avantages à vivre en brousse !

Jamais de quoi s'ennuyer

Car le ministère missionnaire réserve bien des surprises à qui s'y engage ! Il lui permet de réaliser des projets qu'il n'aurait jamais pu accomplir dans la vieille Europe !

Quelle satisfaction de voir ces petits écoliers broussards devenir des collégiens vifs et intelligents, puis des cadres administratifs, des professeurs à leur tour. Beaucoup exprimeront plus tard leur reconnaissance envers l'école de Moukoulou et les missionnaires qui les ont formés... C'est fort gratifiant !

Apprendre à lire à des adultes nécessite aussi de la persévérance ; mais lorsque certains de ces hommes deviennent des anciens d'Église, sages et avisés dans leur jugement, connaissant bien leur Bible et capables de l'enseigner à d'autres, quel encouragement !

Le travail au dispensaire est fatigant et usant nerveusement. L'afflux quotidien de maladies graves non soignables dans le contexte économique et social local, le défilé de souffrances causées par la pauvreté, l'ignorance, la corruption et qui seraient évitables si les moyens disponibles étaient mieux employés dans le système de santé, sont difficilement supportables, révoltants même. Paradoxalement, cette situation précaire oblige les

infirmières à se dépasser, à prendre des initiatives réservées en Europe aux médecins, à réaliser ce qu'elles ne seraient pas autorisées à faire dans un cadre administratif rigide. Elles posent des diagnostics, décident des soins à prescrire, pratiquent de la petite chirurgie et les accouchements les plus difficiles, permettent par leurs soins la guérison de nombreux villageois qui souffrent. Elles sauvent des vies.

Jean, l'ancien professeur, parcourt la brousse à cheval et en voiture, il établit des cartes démographiques de la région, crée des écoles (il reçut pour cela le grade de *Chevalier de l'Ordre du Mérite national* par le président de la République tchadienne !) ; il ouvre toute une région à l'Évangile, est architecte, directeur de chantier, fin connaisseur des arbres, des plantes et des roches de la région...

Jean-Pierre, l'instituteur, devient à son tour constructeur. Il apprend la mécanique avec Jean et sait bientôt changer le joint de culasse ou l'embrayage de son Land-Rover. Avec toute l'équipe des ouvriers de Moukoulou, il crée en 1966 une piste d'atterrissage pour l'avion missionnaire... Dès son arrivée, il est sollicité pour préparer et enregistrer des émissions chrétiennes pour Radio-Tchad¹. Il trouve beaucoup plus intéressant de sillonner la brousse en 4x4, de traverser le Sahara en voiture, ou encore de survoler montagnes, villages et nuages avec le petit Cessna de la MAF que de suivre une autoroute monotone...

Les visites de personnalités ne sont pas rares à Moukoulou. Plusieurs ministres et hauts fonctionnaires y ont mis leurs enfants et viennent les voir. En particulier le ministre de l'agriculture de ce moment-là, M. Djidingar Dono Ngardoum, sultan d'une importante tribu du sud du pays. En France, on n'a guère l'occasion de discuter avec le Président de la République, de serrer la main de Mobutu Sese Seko et de Jean Bédel Bokassa...

La semaine dernière (mars 1964), nous avons eu la visite du ministre des finances, accompagné de trois autres, dont l'ambassadeur du Tchad en RCA, que nous avons connu comme

¹ Il les enregistre à quatre heures du matin avant que les chiens ne commencent à aboyer et que le village ne s'éveille.

ministre de la santé. C'est amusant de recevoir ce « grand monde » ; quand ils viennent ainsi en brousse incognito, ils sont heureux de la simplicité et que nous ne fassions pas de manières avec eux, et ils ne manquent pas de nous dire comme ça leur fait du bien de manger des repas simples et de laisser l'étiquette à la porte. (H.M.)

Et la vie missionnaire réserve des surprises !

Le piment des journées

À leur arrivée à Moukoulou, les Metz ont découvert un endroit propice à la baignade en saison des pluies : le courant d'un oued a creusé un large trou d'eau assez profond pour pouvoir y nager. Un jour Dany, les Metz et Walter Utermann en reviennent très heureux et rafraîchis, les enfants ont bien joué dans l'eau : *Alors, vous avez vu le crocodile ?* leur demandent les villageois qui connaissent bien l'endroit. Effectivement, quand ils y retournent le lendemain matin à l'aube avec un fusil, ils le voient, le crocodile, qui prend l'air sur le sable, mais il se moque bien des balles de Walter. Fin des baignades !

Entre la surveillance de Claire-Lise qui commence à marcher, son ménage, les classes de couture pour les femmes de l'Église, des remplacements occasionnels au CM1, Hélène se spécialise dans la chasse aux bestioles qui envahissent sa case. Elle avait tué son premier scorpion dans une case de passage au Nigeria. Ce qu'il en restait après un vigoureux coup de savate fut identifié le lendemain par un missionnaire plus expérimenté. Plusieurs cobras paient de leur vie l'audace d'avoir voulu s'introduire dans sa case ; le coup de balai d'Hélène est redoutable !

Jean et Jean-Pierre roulent sur le chemin vers Korbo. Tout à coup la voiture tressaute deux fois : ils viennent de passer sur un grand boa. Le temps pour Jean et son compagnon de sortir du Land-Rover et de courir à l'arrière, le reptile a déjà disparu dans les épineux bordant la piste. Il en fallait plus pour l'écraser ! Et qui peut se vanter d'avoir croisé des autruches, toutes sortes

d'antilopes, un crocodile, une panthère ou un éléphant sur sa route ?

La nuit tombée, quand ils rentrent d'une tournée en brousse, il leur arrive parfois de voir surgir tout à coup dans la lumière des phares une gazelle affolée qui s'assomme contre le pare-choc. Ou bien un lapin ébloui qui zigzague entre les roues et s'énuque sous le châssis. Ces braves bêtes améliorent le menu des repas du lendemain !

Le 21 décembre 1959, Jean et Huguette Metz et les enfants, Danielle Gounon, Christiane Boutet et Walter Utermann, sont partis avec deux voitures pour un voyage dans le Sud :

Avant Aboudeïa, la première voiture se trouve nez à nez avec une mère éléphant et son petit déjà gros ; heureusement, pas trop affolés, les animaux se détournent et quittent la piste. Un peu plus loin, le bus VW qui suit le Land-Rover manque le passage à travers une rivière et nos voyageurs sont au milieu de l'eau. Remorquage, moteur noyé. Quatre heures de travail pour démonter, sécher et remonter ; et le voyage continue...

Le 10 juin 1961, Huguette et moi, Éric et Jacqueline nos enfants, ainsi que Claude Harel, sommes bien serrés dans le petit Land-Rover. Nous partons à Fort-Lamy pour une semaine. La route est encore en bon état en cette fin de saison sèche, pourtant il n'est pas question de rouler vite. Les cahots deviendraient vite insupportables. Tout à coup quelque chose nous dépasse sur la gauche à toute vitesse. Mon sang ne fait qu'un tour, je me cramponne au volant, car c'est notre propre roue arrière qui est en train de zigzaguer, nous dépasse et se jette bientôt dans les épineux de la brousse. La voiture tressaute frénétiquement et finit par s'immobiliser dans un nuage de poussière. Une réparation de fortune permet d'arriver lentement à Fort-Lamy, pas trop éloigné, où il faudra plusieurs jours pour trouver des pièces et réparer².

Un jour Hélène accompagne Jean-Pierre qui va chercher le courrier à Mongo. Christiane garde les enfants à Moukoulou. Au

² Jean METZ, courrier, s.d.

Le rosier du désert

retour, le ciel se couvre et peu avant Bitkine, un violent orage éclate soudain. La nuit arrive. Les éclairs se suivent à une telle fréquence que la route et la brousse semblent illuminées en permanence. L'averse tropicale ne tarde pas à faire ruisseler les petits oueds qui se remplissent très vite et bientôt la piste est recouverte d'eau. C'est un lac. On ne voit plus aucune trace. Jean-Pierre roule au pas en visant ce qu'il estime être le milieu de la piste entre les buissons et les arbustes. Tout à coup il sent la voiture glisser sur le côté, les phares disparaissent dans l'eau qui entre dans la cabine ; il en a jusqu'à la ceinture.



Sur la route de Mongo.

Heureusement la voiture s'arrête en équilibre instable. Ils s'en extraient non sans peine. Mais impossible de la sortir de là, le moteur est dans l'eau, la voiture est si inclinée vers l'avant gauche que la roue arrière droite est hors de l'eau bien au-dessus du sol. Dès qu'ils le peuvent, ils continuent à pied dans la nuit maintenant noire comme l'encre. Il s'agit de bien rester sur le chemin cette fois ! Ils ont par endroit de l'eau jusqu'au genou. Ils

parviennent enfin à Bitkine où ils finissent la nuit chez Meskine, le gardien des maisons de la mission. Mais que de puces et autres bestioles dans les nattes... Le lendemain, quand le niveau de la rivière de Bitkine est suffisamment redescendu, un messenger part à Moukoulou chercher Jean qui revient avec l'autre Land-Rover pour arracher à la boue celle de Jean-Pierre. Il ne reste plus qu'à sécher le démarreur, l'alternateur, le filtre à air, et la voiture repart.

La protection de Dieu

Que de fois ne se manifeste-t-elle pas dans de nombreux incidents ?

À Moukoulou, les piqûres de scorpion sont très rares, et personne n'a jamais été mordu par un serpent. Et pourtant les missionnaires vivent avec ! Le soir, en montant le sentier qui conduit à la case de Dany et Christiane, on entend les vipères siffler entre les pierres qui le bordent. Chacun a appris à faire du bruit, à taper du pied (les reptiles sont craintifs) et à ne jamais sortir sans sa lampe de poche. Un jour, Hélène trouva sa fille Laurence, qui ne marchait pas encore, en train de jouer sur le sol dans la maison, près d'un cobra enroulé comme une corde à côté d'elle. Elle découvrit aussi un scorpion tombé du toit de paille dans le berceau d'Olivier (le bébé dormait comme un bienheureux). Marius Baar racontait comment il se réveilla une fois de la sieste avec un cobra qui glissait lentement sur son torse... Dany³ se souvient qu'un soir, au moment de se coucher, elle souleva sa couverture par précaution et en trouva un bien lové sur le drap. Et Jean-Pierre qui démarrait avec le Land-Rover vit tout à coup un serpent sortir du capot moteur et se dresser, tête à l'horizontale, prêt à cracher ou à mordre.

³ Danielle GOUNON écrivait quelques mois après son arrivée : « Pourquoi un service outre-mer est-il imaginé plein de dangers, de bêtes sauvages, de terribles conditions d'existence, comme dans les livres d'aventure ? Notre vie est paisible, si peu extraordinaire... » Elle n'était qu'au début de son histoire !

Claire-Lise avait à peine deux ans quand elle attrapa une forte coqueluche et sa gorge s'obstruait constamment. Elle dormait quand Hélène la vit s'agiter, animée de soubresauts ; son visage devenait bleu. Malgré ses efforts, Hélène ne put la ranimer. C'était l'heure de la sieste, Christiane était dans sa case à quelques dizaines de mètres. Sitôt prévenue elle accourut, fit le nécessaire et Claire-Lise s'en sortit sans séquelles. Il est parfois préférable de vivre au fond de la brousse plutôt qu'en pleine ville à vingt minutes d'un hôpital aux urgences surchargées !

Jean roulait dans une savane sablonneuse avec toute sa famille. Un phacochère⁴ surgit des buissons, droit devant lui. Le chauffeur donna un bon coup de volant pour l'éviter, la roue du Land-Rover se planta dans le sable profond à cet endroit et la voiture se coucha sur le côté. Mais à peine un peu de tôle froissée et pas une égratignure pour les occupants.

Il fait très chaud de mars à juin à la latitude de Moukoulou. Aussi la famille Bory a-t-elle équipé tous ses lits de roulettes. Lorsque le soleil se couche, on les roule et on les aligne sur la terrasse aménagée devant la case, et parents et enfants dorment dehors. La nuit sous les étoiles est tout de même plus fraîche que dans la case ! Un matin, en se réveillant, Hélène et Jean-Pierre constatent que le champ de mil qui s'étend jusqu'à leur maison est entièrement dévasté. Une troupe d'éléphants a défilé et brouté jusqu'au pied de leurs lits sans même troubler leur sommeil ! Mais quelle déception de ne pas les avoir vus... quand ils étaient si près !

Lorsque les rebelles saccageront les stations quelques années plus tard ou pendant les années de guerre, aucun des missionnaires de l'Asmaf ne sera blessé. Et l'on pourrait citer d'autres aventures encore. Dieu a gracieusement et merveilleusement veillé sur ses envoyés à Moukoulou.

⁴ Le phacochère est une sorte de gros sanglier d'Afrique. Adulte, il mesure 80 cm de haut et pèse 100 kilos ou plus.

Les enfants des expatriés

Les petits européens nés dans un village de savane africaine sont parmi les plus heureux du monde. Ils ont des camarades de jeu au village avec qui ils s'ébattent dans un espace sans limites, des arbres et des rochers à escalader, du sable à creuser, un climat chaud où l'habillement est léger à porter. Ceux de Moukoulou ont aussi eu des animaux de compagnie : l'une un petit singe, l'autre une gazelle, ils ont vu un autruchon sortir de l'œuf, ils ont nourri poules, lapins, tortue, hérissons et petit chien... Ils ont appris avec leurs copains à chasser les souris dans les champs et à en faire des brochettes grillées, à fabriquer leurs propres jouets... Quels sont les enfants de France qui ont cette chance ?

Leur situation change quand ils arrivent à l'âge d'apprendre à se tenir à table, à lire, quand maman doit devenir leur institutrice. La fin du cycle primaire et surtout les premières années du collège sont difficiles à assurer par les parents, même avec l'aide de cours par correspondance.

La transmission du savoir est cependant possible par une scolarisation sur place, encore que le niveau soit plus faible qu'en France. Mais le jeune garçon ou la jeune fille qui vit sa préadolescence et son adolescence au milieu de ses copains tchadiens devient culturellement tchadien comme eux dans son être intérieur ; son échelle des valeurs, sa vision du monde ne sont plus celles de France. L'Afrique est le lieu où il se reconnaît chez lui, où il a le sentiment de pouvoir s'épanouir et d'être en harmonie avec ses semblables. Quand il rentre en France, il se trouve étranger dans son propre pays et peine à s'y réinsérer. Pourtant s'il retourne en Afrique, il découvre qu'il reste toujours un « Blanc » pour ses amis africains. Il n'est de nulle part. Ceux qui doivent migrer dans une autre culture que la leur vivent ce problème et le surmontent avec plus ou moins de bonheur ou de douleur.

Est-il préférable alors de renvoyer les enfants adolescents au pays, de les séparer de leurs parents ?

Les missions anglophones, qui ont une expérience bien plus longue que les françaises, proposent une prise en charge effective des enfants de missionnaires, des M.K.⁵, en Afrique même. Elles y ont édifié, dans des endroits privilégiés, des écoles et des collèges où ces enfants reçoivent à la fois une instruction primaire et secondaire, et une éducation américaine ou britannique. Ainsi à Miango, près de Jos, dans les montagnes du centre nord du Nigeria, une grande institution créée par la *Mission intérieure du Soudan* (la SIM, devenue aujourd'hui la *Société internationale missionnaire*) accueille les enfants de missionnaires anglophones de ce pays et des pays limitrophes d'Afrique occidentale et équatoriale. C'est un petit coin d'Amérique, très bien équipé, avec un confort et un matériel pédagogique dont souhaiteraient disposer bien des écoles françaises⁶ ! La famille Bory y passa trois semaines de vacances ; l'aînée, Claire-Lise, qui avait onze ans à l'époque, serait très volontiers restée dans cette école ! Le gros avantage de ce type d'institution est la proximité relative des parents, que les enfants rejoignent plusieurs fois dans l'année, à chaque période de vacances scolaires. Par ailleurs, les enfants sont entourés d'autres écoliers qui vivent la même situation qu'eux, et ils grandissent dans une atmosphère chrétienne et une culture occidentale. Des missionnaires francophones ont envoyé leurs enfants dans de telles institutions anglophones.

⁵ M.K. : *Missionary Kids*, expression familière : les gosses de missionnaires.

⁶ Le centre de Miango, à 1000 mètres d'altitude, dans un air revigorant, est une très grande propriété entièrement fermée de hauts grillages, disposant de jardins, de bétail, d'un grand parc arboré, de sa propre centrale hydroélectrique, de terrains de sport, courts de tennis, pianos et instruments de musique, et de nombreuses salles de classe et d'internat. Et il s'y trouve surtout un personnel anglophone très qualifié pour enseigner et accueillir ces enfants déracinés, séparés de leur famille par des centaines de kilomètres. La propriété comporte aussi une dizaine de pavillons pour recevoir des familles de missionnaires pour des temps de vacances ou de convalescence, pendant lesquelles elles peuvent consulter des médecins spécialistes à l'hôpital missionnaire de Jos tout proche – aussi créé par la SIM – et y recevoir les soins appropriés.

Albert Burkhardt avait choisi une autre option : ramener d'Europe un précepteur particulier pour ses aînées, en l'occurrence Jean Metz.

Mais j'ai entendu certains dire – plutôt à mi-voix – écrit ce dernier, qu'il n'y avait pas place dans la vocation missionnaire pour passer du temps à faire la classe aux enfants de missionnaires. Cependant quand nous avons entendu l'appel de Dieu, faire l'école aux enfants Burkhardt était un des volets de notre vocation. (...) Il m'a été fait la grâce de permettre à cette famille de rester au Tchad et d'y « ouvrir » le champ du Guéra.

Quand il y a plusieurs familles avec des enfants des mêmes âges, ce peut être une solution avantageuse ; l'investissement pour le soutien du précepteur est mieux « rentabilisé », et surtout, la classe, même si elle est peu nombreuse, apporte la dimension sociale nécessaire à la formation de la personnalité des enfants et crée l'émulation entre eux.

Tous les missionnaires n'ont pas accès à cette possibilité. En 1963, Jean et Huguette Metz eux-mêmes laissent en Alsace leurs trois aînés. Cet éloignement « forcé », causé par la priorité accordée au service de Dieu par les parents, ne sera heureusement pas une cause de rejet de la foi par les enfants (cela s'est hélas produit ailleurs). Mais sur le plan affectif et psychologique, la séparation est péniblement vécue par l'un d'eux, de sorte que Jean et Huguette les reprennent au Tchad et au bout de deux ans rentrent définitivement en France.

Une autre famille du Guéra choisit de garder ses enfants en brousse avec elle, et les mit à l'école du village puis au lycée du chef-lieu jusqu'au bac. Par la suite, la vie ne fut pas facile pour plusieurs de ces enfants.

D'autres parents prennent la décision de rentrer en France au moment où leurs enfants deviennent adolescents et ils poursuivent leur ministère en Europe.

Le chapitre des « enfants de missionnaires » a donné bien des soucis et fait couler pas mal d'encre. Étant donnés les problèmes à résoudre dans ce domaine, ne faudrait-il pas imposer aux missionnaires appelés par Dieu pour le servir, de ne pas

avoir d'enfants ? Certainement non ! Mais il faut alors apprendre à compter sur Dieu pour recevoir de sa grâce la bonne solution... et elles sont très diverses, sachons-le⁷.

Des travailleurs parmi d'autres

Les « missionnaires » expatriés ont souvent été cités ci-dessus, mais ils sont bien conscients de n'être que des ouvriers du Seigneur parmi beaucoup d'autres ouvriers africains, « missionnaires » au même titre qu'eux. Jean Metz, en terminant une lettre de nouvelles dans laquelle il parlait des divers ministères exécutés par les envoyés des Assemblées françaises écrivait ceci :

Au terme de cette courte revue où vous ont été présentés nos diverses stations du Tchad, et les noms des missionnaires, nous avons particulièrement à cœur de vous rappeler que les missionnaires eux-mêmes ne sont que quelques rouages auxquels il faut toujours associer dans vos prières ceux qui travaillent avec eux, tant il est bien vrai que dans la grande communion des enfants de Dieu en Christ, les uns ont besoin des autres et inversement. C'est par eux, nos frères africains, que la Parole de Dieu prend corps et vie sur cette terre lointaine. Confions-les avec conviction et amour au Seigneur qui leur a fait la grande grâce de les appeler à Lui comme il l'a fait pour nous.

~ ~ ~

⁷ Jean METZ, texte écrit en 2008.

Les autres stations du Guéra (1956-1968)

Mongo

Le dernier culte de décembre 1956 rassemble soixante-huit personnes dans la chapelle de Mongo (les Metz étaient présents). Marcel Barbezat et Jean ont remarqué que ces croyants représentaient vingt-trois ethnies différentes (sans compter celles de France, de Suisse et de Belgique) !

C'est en 1957 qu'est construite la jolie chapelle de Mongo en forme de croix, toute en briques rouges. Cette même année, Émile Thibaut arrive à Mongo pour remplacer Marcel et Évelyne Barbezat. En effet de graves problèmes de santé obligent Marcel à rentrer en Europe pour une longue période de 1957 à 1960. Ces années-là, c'est donc Émile qui accueille les missionnaires de Moukoulou et de Korbo quand ils viennent chercher le courrier.

Émile Thibaut s'était préparé pour un ministère pastoral en Belgique. Il venait de terminer sa formation à l'*Institut biblique belge* quand on le sollicita pour prendre le relais des Barbezat au Tchad. Fils de mineur, ouvrier spécialisé dans un atelier de garnissage, il savait tout faire de ses mains. Très sociable et d'un naturel calme, il part donc, célibataire, âgé de trente-quatre ans, pour Mongo. Sitôt descendu de l'avion, son premier travail est de creuser un baptistère pour le dimanche suivant ! Il prend le

relais de Marcel dans toutes les activités de la station. Il doit aussi surveiller l'internat ; les élèves disent de lui : *Il a des yeux dans le dos*, car rien ne lui échappe ! Émile risque la mort lorsque le toit d'une chambre de la maison Barbezat s'effondre une nouvelle fois, à grand fracas, sans prévenir ! C'est l'heure de la sieste, il se repose sur son lit. Mais pour quelque raison, il se lève et sort de la case ; à peine dehors, il est rattrapé par le vacarme et le nuage de poussière jailli de toutes les ouvertures de la maison. Il en parlera longtemps et on le comprend ! Ce qu'il préfère c'est accompagner Jean Ratou, l'évangéliste aveugle, dans ses visites des villages alentour. Ils partent à pied, parcourant parfois quarante kilomètres pour atteindre leur objectif. Émile et Ratou se relaient pour la prédication. Émile a du succès quand il embouche sa trompette !

Rentré en Belgique en 1960, Émile Thibaut épouse Solange Goetz, une Lorraine en fin d'études à l'Institut biblique de



Émile et Solange Thibaut.

Bruxelles. En 1961, ils regagnent le Tchad, remontant de Douala au Tchad en 2CV non sans soucis ! Ils ont à peine le temps d'ouvrir leurs valises qu'on les appelle à Korbo où Anne-Marie Probst, une jeune infirmière suisse récemment arrivée au Tchad, est la seule européenne après le départ des

Baar pour raisons de santé. Les Thibaut passent quelques mois avec elle avant de revenir à Mongo jusqu'en décembre 1964.

Jean Ratou est encore enfant quand il est recueilli par les Barbezat. Évelyne lui apprend la lecture en braille, car il est aveugle. Ratou se met à lire et étudier la Bible avec Marcel et bientôt ses dons d'évangéliste et de pasteur deviennent évidents

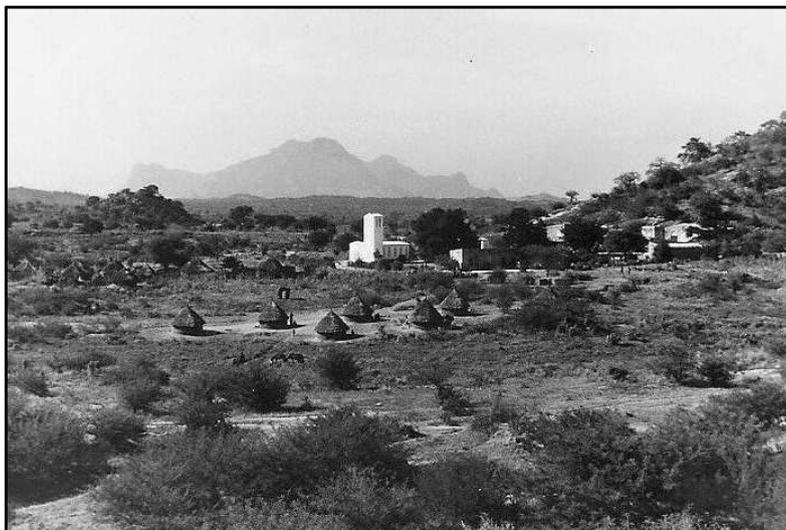
pour tous. Il s'en va en brousse pour visiter les villages environnants, accompagné par un guide, ou parfois seul tellement il connaît bien la piste. Sa sagesse et son engagement pour le Seigneur lui acquièrent rapidement une autorité spirituelle reconnue dans l'Église, dans la ville de Mongo et dans toutes les Assemblées du Guéra. En 1980, il meurt assassiné dans sa maison par un groupe de musulmans fanatiques, à cause du témoignage chrétien qu'il rend courageusement, malgré son handicap, dans cette période politiquement très troublée.

Korbo

À Korbo, Marius et Liliane ont su gagner la confiance des Dangaléat et de leur sultan, et sont bien intégrés dans le village. Marius a mis par écrit la langue dangaléat et a formé les responsables de l'Église qui se développe. Petit à petit des personnes de la région trouvent le Seigneur et dès 1958 un petit groupe de chrétiens se constitue. Quatre tribus différentes sont représentées dans l'Église. Plusieurs Dangaléat sont baptisés. Deux ans plus tard, une jolie chapelle blanche de type alsacien, avec un vrai clocher et un vitrail, surprend le visiteur à son arrivée ! Et aux dernières heures du jour, lorsque les teintes se ravivent, que les collines de l'horizon passent du gris au mauve, que les chaumes de la savane se dorent, Marius sort ses pinceaux et sa boîte de couleurs pour saisir ce moment magique.

Liliane Baar a la responsabilité du dispensaire qui accueille chaque jour de nombreux malades (30 à 150 selon les jours). Elle forme aussi des aides de valeur, comme Marc Kodngargué qui deviendra un très bon infirmier. Il sera aussi par la suite l'ancien le plus estimé dans l'Église de Korbo et il en assumera le rôle de pasteur pendant de longues années.

Mais le besoin de nouveaux collaborateurs expatriés se fait sentir. Un jeune Allemand répond à l'appel de Dieu.

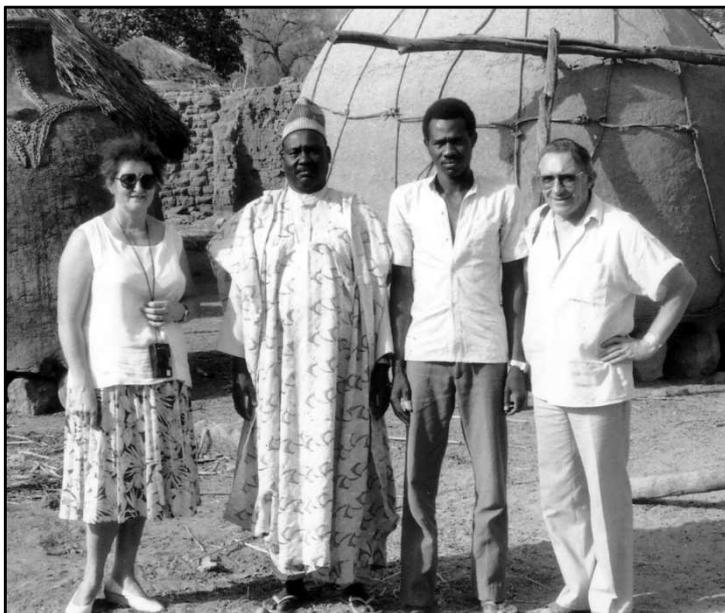


La chapelle de Korbo. À l'horizon, le massif du mont Guéra.

Walter Utermann

Né dans la région de la Ruhr en 1933, il se convertit à l'âge de 15 ans et devient membre de l'Église baptiste de Gevelsberg. Après une formation professionnelle, encouragé par son pasteur, il s'inscrit pour les deux ans de formation à l'Institut biblique de Beatenberg en Suisse. C'est là qu'il rencontre Marius et Liliane Baar venus y présenter leur ministère au Tchad. En Allemagne, il sensibilise plusieurs Églises aux besoins du Tchad, et un comité de soutien se met en place qui prendra le nom de *Evangelische Mission im Tschad* (EMT). En 1959, il rejoint les Baar à Korbo, où il se met à l'apprentissage de l'arabe tchadien tout en travaillant sur les chantiers de la station jusqu'au début de 1963.

Les autres stations du Guéra (1956-1968)



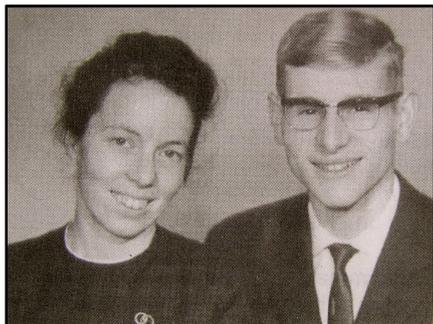
De g. à d., Anne-Marie Utermann, le sultan de Gogmi, son fils (qui deviendra sultan à la mort de son père) et Walter Utermann.

Anne-Marie Probst

Membre de l'Église baptiste de Court, au Jura suisse. Un appel au service pendant une soirée d'évangélisation bouleverse ses plans de vie. Elle quitte l'entreprise familiale et s'engage dans une formation d'infirmière puis de sage-femme. Au cours de ses études, elle croise elle aussi les Baar et décide d'aller seconder Liliane au dispensaire de Korbo. Elle y arrive en février 1961 où elle rencontre Walter Utermann. Walter part en Allemagne pour un temps de congé et revient pour se marier avec Anne-Marie en 1962. Ils ne resteront plus que quelques mois chez les Dangaléat, car de nouvelles perspectives s'ouvrent devant eux dans le sud du Guéra.

Margrit et Linus Käslin

Originaires de Suisse alémanique, ils arrivent jeunes mariés à Korbo en 1965. Linus reprend progressivement le ministère de Marius, et Margrit, infirmière, succède à Liliane au dispensaire.



Linus et Margrit Käslin.

Ils s'adaptent très rapidement au pays et à sa culture et apprennent remarquablement bien l'arabe. Linus qui s'applique à écouter, développe un don pastoral qui est de plus en plus apprécié par les chrétiens tchadiens. Il sait parler à leur cœur.

Gogmi

Au début de l'année 1963, Walter Utermann accompagne Jean Metz à Melfi où l'Église se maintient, composée d'une majorité de fonctionnaires originaires d'Églises du sud du pays. Ils vivent dans un contexte majoritairement musulman et apprécient d'être encouragés par des visites d'autres chrétiens. Leur accueil est chaleureux.

Au bout de quelques jours, Jean a à cœur de « pousser » notre voyage au-delà de Melfi, écrit Walter Utermann. Nous nous arrêtons dans le village de Gogmi, à 25 kilomètres au nord-ouest de Melfi. Gogmi est le principal village des Sokoro, là où demeure le sultan de cette tribu. Lorsque nous exprimons le désir de passer la nuit au milieu d'eux, ce sultan met une case ronde à notre disposition. Son accueil est cordial. Il n'avait probablement jamais eu l'occasion d'offrir un gîte à des Européens. Le lendemain, nous visitons d'autres villages sokoro. La tribu compte huit mille personnes qui n'ont jamais entendu l'Évangile. (...)

Peu après les Utermann doivent partir en Suisse pour la naissance de leur fille Damaris. En accord avec le comité allemand EMT de Gevelsberg, ils reviennent pour s'établir à Gogmi où ils se sentent appelés. Pendant qu'Anne-Marie fait un remplacement au dispensaire de Moukoulou pour quelques mois, Walter reprend les contacts avec Gogmi. *Tout de suite, des rapports amicaux s'établissent avec le sultan qui met un grand terrain à notre disposition. Il est heureux de savoir qu'il y aura bientôt un dispensaire à Gogmi et souhaite que les missionnaires ouvrent aussi une école. Dès que possible, à la fin de l'année 1963, nous y déménageons en famille. (...)*

L'autorisation d'ouverture d'une école est accordée et *grâce à un jeune moniteur et évangéliste, Jacques, que l'école de Moukoulou nous « prête », nous pouvons aller de l'avant. (...) Anne-Marie commence les soins aux malades sous un abri de paille et un fût métallique vide sert de table. Les malades sont nombreux (vingt-cinq en moyenne dès les premiers jours), car l'unique dispensaire de la région se trouve à Melfi, à vingt-cinq kilomètres de piste¹.*

Les soins aux malades, les contacts par l'école et avec les ouvriers sont autant de portails pour l'Évangile. Une équipe d'ouvriers chrétiens de Moukoulou les accompagne pour ce démarrage. De novembre 1964 à 1967, **Georg Leimeroth** (de nationalité allemande, envoyé par le comité de Gevelsberg) travaille aussi à Gogmi avec les Utermann. Pendant ses études à l'Institut biblique de Beatenberg en Suisse, Georg fait des stages dans plusieurs Églises en Suisse. Il sait gagner l'intérêt et le soutien d'Églises et d'amis. Ce sera l'embryon du comité qui formera la branche suisse de la Mission évangélique au Tchad (MET). Après son premier séjour à Gogmi, Georg se marie avec Doris, une infirmière. Ils s'installent à N'Djamena, puis travaillent pendant plusieurs années avec la Mission Unie du Soudan au Nord Cameroun.

À leur retour de congé en 1965, les **Thibaut**, qui ne sont plus indispensables à Mongo avec le retour des Barbezat, rejoignent

¹ Walter et Anne-Marie UTERMANN, texte du 19 août 2008.

Le rosier du désert

aussi les Utermann à Gogmi jusqu'en 1968. Émile prend la responsabilité de l'école.

En 1968, les travaux ont bien avancé : un dispensaire, plusieurs bâtiments scolaires et deux maisons pour les missionnaires occupent la concession de la mission. L'école accueille une centaine d'élèves dont plusieurs vivent sur place dans un petit internat. Une chapelle en paille se remplit chaque dimanche avec quatre-vingt personnes environ, dont une partie de Sokoro. Une piste, aménagée à un kilomètre et demi de la station, permet dès janvier 1967 aux avions du Service missionnaire aérien (MAF) d'apporter du ravitaillement et le courrier depuis la capitale. Le Dr Seymour (du Centre médical de Koumra dans le sud du pays) visite aussi le dispensaire de Gogmi.

~ ~ ~

Moukoulou (1965-1968)

1965

Printemps : Christiane Bouttet et Danielle Gounon sont actives au dispensaire et à l'école. Les Metz continuent l'évangélisation et la formation biblique dans l'Église et pour les responsables. Jean-Pierre et Hélène Bory arrivent pour la première fois au Tchad en avril et commencent à s'initier à la culture locale et à l'arabe tchadien. Georges et Liliane Ertz sont en congé en Alsace. Malheureusement, Christiane doit impérativement rentrer en France en juin, car sa santé est durement éprouvée par le climat et le paludisme. Elle subira des analyses et recevra les soins adéquats à l'hôpital de Tübingen en Allemagne, spécialisé pour le traitement des maladies tropicales. Il lui faudra un an et demi pour retrouver la santé.

Départ de la famille Metz

En septembre 1965, Jean et Huguette Metz quittent définitivement la région du Guéra et s'installent à **Fort-Lamy** afin que leurs enfants puissent poursuivre leur scolarité au collège et au lycée. De la capitale, Jean peut rester assez facilement en contact avec Moukoulou (il reviendra plusieurs fois au cours des vacances scolaires). Huguette trouve rapidement un emploi de secrétaire au Centre culturel de l'ambassade américaine, ce qui

permet à la famille de vivre en ville sans être une charge trop lourde sur le budget de Moukoulou. Riche de son expérience dans l'enseignement en milieu tchadien, Jean arrive à point nommé pour enseigner dès octobre 1965 dans des classes de 6^e et 5^e au Collège évangélique, créé par des missionnaires mennonites qu'il connaît bien. Le collège a ouvert ses portes en octobre 1964 avec 25 élèves¹. Jean assure la direction de l'établissement en 1968-1969 jusqu'à l'arrivée de Charles Gabel. Un internat accueille ceux qui n'ont pas de famille en ville (dix d'entre eux viennent de Moukoulou en 1967). À cause de son expérience, Jean Metz est nommé directeur de l'Enseignement privé protestant au Tchad ; celui-ci comprend les établissements du Guéra, ceux de Fort-Lamy et quelques autres sur des stations de diverses missions évangéliques dans le sud du pays.

Sur le plan ecclésial, Jean Metz s'implique dans les Assemblées chrétiennes au Tchad qui sont en pleine mutation. Il est invité à participer au « Comité national » de l'association culturelle de cette union d'Assemblées et peut dans ce cadre donner des conseils utiles pour son fonctionnement et son rapport avec les Églises elles-mêmes. Il prend aussi la direction d'un grand chantier mis en route par les Assemblées de la ville : la construction de deux bâtiments pour une école primaire sur un terrain très proche du Lycée Éboué. Il a pu acheter les matériaux de construction grâce à une subvention de l'ambassade américaine.

Jean reviendra à Moukoulou aussi souvent qu'il le pourra pendant les vacances scolaires, et dès 1967 assez régulièrement, car l'arrivée de jeunes professeurs français au Collège évangélique lui permet de se libérer de ses cours. En juillet 1966, Raymond Hueber vient enseigner au Collège évangélique en tant que coopérant (service civil de deux ans remplaçant le service militaire français). Trois autres suivent en 1967 : Théo Perz de l'Assemblée de Lille, Jean-Jacques Streng et Roger Lévy d'Alsace. Dans les années suivantes d'autres encore prendront le relais. À côté de leur enseignement, plusieurs de ces coopérants ont à

¹ Rapport de Pierre WIDMER dans *Servir en L'attendant*, n° 181, novembre 1964, p. 1967.

Moukoulou (1965-1968)

cœur de s'impliquer dans les activités des Églises. Ainsi Jean-Jacques Streng prolonge son engagement de deux autres années et son ministère est très apprécié et utile dans les Assemblées chrétiennes de Fort-Lamy.



Le Collège évangélique à Fort-Lamy en 1969.

~ ~ ~

Mais Jean et Huguette laissent évidemment un grand vide à Moukoulou. L'Église, le personnel de la station, les expatriés, se sentent tout à coup orphelins. De leur côté, ce n'est pas de gaieté de cœur que les Metz ont pris cette décision, car ils ont consacré toute l'énergie de leur jeunesse à cette œuvre au Guéra pour laquelle ils se sont sentis appelés par le Seigneur. Dieu a manifestement béni ce travail, non seulement en l'enracinant dans ce grand village, mais en lui donnant un rayonnement tout autour de la montagne, dans toute la tribu Djonkor, et au-delà.

Georges et Liliane Ertz reviennent au Tchad en septembre 1965. Georges reprend aussitôt la direction de l'école et il écrit :

Nous avons fait remettre en état le hangar qui accueille les 135 débutants. (...) Dans les autres classes, partout les tables et les bancs sont insuffisants. Il faudra acheter du bois dès que pos-

sible et en fabriquer de nouveaux. (...) Au total, plus de 420 enfants venant de près de vingt villages différents vivent toute la semaine avec nous. Pussions-nous semer de façon intelligente, prier avec plus de foi et de fidélité ! (...) à l'internat c'est aussi le rush : près de 110 garçons et une dizaine de filles. Le fût de cent litres de mil suffit à peine pour préparer la boule² pour tous. Le réfectoire sert de dortoir ; ceux qui n'ont pas pu payer la caution y dorment sur leur natte. Golo s'occupe avec son calme habituel de la marche matérielle de l'internat. Quelle grâce de l'avoir encore pour une année. Quel internat pourrait fonctionner en France à si peu de frais, avec un seul intendant-surveillant, qui, de plus, est encore élève préparant son CEP ? Jean-Pierre a pris la place de Dany au CM1 qui, elle, remplace Christiane Bouttet au dispensaire. J'ai repris le CM2. Les 50 élèves me paraissent tellement calmes et dociles que c'est une joie de faire la classe. S'il faisait moins chaud la joie serait doublée ! Lorsque Liliane aura repris sa place au dispensaire et Dany à l'école, Jean-Pierre et moi pourrons nous partager la grande classe (l'un le matin, l'autre l'après-midi) pour nous consacrer davantage aux classes bibliques pour les chrétiens, aux sorties dans les villages, aux travaux d'entretien indispensables et... à l'étude de l'arabe³.

Le problème de l'eau devient de plus en plus difficile à résoudre. Le puits, à cent mètres à l'ouest de la station, qui donnait de l'eau (de moins en moins hélas) pour l'internat, le dispensaire et les foyers missionnaires, est définitivement sec. Même la dernière saison des pluies n'a pas renouvelé sa nappe phréatique. On a creusé un nouveau puits derrière le village arabe. Mais il faut maintenant chercher l'eau à un kilomètre et demi, là où s'approvisionnent les villageois des quartiers voisins. Ils ont creusé plusieurs puits dans un vallon argileux où coule parfois

² Le repas habituel des Tchadiens du Sahel est une sorte de porridge fait de mil réduit en farine. Il est présenté sous la forme d'une boule compacte moulée dans une calebasse. Ce mil non assaisonné est accompagné d'une sauce épicée, avec de la viande ou du poisson quand la mère de famille en dispose.

³ Georges ERTZ, lettre dans *Servir en L'attendant*, n° 192, novembre 1965.

un oued. La mission a creusé le sien un peu plus loin encore. L'eau est à six mètres, puis à dix mètres en fin de saison sèche. On a fixé une grosse citerne de 1000 litres sur la remorque du petit Land-Rover à essence qu'Hassane peut conduire depuis qu'il a son permis. Chaque jour, il faut faire un trajet pour alimenter tout le monde, parfois deux quand il y a des travaux en cours. Les maisons missionnaires disposent toutes d'un fût de 180 litres installé en hauteur sur un échafaudage. Et l'eau coule ainsi naturellement à la cuisine et à la douche. D'avril à juin, il faut bien protéger le fût du soleil, sinon l'eau est si chaude que l'on ne peut plus se laver le soir...

À la fin de cette année 1965 le pays est calme, malgré la pression de l'islam de plus en plus manifeste dans les villages. Des nouvelles toujours plus précises indiquent que des troupes de rebelles se préparent à la guerre à la frontière du Soudan au nord d'Abéché. Le gouvernement vient de réduire de 30 % l'aide attribuée aux écoles, ce qui touche aussi celle de Moukoulou. Par contre, les impôts augmentent et les taxes sur les voitures sont doublées...

Linus et Margrit Käslin, bien installés à Korbo, se préparent à prendre la relève des Baar, car la santé de Liliane est sérieusement éprouvée par le climat. Le 30 décembre, la rencontre annuelle de tous les missionnaires du Guéra rassemble seize adultes plus les enfants. Un moment d'échanges de nouvelles, et de réflexion commune. Tous sont heureux de se revoir.

1966

Le 20 janvier est une journée historique pour les Églises du Guéra, dix-huit ans après l'arrivée des premiers missionnaires. Sur la suggestion des expatriés, elles ont délégué à Mongo des responsables de chaque assemblée pour une première rencontre des responsables tchadiens du Guéra. Georg Leimeroth en a transporté deux depuis Gogmi. Deux voitures sont parties de Moukoulou, avec deux responsables de l'Église de ce village, deux autres de « derrière la montagne » (représentant les petits groupes de Djerkatché, Morgué, Ambazira, Bitkine), et deux de Korbo, pour se rendre à Mongo. Jean Ratou a préparé le pro-

gramme de la journée. Plusieurs frères s'expriment avec sagesse et maturité dans les exposés et les discussions. La décision est prise de réunir une convention de l'ensemble des croyants du Guéra à Korbo le samedi 30 avril et le dimanche 1^{er} mai. Les missionnaires-chauffeurs ont assisté à cette rencontre sans intervenir et ils sont revenus très encouragés par la qualité et l'esprit de cette rencontre.

Yvette Plasse, de l'Assemblée de Villefranche-sur-Saône, vient en mars comme volontaire pour un an à Moukoulou. Elle s'occupe principalement des enfants des missionnaires et se fait apprécier par sa gentillesse et sa discrétion.

Hélène et Jean-Pierre Bory ont décidé de rester à Moukoulou pour attendre la naissance de leur deuxième enfant. Dans la nuit du 11 avril, le bébé s'annonce et vers le matin, Georges part à Mongo chercher le médecin militaire qui s'y trouve en ce moment. Dany s'efforce de calmer la maman pour que le bébé attende le retour de Georges et du médecin... Mais tout se passe vite et bien, et le docteur arrive pour constater que maman et bébé sont en pleine forme. Des quatre accouchements d'Hélène, celui-ci fut le plus facile, sous le toit de paille. Dans la matinée, un long défilé de femmes de l'Église s'annonce soudain à la porte de la case en chantant des cantiques, chacune avec une jarre de quinze à vingt litres d'eau sur l'épaule. Elles étaient parties de nuit, dès l'annonce de la naissance prochaine, pour chercher au puits cette eau si rare et si précieuse. C'est la coutume au village d'apporter de l'eau pour les ablutions de l'accouchée. Hélène, toute émue, les accueille et Laurence passe de bras en bras à la joie de toutes ces femmes, qui sont aussi des mamans.

En septembre, Jean-Pierre souffre d'une hépatite qui n'en finit pas. Des « vieux » du village viennent s'asseoir en demi-cercle devant la porte de la case. Hélène a l'impression qu'ils sont là en attendant son dernier souffle ; mais non, ils viennent simplement manifester leur sympathie. Finalement, il est évacué vers l'hôpital de Fort-Lamy. Il se souvient de la moustiquaire qu'on lui a fournie avec des trous grands comme des roues de vélo. Mais ce n'est pas grave, lui explique-t-on ; en effet, tous les quatre ou cinq jours, un camion-pompe passe devant la façade et par la fenêtre grande

ouverte, au moyen d'une sorte de lance à incendie, remplit toute la chambre d'un épais brouillard de DDT. Les moustiques ne survivent pas et les malades ferment les yeux et se bouchent le nez. Il se souvient aussi de son voisin de lit, un père catholique, très jovial mais contusionné sur tout le corps, qui racontait avec force gestes, comment dans sa 2 CV, il avait dû s'arrêter devant un troupeau d'éléphants ; et comment, par malheur, un vieux mâle distrait avait reculé et s'était assis sur son capot...

Service missionnaire aérien

Cette année-là, le Service missionnaire aérien (MAF⁴) s'installe au Tchad et construit à l'aéroport de Fort-Lamy un hangar spécialement élevé pour la maintenance de ses deux avions : l'un des deux appareils est un hydravion haut perché sur ses flotteurs, destiné aux missions travaillant sur le lac Tchad. Lors de la séance d'inauguration, les pilotes font des démonstrations de voltige au-dessus du Chari et une foule impressionnante (5 à 7000 personnes) retient son souffle quand les avions passent au ras de l'eau sous le pont de Chagoua. La MAF propose ses services aux missions à un prix très abordable. Et les pilotes font tout ce qu'ils peuvent pour rendre des services aux Églises et aux missionnaires isolés en brousse, transmettant du courrier, apportant des vivres frais, modifiant leurs plans de vol pour transporter un pasteur tchadien, un malade ou un visiteur... Avant d'être des mécaniciens ou des pilotes, ce sont des missionnaires préoccupés du progrès des Églises.

⁴ MAF : *Mission Aviation Fellowship* (en français : Service missionnaire aérien), est une association créée au Royaume-Uni à la fin de la dernière guerre par des pilotes chrétiens de la RAF désireux de mettre leurs compétences au service de Dieu, puis aux États-Unis quelques mois plus tard. Leur premier avion fut mis en service en 1946. L'objectif de la MAF est de se mettre à la disposition des missions dans des pays où le relief et les distances rendent le transport aérien indispensable. Elle intervient lors de catastrophes : elle assure en 2010 des transports de secours en Haïti (tremblement de terre) ; et, en Indonésie, après le tsunami de 2005, elle fut la première association humanitaire à intervenir (1114 vols pour transporter 176 000 tonnes de vivres). Au Tchad, la MAF a en général deux avions en service.

Le rosier du désert

Les stations de Moukoulou, Korbo et Gogmi, si isolées au centre du Tchad, sont particulièrement intéressées par le service de la MAF. Encore faut-il qu'un avion puisse y atterrir !



À droite, John Duker, le premier pilote de la MAF au Tchad lors de la journée d'inauguration au bord du Chari.

Un pilote vient à Moukoulou et explore la brousse environnante avec Jean-Pierre pour voir où il serait possible d'aménager une piste assez proche de la station. Les possibilités sont restreintes : en s'éloignant de la montagne on est vite dans la plaine argileuse et donc impraticable en saison des pluies. Et s'approcher trop près de la montagne est dangereux. Un seul endroit conviendrait à un kilomètre de la station sur le piémont du Guéra : une étendue presque plane mesurant 600 mètres, mais en pente, et fermée au bas par un énorme rocher de quinze mètres de hauteur. Du côté Nord, il y a beaucoup d'arbres et des ravins creusés par l'eau depuis le flanc abrupt de la montagne

Moukoulou (1965-1968)

qui se trouve à mille cinq cents mètres de distance. Cela mobilisera pendant plusieurs semaines Georges et Jean-Pierre et une équipe d'une dizaine d'ouvriers pour combler les saignées creusées par l'eau et détourner ces ruisseaux intermittents, débarrasser la piste de tous ses cailloux, des termitières et des épineux, couper des arbres et arracher les souches, amener des camions de terre sablonneuse (le vieil Hotchkiss y rend ses derniers services...). Le sol formé d'alluvions graveleux est dur et ne se transforme pas en boue même s'il est très mouillé. Dès 1967, l'avion peut atterrir en toutes saisons, mais toujours à la montée, en direction de la montagne, d'où que vienne le vent ; et il décolle toujours dans le sens de la descente... Heureusement, les pilotes de la MAF sont des as du manche à balai et ils ont une bonne expérience de ces terrains de brousse acrobatiques. Tout à coup, Moukoulou est plus proche du reste du monde ! Davantage de visites, des légumes frais et du courrier plus souvent, la possibilité d'évacuations sanitaires. Le Dr Seymour peut planifier aussi des visites au dispensaire.



Atterrissage sur la piste de Moukoulou. Le paysage du Guéra en saison des pluies ne ressemble pas à celui de la saison sèche !

Christiane Bouttet a lentement retrouvé ses forces en France et elle revient au Tchad en octobre 1966. Danièle Gounon et Liliane Ertz continuent leur service à l'école et au dispensaire.

Fort-Lamy

Les 29 et 30 mars, l'Entente (EEMET⁵) tient sa réunion annuelle à Fort-Lamy. Au Tchad, l'Entente est une rencontre où presque toutes les missions et les unions d'Églises évangéliques envoient des délégués. On y débat de nombreuses questions qui intéressent l'ensemble des Églises. Une semaine de prière nationale a été mise en place l'année précédente (sur le modèle de celle de l'Alliance évangélique mondiale) et cette expérience est reconduite en 1967.

Korbo



Marius et Liliane Baar.

Marius et Liliane Baar quittent Korbo et rentrent définitivement en France à cause de la santé de Liliane. Ils reviendront pour un court séjour de quelques mois en 1968, puis pour de brèves visites. Linus et Margrit Käslin assurent la relève dans l'Église et au dispensaire.

Mongo

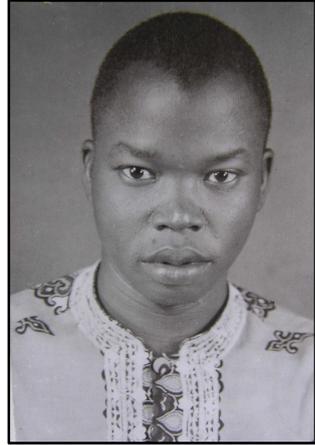
Marcel et Évelyne Barbezat sont fidèles à Mongo malgré les problèmes de santé de Marcel. Jacquot de Smidt, un jeune Belge, est là depuis quelques mois : il a décidé de consacrer deux ans (de 1966 à 1968) à un service pratique en mission et c'est une grande aide pour Marcel.

⁵ EEMET : Entente des Églises et missions évangéliques au Tchad. En 1967, elle regroupe l'ensemble des missions et Églises évangéliques représentées au Tchad, sauf les Églises baptistes (fondamentalistes d'origine américaine) et quelques petits mouvements pentecôtistes et charismatiques.

1967

En mars, Golo, qui a réussi son CEP, est emmené par Jean-Pierre et Hélène Bory à Koumra où il suivra une formation d'infirmier auprès du Dr Seymour. Elle durera cinq ans. Durant cette période, la mission s'engage à n'envoyer ni argent, ni cadeau à l'élève infirmier qui s'habitue ainsi à ne dépendre que de l'Église tchadienne qui l'envoie.

L'Église apprend aussi à assumer sa responsabilité spirituelle et matérielle vis-à-vis de l'étudiant : une bonne manière de préparer le moment où le dispensaire devra fonctionner entièrement sous la responsabilité de l'Église. Sur le plan technique, la formation est de haut niveau et adaptée aux conditions du pays : l'infirmier qui sort de Koumra est une sorte de médecin de brousse, capable de poser un diagnostic, de se servir d'un microscope, de pratiquer la petite chirurgie, etc.



Golo Abel, qui deviendra l'infirmier chef du dispensaire de Moukoulou, puis de celui de Bitkine.

On en attendait 110, mais ils sont plus de 200 chrétiens de tout le Guéra à se retrouver comme prévu le 1^{er} mai à Korbo pour une première convention chrétienne organisée par les Églises. Réunion le samedi après-midi, repas jusqu'à 21 heures, puis chants et témoignages. Les expatriés exténués se retirent à minuit, mais les Tchadiens chantent encore jusqu'à 1 heure et demie tant la joie fraternelle est grande.

Les récoltes de mil ont pâti des faibles pluies de l'été 1966, et les greniers se vident rapidement. La soudure avec la récolte de 1967 sera dure pour les gens des villages. Les commerçants

usuriers feront de bonnes affaires en revendant très cher le mil qu'ils ont acheté en quantité l'an dernier. Ils en prêteront aussi au taux de 100 % : un sac prêté en juin contre deux rendus à la prochaine récolte. Les agriculteurs seront ainsi encore plus dépendants.

~ ~ ~

Les pluies tombent abondamment fin mai, beaucoup plus tôt que d'habitude. En quelques jours les champs et la brousse verdissent, se couvrent d'un tapis de gazon qui modifie complètement le paysage. C'est aussi le temps où se réveillent toutes sortes d'animaux. Dès qu'un oued coule, des milliers de poissons sortent du sable où ils avaient hiberné pendant neuf mois de sécheresse. Et les moustiques repartent à l'attaque.

Il y a aussi les colonies de millions et de millions de chenilles qui avancent inéluctablement de vingt ou trente centimètres à la minute, en une armée très ordonnée : dans les champs, devant l'envahisseur, le sol est vert de l'herbe toute neuve ; quand les dernières retardataires s'en vont, la terre est nue, brune ; il ne reste pas un brin d'herbe.

Et puis apparaissent les termites ; elles s'envolent pour leur vol nuptial quand la nuit tombe après la première pluie. Elles sont pourvues, pour cette sortie unique, d'ailes diaphanes qu'elles déploient lentement. De chaque case, les villageois sortent avec des torches en tiges de mil à la main et une lampe à pétrole. Ils mettent le feu aux tiges de mil qu'ils agitent dans l'essaim d'insectes attirés par la lumière de la lampe. Avec un léger grésillement leurs ailes brûlent et les termites redeviennent piétonnes. Il suffit alors de les ramasser à la pelle. Grillées à la poêle, elles fournissent un excellent plat pour accompagner la boule. Une toute petite compensation pour tous les dégâts qu'elles causent aux cases toute l'année...

Et il y a les vols de criquets. Ils se sont reproduits par millions dans les steppes désertiques du Nord. Puis ils migrent tout à coup vers le Sud, vers les champs de mil ou d'arachides des agriculteurs, ou vers les plaines herbeuses des bergers arabes à la latitude du Guéra. Quand l'essaim se pose, ils sont des cen-

taines de millions, on entend une sorte de grésillement dans les arbres qu'ils ont investis. Ils dévorent tout ce qui est vert, herbes, feuilles des buissons, des plants de mil et des touffes d'arachides. En une heure, ils sont rassasiés, mais il ne reste rien. Le lendemain, ils repartent sévir ailleurs⁶.



*Un grand quartier rassemble ici plus d'une vingtaine de concessions.
Fin juillet, lorsque le mil a poussé, tout est vert.
Aux abords des villages, le moindre lopin de terre est cultivé
et les champs de mil enserrrent les habitations.*

À la première pluie et au crépuscule, les crapauds aussi sortent on ne sait d'où et montent par milliers sur la dalle où ils plongent dans la mare qui vient de se remplir et qu'ils connaissent on ne sait comment. Et là, ils pondent de longues chaînes d'œufs, petites perles blanchâtres translucides ; la mare en est entièrement couverte. Ils ne doivent pas être comestibles, car personne ne les dérange ! Tous se surpassent pour coasser leur

⁶ Le criquet voyageur pond une soixantaine d'œufs dans le sable humide. Les larves sortent et grandissent, et se déplacent en armées, parcourant jusqu'à deux kilomètres par jour. Puis elles muent et volent en essaim jusqu'à 100 kilomètres en une journée.

plaisir avec une stridence insupportable. Quand ils ont achevé leur ponte, ils redescendent du rocher droit devant eux et entrent dans les maisons qui se trouvent sur leur passage. C'est exactement, littéralement, la deuxième plaie d'Égypte : *les grenouilles pénétreront dans ton palais, dans ta chambre à coucher, sur ton lit et dans toutes les maisons de tes hauts fonctionnaires, de tes sujets, dans tes fours et tes pétrins* (Exode 7.28). On ne peut marcher sans en écraser ou glisser dessus. On en trouve partout. Lorsque ces hordes de batraciens pustuleux envahissent la case d'Hélène, c'est à grands coups de pelle qu'ils en ressortent.

La femme qui retenait la pluie

Cette année-là, dès les grandes pluies de mai, les agriculteurs sèment le mil et les arachides. Mais juin est désespérément sec ; à peine quelques gouttes en juillet. Les plantations ont jauni, le mil est maigre pour la deuxième année consécutive. Il faudra semer à nouveau si la pluie vient. Mais elle ne vient pas. La colère gronde au village. Les « vieux du margai » font les sacrifices coutumiers, les femmes préparent le *mérissé* (alcool de mil) pour les cérémonies, mais rien n'y fait. Quelqu'un retient la pluie. Une foule s'assemble pour aller chercher Guésoué, dont la famille, c'est bien connu, retient la pluie chaque année sous sa pierre à mil. Les années précédentes, les sorciers s'emparaient d'elle, saccageaient sa case, la battaient si violemment, qu'une fois, enceinte, elle avait perdu son bébé. Et son beau-père avait été tué par la foule. Guésoué, qui s'était convertie à Jésus l'an dernier, se réfugie chez les chrétiens. Entraînée par les sorciers animistes, la populace ivre de *mérissé* et de colère envahit le dispensaire et les cases des chrétiens qui sont bastonnés parce que la femme est introuvable. Georges Ertz, Guésoué et son mari Bakoro se sont rendus chez le sultan pour lui expliquer le problème. Kabira, craignant que la situation ne dégénère, se borne à ordonner d'attendre la venue du sous-préfet qui tranchera. Ce dernier prend parti pour les animistes, accuse les missionnaires d'être la cause de ces désordres et remet la femme au chef de terre. Guésoué est attachée à l'arbre du margai et les incantations recommencent. En soirée le ciel se couvre et une

violente tornade traverse le village ; il pleut, l'eau ruisselle de partout. Quel triomphe pour le margai ! Pourquoi ? Guésoué quitte le village le lendemain.

Elle y revient un peu plus tard et tient bon dans sa foi. L'année suivante, quand la pluie ne tombe pas, elle reste tranquillement dans sa case ; les « vieux du margai » viennent l'y chercher mais ne l'inquiètent pas. Finalement l'Évangile, qui l'a libérée de la peur, a eu le dernier mot !

Dieu agit parfois de manière surprenante. Un jour une femme de derrière la montagne se présente à la mission en disant : « J'ai vu un ange dans un rêve et il m'a dit de venir à la mission pour croire en Jésus. » Et effectivement, cette femme croit en Jésus après qu'un des anciens de l'Église lui ait expliqué les premiers éléments de la Bonne Nouvelle de Jésus. Et elle reste fidèle dans les années suivantes au milieu de bien des difficultés.

~ ~ ~

En fin de saison sèche (mai-juin) le prix du mil et des arachides est trop élevé pour les cultivateurs démunis et les gens des villages. *Grâce à la réserve de mil que nous avons pu constituer par le moyen des dons d'amis ou d'Assemblées et de la dîme de chrétiens de Moukoulou, l'Église peut venir en aide à ceux qui sont dans le besoin. En leur nom, nous disons un chaleureux merci à tous ces donateurs (G.E.).* Mais ce n'est qu'une goutte d'eau à l'échelon du Tchad et même du Guéra.

Les puits s'assèchent partout. C'est le cas à Moukoulou. Les femmes partent chercher de l'eau dès quatre heures du matin ; elles placent leur jarre près du puits, ensuite elles attendent leur tour pendant des heures. À Korbo, le puits près de la station semble devenir de plus en plus salé, il faut en creuser un autre à quatre kilomètres du village. À Gogmi, la sécheresse se fait aussi sentir, la source sur la colline a tari, et le nouveau point d'eau est à six kilomètres.

Juin 1967

Les finances de Moukoulou sont au plus bas. Georges Ertz écrit (en juin 1967) :

Le rosier du désert

Il y a deux semaines j'étais à Fort-Lamy pour faire les indispensables achats avant la saison des pluies. Pour nous : farine, sucre, riz, etc. (...) et surtout le carburant : pétrole, essence, gas-oil, pour les six mois à venir. La subvention pour l'école arrive en général au mois de mai et cela nous permet de payer ces gros achats. Cette année, nous avons un découvert qu'il a d'abord fallu combler et le reste ne suffisait plus pour tout payer. Pour la facture de carburant, la coquette somme de 4 000 F (anciens francs français) est nécessaire ; notre fournisseur nous faisait toujours de longs crédits, mais comme il est lui-même endetté, il a exigé le paiement immédiat. (...) D'après nos livres de comptes, les entrées (les dons) ont diminué cette année et les frais ici ont augmenté. Le pouvoir d'achat de nos employés a baissé malgré les augmentations de salaire (le prix du mil a plus que doublé cette année). Et il y a quelques mécontentements. (...) Les entrées suffisent pour la marche normale de la station, mais dès qu'il y a des dépenses exceptionnelles : impôts, assurances, travaux, gros achats, il y a déséquilibre. Il a fallu avant le départ de Jean-Pierre construire une annexe au dispensaire pour installer une officine de vente de médicaments. Le faible bénéfice sur leur vente devrait permettre de salarier un vendeur, de sorte que cette activité s'autofinance. Nous avons ajouté une case en terre à la maison de l'évangéliste ; puis une seconde qui sera le local d'agriculture. Ce sera le quartier général de l'action rurale. Il y sera entreposé des produits insecticides contre les termites (pour protéger les cases des villageois) et du pétrole destinés à la vente. La construction de la piste d'atterrissage pour les avions de la MAF a représenté un gros investissement malgré le don spécial et important d'un ami de la mission. Je dois attendre les virements de fin ou de début de mois pour pouvoir payer les employés. (...)
(G.E.⁷)

Georges souhaiterait ouvrir une classe préparatoire à l'autre bout du village. Les tournées médicales et d'évangélisation coûtent cher en gas-oil. Georges s'interroge :

⁷ Georges ERTZ, courrier dans *Servir en L'attendant*, n° 215, septembre 1967.

Peut-on continuer à étendre le travail ou faut-il se limiter faute d'argent ? Pourtant aucune grande dépense n'est engagée sans mûre réflexion et sans avoir prié. Que le Seigneur nous dirige dans nos décisions et qu'il vous montre ce que vous pourrez faire pour nous aider. (...) L'école constitue le gros chapitre des dépenses, mais c'est une activité capitale pour l'évangélisation et la formation de futurs responsables. Les subventions de l'État tchadien n'ont pas augmenté malgré l'extension du travail ; elles ont plutôt été sensiblement réduites. Heureusement le ravitaillement des foyers missionnaires est fortement aidé par l'envoi de colis alimentaires, comme l'est le budget du dispensaire par les colis de médicaments. (G.E.⁸)

Les colis arrivent toujours fidèlement de Villefranche-sur-Saône (200 cette année-là) et surtout de Strasbourg : l'équipe de Jean-Paul Kempf en a préparé et envoyé 800 en 1966. Essentiellement des échantillons médicaux et des tissus pour pansements sans lesquels les soins ne pourraient pas être donnés au dispensaire. Ils contiennent aussi des denrées alimentaires très appréciées ! Quelques colis viennent aussi d'amis de la mission ou de parents. Ce travail caché ne fait pas de bruit mais il est d'une valeur inestimable pour les expatriés. Les cartons qui arrivent vers Noël réservent souvent d'agréables extras qui font plaisir à tout le monde.

Juillet 1967

Les routes sont fermées, mais Jean Metz vient de Fort-Lamy par *Air France* jusqu'à Mongo pour participer au camp de jeunes à Moukoulou à la grande joie de la famille Ertz et de Christiane Bouttet (les Bory sont en France). Il en profite pour faire quelques travaux nécessaires dans les maisons.

Georges Ertz écrit :

Du 17 au 23 juillet, nous avons à Moukoulou le cours biblique. Nous avons gardé la même formule que l'année dernière. Sur quarante participants, la moitié étaient de l'extérieur, logés et

⁸ Georges ERTZ, *op. cit.*

Le rosier du désert

nourris à l'internat ; les participants de Moukoulou ne prenaient que le repas de midi. Comme tous étaient de grands élèves ou d'anciens élèves, on se connaissait, ils connaissaient les lieux. Comme thème, nous avons choisi la vie de Paul et les voyages missionnaires. Des questionnaires distribués la veille permettaient de lire les textes et de réfléchir aux questions. La propagation de l'Évangile et la constitution des Églises ont suscité beaucoup d'intérêt.



Moment d'étude biblique pendant le camp d'été.

L'après-midi était consacré à des causeries sur divers sujets : hygiène par Mademoiselle Bouttet ; amélioration des cultures par Monsieur Maléjac⁹ du Service agricole ; rôle de l'infirmier chrétien, par le Dr Seymour ; botanique : les arbres de la

⁹ M. Maléjac était un Français envoyé par le BDPA, le Bureau du développement de la production agricole. Fondé après la Seconde Guerre mondiale à l'initiative de deux ministres de l'outre-mer, Jean Letourneau et François Mitterrand, le BDPA était un organisme public français dépendant du Ministère de l'Agriculture chargé de développer la production agricole en Afrique et à Madagascar. M. Maléjac essayait de promouvoir la culture des légumes et la plantation d'arbres fruitiers (en particulier de manguiers) le long de l'oued de Bitkine.

brousse et leur utilisation, par Jean Metz. Le soir, nous traitions les nombreuses questions d'ordre éthique. Le dernier jour, nous avons fait un examen qui nous a permis de nous entretenir avec chaque campeur.

Notre joie fut grande de voir que depuis le dernier camp plusieurs avaient pris une décision, notamment à l'internat de Mongo ou au Collège évangélique. Plusieurs de nos grands élèves ont fait le pas décisif durant le camp : six d'entre eux étaient du même quartier et ont été invités par un jeune collégien. Certains grands de Tjerkatché prennent des responsabilités dans leur assemblée. Prions pour qu'ils grandissent dans la foi.

Un camp similaire se tient à Mongo à la même période.

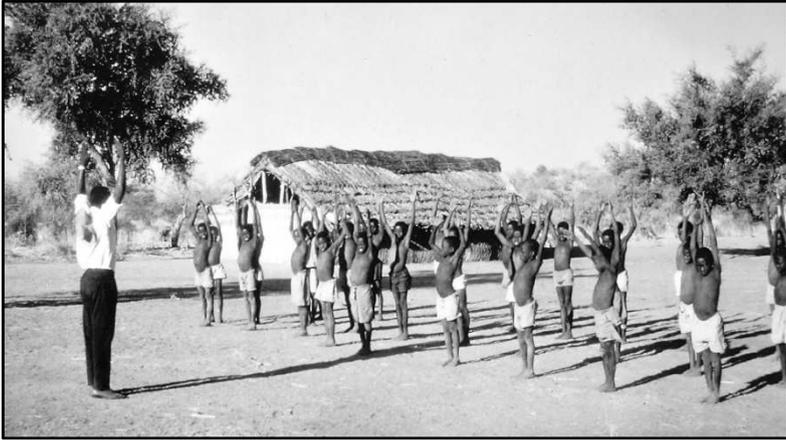
Dans une semaine, Christiane Bouttet ira à Koumra où elle passera un mois à l'hôpital missionnaire du Dr Seymour pour se perfectionner. Pendant ce temps, ma femme (Liliane) la remplacera au dispensaire.

Durant ce mois, nous voulons aussi nous attaquer à l'allongement de notre piste d'atterrissage qui est un peu juste. Un cours pédagogique pour nos moniteurs est également prévu. Nous confions à vos prières le projet d'ouverture de deux écoles de brousse ainsi que les jeunes moniteurs. (...) Les chrétiens de la région du Guéra sont désireux de prendre davantage de responsabilités dans l'évangélisation de leur pays¹⁰.

Grâce à l'avion missionnaire qui se pose à Moukoulou même, Jean repart à Fort-Lamy fin juillet, en pleine saison humide, accompagné d'Ati Outou, un moniteur qui a reçu une bourse pour faire un stage de perfectionnement à Cotonou (Bénin).

À Moukoulou, le cours de moniteurs de trois semaines se termine le 23 septembre. Trois nouveaux moniteurs sont engagés dont un pour Gogmi. Les deux autres vont ouvrir une classe de débutants dans un autre quartier de Moukoulou à trois kilomètres de la station et une école en brousse à vingt kilomètres.

¹⁰ Lettre de Georges ERTZ du 1^{er} août 1967, *Servir en L'attendant*, n° 216, octobre 1967.



Cours préparatoire dans l'école de brousse de Boubou.

Christiane Bouttet, de retour de Koumra, commence à réorganiser le dispensaire avec de nouvelles méthodes. C'est un travail important et urgent. Elle engage deux élèves infirmiers (élèves sortants de l'école) pour leur donner une formation plus sérieuse que celle des premiers. *Comme le nombre des malades augmente, les anciens de l'Église ont nommé trois frères responsables du témoignage évangélique auprès des malades ; ils en partageront la charge avec les infirmiers et les missionnaires. Ainsi les hospitalisés seront visités régulièrement*¹¹. Danielle Gounon revient de France en octobre et rejoint Moukoulou avec l'avion de la MAF. Que de fatigues évitées avec ce transport à domicile ! En la revoyant, une vieille grand-mère dont Dany s'occupe, la serre contre elle, tout émue, en disant : « *Chaque nuit tu étais là à côté de mon lit.* » D'autres, en la regardant regrettent qu'elle n'ait pas pris quelques kilos de plus... et ramené aussi un mari ! Hélas quelques semaines plus tard, Dany souffrira d'une mauvaise dysenterie amibienne et il lui faudra plusieurs semaines pour s'en remettre.

¹¹ *Lettre circulaire de la Mission évangélique du Guéra, novembre 1967.*

Korbo

Une nouvelle bien triste nous est parvenue de Korbo. Le petit Christophe Käslin est mort le dix-sept septembre 1967 (il avait deux ans). Il était dans la voiture avec son papa. Tandis que les Tchadiens poussaient l'auto dans une petite pente (démarreur en panne), l'enfant s'est appuyé contre la portière qui s'est ouverte inopinément. Christophe a été projeté au dehors et le choc lui a été fatal. On comprend la douleur du père, celle de la mère, ainsi que celle de tous les chrétiens indigènes et des missionnaires...

L'ensevelissement a lieu à Korbo le lendemain. L'équipe de Moukoulou est présente, ainsi que beaucoup de gens du village, et des Arabes qui ont été soignés au dispensaire. *Le sultan lui-même est présent : « le petit Christophe n'était pas un étranger, dit-il, il commençait à parler le dangaléat et l'arabe¹²»*. Les Käslin passent quelques jours à Moukoulou dans la case des Bory. Linus et Margrit sont exemplaires par leur attitude sereine et paisible dans un moment de si grande souffrance. Il leur reste Claudia qui a juste un an ; par la suite ils auront encore trois filles.

Gogmi

Le 14 novembre 1967, Émile Thibaut va à Melfi chercher le courrier apporté par un avion militaire. Le pilote l'informe à cette occasion de la présence d'une troupe de 400 hommes armés d'une cinquantaine de fusils et de lances parcourant la région. Un télégramme de Fort-Lamy confirme la nouvelle. Deux jours plus tard, ces rebelles (ou bandits) arrivent au village de Gogmi où ils brûlent une cinquantaine de cases et cherchent le sultan pour le tuer. Ce dernier s'est caché dans la brousse. Les rebelles viennent alors à la station pour le chercher. Ils tirent quelques coups de feu. Plusieurs s'approchent de la maison où sont réunis les missionnaires... en les saluant poliment et en disant : « la paix soit sur vous ! » Ils demandent si le sultan est

¹² Marc ERNST, *Servir en L'attendant*, n° 217, novembre 1967.

chez eux, puis réclament des médicaments mais ne menacent pas les expatriés¹³.

Moukoulou, Noël 1967

La chapelle n'arrive plus à contenir tous ceux qui viennent pour la rencontre du 24 décembre afin d'entendre les chants et les récitations (en trois langues), puis le message de Noël. La fête se déroule derrière le bâtiment, sur les rochers. Les femmes chrétiennes ont préparé la boule de mil et de grandes quantités de beignets et de thé. Les enfants de l'internat, tous les chrétiens et bien des gens du village sont là, « une foule immense » selon Georges Ertz. Jean, ses trois garçons et trois professeurs coopérants du Collège évangélique ont pu venir rejoindre l'équipe de Moukoulou pour cette fête et pour participer à l'assemblée générale de la Mission évangélique du Guéra¹⁴.

Cette assemblée générale se déroule les 28 et 29 décembre 1967. Tous les missionnaires du Guéra se retrouvent à Mongo. Le thème des études est l'Église et sa mission. Ils sont conscients que l'Église du Guéra sort de l'enfance et qu'il est temps de lui remettre la responsabilité de direction de façon qu'elle puisse continuer de se développer même si les missionnaires doivent partir. Car le temps semble court tout à coup. La situation politique est confuse. Deux semaines de formation pour les anciens sont programmées à Bitkine pour le temps de Pâques 1968 ; ce sera aussi une période de travaux pratiques pour remettre un toit sur l'une des maisons de la colline que l'Église pourra utiliser comme Centre biblique pour des camps ou des cours de formation.

Printemps 1968

Les tournées médicales continuent régulièrement en brousse, et les chrétiens de Moukoulou se rendent tous les vendredis dans des villages proches pour parler de Jésus-Christ. Les cultes sont fidèlement tenus à Bitkine par des chrétiens de Moukoulou et de

¹³ Courrier dans *Servir en L'attendant*, n° 220, février 1968.

¹⁴ Créée en 1962. Voir « Annexe » en fin de volume.

Moukoulou (1965-1968)

Korbo. Georges Ertz et Christiane Bouttet pensent à louer une boutique dans Bitkine, ouverte le samedi jour de marché. On y vendrait des médicaments, comme à Moukoulou, et des Bibles. Et une petite bibliothèque attirerait beaucoup de jeunes désœuvrés qui sont toujours en quête de lectures. Faudrait-il réhabiliter une des maisons de Bitkine dans ce but ? Cela permettrait de passer au moins le week-end à Bitkine avec l'Église. Faute d'entretien, plusieurs toits se sont effondrés mais les murs tiennent bon. On évoque un cours de dactylographie-comptabilité, le travail du bois, du cuir, l'agriculture... Les missionnaires interpellés par les besoins en évolution de la population du Guéra ne sont pas à court d'idées, mais c'est le temps, le personnel et parfois les fonds qui freinent ces projets.



*Station missionnaire de Moukoulou : au centre en bas, le quartier des chrétiens entourant la chapelle ; en bas à droite, les neuf cases d'hospitalisation et le dispensaire à gauche caché par des arbres ; en dessus, les trois bâtiments scolaires (deux grands recouverts de tôles et un de paille) ; au-dessus, l'internat (le plus grand des bâtiments).
À gauche en haut : les maisons des missionnaires.*

Avec les infirmiers, nous avons pensé que c'était urgent d'enseigner l'hygiène aux gens du village. Mais pour cela il faut qu'ils soient eux-mêmes formés dans ce domaine. Le moment le plus propice est celui de la grande chaleur où chacun s'assied sous le grand arbre du quartier en faisant un petit travail : tresser une natte, filer du coton... Vous seriez étonnés des sujets traités et de leurs applications pratiques : comment construire un WC dans les concessions, pourquoi porter des chaussures (à cause des parasites, des épines, des cailloux qui abîment les orteils), comment apprendre aux femmes à faire la bouillie « au lait d'arachides » (équilibre des éléments nutritifs), à couvrir les restes de nourriture¹⁵...

Agriculture

En 1967, lors de la rencontre de l'EEMET, Jean-Pierre Bory a rencontré à Fort-Lamy Peter Batchelor, un missionnaire anglais, ingénieur agronome, qui travaille depuis plusieurs années au Nigeria où il a développé un programme qu'il a appelé « *Faith and Farm* » (la foi et la ferme) : sa vision est de contribuer au progrès des méthodes agricoles en même temps qu'à celui des Églises. Il apprend aux chrétiens comment cultiver leurs champs de façon plus rationnelle pour un meilleur rendement, à être des modèles enviables pour les autres villageois, pour ensuite leur proposer leur aide en témoignant de l'amour de Jésus. Peter Batchelor n'offre sa collaboration que lorsque l'Église locale est volontaire pour étudier et mettre en pratique ces nouvelles façons de travailler, et qu'elle est décidée à faire cela au nom du Christ, qui peut libérer des traditions tribales paralysantes et des tabous religieux païens. Il définit son action comme « *une évangélisation au moyen de l'amélioration des méthodes de culture* ». Jean-Pierre parle de la vision et du programme de Peter Batchelor à ses collègues de Moukoulou ainsi qu'à Pierre Cretegy qui se prépare à venir à Moukoulou.

¹⁵ Christiane BOUTTET, *Lettre circulaire de la Mission évangélique du Guéra*, mars 1968.

On constate une lente évolution dans l'esprit des enfants de l'école ; le travail manuel et surtout le travail agricole sont moins méprisés ; on commence à les considérer positivement. Plusieurs anciens élèves qui ont obtenu leur certificat d'études, sont retournés au village et cultivent maintenant leur champ.

Pierre et Ruth Cretegy

Ils ont répondu à l'appel lancé par la mission de Moukoulou qui cherche un agriculteur intéressé par la promotion de nouvelles méthodes de travail. Pierre a grandi dans une grande ferme de la campagne genevoise. Après une formation en école d'agriculture, un temps de travail à la ferme, il a suivi les trois années de cours à l'Institut biblique Emmaüs. Pierre est habile aussi bien dans le bâtiment et la mécanique qu'en agriculture. Il a épousé **Ruth Liechti**, originaire de Suisse alémanique. Leur soutien financier est pris en charge conjointement par les Assemblées de France et de Suisse. C'est avec Christophe, leur petit garçon, qu'ils arrivent au Tchad les premiers jours de mars 1968.

Le jour de son arrivée dans la capitale, Pierre apprend que Peter Batchelor, l'agronome dont on lui a parlé, commence un cours pour expliquer le concept de « *Faith and Farm* » à des étudiants d'école biblique et des pasteurs, à Koutou, la grande station missionnaire de la SUM près de Moundou.

Il saute sur l'occasion et le lendemain, il profite d'un vol de la MAF pour se rendre à Koutou où il est très intéressé par la stratégie de Peter Batchelor, la mise en pratique de sa méthode et les moyens qu'il utilise pour atteindre son objectif. L'agronome accepte de venir visiter Moukoulou.

Arrivé au Guéra, Pierre, tout en se mettant à l'étude de l'arabe, cherche à comprendre le travail des agriculteurs du Guéra, leurs contraintes, leurs conditions de vie, les particularités du climat et du sol. Il entre en contact avec M. Maléjac, l'animateur agricole français de Bitkine. Pierre commence par atteler un bœuf à une charrette, ce qui ne se fait pas encore au Guéra, puis il tente des essais de désherbage en attelant un bœuf ou un âne à une houe, une première aussi dans la préfecture du Guéra.

Dans ce ministère particulier, Pierre se fixe un triple objectif :

- *Retenir dans les villages, à la terre, des jeunes qui, bien formés, y trouveront un intérêt, plutôt que de partir vers la ville.*
- *Aider à l'indépendance matérielle de l'Église en fournissant des revenus aux agriculteurs.*
- *Participer à l'évangélisation par le témoignage de ces cultivateurs-animateurs, comme le fait Peter Batchelor en Nigeria¹⁶.*

Du 18 au 30 mars, le camp de travail programmé par les Églises se déroule à Bitkine. Jean Metz y vient pour une semaine depuis Fort-Lamy ; Pierre et Jean se relaient pour être avec la vingtaine de chrétiens responsables dans les Églises des diverses stations et qui participent à ce camp. Travaux pratiques et études bibliques alternent et ces semaines sont une réussite au dire de tous. Le toit de l'une des maisons de Bitkine est réparé.

Jean-Pierre et Hélène Bory et leurs trois enfants reviennent au Tchad en avion le 18 avril et trouvent le climat bien chaud à Moukoulou ! Olivier, leur troisième enfant né en France, ne supporte pas le choc des 40° et du vent de la montagne. Il a juste cinq mois et il souffre rapidement d'une dysenterie qui le déshydrate complètement. Là encore, Christiane prend les choses en mains, et stabilise l'état du bébé à coup d'injections de sérum physiologique. L'avion missionnaire se pose justement ce jour-là à Moukoulou ; il emmène Hélène et Olivier et fait un détour pour les déposer à l'hôpital de Koumra où Olivier est pris en charge par le Dr Seymour. C'est ainsi qu'Olivier est sauvé. La maman et le bébé reviennent une semaine plus tard avec le médecin qui fait la tournée des dispensaires.

Jean-Pierre et Hélène sont évidemment très heureux de retrouver la famille de Pierre Cretegy qui s'acclimate bien à la région et à la culture : Pierre est le frère d'Hélène Bory.

¹⁶ Pierre CRETEGNY, *Servir en L'attendant*, n° 251, mars 1971, p. 2807.

Moukoulou (1965-1968)



*L'équipe missionnaire à Moukoulou au printemps 1968 : de g. à d.,
Pierre et Ruth Cretegny, Liliane Ertz (son mari Georges prend la photo...),
Danielle Gounon, Christiane Bouttet, Hélène et Jean-Pierre Bory.*

D'avril à fin juin, chaque membre de l'équipe a repris sa place dans les diverses activités habituelles : Christiane et Liliane au dispensaire, Dany et Georges à l'école. Les classes bibliques et les visites aux Églises voisines sont assurées par les uns et les autres, sans oublier toutes les petites choses à gérer sur une grande station comme Moukoulou.

Jean-Pierre et Christiane reprennent les tournées médicales. Ils visitent plusieurs villages assez éloignés de Moukoulou où l'Évangile doit encore être annoncé. Ils se déplacent sur les pistes de brousse étroites et sinueuses, à peine marquées parfois, qui vont d'un village à l'autre. Il s'agit de ne pas s'égarer, de mémoriser des arbres ou des sites caractéristiques pour la visite suivante. C'est un jeu de slalom entre les épineux, les diverses variétés d'acacias, les palmiers rôniers, les rochers et les termitières, les sables mous et l'argile dure et cahoteuse. Ici ou là on

leur parle de groupes de rebelles qui se déplacent dans la brousse, apparaissant parfois dans un village, mais ils n'en croisent jamais, tout en se demandant s'ils ne sont pas observés de loin ou de près. On entend dire que des villages ont été brûlés, que des fonctionnaires sudistes ont été assassinés. Mais pour les expatriés rien ne semble avoir changé dans l'ouest du Guéra et ils rentrent chaque fois sans souci à Moukoulou.

Les semaines passent vite et déjà juin arrive. Les premières pluies tombent et les agriculteurs sèment et commencent tout de suite à surveiller et à désherber leurs champs. La brousse reverdit, les oueds se mettent à couler. Pierre tente un premier labourage et des désherbages avec son bœuf et sa houë.

~ ~ ~

Du côté des autres stations...

Korbo : Marius et Liliane Baar y reviennent pour quelques mois depuis début mars 1968, afin que les Käslin puissent partir en avril pour leur temps de congé en Suisse.

Mongo : Les Barbezat ont mis quatre de leurs enfants en pension à Albertville en 1967, et ils rentrent définitivement en Europe au printemps 1968 pour les retrouver, et malheureusement aussi à cause de la santé de Marcel à qui le climat tropical ne convient vraiment pas. Marcel est engagé à *Radio évangile* à Marseille. Le foyer Barbezat devient un havre pour bon nombre de jeunes Africains.

Ils laissent à Mongo une chapelle pleine le dimanche, mais une Assemblée fragile, composée d'un petit nombre de Dadjo, d'élèves de l'internat, les autres membres de l'Église étant des fonctionnaires chrétiens du Sud temporairement en place à Mongo. La foi de plusieurs de ces derniers est hélas parfois superficielle et leur présence dans l'Assemblée irrégulière.

Un jeune couple suisse romand arrive pour prendre le relais des Barbezat, les plus anciens des missionnaires au Guéra.

Jean-Marc et Ruth Houriet

Lui vient du Jura romand et elle d'Aigle dans le canton de Vaud. Ils ont tous les deux grandi dans des Églises évangéliques et sont engagés l'un et l'autre dans de multiples activités parmi les jeunes. Jean-Marc a une personnalité de leader et d'organisateur. Il rencontre Ruth Moret, étudiante à l'École Normale, dans un rassemblement de jeunesse et le déclic se fait ! Tous les deux sont préoccupés par les besoins du Tiers-monde et la mission. Sans le savoir, le même jour, ils s'écrivent l'un à l'autre qu'ils ressentent un appel de Dieu pour la mission et qu'ils ne pourront pas poursuivre leur relation si l'autre n'est pas sensible à une telle vocation. Leurs courriers se croisent à la poste... Ils se marient donc et s'engagent en 1966 pour une année avec une ONG travaillant dans le bassin du lac Tchad. Après quelques mois de collaboration avec André Girod à Fort-Lamy, ils rencontrent Marcel Barbezat qui leur expose la situation de l'Église de Mongo bientôt privée de missionnaire. Ils reçoivent cette invitation comme venant de Dieu. Les Houriet s'installent à Mongo au printemps 1968. La vision et l'énergie de Jean-Marc ainsi que l'hospitalité de Ruth vont donner une nouvelle impulsion au témoignage sur place et à l'édification de l'Église.

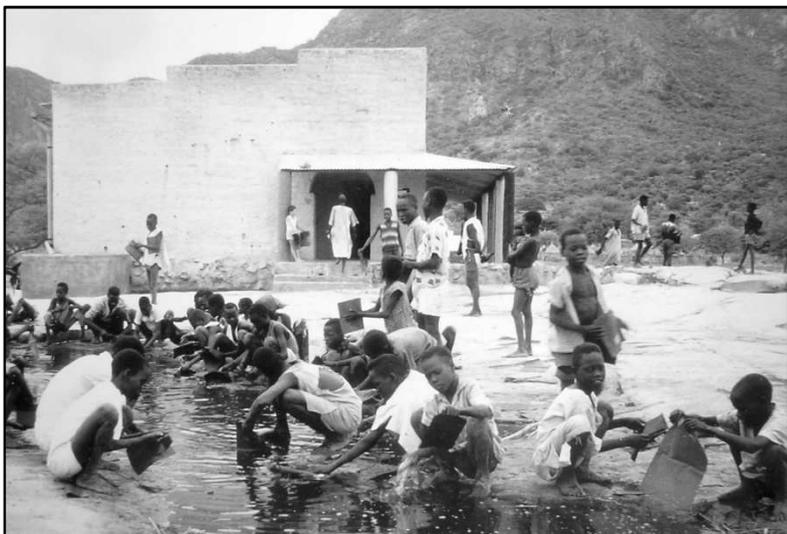
~ ~ ~

Une nuit sans lune (Moukoulou, 1968)

À la fin de cette année scolaire, Georges et Liliane Ertz arrivent au terme de trois années de service à Moukoulou et font leurs bagages immédiatement après la fermeture des écoles pour les vacances d'été. Vers le 15 juin, ils rentrent en Alsace pour leur temps de congé en pensant revenir au Guéra quelques mois plus tard. Mais la situation instable au centre du Tchad les conduit à s'installer à Ingwiller, près de la famille de Liliane. Georges reprend du service dans l'éducation nationale. Ils se joignent à l'Assemblée de la ville dont Georges deviendra un des responsables. Il assurera fidèlement le secrétariat de l'Asmaf et celui de l'EMET pendant plus de trente ans.

Le soir du 1^{er} juillet

Une journée comme les autres. L'école est fermée et les élèves sont rentrés chez eux pour la période de vacances et de travaux champêtres de l'été. Avant de partir, les élèves ont procédé au grand nettoyage des bâtiments. Même les protège-cahiers en plastique bleus, rouges ou verts ont été lavés à grande eau dans la mare avant d'être rangés dans les armoires de la réserve.



Grand nettoyage des protégé-cahiers dans la mare sur la dalle.

Une cérémonie de clôture s'est achevée devant le mâât où l'un des grands a fait descendre le drapeau aux couleurs tchadiennes. Presque tous les élèves ont passé dire au revoir, et c'est avec un petit regret que l'on salue les sortants qui ont achevé leur cycle primaire et ne reviendront pas à la rentrée prochaine. Mais on en reverra plusieurs dans les camps bibliques projetés pour l'été et plus tard dans les Églises.

Jean-Pierre Bory a ajouté une petite pièce à *la Chaumière* pour en faire son bureau. Le local est attenant à la chambre à coucher. Le soir arrive, il termine une lettre pour ses parents en leur racontant les dernières nouvelles de Moukoulou. Il leur dit en particulier que le bureau est sous toit, et bien rangé, et que c'est le premier courrier qu'il y écrit. Il en est très content. Il laisse la lettre sur la machine à écrire et répond à Hélène qui l'appelle.

Elle trouve que l'atmosphère est étrange à l'extérieur. Ils sortent sur le pas de porte. Il n'y a pas de lune ce soir-là. L'obscurité est totale ; ils prennent conscience que de façon surprenante, on

n'entend pas un bruit, pas même ce léger murmure qui, habituellement, vient du village le soir, lorsque chacun est autour du feu devant sa case ; et surtout pas le moindre chien qui aboie. Ce calme est étrange, oppressant. Ils rentrent dans la maison et se préparent pour la nuit. Les enfants dorment déjà. Tout à coup un vacarme déchire le silence, cela vient du garage, un coup de feu tout proche... Jean-Pierre écrit quelques jours plus tard :

Dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet, au moment où nous allions nous coucher, un groupe de rebelles a fait irruption sur la station de Moukoulou. Après avoir, à grand fracas, mis les voitures hors d'état de rouler (pneus lacérés, vitres cassées comme nous l'avons constaté le lendemain), ils ont tiré quelques coups de feu contre nos maisons en criant (nous sommant de sortir avo-nous supposé). Nous avons prié vingt secondes dans une encoignure loin des fenêtres et nous sommes sortis sur le pas de la porte. Ils m'ont emmené, le fusil dans le dos sur le chemin qui va vers la brousse. En parlant avec eux, je compris qu'un petit avion avait survolé la brousse de Moukoulou et qu'ils pensaient que le Dr Seymour se trouvait sur la station ; ils voulaient tuer cet Américain (résultat de la propagande anti-américaine du moment). J'ai tenté de leur expliquer que j'étais « français », ce qu'ils ont finalement admis et m'ont ramené à la case. Ils recherchaient aussi des armes à feu. Comme nous n'en avions pas, bien sûr, une autre bande s'était mise à piller la maison, puis celle des Cretegny, volant et cassant tout ce qui leur tombait sous la main, arrachant les nappes et les rideaux, prenant les vêtements à la brassée dans les armoires, et même le linge sale prêt pour la lessive (par miracle aucun de nos enfants ne s'est réveillé). Pendant ce temps, un autre commando mettait à sac le quartier du chef, où ils attrapèrent son neveu, l'homme le plus influent du village, celui qui ramassait les impôts ; ils l'emmenèrent à deux cents mètres en brousse et le tuèrent. Puis craignant sans doute une réaction des gendarmes de Bitkine, ils s'enfuirent, les bras chargés de vaisselle et d'habits qu'ils semaient le long du chemin. Avant de partir, ils m'assurèrent, avec des gestes très précis, que s'ils nous retrouvaient sur place lors d'une visite très prochaine, ils nous égorgeraient tous. Le

lendemain matin, des chrétiens nous ramenèrent quelques ustensiles ménagers qu'ils avaient trouvés sur les chemins, mais ni ma machine à écrire, ni la lettre qui était dessus...

Nous apprîmes les jours suivants que nous n'avions pas été les seuls à subir pareil pillage. Les rebelles étaient passés à Gogmi la veille pour la deuxième fois, menaçant les expatriés et pillant les maisons cette fois. Sur une station catholique voisine de Bitkine, les prêtres furent sérieusement molestés et blessés, et les chrétiens tchadiens (de même qu'à Gogmi) reçurent l'ordre de devenir musulmans sous peine de mort.

Le lendemain, nous avons réuni les anciens de l'Église de Moukoulou pour leur demander conseil et prier avec eux. Dans ces circonstances, ils nous ont recommandé de partir. Nous avons passé la journée à réparer les pneus des voitures (ils n'avaient heureusement pas touché les moteurs). Le surlendemain il pleuvait trop pour se risquer sur la piste. Et le 4 juillet, nous sommes partis dans les deux Land-Rover, Christiane Bouttet, Danielle Gounon, Pierre et Ruth Cretegy et leur petit garçon, et nous avec les trois enfants, plus tous les effets que nous pouvions caser sur le toit et sous nos pieds. Il nous fallut deux heures pour gagner Korbo, car les pistes étaient mauvaises à cause de l'eau. Les Baar nous dirent que le Bambam (un oued assez large), à quelques kilomètres, coulait trop pour que nous osions y lancer les voitures surchargées, aussi sommes-nous restés pour la nuit à Korbo chez Marius et Liliane. L'atmosphère était tendue, les Baar attendaient les rebelles... Le lendemain 5 juillet, plusieurs heures furent nécessaires pour couvrir les cinquante kilomètres de piste vers Mongo.

La situation continue à se détériorer rapidement, des accrochages se produisent ici ou là avec les gendarmes ou l'armée sans que les chefs de ces groupes de guérilla puissent être touchés. Les menaces se font de plus en plus précises contre Bitkine et même Mongo, et la situation politique est assez inquiétante ; dans ces conditions, il nous a paru plus sage de quitter les stations de brousse, au moins provisoirement.

Nous pensions emmener femmes et enfants pour revenir ensuite, Pierre et moi. Mais les autorités n'autorisent plus les missionnaires à rester en brousse pour le moment.

Pourtant c'est le cœur plein de reconnaissance envers Dieu que nous écrivons aujourd'hui parce que personne n'a été blessé, ni chez les missionnaires, ni chez les chrétiens tchadiens¹.

À Mongo, les expulsés sont accueillis par les Houriet qui font tout pour les mettre à l'aise. Ils ont trouvé des lits pour chacun, préparé les repas, accueilli tout le monde à table... Christiane Bouttet qui doit bientôt partir en congé en France prend le premier avion pour Fort-Lamy, puis la France. Les Baar aussi quittent Korbo ; même si leur station n'a pas été pillée et si le dispensaire continue de fonctionner avec l'infirmier Kodngargué, leur sécurité en tant qu'étrangers n'est plus assurée.

Les Cretegny, les Bory et Danielle Gounon restent à Mongo, espérant que la situation se calmera d'ici quelques jours. Ils font mieux connaissance avec la famille Houriet avec qui ils vont collaborer pendant plusieurs années. Jean-Marc et Ruth Houriet sont arrivés à Mongo deux mois auparavant seulement. De nouvelles amitiés se créent. Tous participent au camp de jeunes qui a lieu sur place en juillet. Mais la situation ne s'arrange pas. L'armée tchadienne réagit violemment en procédant à des arrestations et à des exécutions sommaires. Malheureusement, le mur des fusillés est une bande rocheuse à cent cinquante mètres des maisons missionnaires. À la fin du mois, un avion militaire se pose à Mongo et accepte d'emmener à Fort-Lamy les deux familles et Dany qui désirent rester dans la capitale pour suivre l'évolution des événements et revenir à Moukoulou dès que possible.

Les Houriet peuvent rester à Mongo, car des militaires français y sont stationnés, ce qui leur garantit une certaine sécurité ; et les liaisons directes avec Fort-Lamy par avion militaire ou civil redeviennent régulières dès la fin des pluies.

¹ Jean-Pierre BORY, courrier de juillet 1968.

Un avenir incertain

Que va-t-il se passer à Moukoulou dans les mois qui viennent ? Qu'advient-il des croyants et des Églises ? Les missionnaires s'interrogent.

Plusieurs **œuvres sociales** fonctionnent, mais tiendront-elles en l'absence d'expatriés ?

– Les infirmiers formés sur place feront de leur mieux pour maintenir le dispensaire ouvert jusqu'à l'arrivée de Golo qui a encore trois années d'études dans le sud du pays, à l'hôpital de Koumra. L'Église pourra-t-elle continuer à le soutenir ?

– L'avenir des écoles est incertain. Les subventions gouvernementales vont-elles encore être versées pour les salaires des moniteurs ? Que feront les moniteurs livrés à eux-mêmes ?

– Le travail agricole est à peine amorcé ; Pierre Creteigny n'a même pas eu le temps d'observer le résultat des essais entrepris.

Et les Églises ?

Moukoulou : Dans la chapelle, une centaine de croyants Djonkor se réunissent chaque dimanche. Avec les enfants et les nouveaux arrivés, elle est pleine. L'Église est dirigée par des anciens convaincus, décidés à servir le Seigneur, mais encore peu formés pour enseigner. Les expatriés ont le sentiment que les Assemblées s'affaiblissent petit à petit dans la foi. Mais le manque de connaissances chez beaucoup de chrétiens souligne l'immensité de la tâche à accomplir encore...

L'assemblée de **Bitkine** s'est maintenue, sans se développer : ils ne sont que quelques-uns à se retrouver régulièrement sur la colline.

À **Tjerkatché**, au pied nord de la montagne, une petite Église est née à la suite du témoignage de Garsouk, de Hassane et de Djando.

Quelques chrétiens isolés se réunissent aussi dans divers villages plus éloignés, Abtouyou à l'ouest, Temki et Melfi au sud, Boubou au sud-ouest.

Au total, cela fait environ deux cents croyants autochtones. Le résultat de dix-sept ans de ministère par des expatriés envoyés par les Assemblées de France. Plusieurs de ces chrétiens hadjarai se révéleront être des hommes de Dieu de valeur, et fidèles, qui tiendront le coup dans les difficultés et seront des colonnes de l'Église pour des décennies : Hassane André est devenu l'ancien principal à Moukoulou, puis à Bitkine, estimé et respecté pour sa sagesse et sa connaissance de la Bible ; Bissi, Garsouk², l'évangéliste David Djibrine seront fermes dans leur foi et zélés pour en témoigner. Djibrine vit à Tjerkatché et visite régulièrement le groupe de Bitkine. Mais plus tard, il doit lui aussi fuir et se réfugier dans le sud du pays dont son père était originaire ; il enseignera dans un centre biblique créé par l'AIM³. Dès qu'il le pourra, il reviendra au Guéra. Il servira un temps à Bokoro, à mi-chemin entre N'Djamena et le Guéra. Puis il s'installera à Bitkine où il sera actif dans l'Église jusqu'à sa mort en 2009.

Sur les trois autres stations missionnaires, on compte environ cent cinquante croyants hadjarai.

Mongo : L'Église ne compte encore qu'un très petit nombre de Dadjio chrétiens. Jean-Marc Houriet restera à Mongo jusqu'en 1975, et Jean Ratou, l'aveugle de Mongo, exerce le ministère de pasteur de l'Église jusqu'à sa mort tragique en 1980.

Korbo : Marc Kodngargué, à côté de son travail d'infirmier, est le pasteur de l'Église Dangaléat qui est un peu moins nombreuse que celle de Moukoulou.

Gogmi : Debsoa de Moukoulou a été envoyé à Gogmi comme évangéliste. Karim l'infirmier et lui maintiennent le témoignage de l'Église dans une contrée où la situation politique est très confuse et les menaces des rebelles récurrentes.

² Malheureusement Garsouk sera l'un des croyants assassinés par les rebelles vers 1980.

³ AIM : Association internationale missionnaire, une mission d'origine américaine.

Une nuit sans lune (Moukoulou, 1968)

Ces Églises paraissent encore bien fragiles. Cependant la puissance de Dieu n'est pas limitée par la faiblesse des hommes et des moyens.

En été et en automne 1968, la situation au Guéra se dégrade. Jean Metz avait passé quelques semaines à Bitkine en novembre :

La veille du jour prévu pour que l'avion missionnaire le recherche à Bitkine et y dépose Jean-Pierre (Bory) qui prenait le relais, l'avion n'aurait pu atterrir. Heureusement Jean qui pouvait correspondre avec la radio du BDPA⁴ de Bitkine avait fait des recommandations. Le matin du départ, il fallait que Jean-Pierre et Ernie Addicott (le pilote de la MAF) soient à 6 heures dans le bureau de M. Piton (bureau du BDPA de Fort-Lamy) pour écouter si l'avion devait décoller ou non. Si oui, il fallait qu'en arrivant au-dessus de la piste de Bitkine, ils voient la fumée d'un feu et la voiture en bout de piste, sinon ils devraient atterrir à Abtouyou ou à Mongo. (...)



Les cendres de la classe des CP1.

⁴ Bureau du développement de la production agricole situé à Bitkine : il possédait un poste de TSF privé.

Le rosier du désert



Les rebelles ont brûlé les cases d'hospitalisation.

En fait, ils n'ont pas vu beaucoup de monde à Moukoulou, le village (la moitié des quartiers) ayant été brûlé la veille. On voyait la fumée depuis Bitkine. Il y aurait beaucoup à écrire sur les malheurs dont les habitants du Guéra sont victimes. Ils sont pratiquement livrés aux rebelles qui restent maintenant tout près du village (de Moukoulou), faisant des incursions le soir. Ils auront bientôt brûlé systématiquement tous les quartiers du village.

Chez Dounia, Zaguelo, la famille de Debsoa, ce n'est plus que cendres et bétail calciné ; que peuvent-ils faire devant les rafales de mitraillettes. Ils (les villageois) se réinstallent progressivement dans la montagne et les plus riches vont s'installer à Bitkine qui devient un centre régional où les prix montent en flèche. Personne ne sait où aller faire ses champs cette année. Jean a évacué de Moukoulou toutes les familles (des chrétiens) avec les enfants. En ce moment, Jean-Pierre qui a pris la relève couvre la petite case de Bitkine pour y ranger l'essentiel du mobilier missionnaire de Moukoulou. (...) (H. M.⁵)

⁵ Lettre du 16 décembre 1968.

Objectif atteint ?

Les missionnaires ont-ils atteint leur objectif au Guéra ?

Le tout petit nombre de ceux qui ont mis leur foi en Jésus-Christ (moins de 400), comparé au chiffre global de la population, ne peut que contraindre à la modestie. Ces petites Églises vont être livrées à elles-mêmes après le départ des missionnaires étrangers. *Dans les années suivantes, la rébellion fait de terribles ravages dans la région de Gogmi qui perdra bon nombre de jeunes chrétiens. Plusieurs sont tués par les armes, d'autres meurent faute de soins, certains quittent la région, et d'autres encore retournent à l'islam qui s'installe de plus en plus fortement dans la contrée (W.U.).*

Mais la Bible dit que la puissance de Dieu se révèle au travers de la faiblesse. Le seul recours est la prière.

~ ~ ~

Au cours de ces événements, les envoyés de France ont encore mieux compris à quel point il est plus important de former des hommes que d'édifier des bâtiments, même si certains locaux sont indispensables. Cependant les enseignements donnés qui ont manqué la cible sont probablement nombreux, tel celui-ci : les missionnaires ont enseigné à Moukoulou l'abstinence de l'alcool pour diverses raisons valables, liées à son usage local⁶. Cependant, ils avaient maintenu l'usage du vin pour la cène. Certes le « vin » utilisé pour ce repas symbolique se composait de dix volumes d'eau pour un de vin tiré d'une dame-jeanne achetée à Fort-Lamy à cet effet : l'eau était à peine

⁶ La consommation d'alcool de mil, était liée au Guéra à certaines cérémonies cultuelles animistes ; on s'enivrait aussi dans les grands marchés (comme celui de Bitkine). Mais il y avait une autre raison très valable pour s'en abstenir : sous cette latitude, la chaleur pousse à boire beaucoup ; et entre copains, on ouvre facilement des bouteilles de bière. Même une boisson faiblement alcoolisée conduit rapidement à l'ivresse et à la dépendance. Sans parler du whisky qui fait des ravages chez les cadres et les gens aisés de la capitale et des villes de province. Pour toutes ces raisons, en accord avec les anciens des premières communautés du Guéra, les missionnaires étrangers enseignèrent l'abstinence d'alcool.

teintée de rose... Après que les missionnaires aient été chassés du Guéra, l'Église continua selon l'enseignement reçu, jusqu'à épuisement de la dame-jeanne. En 1969, les anciens firent savoir leur désarroi à Jean-Pierre Bory, alors à Fort-Lamy : ils ne pouvaient plus organiser de service de cène faute de vin. Les missionnaires n'avaient plus pensé que, si Jésus avait institué la cène dans cette région, il l'aurait évidemment fait avec une boisson locale et non pas avec du vin (il n'y a pas de vignes au Guéra...). Aujourd'hui beaucoup d'Églises remplissent la coupe de la cène de sirop de *karkangi*, un sirop rouge, très sucré, non fermenté, produit avec les baies de l'oseille de Guinée. On trouve cette variété d'hibiscus partout au Tchad. Ce sirop ressemble à de la grenadine.

~ ~ ~

Plus tard, les expatriés se sont aussi rendu compte combien ils étaient restés étrangers dans ce pays qu'ils avaient pourtant adopté. Ils ont aimé ses habitants, ils se sont intéressés à eux ; ils ont noué des amitiés solides avec certains qui leur ont progressivement ouvert leur cœur. Jean écrivait déjà en 1959 :

Ici, nous sentons de manière très tangible que, les uns et les autres, nos frères autochtones et nous, nous sommes fondus dans la vie d'un corps qui se développe lentement et s'affermir. Nos conditions de vie quotidienne nous font vivre en permanence notre vie d'Église ; du matin au soir, nous sommes côte à côte avec eux pendant les heures de réunion, de prière, de travail manuel, de soins aux malades, d'études variées, dans les décisions à prendre et les conseils à donner, dans le témoignage que nous essayons de faire rayonner.

Mais derrière des visages souriants et sympathiques (les Tchadiens comme les Africains en général aiment rire), l'âme reste mystérieuse. Elle ne s'ouvre et ne se livre pas d'emblée, parfois même pas après bien des années. Elle est comme un bracelet fait d'anneaux concentriques : quand on a entrouvert les premiers, la relation s'établit, l'amitié éclot, mais il en reste tant d'autres à dénouer. Et tant qu'on ne l'a pas fait, des impairs et des maladresses dont on n'a pas conscience empêchent de progresser dans l'intimité de son interlocuteur et parfois causent

Une nuit sans lune (Moukoulou, 1968)

de nouvelles incompréhensions ou des blessures involontaires. Dans ce domaine que de regrets et d'échecs déplorés, et pour certains, bien longtemps après le retour en Europe.

Malgré la faiblesse de ses serviteurs, le Seigneur a pris soin de son Église et l'a affermie.

~ ~ ~

Incertitudes (1968-1970)

Les missionnaires expatriés qui travaillaient au Guéra se sont dispersés après les incursions de troupes de rebelles dans cette région. Certains se sont fixés provisoirement à Fort-Lamy ou d'autres continuent leur ministère au Tchad ou en France.

Ceux de Moukoulou

Jean et Huguette Metz et leurs enfants sont en France en été 1968 et n'en reviennent qu'en octobre. Jean est à nouveau chargé de cours au Collège évangélique. Et Huguette retrouve son poste au Centre culturel américain.

Danielle Gounon fait un stage à l'hôpital de Koumra en été 1968. Puis elle revient à Fort-Lamy en septembre pour prendre en charge une classe de CE2 à l'école primaire des Assemblées chrétiennes. Elle trouve la discipline plus difficile à maintenir qu'à Moukoulou, surtout quand elle doit pacifier le préau occupé par une bataille rangée entre élèves d'ethnies différentes... Dans sa classe, elle a une cinquantaine de petits Jacob, Rebecca, Élie, Abraham, Débora... Toute la Bible y passe, dit Dany.

Christiane Bouttet revient de France début 1969 et enseigne quelques techniques de laboratoire aux infirmiers de l'hôpital de Bebalem, puis s'installe à Fort-Lamy dans l'attente hypothétique

Incertitudes (1968-1970)

de pouvoir regagner le Guéra. Pendant quelques mois, elle effectue un remplacement à la même école des ACT que Dany, et elle visite les femmes des Assemblées chrétiennes. Toutes les deux fréquentent le plus souvent une petite Assemblée qui s'est ouverte dans la partie nord de la ville, à Klémat, un quartier musulman. Cette Église a été créée par quelques chrétiens originaires du Guéra et le culte se déroule en arabe. Il y a parmi eux quelques anciens élèves de Moukoulou.

Christiane constate que le bois et le charbon de bois nécessaires pour faire la cuisine sont très coûteux ; les camions doivent les chercher de plus en plus loin de la ville, car tous les arbres en périphérie ont déjà été coupés (c'est une des causes majeures de la désertification qui s'étend à partir des villes et des villages ; la faible pluviométrie ne laisse pas le temps aux petits arbres de pousser avant d'être coupés, ou broutés par les troupeaux).



Une cuisine grande dévoreuse de bois.

Et comme les femmes font encore le feu par terre, entre trois pierres ou morceaux de briques sur lesquels repose la marmite de tôle ou de terre, il y a forte perte de la chaleur dégagée par la combustion du bois ; la casserole n'en récupère qu'une faible partie. Christiane décide de promouvoir une des suggestions de Peter Batchelor : apprendre aux femmes à construire un fourneau qui permet de diviser par trois au moins la consommation de bois et d'éviter la fumée dans la case. Il suffit de quelques briques sèches scellées à l'argile pour les parois d'un foyer, d'une tôle dans laquelle on a percé un trou grand comme une assiette, ainsi que d'un tuyau en terre cuite ou en tôle pour évacuer la fumée à travers le mur ou le toit. Cela ne coûte pas cher, et les femmes peuvent construire et réparer elles-mêmes ce fourneau. Christiane va donc de case en case chez les femmes qui l'invitent pour monter avec elles une « cuisinière » dans leur maison. Elle noue de nombreux contacts avec des femmes chrétiennes au début, puis avec leurs voisines. Elle peut aussi leur apporter quelques soins et conseils sanitaires. Dans l'impossibilité de retourner vivre à Moukoulou, elle travaille ainsi deux années à Fort-Lamy jusqu'à la fin de l'été 1971, puis elle rentre en congé en France.

Jean-Pierre et Hélène Bory restent à Fort-Lamy. Ils ne désirent pas s'y installer définitivement en espérant, comme les autres, pouvoir retourner bientôt au Guéra : quatre fois en deux ans toute la famille déménage d'une maison de missionnaire à une autre lorsque les occupants la laissent vide pendant leur congé hors du Tchad. Sur le plan du ministère, Jean-Pierre occupe aussi des places laissées vacantes : la librairie évangélique de l'Église du Foyer fraternel (de la SUM) est très bien située sur une des rues les plus fréquentées de la ville, près des écoles, à l'entrée du Grand Marché, à quelques centaines de mètres de la mosquée. Elle devrait être fermée par manque de personnel. Ben Strohsheim, missionnaire de la SUM, directeur du travail de cette mission au Tchad, propose alors à Jean-Pierre de tenir cette librairie pendant huit mois jusqu'à l'arrivée d'une missionnaire prévue pour ce poste. L'année suivante (1969-1970), il change de mission ! Il est sollicité pour enseigner le

français dans plusieurs classes du 1^{er} cycle au Collège évangélique (mennonite) ; il leur manque un professeur. Jean-Pierre redevient donc enseignant intérimaire pendant une année scolaire.

Le ministère a parfois des imprévus... Très peu de semaines après l'arrivée des Bory à Fort-Lamy, le père d'un général de l'armée tchadienne décède. Il est membre d'une des Assemblées de la ville. Et le service doit avoir lieu en français le même jour au cimetière de Farcha en présence de personnalités. Jean-Pierre est demandé dans la matinée pour assurer la prédication au cimetière trois heures plus tard. Il n'a guère d'expérience dans ce genre de cérémonie et de plus, il n'a pas même un costume à se mettre ; il ne peut pas y aller en short et chemisette ! Tous ses vêtements ont disparu dans les événements de Moukoulou. Il faut trouver une solution, et rapidement ! Jean Metz est en France, Gilbert Klopfenstein¹ est trop petit, Bernard Huck trop grand ; finalement, il emprunte tout de même veston, chemise, cravate et pantalon à Bernard, et Hélène raccourcit rapidement les manches et les canons en les repliant à l'intérieur et en maintenant le tout avec des épingles... Mais qu'il a chaud, Jean-Pierre, ce jour-là, perché sur un tas de terre, au cimetière de Farcha, dans ce costume de ville !

Jean-Pierre et Hélène Bory sont heureux d'apprendre à connaître ces Assemblées, et de découvrir aussi le ministère des envoyés évangéliques des autres missions travaillant à Fort-Lamy. Tous se retrouvent pour une rencontre hebdomadaire de prière. L'un ou l'autre raconte un fait marquant dans son activité de la semaine.

L'équipe de Moukoulou est partiellement reconstituée. La vie en ville n'a pas grand chose de commun avec celle d'un village isolé de tout. Il n'est plus question d'imposer une vie communautaire à des personnes vivant dans des quartiers différents de la ville. Chacun a maintenant la possibilité d'organiser sa vie selon

¹ Gilbert KLOPFENSTEIN et Bernard HUCK : missionnaires mennonites français basés à Fort-Lamy.

ses préférences et peut retrouver une certaine individualité légitime dans son fonctionnement. Les invitations mutuelles sont un peu moins fréquentes, et des amitiés se créent en dehors de la petite cellule missionnaire de Moukoulou, même si des liens privilégiés demeurent.

Éric Metz, l'aîné des enfants, est aussi bricoleur que son père ; il construit un bateau, Jean trouve un moteur. Et voilà comment Jean-Pierre et d'autres apprennent à faire du ski nautique sur le fleuve Chari. La mission mène à tout...

Du côté du Guéra

Les « Lamyfortains » font des visites au Guéra lorsque la situation là-bas et leurs occupations à Fort-Lamy le leur permettent. En novembre et décembre 1968, puis en janvier, mars, avril, novembre-décembre 1969, Jean Metz, Jean-Pierre et Dany peuvent à tour de rôle retourner visiter Mongo, Bitkine et Moukoulou. Plusieurs démarches sont maintenant obligatoires avant de prendre l'avion : autorisation de quitter la capitale, descriptif et déclaration du but du déplacement, visa pour le Guéra... Ils vont avec Air-France jusqu'à Mongo et de là en voiture à Bitkine ; ou bien le petit appareil de la MAF les dépose directement à Moukoulou ou à Bitkine où une piste de terre a aussi été aménagée. À Moukoulou la chapelle est pleine. Les troubles n'ont pas empêché la Parole de Dieu de travailler ! Bissi tient aussi bien que possible le dispensaire (il manque de médicaments). Ati Pierre, qui avait pu faire un stage en France l'année précédente, fait fonction de directeur de l'école qui ne compte plus que quatre classes (au lieu de neuf en 1968). Il donne l'après-midi des cours de pédagogie à ses trois collègues qui vont se présenter à l'examen du CAP (certificat d'aptitude pédagogique). Mais les classes de brousse sont fermées. Les maisons d'habitation missionnaires sont en bon état, mais comme les bandits ont l'habitude de brûler les cases de paille (ce qu'ils feront hélas un peu plus tard), les meubles et les frigos sont rangés dans celle de Jean qui a un toit de tôles, et plus tard transportés à Bitkine.

À Bitkine il y avait une petite vingtaine de personnes le dimanche au culte au début de 1968 ; il y en a maintenant plus de soixante. Il est décidé de faire en février-mars (1969) un cours biblique de quatre semaines. Jean invite tous les croyants hadjarai à une grande réunion qui se tiendra à Bitkine le dimanche 17 avril. Ceux de Moukoulou, Bitkine, Morgué, Tjerkatché, Ambazira, Abtouyour et Korbo sont représentés : 120 personnes, tous des adultes, qui ont fait le déplacement malgré les menaces qui pèsent sur les villages et l'insécurité des chemins. Et six frères pressentis (et ayant donné leur accord en tremblant) sont officiellement nommés *anciens* : Abdoulaye Jérémie, Bissi Daniel, Déguessé Luc, Hassane André, Mouki Barnabas, et Ouaddai Timothée.

En mars, à Moukoulou (pendant le cours biblique de Bitkine), quelques quartiers sont brûlés, puis dans d'autres villages voisins en avril. Que dire devant tant de souffrances inutiles ? Le ciel est tout rouge pendant une partie de la nuit à cause de l'incendie de Sara-Kenga, à douze kilomètres de Bitkine. La mission catholique qui s'y trouvait a brûlé avec tout le village.

J'ai pu passer ces trois semaines de mars avec nos amis du Guérra. J'ai été saisi encore cette fois par le sérieux et l'attachement de nos frères. Il ne faut pas minimiser la gravité de la situation qui évolue en se dégradant. Moi-même qui ne suis pas pessimiste de nature, j'en suis revenu accablé et triste. Mais quel réconfort de voir que l'Église se confie dans le Seigneur. Elle a repris ses cultes de cène délaissés un temps, et ses classes de catéchisme. Des baptêmes auront bientôt lieu. Je voudrais souligner que nos frères infirmiers, Bissi et Mouki continuent dans des conditions difficiles et périlleuses de donner des soins aux gens de Moukoulou. Il n'est pas possible de soigner au dispensaire sans risques de représailles ; alors ils vont dans les cases, au village, soigner les malades un à un. Combien de malades sont morts depuis le début des troubles et qui auraient pu être sauvés ? (c'est ce que disent les gens eux-mêmes). Comme ils n'osent pas passer la nuit à Moukoulou, Bissi et Mouki font courageusement leurs quinze kilomètres matin et soir en vélo pour dormir à Bitkine. Le troisième infirmier, Deguessé, sillonne le

village et prend son tour de garde après le départ des deux autres².

Jean-Pierre Bory passe deux semaines à Bitkine et Moukoulou en novembre. Pierre Cretegy le rejoint pour une troisième semaine en décembre. Il y a eu quatre baptêmes à Moukoulou et cinq à Bitkine, et plusieurs dizaines de personnes ont confessé leur foi en Jésus-Christ dans les semaines qui précédaient. De nouveaux groupes de croyants sont signalés à Madgoro, Djerbé... Les Églises du Guéra continuent de se développer, et plus rapidement, même en l'absence de missionnaires étrangers et dans un temps de guerre et de dangers continuels ! Les anciens nommés en avril assument leurs responsabilités avec courage et fidélité.

~ ~ ~

Mais les missionnaires restent au courant de l'actualité ! Le 21 juillet 1969, Huguette invite les expatriés qui le souhaitent à la retrouver au Centre culturel de l'ambassade des États-Unis. Des écrans ont été installés pour suivre, comme en direct, l'alunissage, la veille, du module lunaire d'Apollo 11 et les premiers pas de Neil Armstrong et Edwin Aldrin dans la poussière de la lune...

Agriculture dans le Sud

Pierre et Ruth Cretegy restent aussi en attente à Fort-Lamy. Mais au bout de quelques semaines, fin août 1968, ils sont sollicités par la Mission unie du Soudan. Cette mission aimerait développer dans les EET (Églises évangéliques au Tchad) le programme agricole décrit par Peter Batchelor ; elle propose aux Cretegy de s'installer à Kélo, à un peu plus de 400 kilomètres de Fort-Lamy, dans le sud-ouest du Tchad. En une année et quelques mois, Pierre fait de très intéressantes expériences dans cette région plus arrosée que le Guéra. Les Églises sont partantes pour un tel projet. Pierre peut organiser tout de suite des cours dans les chapelles de huit villages : il travaille avec les hommes en leur expliquant comment fabriquer un joug pour les bœufs (ou les

² Jean METZ, circulaire Asmaf n° 24, avril 1970.

vaches !). Puis comment le positionner, le fixer, et dresser ces animaux. Mais ces bêtes sont bien encornées et c'est parfois de vraies séances de rodéo, non sans risques, mais des attractions très prisées par les assistants ! Pierre taille et monte plus de quatre-vingts jougs avec ses étudiants ; chacun doit apporter des bois d'une longueur et d'un diamètre donnés. Puis il leur montre comment labourer un champ, semer en lignes pour pouvoir désherber avec la houe attelée. Il fabrique même une herse pour briser les mottes. Il leur apprend à traiter les semences, ce qui leur permet de ne mettre que trois grains de mil dans chaque trou au lieu de trente tellement les fourmis et les parasites en dévorent habituellement, d'où une économie importante.

À la fin de la saison des pluies, Pierre leur montre comment creuser des silos de deux mètres sur deux de côté et d'un mètre de profondeur afin de conserver du fourrage pour la saison sèche où plus rien ne pousse. Une fois remplis d'herbe encore verte, ils sont fermés avec de la terre. Certains hommes ne croient pas à ces *innovations qui ne peuvent rien donner de bon* et ils découragent les jeunes. Et s'en suivent de longs palabres qui risquent de faire capoter l'expérience. Finalement on conclut sagement : *On verra bien ce que donne la récolte ; et quand on ouvrira les silos, on testera l'herbe ou ce qu'il en restera*. Quand Pierre revient visiter certains villages, il trouve des silos déjà creusés pour l'année suivante ! Certains mêmes sont consolidés avec des murs de briques ! Les vaches ont flairé longuement l'herbe sortie du silo, et finalement tout mangé de bon appétit. La fermentation a protégé l'herbe des termites, et le fourrage ainsi conservé convient comme nourriture pour le bétail. Dans les champs, des bœufs travaillent. Le fait que Pierre ait peiné la première année avec eux les avait encouragés ; et la seconde année le résultat les a convaincus. Le rendement est meilleur que celui obtenu avec les méthodes ancestrales : *Ton champ a donné plus d'arachides que le mien ! Viens chez moi maintenant*.

Il participe aussi à la vie de l'Église : cultes, études bibliques, classe de baptêmes et il donne quelques cours dans une petite école biblique qui fonctionne sous la responsabilité de l'Église.

Au printemps 1970, Pierre est sollicité pour remplacer Dick Sanders à Doba dans le sud du pays, au bord du Logone. C'est une des premières stations des Assemblées chrétiennes au Tchad (les ACT). Ce missionnaire part en congé aux États-Unis avec sa famille. À côté du travail dans l'Église de Doba, Pierre continuera à développer son projet d'amélioration des méthodes de culture sur une plus grande échelle qu'à Kélo. Doba est à 170 kilomètres au sud-est de Kélo qu'il visite de temps à autre pour encourager les jeunes agriculteurs.

En fin d'année 1970, la famille Cretegy part pour son temps de congé en Suisse.

Autres stations de la mission

Korbo

Marius et Liliane Baar sont rentrés en France en juillet 1968 ; ils ne reviendront que pour de très brèves périodes. Aucun expatrié ne résidera plus à Korbo. Mais les Baar resteront très attachés à l'œuvre accomplie dans ce village et ils la soutiendront financièrement jusqu'à la limite de leurs forces. L'Église de Korbo restera liée aux autres Églises évangéliques de la région.

Gogmi

La famille Thibaut est rentrée en Belgique. Ils y resteront définitivement à cause de leurs enfants. Émile y reprend son ministère pastoral. Les Utermann attendent plusieurs mois à Fort-Lamy puis rentrent en Europe : la situation est trop dangereuse pour retourner à Gogmi.

Haïkelou

Fin 1969, Walter et Anne-Marie Utermann reviennent pour collaborer avec des évangélistes tchadiens de l'Église évangélique au Tchad (EET) installés sur la rive orientale et sur des îles du lac Tchad. Walter crée une nouvelle installation sur l'île de Haïkelou.



*À gauche le dispensaire de Haïkelou
et à droite la maison d'habitation sur pilotis.*

Un couple suisse, Ernest et Mélanie **Krebs**, les accompagne. Ernest aide Walter à construire une maison d'habitation à Haïkelou. En mars 1970, les Utermann partent en Suisse et Linus et Margrit Käslin revenus de Suisse les y remplacent avec Rose-Marie Nöthiger. Margrit et Rose-Marie, toutes deux infirmières, soignent les malades ; Linus s'occupe de l'évangélisation des Boudouma et de travaux linguistiques. Un autre jeune missionnaire suisse-allemand, Éric Spalinger, vient compléter l'équipe en octobre 1972. Ernest et Éric édifient un dispensaire sur cette île. Le travail se développe rapidement³. Rose-Marie Nöthiger et Eric Spalinger se marieront en 1973 à Fort-Lamy.

Mongo

La famille Houriet est la seule famille d'expatriés qui demeure au Guéra grâce à la présence de militaires français stationnés à Mongo. Mais Jean-Marc écrit en 1969, *la situation s'aggrave de jour en jour ici comme ailleurs. Que Dieu nous garde de tout pessimisme, tout en*



Jean-Marc et Ruth Houriet.

³ Précisions reçues de Linus KÄSLIN, 2009.

nous gardant réalistes. C'est au moment où les légionnaires partiront qu'une grande décision devra être prise. Ils sont encouragés par la venue de **Joël Moret**, le cousin de Ruth Houriet, qui reste avec eux jusqu'à la fin de l'année 1971. Joël s'implique joyeusement dans toutes les activités de la mission et de l'Église qu'il n'oubliera pas quand il sera de retour en Suisse. En 1971, un petit groupe de sept musulmans descend des montagnes voisines et se présente à la station de Mongo. Peut-être font-ils partie d'une secte islamiste? Ils disent avoir reçu dans une vision l'ordre de venir passer sept jours chez Ratou pour écouter le message de l'Évangile de Jésus. Ils doivent aussi assister au culte du dimanche. Effectivement ils paraissent avides d'entendre ce que Ratou leur enseigne. Au bout de la semaine, ils repartent dans leur montagne. Jean-Marc n'a plus de nouvelles d'eux. Il semblerait qu'ils aient été tués lors d'affrontements avec d'autres musulmans.

~ ~ ~

Fort-Lamy (1970-1973)

Les Assemblées chrétiennes au Tchad (ACT)

Dès leur arrivée à Fort-Lamy, les Metz, puis les Bory s'intègrent dans l'Assemblée chrétienne de l'avenue Mobutu, située près de Radio-Tchad et du grand lycée Félix Éboué. Le Dr John Olley l'avait créée en 1929 en centre ville. La chapelle ne pouvant s'agrandir sur place avait été reconstruite à son emplacement actuel.

John Olley avait ouvert la première des Assemblées chrétiennes à **Abéché** en 1926. Dans les années suivantes, il s'installa dans le sud du pays, à **Moïssala**, à **Doba** puis à **Fort-Lamy**. Walter Ganz avait commencé l'évangélisation des Mbaye dans la région de Doba, puis de Bediondo. M. et Mme Ford rejoignirent les Ganz quelques années plus tard. En 1934, F.-William Rogers vint d'Australie pour s'installer à **Bédiondo** (à vingt kilomètres à l'est de Doba), puis à Moïssala où il ajouta une école et un dispensaire sur le terrain obtenu sept ou huit ans plus tôt par John Olley. Les Églises mbaye se comptent aujourd'hui par centaines.



Chapelle des Assemblées chrétiennes de l'avenue Mobutu.

Bien d'autres missionnaires suivirent après la Seconde Guerre mondiale : John et Dawn Elliott, et Dick et Betty Sanders à Doba. Richard Saxby à **Pala** suivi de M. Hewlett, Janet MacDougall et Marjorie Shaw en 1950 à Doba aussi. M. et Mme Neville Taylor à **Bouso** sur la rive droite du Chari ; Mademoiselle Anita Lewis ; Colin Price puis Alan Wheeler à **Baktchoro** et **Koyom**, Peter Robinson, Laurie et Margaret Cowell et Margaret King à Koyom aussi, (...) Charles Marsh s'installa pour quelques années à Fort-Lamy pour la traduction du Nouveau Testament en arabe du Tchad. La plupart de ces missionnaires quittèrent le Tchad dans les années 1960 à 1970 pour diverses raisons : santé, âge, enfants ou famille et à cause de la dégradation de la situation politique. Plusieurs d'entre eux revinrent au Tchad pour de courts séjours afin d'achever des traductions de la Bible : Neil Clark, Alan Wheeler, John Elliott, Neville Taylor, Ruth Scott, etc. Janet MacDougall travailla plusieurs années dans la région de Doba jusque vers l'année 1980.

Ils ont ouvert, dans les Assemblées chrétiennes, plus de dix écoles bibliques en diverses langues locales et un Institut biblique en français à Doba.

Ces envoyés anglophones ont fait un travail remarquable. Ils ont laissé des Églises nombreuses, avec des pasteurs solides dans la foi, capables d'enseigner à leur tour. Pendant la période du « retour aux sources » (1974) imposé par le gouvernement du Président Tombalbaye, ces Assemblées restèrent fidèles à l'Écriture et de nombreux chrétiens payèrent de leur vie leur refus de revenir au paganisme.

Très attachés aux doctrines des « Frères », ces missionnaires enseignèrent aux Assemblées chrétiennes l'interprétation « dispensationaliste » de la fin des temps. Leur fort attachement à l'autonomie locale des Églises ne leur permit pas en 1962 d'accompagner les Assemblées dans leur démarche vers une constitution en union d'Églises. Et leur enseignement sur la direction collégiale de l'Église locale se heurta à la structure patriarcale de la société tchadienne : des pasteurs furent nommés, ou s'autoproclamèrent... Néanmoins depuis leur création, les Assemblées chrétiennes n'ont cessé de se multiplier au Tchad : en 2009, plus de 1000 Églises rassemblent 200 à 225 000 fidèles¹, et elles sont restées très attachées à l'enseignement qu'elles ont reçu. Un grand respect des règles des Frères transparaît dans leurs écrits².

Si les missionnaires venus de France se sont intégrés dans les Assemblées chrétiennes de Fort-Lamy ou de province, c'est que leurs convictions théologiques, toutefois plus nuancées dans les domaines de l'eschatologie et de l'ecclésiologie, étaient en harmonie avec celles de ces Églises. Dès leur arrivée au Tchad, les premiers missionnaires français nouèrent des relations fraternelles avec ces missionnaires anglophones. Dans la foulée, les autres envoyés des comités suisse et allemand (MET et EMT)

¹ R. DAÏDANSO, P. DJIDETI, M. DOUNKEL, *Bien connaître les ACT pour mieux servir en leur sein*, N'Djamena, éd. des ACT, 2009, p. 9, 24, 79.

² Voire une tendance à un certain rigorisme. La brochure citée à la note précédente le laisse transparaître.

installés au Guéra puis ailleurs dans le pays, travaillèrent aussi dans le cadre des Assemblées chrétiennes au Tchad (ACT) et des Assemblées évangéliques au Tchad (AET).

En 1968, à Fort-Lamy, les chrétiens des Assemblées chrétiennes se réunissent dans près de quinze chapelles qui rassemblent 60 à 300 membres. Celle de l'avenue Mobutu qui est la plus ancienne et la plus nombreuse Assemblée de la ville en compte encore davantage. La journée de dimanche y commence par une réunion de prière en sara-mbaye vers 7h30 (les premiers chrétiens de cette chapelle viennent tous de régions voisines de Doba, Bédiondo et Moïssala où se parlent divers dialectes mbaye) ; de 8h à 9h, suit le culte en français, le seul de la ville dans les Assemblées (prédication, prières, chants), puis dès 9h30, c'est le culte en mbaye avec prédication, et pour finir à 11h, la cène, à laquelle ne participent que ceux des cultes précédents qui sont baptisés.

Invité dans l'Église

Jean Metz introduit Jean-Pierre Bory auprès des anciens des Assemblées chrétiennes et ce dernier apprend petit à petit à connaître une Église « de ville » déjà ancienne, bien différente de la jeune Assemblée du village de Moukoulou adossé à sa montagne, loin des axes de communication. Là-bas, dans cette Église naissante, les expatriés étaient un peu les « pères » de l'Église : tout était à commencer, à créer, à enseigner ; ils pouvaient confier les premières responsabilités aux chrétiens jeunes dans la foi, comme on le fait à ses enfants adolescents.

À Fort-Lamy et dans le sud du pays, l'Église est déjà adulte et bien structurée depuis des années ; et les anciens, chargés d'un ministère, sont parfois plus âgés que les missionnaires expatriés. Ils sont plus expérimentés qu'eux dans l'exercice d'un ministère pastoral se déroulant au sein d'une Église africaine. Certains de ces pasteurs sont des hommes sages et très avisés, parce que les ressorts cachés de leur propre culture n'ont pas de secrets pour eux et qu'ils ont su l'évaluer à la lumière de l'Écriture.

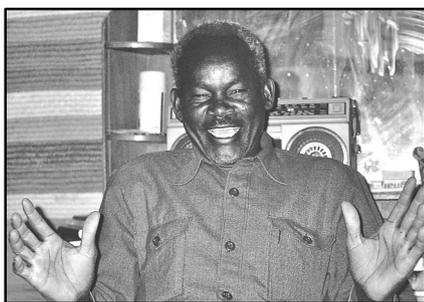
Le missionnaire expatrié qu'est Jean-Pierre Bory se sent exactement comme un « invité » qui est reçu et guidé par la main de son hôte ; il n'est plus celui qui offre, propose, conduit... Il n'est plus indispensable³. Les visites à certains de ces anciens sont très enrichissantes et l'aident à mieux comprendre le nouveau contexte dans lequel doit s'inscrire son ministère et le type de relation à développer avec les uns ou les autres. Il va souvent chez Job Mouangar, un ancien respecté, qui fut un des



Job Mouangar.

très proches collaborateurs du Dr Olley et qui habite tout près de chez lui. Ou chez Ésaïe Kalko, un ancien de l'Assemblée de l'Hippodrome, André Laoundou, Alexis N'Gardikna, le direc-

teur du cadastre, Daniel Maïmouta, ou encore Mamadou, le directeur du Musée ; tous anciens dans diverses Assemblées, certains deviennent de vrais amis.



Daniel Maïmouta.

Jean et Jean-Pierre font plusieurs voyages dans le Sud et visitent

³ Rhena TAYLOR illustre bien ce moment du ministère où le missionnaire doit se retirer de postes de responsabilité directive et accepter que ses propres « étudiants » les occupent. L'auteur raconte une série de situations véridiques vécues parfois comme des crises douloureuses par certains missionnaires qui se sentaient rejetés sans égards (*Points chauds et nerfs à vif*, Nogent-sur-Marne, Fédération de Missions évangéliques francophones, 1995).

quelques-unes des stations missionnaires des *Frères*. Les Assemblées chrétiennes sont partout beaucoup plus importantes que dans le Guéra : 200, 400 membres, en quelques endroits 600, avec des anciens, des pasteurs, des diacres, des évangélistes ; et elles sont nombreuses, 400 à 500 chapelles à ce moment-là, concentrées dans la partie méridionale du pays, depuis Doba jusqu'à Moïssala à la frontière de la République centrafricaine, et dans le Sud-Ouest le long de la frontière avec le Cameroun (Kim, Koyom, Fianga, Pala...). Le contraste avec le Guéra est total. L'Évangile a touché la majorité des villages de ces régions. Beaucoup d'animistes se sont tournés vers le Christ, cependant la religion traditionnelle reste très enracinée et vivante, majoritaire encore dans la population. L'islam est peu répandu en 1968, même si plusieurs sultans sont musulmans (par l'habit et quelques rites) ainsi que la plupart des commerçants souvent originaires du Nord.

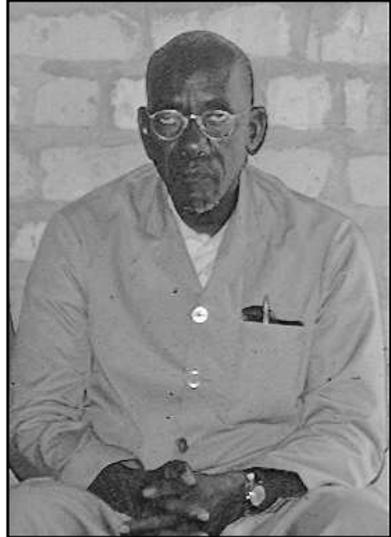
Jean Metz avait été invité à faire partie du Comité national des Assemblées chrétiennes. Après son départ en 1970, Jean-Pierre Bory y est convié à son tour, et cela lui permet de mieux comprendre de l'intérieur le fonctionnement de ce grand groupe d'Églises, et d'en mesurer toute la difficulté de gestion. Les défis auxquels doivent faire face les responsables des Assemblées chrétiennes sont énormes : organisation de l'enseignement biblique pour leurs soixante ou soixante-dix mille membres (en 1969), discipline, motivation pour l'évangélisation, pour la prière, évangélisation et formation des jeunes, en particulier des étudiants et de ceux qui ont gagné les grandes villes et leurs tentations, mesures de protection contre les enseignements pernicieux de sectes congolaises ou nigérianes qui s'installent au Tchad, etc.

Le dimanche, il est souvent invité à prêcher dans l'une ou l'autre des Assemblées de la ville, en particulier dans la petite chapelle hadjarai de langue arabe fondée dans le quartier de Klémat par des chrétiens du Guéra, à l'Assemblée de l'Hippodrome (nommée ainsi parce qu'elle est en bordure du champ de course), à l'Assemblée de la rue de Bori ou de Bory (malgré ce qui se dit aujourd'hui à N'Djamena, le nom de cette

Église et de sa rue ne semblent pas issus du patronyme de Jean-Pierre, même s'il la fréquentait assez souvent !).

1970. On fête le dixième anniversaire de l'Indépendance du Tchad (la fête nationale se célèbre le 11 février). François Tombalbaye vient d'être nommé président de l'OCAM⁴.

La fête a lieu cette année en janvier. Le Président est particulièrement favorable aux chrétiens évangéliques : il a fait un don à l'Assemblée Mbaye pour aménager l'intérieur de sa grande chapelle, et en particulier la pose d'un plafond en contreplaqué qui coupera la chaleur dégagée par les tôles brûlantes sous le soleil à son zénith. Le samedi après-midi, le Président assiste au culte de l'Indépendance chez nous à l'Assemblée. La chapelle a été bien ornée. Marcel⁵ nous avait aidés à faire de beaux panneaux avec des lettres très modernes : « Si tu crois tu verras la gloire de Dieu » (...) Nous avons emprunté les fauteuils du Centre culturel français (...) Alexis N'Gardikna a fait un excellent message sur un point terriblement difficile à traiter : la liberté. Il s'en est très bien sorti. (...) Le Président était venu en per-



Otman Ndakiran, le premier compagnon tchadien du Dr Olley, président du comité national des Assemblées chrétiennes vers 1970.

⁴ OCAM : Organisation commune africaine et mauricienne.

⁵ Marcel REUTENAUER est alors coopérant militaire ; il enseigne au Collège évangélique.

sonne avec son calot en peau de panthère. Plusieurs ministres et députés l'accompagnaient. La jeunesse de l'Église lui a fait une haie d'honneur en lui chantant des cantiques en sara (sa langue maternelle) jusqu'à sa Mercédès qu'il avait laissée au bout de la concession. Ce qui a permis à papa (Jean Metz) et au vieux pasteur Outman Ndakiran de marcher avec lui tranquillement en parlant librement. Le Président leur a dit : « Vous avez bien formé les chrétiens ; les protestants représentent une grande force ; il faut continuer. » (H.M. 6)

En septembre 1970, René Daïdanso revient de la faculté de théologie de Vaux-sur-Seine, premier Tchadien à avoir suivi une formation théologique évangélique de niveau universitaire (maîtrise). Jean-Pierre Bory, au Comité national des ACT, s'inquiète de savoir quel ministère sera confié à René. On lui répond que les anciens y ont réfléchi. Lorsque René arrive, apparemment, rien n'est décidé ; les anciens lui demandent d'être le chauffeur de Otman Ndakiran, le plus ancien des pasteurs Tchadiens, à ce moment-là président du Comité national. Ils ne lui confient aucun ministère particulier dans l'Église. Jean-Pierre s'étonne de cette retenue des anciens. Mais sans poser aucune question, René attend patiemment. Ainsi gagne-t-il leur confiance. Au bout de quelques mois (en janvier 1971), ils décident d'organiser une cérémonie d'installation de René Daïdanso dans un ministère pastoral⁷ : le jeune maître en

⁶ Huguette METZ, lettre du 1^{er} février 1970.

⁷ Le moment central de cette cérémonie d'installation fut comme prévu l'imposition des mains des anciens sur René Daïdanso et un instant de prière pour son futur ministère. Bien sûr, pour une telle cérémonie, il convenait d'adresser une invitation aux autorités. Leur réponse fut massive ! La moitié de la salle était occupée par des parlementaires, les membres du gouvernement, le Président Tombalbaye ainsi que le Président Mobutu en visite ce jour-là au Tchad, et enfin l'archevêque catholique au premier rang en grand costume avec son étole violette ! Après des chants, des présentations, un témoignage de René, Jean-Pierre donna un bref message sur le sens de la cérémonie qui allait suivre et participa à cet instant de prière. Il fut sévèrement critiqué par quelques missionnaires anglophones pour avoir fait « entrer Babylone dans l'Assemblée » (probablement sous la forme de l'œcuménisme attesté par la présence

théologie avait réussi le test de l'humilité et du respect des anciens.

Tout au long de son ministère, sa parole sera à son tour considérée ; sa vision de l'évangélisation, de la formation de l'Église et de ses responsables, sera une bénédiction pour les Assemblées chrétiennes et bien au-delà pour toute l'Afrique : il sera l'un des responsables de l'Association des évangéliques d'Afrique (AEA), et il animera son programme CAP pour la formation de responsables d'Églises. Il sera invité à de nombreuses conférences internationales et mondiales comme orateur dans le domaine de l'évangélisation et de la formation théologique.



*Le pasteur René Daïdanso
(en 2009).*

~ ~ ~

Jean-Pierre et Hélène Bory vont se lier aussi avec quelques familles missionnaires francophones (au milieu de tous les anglophones présents à Fort-Lamy...) qui se trouvent être de leur génération : Gilbert et Jacqueline Klopfenstein des Assemblées mennonites de France, Jacques et Ursula Baumann, envoyés par les Mennonites de Suisse, Werner et Jacqueline Schulthess et Bernard et Madeleine Huck, membres de la Mission protestante franco-suisse du Tchad (MPFST). Ils ont presque tous des enfants du même âge, et dès que les grandes chaleurs reviennent, le dimanche après-midi, ceux qui n'ont pas d'activités dans leur Église se retrouvent au bord du Chari, à Mandjaffa situé à quinze kilomètres en amont de la ville. Chacun apporte son pique-nique,

du dignitaire catholique et des chefs politiques, et parce qu'il cautionnait le pastorat dans les Assemblées...).



Pirogues sur le Chari.

on grille du poisson, les enfants jouent dans l'eau, et les parents se baignent aussi. Quel moment agréable ! Le courant est très lent, paisible, surtout en deuxième partie de saison sèche. Tout en se laissant dériver au fil de l'eau, on discute de tout, et de rien, des événements de la semaine dans son ministère, de projets, de nouvelles de France...

Cet endroit finit par être appelé *Gospel Beach*. Parfois des idées surgissent, comme ça, elles restent dans un coin de mémoire, sont reprises entre deux ou trois

pendant la semaine, et finissent par donner naissance à un projet intéressant. L'une de ces idées fut le cours d'été pour enfants.

Camp biblique pour enfants en été

Les vacances d'été sont longues et si quelques enfants retournent au village dans leur famille, beaucoup plus nombreux sont ceux qui demeurent en ville et sont désœuvrés. Jean-Pierre Bory, pendant son congé en 1967, avait suivi un cours de l'AEE⁸ en France. Il se propose d'appliquer l'un de ses principes dans le contexte de Fort-Lamy et il en parle avec Jacques Baumann : on pourrait à la fois former des moniteurs et apporter l'Évangile aux enfants. Le programme serait le suivant : animer un camp d'une semaine avec les jeunes gens ou jeunes filles qui s'intéressent à l'évangélisation des enfants, qu'ils soient ou non déjà moniteurs

⁸ AEE : Association pour l'évangélisation des enfants.

dans leur Église. Faire avec eux pendant une semaine six leçons bibliques (une par jour) comme s'ils étaient enfants eux-mêmes, en leur montrant comment parler la « langue *enfant* » (mots simples, histoire biblique adaptée à leur âge, enseignement illustré de quinze minutes, chants faciles à apprendre, prière courte...). Les moniteurs apprennent chaque jour un chant nouveau énonçant une leçon spirituelle à retenir, et dont les paroles sont souvent des versets bibliques. Ils préparent des images pour un flanellographe, s'exercent à dessiner au tableau noir, réunissent de petits objets pour illustrer la leçon, répètent un mime (les Tchadiens sont très doués pour cela et aiment jouer. Ils n'ont rien à apprendre sinon à ne pas trop en faire !). En suivant ce cours, les moniteurs s'engagent à reproduire le même cours dans leur Église la semaine suivante en invitant les enfants de l'Église et du quartier. Jacques Baumann décide de faire le même cours en parallèle dans les EET. Les anciens donnent leur accord et autorisent l'emploi des salles de classes de l'école primaire des Assemblées chrétiennes pour les cours de la première semaine destinés aux moniteurs. Une bonne vingtaine de jeunes suivent le cours à l'école des ACT et autant au Foyer Fraternel. La deuxième semaine, les leçons se donnent dans les Assemblées et les Églises des quartiers de la ville. Et le dernier jour une séance réunit tous les enfants des deux groupes sur le terrain de l'école primaire : c'est alors près de mille enfants qui chantent ensemble quelques-uns des refrains appris. Et qui ont entendu et mémorisé quelques vérités de l'Évangile.

Cours d'instruction religieuse

Le ministère de Bernard Huck est de donner un enseignement religieux facultatif dans les collèges et lycées de la ville. Comme il n'arrive pas à passer partout, il propose à d'autres expatriés de se charger d'un ou de plusieurs établissements. Jean-Pierre est du nombre. Il rencontre ainsi des élèves du 1^{er} cycle réunis pendant des périodes creuses des programmes. Ce qui implique pas mal de changements d'horaire et de recherches de locaux en cours d'année. Mais c'est une excellente occasion de parler avec

des jeunes, issus de famille chrétienne, mais ayant perdu le contact avec l'Église.

Le Centre de formation biblique (CFB)

Vers la fin de 1969, des anciens des ACT suggèrent à Jean-Pierre Bory l'ouverture d'un Institut biblique à Fort-Lamy. Cette proposition lui plaît, car il est plus que jamais convaincu qu'il est nécessaire de former des responsables d'Église, de développer la connaissance de la Bible, et il aime enseigner... C'était déjà un souci majeur des missionnaires de Moukoulou. Mais Jean-Pierre se sent encore trop inexpérimenté pour créer un Institut biblique à partir de zéro, et il n'y a pas d'autre missionnaire disponible à Fort-Lamy pour faire équipe avec lui à plein temps dans un tel projet.

Il constate que les responsables des Assemblées recherchent une formation continue dans le domaine biblique. Un cours de quatre semaines est organisé pour eux chaque été par les ACT et il est bien suivi ; il y a régulièrement plus d'une cinquantaine de participants. Les anciens doivent affronter plusieurs difficultés de taille dans leur ministère :

- La plupart se sont convertis en province dans leur ethnie d'origine où les missionnaires anglophones les ont enseignés dans leur langue locale. Beaucoup ont aussi appris à lire dans une Bible ou un Nouveau Testament traduits dans leur dialecte et ils sont peu à l'aise devant une Bible française.
- La connaissance élémentaire du français rend difficile pour beaucoup d'entre eux l'évangélisation et la formation de la nouvelle génération estudiantine francophone.
- Cette faiblesse en français leur rend quasi impossible l'élargissement ou le renouvellement de leurs propres connaissances par la consultation de commentaires, de dictionnaires bibliques ou de livres de théologie évangélique.
- L'accroissement important que le Seigneur a accordé aux Assemblées chrétiennes (et aux autres Églises évangéliques)

requiert de nombreux anciens et pasteurs capables d'enseigner.

- Dans un tout autre registre, une grande méconnaissance des autres dénominations et une certaine méfiance à leur égard, nuisent à une collaboration fraternelle entre membres d'unions d'Églises différentes et provoque ici ou là des tensions.

Une commission formée de Jean Metz et Jean-Pierre Bory des ACT, de missionnaires travaillant dans l'EET, et de plusieurs frères tchadiens des ACT et de l'EET, se réunit deux fois pour débattre de cette question au printemps 1970. Elle arrive à la conclusion suivante : proposer, au lieu d'un Institut biblique qui entraînerait une lourde infrastructure, un Centre de formation biblique (CFB) pour les anciens, les responsables d'activités dans les Églises, et pour tous ceux qui désirent mieux se former dans la connaissance de la Bible. Ce CFB aurait pour premier objectif de leur enseigner en français de façon systématique cette connaissance biblique qu'ils savent exprimer dans leur langue vernaculaire (de façon plus ou moins complète). Le second objectif serait de leur faire connaître et apprendre à utiliser commentaires, dictionnaires et livres de références relatifs à la Bible pour qu'ils puissent ensuite progresser par eux-mêmes dans la compréhension des Écritures saintes. Le CFB accepterait des étudiants du niveau du BEPC (fin de collège). Il accueillerait tous ceux qui viendraient, recommandés par leur Église, de toutes les dénominations évangéliques représentées au Tchad. Cette dernière clause ne reçoit d'abord que le silence comme réponse ; mais deux ou trois mois plus tard un accord général est acquis dans les Églises. Les cours se donneront après la fermeture des bureaux et des écoles ; ainsi, les anciens, employés dans un poste administratif ou dans une entreprise, pourront participer à ce cours qui leur est destiné. Les ACT donnent leur plein accord pour accueillir le CFB dans les classes de leur école primaire (qui bénéficient d'un éclairage électrique, de tables, de sièges, d'un tableau noir) ; les cours se donneront de 18 heures à 20 heures, quatre jours par semaine. À ce moment-là,

Le rosier du désert

l'enseignement primaire est terminé et les classes sont disponibles.

C'est ainsi que le **Centre de formation biblique** (CFB) débute en septembre 1970. Dans les premières années, Jacques Baumann et Jean-Pierre Bory se partagent les cours, ainsi que René Daïdanso, Bernard Huck et Werner Schulthess selon leurs disponibilités. Jean-Pierre assure la direction, les inscriptions, le programme des cours.



Une classe du CFB. Tous les participants ont déjà une responsabilité dans leur Église.

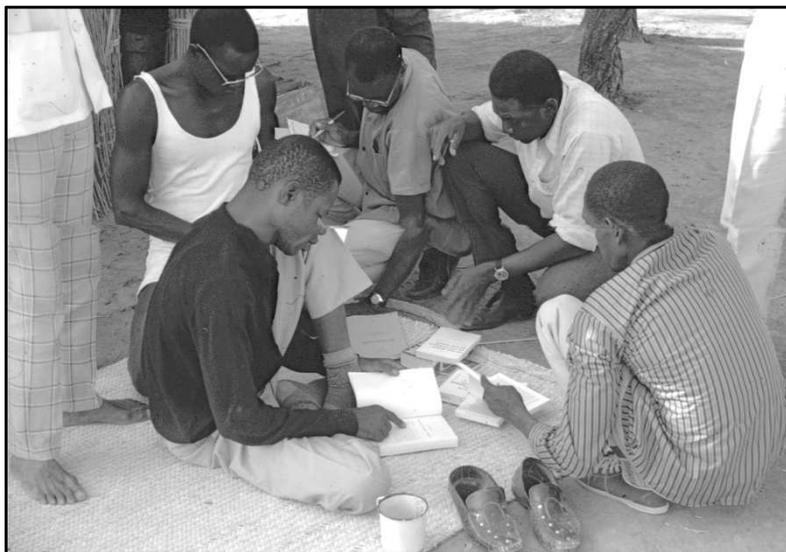
Un rapide test d'entrée révèle que la bonne moitié des anciens inscrits n'ont pas le niveau requis, et ne pourraient pas suivre valablement un cours donné en français parce qu'ils ne le maîtrisent pas suffisamment bien. Mais ces derniers sont tous des anciens reconnus, des diacres, des catéchistes qui exercent déjà un ministère important dans leurs diverses chapelles et qui précisément ont besoin d'une telle formation. Il faut donc repenser le programme et prévoir deux classes en parallèle : douze candidats ont réussi le test et suivront le cours « normal », les vingt-deux autres le cours dit « de recyclage ». Le programme

de ce second cours est allégé, et il faut parfois recourir à l'arabe ou au dialecte local pour expliquer un mot.

L'intérêt et la persévérance des assistants ne faiblissent pas au cours des années ; pourtant le programme complet s'étale sur cinq ans. Il est conçu de façon à ce qu'au début de chaque année de nouveaux étudiants puissent s'inscrire en cours de cycle. Le nombre des étudiants du CFB va donc croître d'année en année. Plusieurs jeunes filles et dames, actives dans l'enseignement des enfants ou des femmes, s'inscrivent dès la deuxième ou la troisième année. Les Églises qui ont participé à l'élaboration de ce Centre, se sentent solidaires de ce travail, ce qui est une bénédiction et permet d'envisager un développement ultérieur du CFB. (J.-P.B.)

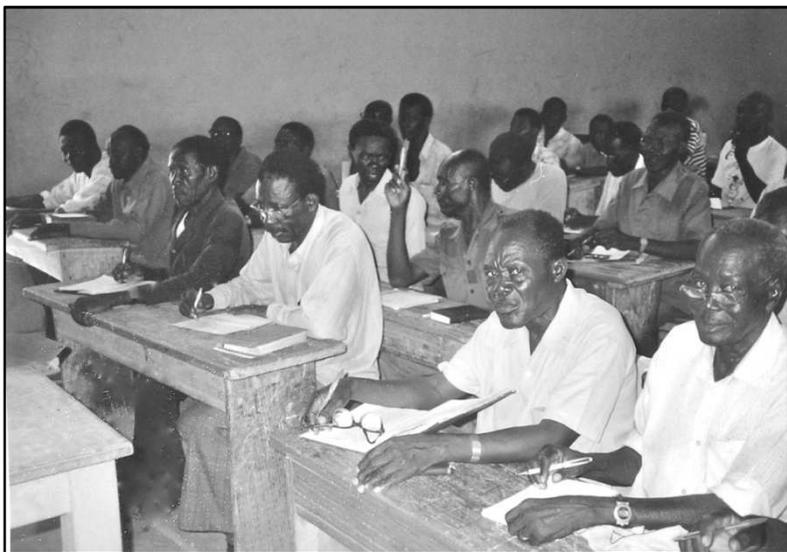
Dans le courant de l'année, il s'avère que quelques jeunes étudiants sont venus exprès de province pour suivre le CFB. Ils n'ont que deux heures de cours dans la journée et pas d'activités le reste du temps. Jean-Pierre Bory organise alors pour eux des cours le matin ; il utilise des manuels conçus pour des cours décentralisés mis en place par Paul White en Guadeloupe. Quatre ou cinq étudiants se retrouvent en début de matinée dans une salle prêtée par Jacques Baumann à l'arrière de sa maison. Jean-Pierre leur distribue le travail : présentation et introduction de quelques pages à lire et à étudier dans des manuels sur la doctrine ou l'histoire de l'Église, puis travail personnel des élèves jusqu'à midi. Le lendemain, reprise de ces textes, réponse aux questions et explications complémentaires si nécessaire, éventuellement correction de travaux personnels. Puis préparation des textes pour le jour suivant.

Les EET prêtent aussi une salle, dans les locaux du Foyer fraternel, qui sert de bibliothèque et de salle de lecture réservée aux étudiants du CFB. Et petit à petit des commentaires bibliques, des livres de doctrine, des dictionnaires sont recueillis, venus de France par colis ou achetés sur place, pour constituer la bibliothèque. L'apprentissage de son bon usage fait aussi partie du programme de cours.



*Groupe d'étudiants du CFB lors d'un week-end au campement de Mandjaffa.
On se documente...*

Tous les étudiants du CFB sont évidemment externes et la dimension communautaire manque à cette formation. Par ailleurs, certains sujets, particulièrement des questions d'éthique, de discipline ecclésiale ou de piété personnelle, peuvent difficilement être traités par un professeur étranger monologuant face à la classe. Une partie des étudiants a plus d'expérience « pastorale » que les professeurs, qui, eux, ont beaucoup à apprendre dans le domaine des règles et des relations sociales et familiales complexes dans les cultures des diverses ethnies représentées. On organise donc une fois par trimestre ou deux fois par an, un week-end du vendredi après-midi au dimanche soir, obligatoire pour tous. Il se tient à Mandjaffa, sur un terrain acheté par les EET qui y ont construit quelques cases destinées précisément à accueillir des groupes d'étudiants pour des sorties bibliques.



Cours de recyclage du CFB dans une des classes de l'école primaire des Assemblées chrétiennes.

Le transport se fait sur un camion prêté par Walter Utermann (Jean-Pierre et Walter ont dû passer un permis poids lourds afin de pouvoir le conduire !). Sur place on se retrouve ensemble, en cercle, assis sur les nattes. Moment de culte personnel. Étude biblique présentée par l'un des anciens. Puis entretien sur une question de théologie pastorale ou d'éthique, apports des uns et des autres pour éclairer le thème avec des cas concrets, suggestions de réponses, consultation de l'Écriture... Les professeurs en apprennent autant que les étudiants ! Des discussions animées mais un respect mutuel entre frères et sœurs caractérisent ces moments d'échanges. Puis on mange ensemble le repas préparé par quelques épouses venues pour cela. On dort sur place. Le dimanche matin, culte avec sainte cène. Quelques réticences au début. Plus tard Jean-Pierre se souvient de plusieurs qui ont témoigné : *Je ne connaissais pas ce pasteur* (de l'autre dénomina-

Le rosier du désert

tion). *Je ne lui avais jamais adressé la parole. Maintenant, je prends la cène avec lui. C'est mon frère en Christ.*

Un effort spécial est aussi fait pour que chaque étudiant puisse se procurer à bas prix un dictionnaire biblique, un manuel de doctrine chrétienne, quelques commentaires bibliques... Une ronéo tourne beaucoup pour préparer des photocopiés de cours. Mais un regret reste : lors de la première guerre, en 1979, les bombardements firent rage détruisant beaucoup de bâtiments en ville. Un obus tomba sur le Foyer fraternel qui fut partiellement détruit, et la bibliothèque et tous ses livres partirent en fumée. Plutôt que de rassembler tous les livres en un seul lieu, peut-être aurait-il fallu en répartir davantage entre les étudiants ? Une partie au moins des volumes aurait été sauvée.

En 2009, le CFB continue sous la responsabilité des Églises. Fermé pendant les années de guerre, il a été rouvert par la volonté de responsables tchadiens.

Plusieurs anciens étudiants du CFB des premières années exercent encore en 2009 le rôle de pasteur ou d'ancien dans les Assemblées chrétiennes. Jean-Pierre Bory a eu la joie d'en rencontrer une douzaine la dernière fois qu'il est retourné au Tchad pour assister à un congrès annuel des ACT.

~ ~ ~



Un camion sur le bac de Fort-Lamy qui permet de passer du Tchad au Cameroun en traversant le Chari.

Fort Lamy (1970-1973)

Au printemps 1970, les locaux de l'école primaire des Assemblées chrétiennes ne suffisent plus pour accueillir toutes les classes. Jean obtient à nouveau une subvention de l'ambassade américaine pour acheter tous les matériaux nécessaires à la construction de trois classes supplémentaires. Comme Jean Metz est sur le point de retourner en France, il confie à Jean-Pierre Bory la tâche de diriger ce chantier.

En automne, les Bory accompagnent jusqu'au bord du Chari la famille **Metz** qui quitte Fort-Lamy et le Tchad, cette fois définitivement. Leurs enfants ont besoin d'un collège et d'un lycée ; Étienne, dont la vue est très faible, doit chercher une formation adaptée à son handicap. Danielle Gounon qui part en congé les accompagne. Ils traverseront le Sahara avec leur Land-Rover ; ce sera une équipée dont les enfants se souviendront. Premier obstacle : le Chari. La voiture doit descendre la pente abrupte de la berge pour monter dans le bac qui fait la navette vers Kousseri.



Jean et Huguette Metz (vers 1990).

Cette fois, pas de problème, mais il n'est pas rare que cette large barge soit bloquée par un camion. Les véhicules sont fatigués par des chargements extrêmes, malmenés sur des pistes chaotiques, réparés tant bien que mal par des mécaniciens habiles mais manquant de pièces de rechange, leurs freins sont souvent défectueux. Et là, en quelques dizaines de mètres de pente, ils prennent de la vitesse, sautent par-dessus les rondins de bois que les aides-chauffeurs disposent devant les roues des camions pour les freiner, prennent de l'élan, traversent le bac, et à l'autre bout plongent du nez dans le Chari. Le bac est alors immobilisé pour une journée ou plus.

Arrivé à Strasbourg, Jean Metz se remettra au service de l'Église La Bonne Nouvelle où il s'impliquera comme ancien, et comme maître d'œuvre de la rénovation de la ferme-auberge du Sattel dans les Vosges qui accueillera dès lors de nombreux camps bibliques et des séjours d'Églises. Il restera très impliqué dans le soutien de la mission et fera seul plusieurs voyages et courts séjours au Tchad.

Radio

On propose à Jean-Pierre Bory de reprendre le quart d'heure hebdomadaire que Radio-Tchad réserve gratuitement aux Églises évangéliques (pour lequel il prépare de temps à autre un message). Jusqu'ici des missionnaires des EET et des ACT les préparaient à tour de rôle. Jean-Pierre Bory et Jacques Baumann décident de travailler ensemble à la mise en route d'équipes tchadiennes qui pourront fonctionner de façon autonome, sans dépendre d'émissions préparées en Europe pour des auditeurs européens et parfois très décalées pour des auditeurs africains. Jacques et Jean-Pierre cherchent chacun des hommes ou des femmes qui souhaitent intégrer une telle équipe et se former pour ce ministère de communication de l'Évangile par la radio. L'équipe des ACT a le privilège de recruter Jacques Maïmos, un technicien qui travaille déjà à Radio-Tchad et connaît le fonctionnement d'un studio d'enregistrement et l'utilisation des magnétophones. L'expérience de Jean-Pierre acquise à Radio Paroles de vie se

révèle bien utile aussi. Pour les parties musicales, il faut aller dans les Églises trouver des chorales qui commencent à se mettre en place, évaluer leurs prestations, leur proposer certains chants, parfois encourager des musiciens à former des groupes instrumentaux chrétiens. Il faut ensuite les enregistrer. À cette époque tout se met sur des bandes dont il s'agit ensuite de faire le montage en studio ; il faut les découper, coller les sections, réenregistrer les transitions... Jean-Pierre entre en relation avec Radio-Elwa qui produit depuis Abidjan d'excellentes émissions avec un groupe de chrétiens ivoiriens. Ces derniers jouent des scènes de la vie quotidienne africaine comme des sortes de paraboles illustrant des vérités bibliques. Ces émissions ont un grand succès, car elles parlent « africain » à des Africains.

Ce ministère s'étend sur plusieurs années ; une relation d'amitié et de confiance grandit entre Maïmos et Jean-Pierre, et rend le fonctionnement de l'équipe très agréable. Et petit à petit les membres de l'équipe prennent toute la responsabilité de ce travail et l'expatrié ne fera plus qu'assister aux séances de travail. Pendant plusieurs années, ils continueront leur ministère après le départ de Jean-Pierre Bory. Malheureusement Maïmos sera déplacé vers Moundou, puis il tombera gravement malade et décédera encore jeune.

~ ~ ~

Pour faire toutes ses visites aux femmes dans les quartiers, vaquer à ses comités divers, aller à l'école des Assemblées, Danielle Gounon se sert d'un vélo ou d'une mobylette (souvent en panne) ; mais, par un ami français, elle peut se procurer une 2 CV qui sillonnera Fort-Lamy en tous sens et ira même jusqu'au Guéra !

Au printemps 1971, une épidémie de choléra déferle dans le nord du Tchad faisant quelques centaines de morts. Le gouvernement agit en un temps record dans la capitale en faisant vacciner la plus grande partie de ses habitants et en traitant énergiquement l'eau de la ville. Les Assemblées de France envoient plusieurs milliers de doses de vaccins pour le Guéra et la région du Lac où travaillent les Käslin, les Krebs et Rose-Marie Nöthiger.

~ ~ ~

Famine au Guéra (1972-1974)

Deux ou trois fois dans l'année, l'un des missionnaires se rend au Guéra grâce à l'avion de la MAF pour des cours bibliques ou le contact avec les Églises.

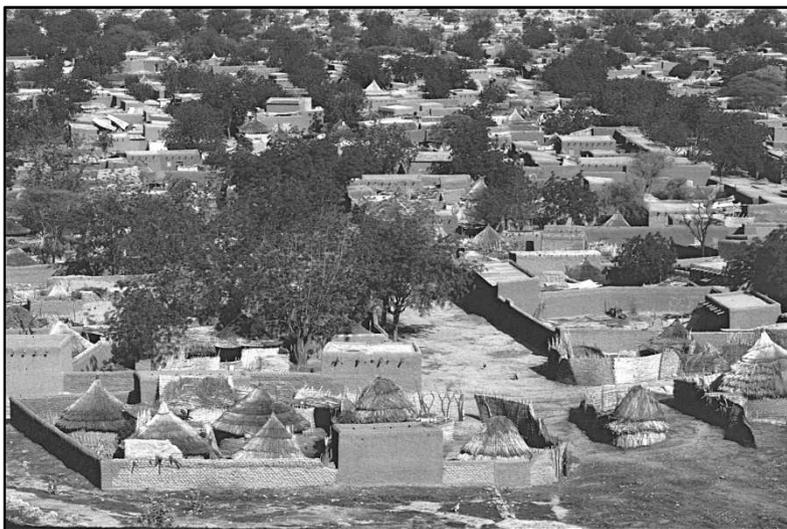
Bitkine

Vers le milieu de l'année 1971, la situation au Guéra s'est suffisamment stabilisée pour que Danielle Gounon puisse retourner sur la station de Bitkine. Jean Metz vient de France pour l'accompagner pendant quelques mois. Ils sont accueillis avec grande joie par les chrétiens ! et reprennent contact avec les Églises et le dispensaire ; celui de Moukoulou avait dû être fermé pendant un temps ; les infirmiers s'efforçaient de soigner les malades au village. Dany y remet en route l'inscription des malades, nécessaire pour le rapport mensuel à fournir au médecin de Mongo, et l'approvisionnement de la pharmacie du dispensaire.

La colline se repeuple : à la fin de l'année, Pierre Cretegny arrive à son tour à Bitkine de retour de Suisse. L'accueil est « chaud » puisque les rebelles attaquent la sous-préfecture le même soir à coup de fusils ! Mais la présence d'une compagnie

Famine au Guéra (1972-1974)

de militaires tchadiens tient malgré tout les troupes de bandits à distance, et Ruth et les enfants rejoignent Pierre en janvier.



En 1971, Bitkine s'étend avec l'afflux des gens des villages voisins qui fuient les exactions des rebelles ou des bandits.

Alors qu'il n'y avait que cinq Assemblées autour du mont Guéra en 1968, il y en a onze en 1971¹. L'Église s'est multipliée en l'absence des missionnaires. La guerre civile n'a pas muselé l'Évangile.

Mais c'est une Église à deux visages. Une Église jeune (vingt ans) qui témoigne avec succès de sa foi. Des conversions sont signalées dans plusieurs villages. Deux groupes d'une douzaine de personnes chacun dans deux nouveaux villages. (...) C'est aussi une Église vieille de vingt ans où des habitudes, des

¹ Voir la carte schématique de la région de Bitkine-Moukoulou (p. 359) réalisée en 1971 et qui indique les lieux des Églises existant en 1968 et 1971.

jalousies ou de petites rivalités paralysent l'action du Saint-Esprit. Nous avons eu plusieurs rencontres d'anciens, de frères, où des péchés ont été confessés sincèrement, et où des moments de bonne communion ont suivi. Mais des conversations, des entretiens, des visites nous ont montré les jours suivants combien les mauvaises racines sont tenaces... (constat de Pierre Creteigny qui consacra du temps à ce ministère pastoral dans les diverses petites communautés²).

Christiane Bouttet aussi revient de France et rejoint Danielle Gounon et les Creteigny sur la colline au début de 1972. Et enfin Golo Abel, le jeune garçon dont les Metz s'étaient bien occupés, arrive de l'hôpital de Koumra avec son diplôme d'infirmier, plein de zèle et de capacités, pour prendre la responsabilité du dispensaire de Moukoulou.

Les activités de la mission redémarrent donc aux alentours du mont Guéra. La pharmacie est réapprovisionnée. Dany envoie à Jean-Pierre Bory (à Fort-Lamy) de longues listes de médicaments à acheter à la pharmacie d'État ; ce dernier les expédie ensuite au Guéra. Depuis que Pierre Creteigny et les infirmières sont de retour à Bitkine, Jean-Pierre n'a plus à planifier de visites personnelles régulières au Guéra ; il devient la « base arrière » des missionnaires de Bitkine !

Assemblée générale de la Mission évangélique du Guéra à Mongo (décembre 1972)

Depuis 1968, à cause des événements, elle ne s'est plus réunie au Guéra. En 1972, une AG se tient à Mongo. Des représentants des Assemblées tchadiennes sont à nouveau invités. Depuis deux ans, les Assemblées du Guéra ont décidé de se rapprocher des ACT, la grande union qui rassemble les nombreuses Assemblées du Sud et de la capitale.

² J.-P. BORY, extraits d'une lettre de Pierre CRETEIGNY, dans *Servir en L'attendant*, n° 250, février 1971, p. 2797.

Menaces sur le Guéra

La situation reste tendue au Guéra entre le gouvernement représenté par ses garnisons loyalistes dans les préfectures et les sous-préfectures et les bandes de rebelles qui contrôlent toute la brousse. En novembre 1971, Danielle Gounon, sur la demande d'un des chrétiens, avait accepté de donner quelques médicaments destinés à des rebelles souffrants. Un de leurs chefs lui écrit une lettre de remerciements mais se fait arrêter avant d'avoir pu la lui remettre ; le préfet en a connaissance et convoque Danielle Gounon à Mongo. Au bout d'une semaine, elle peut rentrer à Bitkine.

En 1972, des bandes de « rebelles » pillent et brûlent les villages de brousse dans les alentours du mont Guéra. Ils viennent aussi à Moukoulou de nuit au dispensaire... quand ils sont malades ou blessés. Golo ne peut leur refuser des soins, et sous la menace, leur remet parfois quelques comprimés supplémentaires, comme il le fait d'ailleurs pour les gens de villages éloignés. Cela ne peut évidemment que déplaire aux autorités loyalistes. Malheureusement, en mars 1973, on trouve quelques médicaments provenant du dispensaire de Moukoulou sur le corps d'un rebelle tué par les gardes. Abel Golo et Daniel Bissi sont arrêtés et emprisonnés à Mongo, accusés de collaborer avec les rebelles. Trois semaines plus tard, lors d'une courte visite qu'il fait au Tchad, Jean arrive à point nommé à Mongo pour rencontrer le préfet et obtenir la libération des deux infirmiers. Ensuite Danielle Gounon sera interrogée à Mongo pendant une semaine par le préfet. Puis, Pierre Cretegy et elle sont convoqués par le sous-préfet de Bitkine qui les « sermonne sévèrement » à propos de leur manque de loyauté vis-à-vis du gouvernement. Les « expatriés » et les infirmiers tchadiens sont pris entre deux feux ; ils ont le souci permanent de ne pas nuire aux Églises locales en s'affichant pour l'un ou l'autre camp. Mais leur neutralité ne satisfait aucun des deux camps... Cependant comment pourraient-ils faire autrement ?

Pierre Cretegy écrit : *Nous sommes bien perplexes quant à la situation ici, à tel point que nous nous demandons si nous pourrions continuer notre travail à Bitkine comme par le passé.* Et un peu

plus tard : *Malheureusement nous ne pouvons plus circuler aussi librement qu'auparavant. Nous avons l'interdiction de sortir de Bitkine en voiture, sans escorte militaire. (...) Mais nous sortons quand même en mobylette pour visiter les différentes Églises.*

À plusieurs reprises, de 1972 à 1974, les « rebelles » attaquent les militaires tchadiens et la sous-préfecture de Bitkine en tirant, depuis le sommet de la colline, par-dessus les maisons missionnaires. Pierre a doublé certains murs de sa case pour que les projectiles ne les traversent pas, et il a obturé quelques fenêtres pour être à l'abri de balles perdues. Il a aussi dû changer plusieurs fois ses fûts contenant la réserve d'eau, rendus à l'état de passoires par les mitrailleurs.

Il est évident que le travail agricole hors des villages est quasi impossible. Mais la formation biblique et l'encouragement des Églises occupent bien son temps.

Christiane Bouttet et Danielle Gounon donnent de plus en plus de soins à Bitkine et la construction d'un dispensaire apparaît comme une nécessité.

~ ~ ~

La chaleur est torride. On attend les dernières pluies de l'été 1973. C'est la fin de l'après-midi. À l'est, on entend au loin le grondement du tonnerre et les nuages s'amoncellent très vite. Le ciel s'obscurcit de plus en plus et un mur noir s'avance au-dessus de la brousse, chassant devant lui un énorme rouleau de poussière et de sable. Le silence fait brusquement place à un bruit infernal : les arbres se courbent, des feuilles, des branches traversent l'espace devant les cases. Un tourbillon semble se saisir de la maison des Cretegy où tout s'envole à travers les pièces. Le bruit fait peur. Le toit est arraché, tôle après tôle. Puis le vent se calme comme épuisé. Mais pas une goutte de pluie n'est tombée pour rafraîchir l'air.

Le spectacle est désolant. Des chevrons ont même été emportés. Cependant en y regardant de plus près, une bonne partie des tôles et des éléments de charpente sont récupérables et, en quelques jours, le mal est réparé. Par contre, des tôles neuves, soigneusement empilées, destinées à la chapelle ont été souf-

flées. Elles sont froissées et déchirées, irrécupérables. C'est un coup dur pour les chrétiens qui ont fait un gros effort pour les acheter. Heureusement quelques semaines plus tard, Jean-Pierre pourra en faire charger de nouvelles à Fort-Lamy, sur un camion, avec le ciment nécessaire pour terminer la chapelle.

Danielle Gounon rentre en congé en France en décembre 1973.

Problème d'identité

Depuis 1970, les Assemblées du Guéra font partie des Assemblées chrétiennes du Tchad (ACT), mais elles se sentent trop différentes, mal comprises des grandes Assemblées du Sud qui vivent dans un contexte très différent, non musulman. L'idée de la création d'une association propre aux Assemblées du Guéra fait son chemin.

En 1974, les Assemblées du Guéra projettent de créer leur propre association qui prendrait le nom d'Assemblées évangéliques au Tchad. Les missionnaires ne sont pas consultés. Cependant *ceux-ci resteront aux côtés des Assemblées du Guéra tant qu'il leur sera possible de le faire, comme un groupe d'amis prêts à les aider. Ils désirent pouvoir travailler la main dans la main avec tous les serviteurs de Dieu tchadiens, dans une confiance réciproque, en pleine communion avec chacun et avec le Seigneur*³. Mais l'instabilité politique et les exactions qui reprennent au Guéra en fin d'année mettront en sommeil ce projet qui ne se réalisera que vingt ans plus tard⁴.

Famine au Guéra

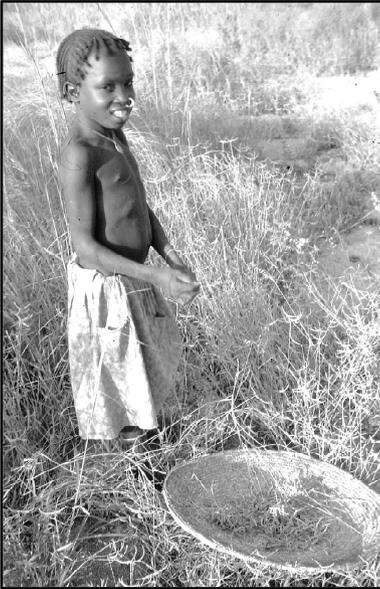
Plusieurs mauvaises saisons des pluies se sont succédées. La situation des agriculteurs est de plus en plus précaire : la sécheresse et l'impossibilité de sortir des villages pour cultiver les champs, à cause des bandits qui rôdent partout, les réduisent à la

³ « Déclaration des missionnaires », dans la *Lettre circulaire de la Mission évangélique du Guéra*, n° 31, 1^{er} trimestre 1974, p. 1.

⁴ Voir « Annexe » en fin de volume : § B. Associations d'Assemblées de Frères tchadiennes.

misère. Dans certains villages, les greniers sont vides. En automne 1973, les Assemblées de France envoient des fonds à Pierre Cretegy qui écrit :

Nous avons fini d'acheter le mil : onze tonnes environ. Depuis fin novembre nous avons organisé les achats de mil dans différents villages et chaque samedi au marché de Bitkine. Tout ce mil a été stocké ici. Il y a environ un mois, un comité a été nommé et c'est lui qui sera responsable de la distribution. Une cinquantaine de chrétiens sans ressources, malades ou aveugles, et autant de pauvres des villages pourront être aidés pendant environ quatre mois. Nous sommes très reconnaissants... Déjà maintenant le manque de mil se fait sentir, et il y a encore quatre mois jusqu'aux premières pluies et sept jusqu'à la récolte...⁵



Quand il n'y a plus de mil, on cherche tout ce qui se mange dans les herbes sèches de la brousse.

La famine se fait très sévère au printemps 1974. Il n'y a plus de réserves de grain au Guéra. Des centaines de gens quittent les villages pensant trouver de quoi survivre autour du grand marché. Mais la disette est omniprésente ; les plus à plaindre sont les bébés et les jeunes mères dont le lait tarit. Les petits enfants squelettiques agonisent silencieusement dans leurs bras sans même avoir encore la force de geindre.

L'association Terre des Hommes envoie du lait en

⁵ Pierre CRETEGNY, *Lettre circulaire de la Mission évangélique du Guéra*, n° 31, 1^{er} trimestre 1974, p. 2.

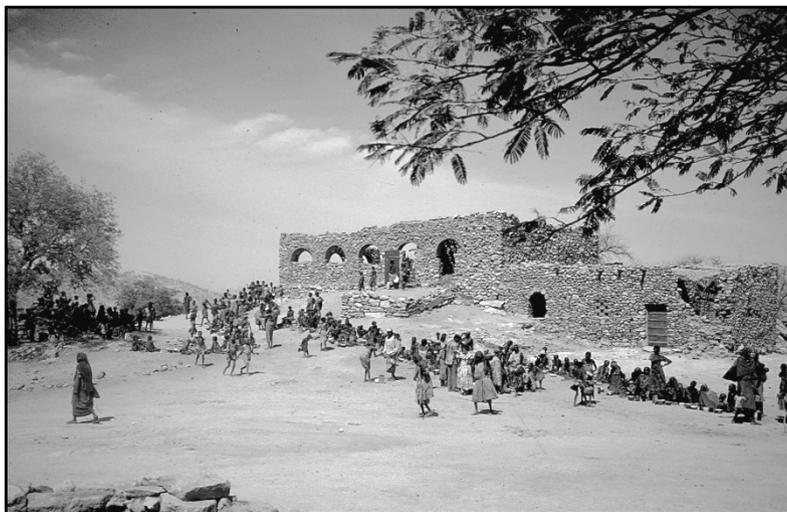
poudre pour les nourrissons. Il faut des jours de palabres pour le sortir de douane (en payant des droits élevés parfois) avant de pouvoir le faire parvenir à Bitkine par un avion de la MAF. Des Églises d'Allemagne et les Assemblées françaises font parvenir des dons assez conséquents pour lutter contre la famine. Jean-Pierre Bory peut alors acheter des centaines de sacs de maïs en provenance d'organismes américains. Mais il doit solliciter la signature personnelle de deux ministres pour avoir simplement le droit d'acheter au prix du marché ces sacs de trente kilos environ sur lesquels il est pourtant noté en grands caractères : « *Gift of people of America. Not to be sold*⁶. » Le produit de la vente se perd ensuite dans les cagnottes des hauts fonctionnaires de l'État. Que de journées passées dans les antichambres des ministères... Il faut ensuite louer des camions pour convoier ces vivres vers Bitkine. Soixante-quatre tonnes de maïs et d'autres vivres peuvent ainsi être envoyés.

Le travail le plus éprouvant, physiquement et moralement, reste à faire. Pierre et Ruth Cretegy et leurs équipes doivent réceptionner ces camions, mettre en lieu sûr leur chargement, puis le distribuer. Il faut d'abord préparer une bouillie avec ce maïs dans de grandes marmites. Pierre Cretegy et Christiane Bouttet procèdent à la distribution aux adultes et aux grands enfants, tandis que Ruth s'occupe des mères et prépare les biberons pour les nourrissons.

Il est nécessaire d'organiser et de veiller sur toute cette distribution pour éviter les bousculades, repérer les resquilleurs afin que le plus grand nombre bénéficie de ces repas (environ trois cents adultes et grands enfants, et plus de cinquante mères avec leur bébés chaque jour). Le plus dur est de voir défiler de petits enfants déjà si décharnés et si faibles que plus rien ne peut les sauver, et de penser que toute cette action n'est qu'une poignée de sable sur une dune. L'équivalent de trois mille euros environ est aussi remis aux Églises pour apporter une aide dans les villages.

~ ~ ~

⁶ « Don du peuple américain. Ne peut être vendu. »



Distribution de mil devant les ruines de la maison Burkhardt.

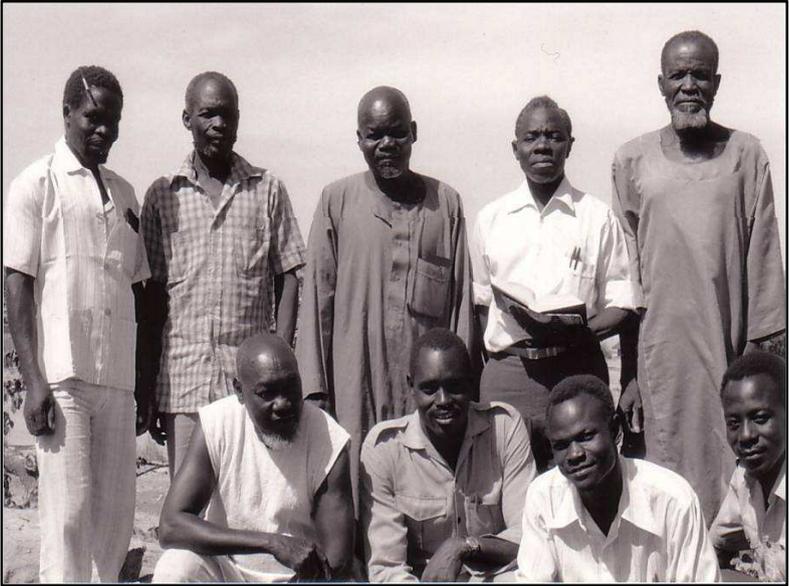
Les Cretegny prévoient de rentrer en congé en Suisse début 1975, mais l'insécurité qui grandit au Guéra oblige une fois de plus les expatriés à abrégier leur temps. Devant les menaces des rebelles, il faut organiser à la fin de novembre 1974 l'évacuation de la famille de Pierre et Ruth Cretegny par un avion du Corps suisse de secours en cas de catastrophe⁷.

Les Églises de la région de Bitkine-Moukoulou sont à nouveau privées de la présence d'expatriés européens. Toute la charge du ministère, de l'école, des dispensaires repose sur les épaules des anciens de l'Église.

Encore une fois ces derniers feront la preuve de leur courage et de leur fidélité au Seigneur dans l'adversité, le risque de mort ou de spoliation qui les guette chaque jour. Ils sont sur le qui-vive dans leurs déplacements et chaque nuit dans leur case, eux qui sont déjà dans une situation matérielle si précaire.

⁷ Cet organisme était venu au Tchad à cause de la famine qui décimait la population autour du lac Tchad.

Famine au Guéra (1972-1974)



*Quelques-uns des frères anciens des Églises du Guéra.
Debout au centre, Hassane André.*

Pierre et Ruth Cretegy s'établissent à Genève, d'abord provisoirement, puis définitivement, en constatant que la situation politique au Guéra ne s'améliore pas. Pierre sera ancien à l'Assemblée de la Pélisserie et ouvrira un atelier de mécanique.

Christiane Bouttet (qui avait quitté Bitkine en septembre déjà pour raison de santé) rejoint Roanne où elle retrouve ses parents âgés. Elle reprend son métier d'infirmière dans le Cantal et reste en France pour la même raison que les Cretegy. À leur départ, Danielle Gounon souhaite rester à Bitkine, mais la situation politique au Guéra est trop instable ; elle prend un temps de congé en France et à son retour, demeure à N'Djamena.

Peu après son départ, Pierre Creteigny écrivait ses lignes :

Notre séjour aura été marqué par un changement d'attitude entre l'Église et la Mission. Auparavant tout était dirigé et financé par la Mission. (...) Aujourd'hui l'Église prend ses responsabilités.

Sur le plan spirituel, nous nous sommes mis à la disposition de l'Église pour enseigner. Des cours bibliques nous ont été demandés et ont eu lieu. Les premiers duraient une semaine, ensuite les frères ont demandé que les suivants durent deux semaines. (...)

Responsabilité matérielle : chaque Église est responsable de sa chapelle, de ses activités, de ses pauvres. Pour la construction de la chapelle de Bitkine, toute la responsabilité a reposé sur l'Église, achat du matériel et main d'œuvre, et pour le financement, ils n'ont dû compter que sur Dieu. Nous n'avons fait que mettre nos dons (de bricoleur) à leur disposition. Le 10 novembre (1974), l'Église de Bitkine, en communion avec les autres Églises, a pu consacrer sa chapelle pour qu'elle serve pour la gloire de Dieu.

Nous étions convaincus de la nécessité de construire un nouveau dispensaire à Bitkine. Nous avons partagé nos convictions avec les anciens des différentes Églises. Nous avons proposé que la Mission prenne en charge la construction et l'équipement mais que son fonctionnement soit à la charge des Églises. Après plus de six mois de réflexion, les frères nous ont fait part de leur désir d'avoir ce dispensaire. Avant de quitter Bitkine, un comité a pu être formé. Et Dieu voulant, ce sera avec lui que nous réaliserons ce dispensaire après notre retour en 1975.

Communion et collaboration entre Églises : de graves dissensions existaient entre certaines Églises. Nous ne pouvons pas dire qu'elles aient totalement disparu, mais elles se sont atténuées, ce qui a permis une certaine détente et de vraies possibilités de collaboration entre elles. (P.C.⁸)

⁸ Pierre CRETEIGNY, circulaire de l'Asmaf n° 33, 1^{er} trimestre 1975.

Famine au Guéra (1972-1974)

En été 1975, le comité français n'autorisera pas le retour des Cretegny au Guéra à cause d'une recrudescence des activités des rebelles et de l'insécurité⁹, mais le dispensaire sera cependant édifié quelques années plus tard et Abel Golo en sera l'infirmier-chef.

~ ~ ~

⁹ Trois ethnologues, dont Madame CLAUSTRE (qui sera détenue près de trois ans), ont été pris en otages dans le Tibesti le 24 avril 1974 ; peu après, Paul HORALA, un missionnaire mennonite travaillant à Matadjéné au nord d'Abéché est capturé à son tour et sera retenu plus de six mois. Ces deux faits ajoutés à l'instabilité chronique au Guéra ont motivé cette décision.

La révolution culturelle (1973-1974)

Le retour aux sources

Le Président et le gouvernement tchadiens sont de plus en plus contestés et fragilisés dans le pays à cause de la rébellion qui a gagné le Nord, l'Est et le Centre du pays. Le refus, malgré les pressions de Paris, de tout contact avec la rébellion, indispose le Quai d'Orsay, tout comme la corruption jusqu'au plus haut niveau de l'État : de hauts fonctionnaires sont soupçonnés de se partager et de faire vendre au marché les dons de l'aide internationale collectée en raison de la sécheresse qui, depuis 1972, sévit au Sahel¹.

Le Président Tombalbaye cherche par tous les moyens à raffermir son pouvoir, ou selon certains, à raviver le nationalisme des Tchadiens du Sud devant la menace du Nord. En disciple du Président Mobutu qui avait lancé la révolution culturelle dans son pays, Tombalbaye lance l'idée du « **Retour aux sources** », la recherche d'une voie spécifiquement africaine différente de celle de l'Europe, la renaissance des coutumes traditionnelles, un

¹ Selon Arnaud DINGAMMADJI, *Ngarta Tombalbaye, parcours et rôle dans la vie politique du Tchad*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 319. Nous avons vu que c'était effectivement le cas au printemps 1974 à N'Djamena.

retour aux religions précédant la colonisation, le rejet d'une forme de gouvernement inspiré de la puissance coloniale, et l'instauration d'une politique « authentique », orientée par la sagesse traditionnelle. Cela se traduit rapidement par une série de mesures entre l'automne 1973 et l'été 1974.

Fort-Lamy devient N'Djamena

En 1973, un décret ordonne le changement des noms de rue ou de lieux donnés par la France : **Fort-Lamy** devient **N'Djamena** (du nom d'un ancien petit village situé sur le site de la capitale). Fort-Archambault devient Sahr, mais Moundou, Doba, Moïssala, noms d'origine locale, restent. Tous les noms et prénoms d'origine française doivent être changés (plus de Marcel, de René, de Jacqueline...). François Tombalbaye devient Ngarta Tombalbaye. On ne s'appelle plus « Monsieur » mais « compatriote » et le Président Ngarta est le « Grand Compatriote ». Il apparaît maintenant flanqué à l'africaine d'un griot² célébrant ses louanges et vantant ses exploits, interrompant ou scandant ses discours de « Ngarta ! Number one ! ».

Création du Mouvement national pour la révolution culturelle et sociale (MNRCs) au Tchad

En septembre 1973, au cours de la cérémonie d'inauguration de ce nouveau parti, Tombalbaye avait déjà stigmatisé les « activités occultes de la France » et fait agiter la menace d'une révision des accords de coopération franco-tchadiens. Il relance une campagne anti-française qui a trouvé dans le personnage de Jacques Foccart le type du colonialiste moderne (il était alors secrétaire aux Affaires africaines, au temps de Charles de Gaulle puis de Georges Pompidou). On le surnomme le « Dopelé » (nom du vautour en langue sara) en raison de son profil, de son crâne « déplumé » et de « son cou décharné », une idéale incarnation du néo-colonialisme et du mal. « Dopelé » devient vite une appellation générique du Français de race blanche, et dès qu'un Blanc est en vue les gamins de la rue crient une rengaine apprise

² Griot : en Afrique, conteur et musicien ambulant, dépositaire de la culture orale et réputé être en contact avec les esprits.

dans les camps d'initiation et dans les écoles : « Dopelé, tout pelé / Dopelé au cou pelé... »³.

Création du Canard déchaîné, « journal national de combat ».

C'est un petit périodique de propagande dirigé par le directeur de l'Enseignement, un haut fonctionnaire de l'entourage du Président, destiné à promouvoir la nouvelle orientation politique du gouvernement et le retour aux sources. Depuis fin décembre 1973, les chrétiens protestants y sont violemment critiqués de même qu'à Radio-Tchad. Les missionnaires évangéliques sont « des serpents diaboliques, rusés et hypocrites, pasteurs politiques... »

On pouvait aussi entendre sur Radio-Tchad des « enregistrements » de voix d'ancêtres décédés, sur un bruit de fond caverneux, ordonnant ce retour à l'initiation !

Plusieurs sorciers vaudous venus de Haïti ou du Bénin entourent le Président et le conseillent en matière de politique.

La réhabilitation des cérémonies et des rites initiatiques traditionnels

C'est le rejet d'une greffe morte qu'est le vernis imposé par le colonisateur sur la culture ancestrale de l'Africain du Tchad, et l'affirmation d'une recherche des valeurs et des coutumes ancestrales d'avant l'invasion coloniale. Ce retour consiste en particulier à revaloriser les coutumes religieuses et la culture tchadienne ancienne (...) dont « l'initiation » ou encore le « yondo » (en terre Sara), est le point central. » L'initiation se vit à l'écart du monde (en brousse), sous l'autorité absolue et l'enseignement des « chefs de terre », ou « sorciers de la terre ». C'est l'apprentissage d'une manière de vie secrète des hommes, caractérisée par une langue mystérieuse, inconnue des femmes et des enfants. Le but fondamental du mouvement était de transformer la mentalité des Tchadiens pour qu'ils soient capables de prendre la responsabilité

³ Voir le Bulletin de liaison du laboratoire d'anthropologie juridique de Paris, n° 20, Paris, Panthéon-Sorbonne, 1996.

de leur destinée et de parvenir à un développement harmonieux⁴. Cette initiation implique de se remettre sous l'autorité des esprits dans la plupart des cas (dans quelques ethnies, l'initiation n'inclut pas l'aspect religieux). Celui qui révèle les secrets appris lors de son temps d'initiation est puni de mort.

Certains suggèrent un autre objectif à cette initiation :

Avec le yondo, Tombalbaye tenait presque l'instrument idéal d'asservissement des populations, la machine infernale qui caserait presque toutes les résistances physiques et mentales. Dans la clandestinité de la brousse, les initiés devaient se plier aux exigences du maître-initiateur qui avait le droit d'utiliser tous les moyens de contrainte. Ainsi, pour les irréductibles existait-il un système de coercition qui alliait à la bastonnade et aux tortures, de subtils lavages de cerveau dans lesquels intervenait l'emploi de drogues végétales qui annihilèrent la volonté et le raisonnement mais rendaient à la vie des loques humaines⁵.

Souffrances des Églises

Le Président précise bien que l'on peut rester « chrétien » pourvu que l'on accepte de se soumettre à cette initiation animiste.

L'Église catholique, qui a une position syncrétiste vis-à-vis des cultes païens, autorise sans problème ses fidèles à se plier à cette obligation. Dans l'ensemble, les Églises évangéliques refusent ce retour au paganisme. Un pasteur âgé répondit à ses tortionnaires : « Il y a quarante ans que j'ai abandonné le culte

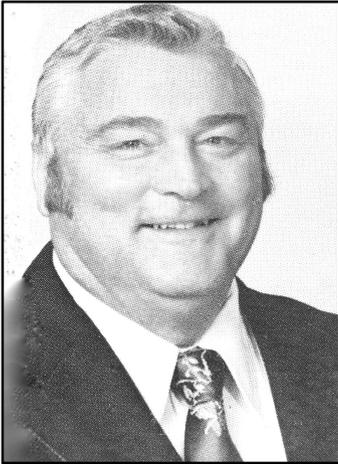
⁴ « Moussa Gana » par Samuel MBAIHOGUEMEL, dans *Dictionnaire biographique des chrétiens d'Afrique*, (site Internet), 2006. Voir aussi « Authentique ! Sans papier », dans *Le Rituel et le Matériel, 1. Éléments d'anthropologie du droit*, chapitre 4.1, sur « La chute de François Tombalbaye » (site : antropologieenligne.com). Mais selon plusieurs témoignages recueillis à N'Djamena, la discipline était loin d'être aussi dure dans tous les camps d'initiés.

⁵ « Authentique ! Sans papier », *op. cit.*

des esprits pour suivre Jésus, comment pourrais-je retourner aujourd'hui à ce culte des idoles ? »

Les Compagnies tchadiennes de sécurité (CTS)⁶, réagissent rapidement.

En novembre et décembre 1973, tout le personnel (les expatriés) des missions baptistes américaines, une vingtaine de personnes, fut expulsé du Tchad.



*Le Dr David Seymour
qui fut d'un grand secours pour
les infirmières et le dispensaire
de Moukoulou.*

Vers le même temps, douze pasteurs tchadiens de la région de Koumra furent arrêtés par les Compagnies de sécurité, et tous fusillés et jetés dans une fosse commune, non loin du Chari⁷... Sauf l'un de ces pasteurs qui déclara accepter le retour à l'initiation. Il fut donc libéré. Quelques jours plus tard, il se livra à la police en revenant sur son « reniement ». On le fusilla comme les autres. Des missionnaires luthériens furent aussi arrêtés et expulsés.

Au printemps 1974, le Dr Seymour, le seul missionnaire baptiste qui n'avait pas été chassé à cause de son activité médicale reconnue dans tout le sud du Tchad, est expulsé à son tour et l'hôpital de Koumra est fermé (il sera heureusement rouvert après la chute de Tombalbaye en avril 1975 par le général Malloum qui lui succède).

Dans une chapelle des Assemblées chrétiennes, on réunit tous les croyants. Les femmes et les enfants furent renvoyés et tous les hommes exécutés. Ailleurs plusieurs furent tués selon la

⁶ CTS : l'équivalent des CRS français. En réalité au Tchad, la police aux ordres du pouvoir central.

⁷ « La chute de François Tombalbaye », *op. cit.*

« coutume » : ensevelis vivants, ou jetés au fleuve attachés deux à deux. Un pasteur fut enfermé dans un tronc d'arbre creusé (ou un grand tam-tam) jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les nouvelles affluent à N'Djamena et font état de nombreuses exécutions en brousse ; mais ces informations sont difficilement vérifiables, car tout déplacement des expatriés est interdit hors de la capitale. Les missionnaires constatent simplement que beaucoup de chrétiens, hommes jeunes ou d'âge mûr, sont arrêtés dans les quartiers et conduits de force dans des camps d'initiation.

Les missionnaires évangéliques des diverses missions présents à N'Djamena s'interrogent sur la conduite à tenir. Ils recommandent aux chrétiens qui les consultent de fuir au Cameroun. Ils consultent les pasteurs de N'Djamena qui leur conseillent, en tant qu'étrangers, de rester discrets afin de ne pas aggraver encore la situation des Églises tchadiennes.

Pierre Widmer, ancien des Assemblées mennonites françaises et président de la mission mennonite au Tchad est de passage dans le pays en fin d'été 1974. La décision est prise de demander une audience au Président Tombalbaye. Pierre Widmer et Jean-Pierre Bory sont délégués pour le rencontrer et lui transmettre la consternation des missions à propos de ces persécutions et le prier d'appliquer le principe constitutionnel de la laïcité en faisant cesser toutes ces morts. Mais les missionnaires ont le sentiment que tant que ce qui se passe au Tchad n'est pas connu à l'étranger, rien ne changera. Ils chargent alors les pilotes de la MAF (qui sont seuls autorisés à se déplacer dans le Sud avec leurs avions) de recueillir quelques témoignages d'assassinats attestés par des témoins fiables. À leur retour, tous les missionnaires réunis choisissent trois cas et rédigent un communiqué qui est adressé à un journaliste chrétien de la BBC qui fait diffuser ce texte sans modification ni commentaire. Les missionnaires de N'Djamena ont accepté le risque de se faire expulser ou arrêter. Ils communiquent ce texte aux missionnaires encore en province, qu'ils peuvent contacter, en leur expliquant leur démarche.

Les tortures et les assassinats cessent. Plus aucune mauvaise nouvelle ne parvient à N'Djamena. Malheureusement un missionnaire de brousse conserve ce document et lors d'une perquisition, les CTS le découvrent chez lui. Il est arrêté et transféré à N'Djamena, et comme il dit avoir reçu ce papier de Jean-Pierre Bory, ce dernier est arrêté à son tour et interrogé dans les locaux des CTS. Libéré trois jours après, il est convoqué deux fois chez le ministre de l'intérieur qui lui expose une série d'instructions à communiquer aux autres missionnaires : exhortation à la tolérance des autres religions, interdiction de prêcher sur l'initiation, sur les idoles (les esprits invoqués au cours de l'initiation), le péché, la repentance, (...) (ce qu'il ne peut évidemment accepter), sinon ce sera l'arrestation des « contrevenants » et le cachot. Quelques jours plus tard, il reçoit un message lui intimant l'ordre de quitter le Tchad. Le 24 décembre 1974, la famille Bory rentre en Suisse. Jean-Pierre Bory est réintégré dans l'éducation cantonale du canton de Vaud, mais au bout d'un an, l'Institut biblique Emmaüs fait appel à lui et à Hélène pour prendre en charge l'intendance de l'Institut et la responsabilité de l'internat ; puis c'est l'Institut biblique de Nogent qui sollicite Jean-Pierre comme professeur. Il retournera plusieurs fois au Tchad pour des visites d'Églises.

~ ~ ~

En avril 1975, l'armée régulière investit N'Djamena, s'empare du palais présidentiel. Le Président Tombalbaye y trouve la mort. Un régime militaire dirigé par le général Félix Malloum, un homme du Sud, prend le pouvoir. La « révolution culturelle » n'est plus à l'ordre du jour, l'obligation de l'initiation tombe.

~ ~ ~

N'Djamena (1975-1992)

Les femmes tchadiennes

Pendant dix années, de 1975 à 1985, Danielle Gounon est la seule missionnaire de l'Asmaf présente au Tchad. C'est la période politique la plus troublée et la plus dangereuse de l'histoire de la jeune république.

Elle raconte :

C'est en 1975 qu'a commencé pour moi, à N'Djaména, un nouveau travail auprès des femmes : accueil, visites, formation biblique et pratique. Les Églises de la capitale sont réparties par langues nationales et les femmes se connaissaient très peu. Ce travail fut un facteur d'unité très précieux. Elles-mêmes, dans ces années-là, s'organisèrent dans le grand mouvement des « Femmes de charité des Assemblées chrétiennes du Tchad » (FCACT). J'ai aussi eu la possibilité d'enseigner la Bible au lycée féminin. Les filles furent nombreuses, plus d'une centaine parfois, malgré les heures si chaudes de midi, après leurs cours.

La rencontre mensuelle des femmes des Églises de la capitale fut une initiative très positive ainsi que le Cours biblique de septembre qui permit à beaucoup de se connaître, de se former et de travailler ensemble. Nous avions parfois besoin de deux traductrices. La ville est vaste et certaines faisaient plusieurs

Le rosier du désert

kilomètres à pied pour venir, souvent avec des bébés sur le dos. Je me souviens d'un jour où un beau soleil fut remplacé par une grosse averse. Elles arrivèrent trempées, les pieds pleins de boue dans ces rues de terre. Et tout le fond de la chapelle fut recouvert de pagnes qui séchaient sur les bancs !



Femmes chrétiennes tchadiennes.

L'accueil et les visites ont occupé une partie de mes journées. Dans ces pays chauds les maisons sont très ouvertes, les portes aussi. On se visite beaucoup. Une maman avec son bébé souffrant a peut-être fait plusieurs kilomètres pour venir me voir. Elle n'a pas d'argent pour l'hôpital, il n'y a pas de bus, elle arrive à midi... Il y a les allées et venues pour rendre service, des sollicitations de toutes sortes. Il n'est pas rare qu'une dizaine de personnes soit passée dans la matinée. La journée est trop courte pour tout ce qui est à faire. On donne beaucoup de

temps, on se donne, mais parfois pour un temps de quelle qualité ? La vie intérieure est pauvre, la prière écourtée, des visites reçues sans grâce, des rencontres manquées dans l'agitation et la fatigue des journées.

Je suis restée seule de notre équipe Asmaf après les événements de 1974 et le coup d'État de 1975 ; les familles avec enfants avaient dû rentrer et Christiane aussi après quinze années de présence. (D.G.)

1978

J'ai la grande joie de remplacer la vieille 2 CV. Elle roulait pourtant ! Les pistes du Guéra l'avaient fortement malmenée pendant deux ans, puis la poussière et les fondrières de N'Djamena lui donnèrent le coup de grâce. Un coopérant à qui elle la prêtait parfois disait « la 2 CV de Dany, rien ne l'arrête, pas même ses freins ! ». Grâce à un ami, Pierre Bonifas, elle achète une Renault 4L d'occasion en très bon état. Je peux ainsi commencer les classes bibliques au lycée féminin qui est assez loin, dans le nord de la ville, sans routes goudronnées (D.G.).

En février 1978, Jean Metz et Pierre Cretegy viennent d'Europe pour une visite d'un mois. Des incidents ont eu lieu dans le nord du pays et dans la région du lac. Les deux plus grandes oasis ont été prises par les forces d'opposition. Pourtant ils reçoivent l'autorisation de se rendre au Guéra pour une semaine. Le comité français de l'Asmaf les envoie avec plusieurs mandats importants. Une invitation rassemble une cinquantaine de responsables des Églises à Bitkine. La mission reconnaît officiellement l'autonomie des Églises, précipitée par la force des événements ; elles sont bien dirigées par leurs anciens, ont assumé avec courage, persévérance et fidélité, l'ensemble des responsabilités sur place. La mission va faire les formalités nécessaires pour la cession des terrains et des bâtiments de la mission à l'Église tchadienne. L'école de Moukoulou passera progressivement aux mains de l'Éducation nationale. Un partenariat actif continuera entre la mission et les Églises. Le désir de ces dernières est la formation de leurs responsables ; ainsi la mission financera les études de trois frères dans un Institut

biblique et de deux autres pour une formation médicale. Il est aussi confirmé la construction et l'ouverture d'un dispensaire à Bitkine.

Guerre

Au mois de septembre 1978, pour calmer la situation, le général Malloum (au pouvoir depuis la mort de Tombalbaye en 1975) accepte la demande d'Issène Habré de devenir Premier ministre. « C'est le loup dans la bergerie » disent certains. Effectivement, la collaboration se révèle impossible et les combattants d'Habré déclenchent la guerre de 1979. N'Djamena est un champ de bataille. Danielle Gounon reste trois jours terrée chez elle avant de pouvoir se rendre à la base militaire française. Toutes les chapelles sont fermées et la population fuit vers le Sud.

1979

En mai, un Gouvernement provisoire est enfin mis en place avec Goukouni Oueddeï à sa tête. Goukouni est l'un des chefs musulmans qui ont renversé Malloum. Il est originaire du Tibesti. Devenu Président, il prend à son tour Issène Habré comme Premier ministre. Malloum est écarté. La situation se calme alors très vite mais pour peu de temps : la collaboration des deux chefs de guerre musulmans est impossible.

Si février a été le mois des combats, mars a été celui du pillage. La population non musulmane s'est enfuie dès les premiers jours. Ces vastes quartiers désertés étaient à la merci des voleurs ; il n'y reste plus rien. Les maisons louées par des expatriés ont eu le même sort. (...) Notre maison, où j'ai pu retourner, est la seule du quartier encore intacte. (D.G.¹)

En juillet 1979, Danielle Gounon s'implique au HCR² dans l'accueil des femmes rapatriées du Nord, des veuves de militaires ou des femmes de prisonniers, et dans leur acheminement vers le Sud, leur région d'origine. Elle y fait fonction d'infirmière.

¹ Danielle GOUNON, *Servir en L'attendant*, n° 342, juin 1979, p. 466.

² HCR : Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés.

Elle peut correspondre avec le Guéra par des voyageurs perchés au sommet des chargements des camions, envoyer du courrier, les cours bibliques par correspondance qu'elle corrige, les achats demandés et même parfois les salaires ! Les frères des Églises du Guéra ont pu se réunir à Bitkine en juin et ils donnent de bonnes nouvelles. Ils ont été complètement isolés pendant sept mois.

Au Guéra, les bandes armées auraient rejoint les postes militaires pris par les forces du Nord ; la région est calme. Les écoles ont rouvert, et le travail médical a toujours continué... Pas de nouvelles de Melfi, au sud du Guéra, où travaillent deux évangélistes. Aucune aide financière n'a pu leur être envoyée depuis décembre dernier. (D.G.)

En septembre et octobre, elle se rend à Abéché, rejoindre Marguerite Ummel qui se trouve seule, avec la responsabilité de l'orphelinat *Bakan as Salam*.

À N'Djamena, les chapelles sont toujours fermées. René Daïdanso a dû se réfugier dans le Sud. Sa maison a été pillée, il a tout perdu. En ville, seuls quelques groupes de chrétiens, dont ceux du Guéra, se réunissent malgré les intimidations :

Une seule chapelle n'a cessé d'être ouverte, en plein quartier parcouru par les soldats et les pillards. Une dizaine de personnes étaient restées. Un dimanche, pendant qu'ils étaient réunis, l'un d'eux montait la garde à la porte. Un soldat est passé et a épaulé pour le tuer ; la cartouche est tombée à terre. Il l'a ramassée, remise, elle est de nouveau tombée. Alors, en grommelant, il s'est éloigné et a tiré en l'air. Le coup est parti ! Notre Dieu est-il un mythe ? (D.G.)

1980

En mars, la seconde confrontation entre les deux chefs rivaux est bien plus sérieuse que celle de 1979 et elle met de nouveau N'Djamena à feu et à sang. On se bat à l'arme lourde en pleine ville. Dany n'a ni électricité, ni eau ; elle achète celle du fleuve par bidons. Au bout de quatre jours l'ambassade lui signale qu'une trêve est accordée et qu'un convoi passe devant la maison. Mais

il passe si vite qu'elle doit traverser seule la ville avec sa Renault 4L ornée d'un petit fanion blanc, en slalomant entre des véhicules incendiés, des cadavres que personne n'enterre et des monceaux de gravats. Elle propose ses services d'infirmière à la Base militaire française où sont acheminés les blessés et où servent déjà deux sœurs catholiques. C'est ainsi qu'elle reste au Tchad malgré la guerre. Les écoles, les entreprises, les magasins sont fermés. L'alimentation en eau et en électricité est partiellement maintenue par l'armée française qui évacue les ressortissants français. Dans le Nord, les musulmans font la chasse aux militaires et aux fonctionnaires du Sud. En représailles, de nombreux musulmans du Sud sont assassinés. Dans la capitale, les gens du Sud ont fui dans leur région d'origine ou au Cameroun tout proche. Les chrétiens aussi sont partis par crainte des exactions des musulmans ; toutes les Églises sont fermées. L'armée du Nord a investi Bitkine, puis Mongo et exécuté la garnison fidèle au président.

Bientôt la Base militaire française de N'Djamena est priée de se replier sur l'autre rive du Chari, au Cameroun.

Ma petite 4L suit le mouvement, entre deux chars. Et je continue à soigner les blessés, sous les grandes tentes d'une antenne chirurgicale aéroportée. Les jours de grande bataille, plus de place, nous accrochons les perfusions aux branches des arbres, enveloppées de chiffons mouillés tant il fait chaud, 45° à l'ombre ! Les blessés restent sur leur civière et tous ne pourront pas être opérés. (D.G.)

Les semaines passent. En ville, la guerre s'éternise sans vainqueur. Une place d'avion gratuite est proposée à Dany qui décide de rentrer en France. Ce sont les Libyens qui, installés au Tchad, prêtent main forte à Goukouni et ainsi terminent cette guerre. En décembre 1980, Issène Habré est obligé de se replier sur le Cameroun.

Du Guéra des nouvelles arrivent : à Mongo, Jean Ratou, le pasteur aveugle a été tué par un groupe de bandits ; la station missionnaire réquisitionnée est devenue un camp militaire musulman. À Bitkine la chapelle a été fermée par les rebelles. Les chrétiens en ont alors construit une autre en terre sèche cou-

verte de paille, dans la ville ; ils s'y retrouvent chaque jour. Celle de Moukoulou, restée ouverte, n'arrive plus à accueillir tout le monde le dimanche matin. Les chrétiens sont menacés, mais leur vie n'est pas en danger, semble-t-il.

J'avais pu, quelques jours avant mon départ, remettre à un frère un peu d'argent pour ceux du Guéra. C'était la dernière occasion avant la saison des pluies. Il y partait à pied, 450 kilomètres, avec une vingtaine d'autres personnes. Impossible de donner le moindre papier par peur des contrôles. Ils transmettaient là-bas des salutations et l'assurance d'une présence même lointaine. Les billets, eux, seraient répartis entre quelques-uns, certains cachés à l'intérieur de gris-gris ! (D.G.³)

Au Guéra, il y a vers 1980, environ dix-huit Églises ou petits groupes de croyants au Guéra. On signale de nouveaux convertis dans quatre villages où il n'y avait encore aucun chrétien.

1981

En novembre, lorsque l'aéroport de N'Djamena est rouvert au trafic civil, Danielle Gounon revient au Tchad après plus d'un an d'absence. Une courte période de répit commence pour le Tchad après deux années de guerre, de massacres, de pillages.

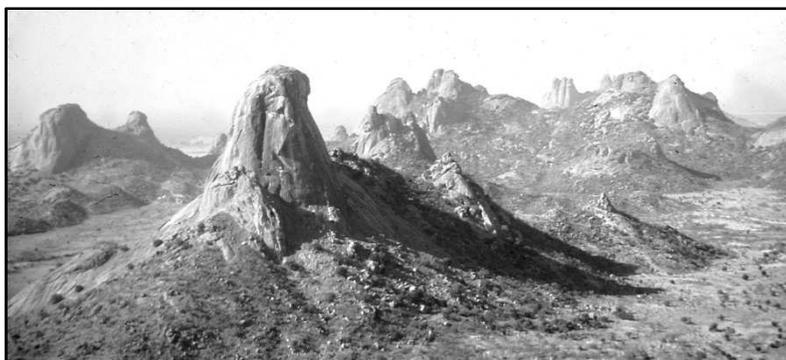
Coordination médicale au Guéra

Une des fonctions de Danielle Gounon, depuis 1981 jusqu'à son départ en 1992, est la supervision et la coordination des activités des dispensaires au Guéra. Elle s'y rend aussi souvent qu'elle le peut depuis N'Djamena. C'est une grande joie pour elle de garder le contact, de revoir tout le monde. Les chrétiens sont toujours aussi hospitaliers et si heureux de ces visites qu'ils voudraient plus fréquentes. Les dispensaires de Bitkine et de Moukoulou ont maintenant à leur tête des infirmiers tchadiens diplômés de l'hôpital de Koumra, puis de celui de Bébaïem près de Moundou.

³ Lettre circulaire de l'Asmaf de juillet 1980.

Le rosier du désert

Grâce à un avion de la MAF (Maurice Houriet, le frère de Jean-Marc, missionnaire à Mongo, en est le pilote), et les autorisations obtenues, nous faisons des visites régulières au Guéra. Le Dr Seymour de Koumra, dans le sud du pays, a repris la tournée médicale trimestrielle des dispensaires du Guéra⁴. Celui de Moukoulou est dirigé par Golo Abel. René Daïdanso de Ndjaména est invité pour la Conférence des responsables et anciens du Guéra. (D.G.)



Ainsi apparaissent les montagnes du Guéra, quand on arrive de l'ouest avec l'avion de la MAF.

1982

Beaucoup de « Sudistes » sont revenus à N'Djamena. Une vingtaine d'Assemblées se réunissent de nouveau dans des chapelles partiellement détruites : les cultes ont lieu avec un toit à ciel ouvert ou abrités provisoirement de nattes de paille. Plusieurs chrétiens ont été baptisés dans le Chari le 7 mars. Des

⁴ Après le départ du Dr Seymour, les médecins français de Bébalem (hôpital chrétien de l'EET) ont repris les visites des dispensaires de brousse et viennent ainsi au Guéra lorsque la situation le permet. Ils ont été envoyés au Tchad par le MEDAF (Médicaments pour l'Afrique), petite association largement soutenue par les Églises La Bonne Nouvelle de la région de Strasbourg.

cours pour moniteurs et des classes bibliques pour les femmes ont repris. Il a fallu six mois à Danielle Gounon pour récupérer sa maison, entièrement vidée (lits, frigo, armoires...).

Au Guéra, il y a dix-sept lieux de culte presque tous autour de Bitkine. Celui de Melfi tient bon et des tournées d'évangélisation sont organisées dans la région habitée par les Sokoro avec des frères venus de Bitkine.

Mais le calme n'a pas duré à N'Djamena. Issène Habré, replié au Soudan, s'est refait une santé et revient en force pour chasser Goukouni qui n'est plus soutenu par l'armée libyenne.

Après une courte bataille, les chars d'Issène Habré entrent en ville (le 7 juin 1982). Tout est terminé. Mais cette nuit-là j'eus bien peur ! Deux combattants à moto me « visitèrent » en pleine nuit. Ils voulaient la voiture. Elle était en panne et me fut ainsi conservée..., moi qui me lamentais de n'avoir personne pour la réparer ! (...) Mes visiteurs vidèrent mon sac pour y trouver trois sous ; et deux ou trois billets que j'avais cherchés dans la chambre. Furieux ils réclamaient encore de l'argent et m'entraînèrent sans ménagement, leur pistolet près de mon visage pour que je leur donne encore de l'argent. Mais, pressés par le temps, peut-être impressionnés par mes dénégations véhémentes en arabe, ils finirent par s'en aller... (D.G.)

1983

Après ce nouvel épisode, les Églises ouvrent à nouveau progressivement. Bien que depuis 1979, le Président et la plupart des ministres soient désormais musulmans, la Constitution, laïque, est maintenue. Les Églises et les missions ne sont ni inquiétées, ni entravées dans l'évangélisation et dans leur développement. Cependant une station missionnaire et une librairie chrétienne ont été saccagées et pillées à Moundou cette année-là par des groupes de musulmans ; ailleurs une mosquée a été construite, par défi, juste en face d'une chapelle évangélique ; on entend un peu partout les appels des muezzins. L'islam se répand intensivement dans le sud du pays.

Le rosier du désert



*Boule de mil accompagnée de sauce.
Le repas traditionnel des habitants
du centre du Tchad.*

Une diminution des pluies, régulière depuis quelques années, provoque des temps de famine récurrents en fin de saison sèche. La population du Guéra en souffre et les Églises ne sont pas épargnées. La Croix-Rouge procède à des distributions de vivres à

Mongo, mais n'étend pas son action en direction des villages de brousse. Les Assemblées de France envoient une aide financière pour l'achat de grain. Pour cette répartition, les chrétiens de Bitkine ont recensé dix-huit Églises autour du mont Guéra, rassemblant 960 croyants ou sympathisants.

Jean Metz et René Peterschmitt (de Strasbourg) passent un mois au Guéra. Jean n'y est pas retourné depuis cinq ans.

Notre surprise et notre joie ont été bien grandes de retrouver, après cinq années d'isolement presque complet, des Églises très vivantes, dynamiques, conquérantes, plus nombreuses qu'auparavant. Plusieurs frères nous ont dit : « L'épreuve a purifié l'Église. » La mort, la prison, l'intimidation, les menaces ont rendu l'Église plus forte. Elle s'est organisée pour mieux toucher les villages de brousse, pour bien encadrer la jeunesse, pour fortifier les jeunes foyers, pour suppléer au manque de formation de plusieurs responsables jeunes dans la foi. La pauvreté est grande ; la guerre et l'insécurité ont fait reculer le pays de plusieurs décennies. (J.M.⁵)

Jean-Jacques Streng (ancien coopérant professeur au collège évangélique) est revenu à N'Djamena pour le mois d'août. Il

⁵ Jean METZ, *Servir en L'attendant*, n° 384, avril 1983, p. 1111.

assure le cours biblique d'été pour les anciens des ACT avec Robert Kauffmann : deux cents participants en août avec trois heures de cours l'après-midi, six jours sur sept ! Et quelle ruée sur les commentaires bibliques et les livres chrétiens vendus à bas prix pour eux ! *Nous étions venus enseigner des matières bibliques et eux (les Tchadiens) nous ont enseigné l'application de celles-ci dans le quotidien !* écrit Jean-Jacques à son retour.

1984

Pierre Wheeler et René Peterschmitt passent un mois à Bitkine pour le deuxième cours biblique : soixante-cinq participants venus à pied de dix à vingt-cinq kilomètres à la ronde. Ils sont nourris sur place pendant la semaine et rentrent dans leur village le dimanche. Pierre écrit : **Force** de ces Églises qui grandissent et restent fidèles dans une situation de guerre. **Faiblesse** de ces Églises dont les anciens n'ont que le Nouveau Testament en arabe du Tchad et ne savent pour la plupart pas suffisamment le français pour avoir accès à la Bible entière.

Un « comité de secours » a été créé pour la répartition des aides contre la famine ; six coopératives agricoles (groupant trois Églises chacune) ont été mises en place ; elles ont toutes reçu un bœuf et une charrue ainsi qu'une somme d'argent afin d'acheter du mil pour faire la « soudure » entre mai et novembre (mois de la prochaine récolte) ; une bibliothèque rassemblant 500 livres fonctionne à Bitkine.

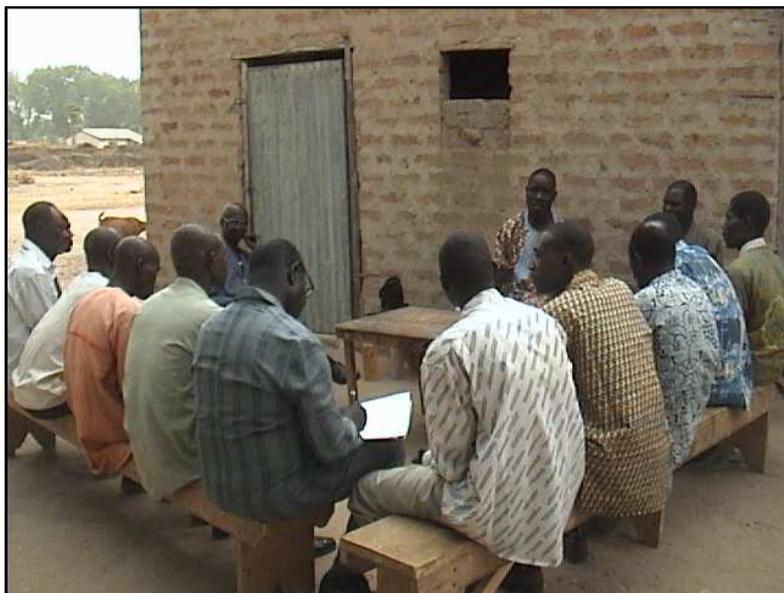
1985

Grâce à René Peterschmitt, un nouveau cours biblique se déroule en janvier-février. L'aide financière pour atténuer l'effet de la famine est reconduite pour les Églises de la région de Bitkine. Les bœufs ont bien travaillé mais la pluie est toujours insuffisante pour une récolte normale de mil et d'arachides.

En été, Linus Käslin, et François-Jean Martin, un ancien coopérant au Collège évangélique, participent au cours d'été pour les anciens, à N'Djamena.

Le rosier du désert

L'EMET est créée en France (voir Annexe en fin de volume) pour harmoniser le ministère des divers Comités de soutien qui avaient en charge les quatre stations missionnaires du Guéra et qui continuent de suivre leurs envoyés à N'Djamena et à Koyom dans le sud du pays.



Étude biblique.

La relève

1985 est aussi une date importante pour Danielle Gounon, puisque enfin arrive du renfort :

***Anne Ruolt** d'abord, une jeune Alsacienne, sortant de l'Institut biblique de Nogent. Elle se joint à moi pendant cinq années pour le travail avec les femmes. Efficace, infatigable, très pratique, Anne aimait déjà beaucoup l'enseignement, ce qu'elle continue à faire aujourd'hui en France.*

Puis **Heide Soest**, une jeune Allemande de vingt ans venue pour deux ans. Heide s'intégra tout naturellement à la vie des jeunes filles du quartier et de l'Église, participant à leurs activités, simple et joyeuse, un vrai rayon de soleil – et pas seulement pour ses grands cheveux blonds ! Lorsqu'elle est partie, un responsable tchadien a dit « C'est la meilleure missionnaire que je connaisse ! » Pour ce qu'elle avait fait ? Plutôt je crois pour ce qu'elle avait été.

Un premier « Cours biblique de femmes » a eu lieu au Guéra en 1985. Ce fut pour elles une belle expérience. Elles vinrent nombreuses, jusqu'à quatre-vingt-dix, très assidues pour mener une vie de camp complètement nouvelle où plusieurs faisaient connaissance. De dix-huit à soixante ans. La dernière semaine, Mé-rissé, une jeune femme qui venait d'accoucher, fit vingt kilomètres à pied depuis son village d'Abtouyouur avec, dans les bras, Moïse, son minuscule nouveau-né ; « pour ne pas tout manquer ! » précisa-t-elle !

Liliane Hurter, d'Alsace, passe quelques mois au Tchad et accompagnée Dany pour ce cours biblique, renouvelé ensuite à N'Djamena. (D.G.)

1986 à N'Djamena, l'Asmaf achète deux terrains contigus dans le quartier de Sabangali, à un kilomètre du « goudron » (l'avenue Mobutu), à proximité du Chari, et y construit une maison pour missionnaires et une case de passage pour les visiteurs. Jean Metz, secondé pendant quelques mois par **Frédéric Waechter**, de l'Église La Bonne Nouvelle de Strasbourg, dirige ce chantier. Ces concessions sont plus sûres et surtout dans un quartier moins bruyant. Danielle Gounon s'y installe, et plus tard Éveline Félix et bien d'autres.

~ ~ ~

C'est à partir de **1987** que la formation des femmes va s'étendre vers le sud du pays avec les « cours bibliques décentralisés ». Plusieurs fois dans l'année, par région, quatre ou cinq gros villages étaient ciblés et rassemblaient des femmes des villages environnants pour une semaine de cours. Une traduction, par-

Le rosier du désert

fois deux, étaient nécessaires pour celles qui ne parlaient pas le français.

Durant trois années nous avons fait ces tournées, une collègue et des sœurs tchadiennes avec moi, par les moyens de transport qui se présenteraient, car nous n'avions pas encore de véhicule adéquat. Lors d'un trajet avec le camion d'un transporteur, Anne (Ruolt) est en haut du chargement ; il n'y a qu'une place en cabine, « pour la grande », ce qui veut dire la plus âgée ! Au bout de deux kilomètres seulement, arrêt. Un bois du châssis est cassé par excès de charge. Nous nous asseyons par terre pour attendre. Trois hommes partent avec une hache et reviennent au bout d'un certain temps avec deux troncs d'arbres. Pose du crie, les troncs sont glissés sous le chargement et nous repar-



Hospitalité tchadienne.

tions. Dix kilomètres plus loin, c'est le moteur qui tousse. On s'arrête plusieurs fois... Et puis le radiateur fuit et le « boy-cale »⁶ renouvelle sa provision d'eau dans le puits de chaque village traversé... Mais nous finissons par arriver.

Partout, bien sûr, l'hospitalité joyeuse de l'Afrique, où la fraternité que nous vivions faisait dire à un vieil évangéliste qui avait vécu l'époque coloniale : « Aurais-je pu m'imaginer qu'un jour, des Blancs viendraient dormir sur la même natte et manger dans le même plat ? »

⁶ *Boy-cale* : au Tchad, aide-mécanicien et homme à tout faire du chauffeur du camion.

Les cours avaient toujours lieu pendant la saison sèche où les pistes sont praticables. De grandes chapelles nous accueillait. Mais ce fut aussi parfois l'ombre de grands arbres. Les repas étaient préparés dans d'énormes canaris⁷ sur trois pierres pour nourrir 100 à 300 femmes, sans parler des nombreux bébés et de l'ambiance... Certaines femmes ont marché plusieurs kilomètres, parfois plusieurs dizaines de kilomètres, portant bébé et bagage. La nuit venue, on s'endort sur la natte sous les étoiles au milieu de toutes celles qui causent ou chantent encore, le bras sous la tête en guise d'oreiller, les bébés contre les mères prêtes à donner le sein au moindre cri. Puis des femmes vous réveillent à cinq heures du matin, parfois quatre heures : « Dany !... la prière... ! », infatigables et déjà souriantes !

L'auditoire était très divers. La différence était grande entre une ethnie qui n'a pas encore le Nouveau Testament dans sa langue et celle dont la Bible est traduite depuis longtemps, le pourcentage d'adultes qui savaient lire, dans les Églises, était bien supérieur à la moyenne nationale. Partout beaucoup d'intérêt, de courage, pour comprendre, mémoriser, répondre.

On dénombre environ 550 Assemblées chrétiennes dans le pays cette année-là.

Céline Roederer est arrivée en 1988 pour une année, en l'absence d'Anne, partie en congé, et de Heide Soest, rentrée au pays. Elle avait quitté les frimas du nord de la France pour me donner un coup de main pendant une année. Gaie et disponible, elle faisait beaucoup de visites. Je l'ai trouvée un jour faisant la sieste sur sa descente de lit « pour s'habituer à dormir par terre », car le weekend suivant il y avait une sortie d'Église ! Elle avait 65 ans !

Lors d'un voyage, dans un village, une dame âgée est venue près de moi. Elle a, incrustés dans les lèvres, de petits plateaux que toutes les femmes portaient autrefois dans cette ethnie. Elle et son mari se sont convertis il y a seulement quelques mois. Elle ne sait pas le français, moi je ne sais pas sa langue. Elle s'est

⁷ Canaris : récipient en terre cuite pour l'eau potable.

assise tout contre moi, elle a pris mes deux mains dans les siennes et elle essaie, avec des rires, de m'apprendre la salutation dans sa langue. Tout cela fait partie des cours et du voyage, et de la merveilleuse fraternité des enfants de Dieu, même de ceux qui se voient pour la première fois. (D.G.)

1990

Jean-Marc et Anne-Lise Stauffer, un couple suisse, arrive en janvier. Ils sont pris en charge par l'EMET. Jean-Marc a fait des études d'architecte puis de théologie à la Faculté de Vaux-sur-Seine. Il enseigne à l'ESTES (École supérieure de théologie évangélique Shalom) ouverte en 1987 à N'Djamena⁸. Anne-Lise a déjà une expérience africaine : en tant que médecin, elle a travaillé pendant deux années à l'hôpital de Galmi au Niger. Elle a été sollicitée pour prendre la direction d'un comité qui est responsable de l'ensemble du travail médical des Assemblées chrétiennes. Elle apprend à connaître le système hospitalier tchadien en prenant un poste de médecin à l'hôpital central de N'Djamena.

L'EMET a aussi acheté une concession à Sabangali, en face de celle de l'Asmaf où demeure Danielle Gounon, pour y édifier une maison destinée à un professeur de l'ESTES⁹. Jean-Marc Stauffer en dirige la construction, et s'y installe avec sa famille.

~ ~ ~

En décembre 1990, Idriss Déby renverse Issène Habré, mettant fin à neuf ans d'un régime devenu sanguinaire, durant lequel beaucoup de Tchadiens innocents ont perdu la vie. C'est de nouveau le dilemme, partir ou rester, mais cette fois nous sommes

⁸ Les bâtiments de l'ESTES n'ont été terminés et inaugurés qu'en 1996. Un Institut biblique s'y ajoutera qui fonctionnera à N'Djamena jusqu'en 2008.

⁹ Cette maison, ainsi que celles de l'Asmaf, ont été inscrites au cadastre au nom des Assemblées chrétiennes qui en sont donc légalement propriétaires. Un contrat d'utilisation a été signé avec elles, stipulant que la mission en est locataire prioritaire tant qu'elle enverra des missionnaires pour travailler au Tchad. Elle paie un loyer pour occuper ces propriétés.

en équipe. Ce temps troublé n'est pas non plus facile à vivre. Finalement tout le monde reste et ce fut le bon choix. Le pays redevient rapidement calme. Ce sont les Tchadiens qui furent réellement en danger. (D.G.)

1991

Éveline Félix arrive à la fin de l'année pour seconder Dany dans le ministère parmi les femmes.

La famille d'Éveline est d'origine suisse mais établie en France après 1945. Son père y était évangéliste et pasteur dans les Assemblées françaises. Elle grandit dans une famille nombreuse, dotée de plusieurs frères et sœurs, où elle apprend très tôt ce qu'est la vie par la foi, la richesse mais aussi les difficultés d'une vie consacrée au Seigneur. Au cours de sa formation d'ergothérapeute à Grenoble, Éveline s'implique dans une Église vivante et engagée dans l'évangélisation. Après une formation biblique, elle s'engage dans la mission au Tchad.

Éveline participe à la tournée du printemps 1992 avec Dany. La mission achète un pick-up Toyota adapté à l'Afrique. Cependant les « demoiselles » sont courageuses de partir pour ces longs voyages sur les pistes tchadiennes, sans mécanicien, avec la réserve de fuel dans un fût de 180 litres qu'il fallait siphonner pour refaire le plein. Elles ont souvent remercié Dieu pour les aides



Éveline Félix.

providentielles reçues en cours de route lors de pannes mécaniques ou de crevaisons...

Deux sœurs tchadiennes, Mariam et Rachel, rendent l'équipe très joyeuse. Elles apportent leur contribution en femmes du pays, connaissant la langue et partageant leur vécu qui parle mieux que beaucoup de théories. La vie des femmes en milieu rural est dure ; les coutumes, bonnes à bien des égards, sont parfois implacables. Il est merveilleux de pouvoir apporter l'amour du Christ, la bonne nouvelle de la grâce et de la libération. « Revenez l'année prochaine... » disaient toutes les bouches... : « J'ai pris goût à lire la Bible..., je ne survole plus mon texte, je l'examine..., je suis un peu changée !..., il y a même des changements dans ma maison..., je n'ai plus aucune difficulté à parler à mon Dieu... » Toutes n'ont pas un niveau suffisant pour devenir à leur tour des enseignantes. Mais elles sont motivées, joyeuses, très ponctuelles malgré leurs occupations et les trajets souvent à pied. (...) Notre but était de rendre ces femmes capables de comprendre et d'appliquer la Parole de Dieu dans leur vie quotidienne, et de pouvoir transmettre cet enseignement à d'autres. (...) Depuis l'année dernière (à N'Djamena), une sorte d'École biblique des femmes s'est ouverte dans plusieurs Églises de différentes dénominations. Environ six cents femmes sont enseignées chaque mois dans leur dialecte, par une trentaine de formatrices, ceci sur une période de trois ans. (...) Je travaille également au sud du Tchad. Nous avons formé une vingtaine de formatrices en province qui devraient commencer à opérer dans leurs Églises locales. (E.F.)

Myriam Paumatod vient de l'Église de Villefontaine près de Lyon, pour un stage de quelques mois en 1991-1992. Elle accompagne Dany et Éveline dans le ministère auprès des femmes.

~ ~ ~

En décembre 1992, Dany doit brusquement rentrer en France pour s'occuper de sa maman dont l'état de santé nécessite sa présence. Trois ans plus tard, lorsqu'elle pourrait retourner au Tchad, elle estime qu'il est préférable de laisser les plus jeunes assumer seules les responsabilités qu'elles ont reprises après

son départ du Tchad. Elle reste donc à Valence où elle se met à la disposition de la *Ligue pour la Lecture de la Bible* jusqu'à la limite de ses forces. Un cancer brutal l'emporte en mai 2010. Parmi tous ceux et celles qui ont été envoyés par l'Asmaf et toute l'EMET, Dany Gounon est celle qui a consacré le plus de temps à ce pays qui est devenu « le sien » : plus de trente-quatre ans de service de 1958 à 1992.



Danielle Gounon.

~ ~ ~

Le ministère de Dany puis d'Éveline Félix porte du fruit :

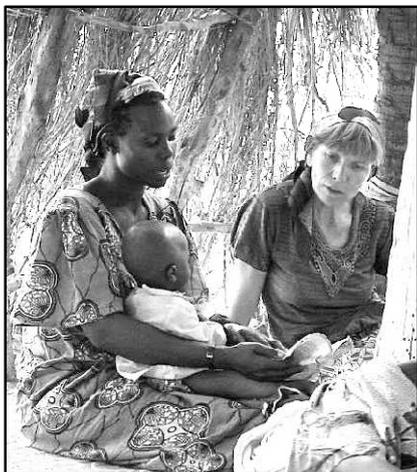
Les formatrices continuent la retransmission des leçons, chacune à son rythme. Cette tournée était très positive : nous avons pu déblayer des situations difficiles et revoir plusieurs formatrices du sud. J'ai évoqué avec elles les futurs cours de recyclage. Cela ne s'avère pas facile, car il faudra jongler avec leurs disponibilités (maigres parfois), et l'ampleur des besoins. En réalité, je suis revenue du sud avec un immense poids, car j'ai réalisé combien ce que nous avons fait jusqu'à présent n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan. Le nombre de formatrices formées est totalement insuffisant pour couvrir même le dixième des régions dans lesquelles elles habitent. Comment répondre à l'énorme besoin de formation biblique et d'alphabétisation ? Il faut rapidement résumer, corriger et faire traduire des leçons bibliques destinées aux femmes de provinces. (E.F.¹⁰)

Éveline s'habitue à tout, vie africaine, contacts, enseignement, pannes sur les routes, comme si elle avait toujours fait ça.

¹⁰ Éveline Félix, *Servir en L'attendant*, n° 2, mars-avril 2001, p. 31.

1995

Éveline Félix continue de travailler parmi les femmes. Elle met un accent particulier sur le programme de « formation de formatrices ».



*Éveline Félix avec une formatrice
lors d'un de ses voyages dans le Sud.*

Le but que nous recherchons est de former des sœurs tchadiennes qui puissent prendre notre relais dans toutes ces régions où les Assemblées sont nombreuses. Petit à petit la relève tchadienne se met en place. Aujourd'hui c'est une Tchadienne, Tabitha Djidéti, qui est la responsable de la Formation de formatrices dans les Assemblées chrétiennes.

En 1998, comme un développement naturel du ministère de « formation de formatrices », Éveline anime, avec une missionnaire canadienne, une École biblique des femmes. Elles adaptent les canevas d'étude « En avant » et organisent une journée d'étude par mois pour les « formatrices » des ACT et pour les femmes qui ont des responsabilités dans les Églises des ACT et des EET. Celles-ci s'engagent à redonner ensuite ces études dans leur propre communauté.

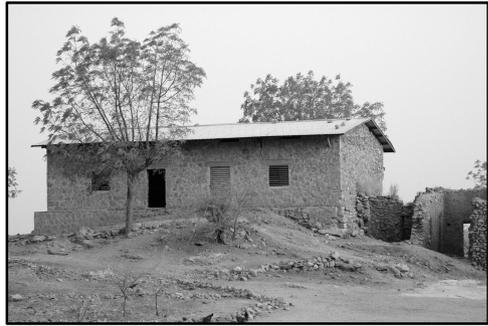
En 2003, très préoccupée par le nombre grandissant de jeunes touchés par le Sida, Éveline se demande comment atteindre la jeunesse des ACT. Elle contacte divers organismes et ONG. Plusieurs années sont nécessaires à Éveline pour mettre sur pied l'équipe des Sentinelles (avec l'appui de collaboratrices et d'infirmières des ACT). Son objectif est de sensibiliser les Églises et leurs anciens au problème du Sida et d'encourager les jeunes filles à la chasteté avant le mariage. Elle doit attendre

jusqu'en 2008 pour que *Les Sentinelles* soient rattachées au Département des œuvres sociales des ACT et du CNOSS¹¹. Les Sentinelles visitent les Églises, les anciens, les groupes de jeunes, des collèges, pour faire ce travail capital de prévention. Depuis 2007, l'action s'étend de plus en plus dans les Assemblées chrétiennes de province par un programme d'enseignement de formateurs à la prévention du Sida et à l'accompagnement des malades. Éveline persévère dans ce ministère jusqu'à aujourd'hui.

Autres stations

Bitkine

La situation s'étant stabilisée au Guéra, la station de Bitkine peut être rouverte : **Maurice et Marthe Vuilleumier**, envoyés par la MET suisse, s'y installent de 1987 à 1992. Maurice s'intègre au témoignage des Églises de la région et Marthe, qui est infirmière, est utile au dispensaire.



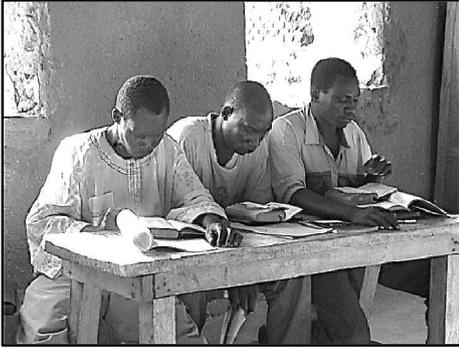
L'ancienne « maison Burkhardt » a été entièrement rénovée et transformée pour accueillir l'école biblique de Bitkine.

Une école biblique démarre en 1987 à Bitkine sous la direction de Victor Dogos, un jeune chrétien de Bitkine qui a fait trois années de formation biblique à Abidjan. Maurice participe

à cet enseignement. Huit élèves sont inscrits en cette première année. Mahamat Ali qui est aussi originaire du Guéra, et a fait ses études de théologie à Bangui, en assurera ensuite la direction.

¹¹ CNOSS : Coordination nationale des œuvres socio-sanitaires, organisation administrative tchadienne.

À partir de 1990, plusieurs missionnaires de la *Société internationale de linguistique* (SIL) vont s'établir pour quelques années à Bitkine et même à Moukoulou pour y étudier la langue



Trois élèves de l'école biblique de Bitkine.

et commencer un travail de traduction de textes bibliques dans les langues du Guéra. Il y a vingt-cinq Églises au Guéra en 1990.

Damaris Utermann arrive à N'Djaména en 1990 et **Élisabeth Käslin** en 1991. Les deux jeunes filles envoyées par

la MET s'occupent de la case de passage de cette mission. Puis Élisabeth suit une formation biblique de quelques mois en Suisse avant de s'installer avec Damaris en 1993 à Bitkine. Elle s'occupe de la formation des jeunes filles et des femmes dans le cadre des Églises. Damaris, qui est infirmière et sage-femme, collabore à la mise en place d'un programme de santé primaire dans les villages de la région en relation avec l'ONG *Food for the hungry*. Les dispensaires et les Églises évangéliques de la région sont associés à ce projet.

Damaris ouvre dans le cadre du dispensaire un service de maternité et une officine qui permet de vendre des médicaments à bas prix comme cela se faisait quelques années auparavant à Moukoulou. Cette officine sert aussi de « pharmacie centrale » où les dispensaires de Moukoulou et de Korbo peuvent s'approvisionner. Abel Golo est l'infirmier-chef au dispensaire de Bitkine et Kamis Tchongui (lui aussi diplômé de l'hôpital de Koumra) dirige celui de Moukoulou. Damaris Utermann reste à Bitkine jusqu'en 1998.



L'Église de Bitkine en 2007.

Korbo

Les Baar visitent Korbo pour la dernière fois en 1976 et en 1977. Le dispensaire continue de fonctionner normalement sous la responsabilité de Kodngargué et avec l'envoi de médicaments par les Baar. L'Église est bien intégrée aux AET.

Mongo

La famille de Jean-Marc Houriet reste à Mongo jusqu'en 1975. Jean Ratou est le conducteur de l'Église de Mongo. Il veille sur l'internat. Son autorité spirituelle est reconnue dans tout le Guéra. Après sa mort tragique, Jean-Marc gère l'internat depuis la Suisse avec quelques difficultés parfois. En 1985 le comité de Mongo envoie **Johan et Margreet Stoter**, d'origine hollandaise, pour remettre en route l'internat et réparer les bâtiments qui en ont bien besoin. **Reto et Barbara Lampert** font un séjour de quelques mois en 1987 et 1988 à Mongo pour donner un enseignement technique aux élèves de l'internat. Malheureusement les Stoter doivent rentrer en Europe en 1992 à cause de la santé

Le rosier du désert

de Margreet. Le comité Suisse est dissout mais l'EMET reste en contact avec l'Église.

Le fils de Jean Ratou, **David Ratou** (né en 1966), a fait des études de théologie à l'ESTES puis à Abidjan. Il revient à Mongo où il est à son tour pasteur de l'Église. Il enseigne dans les Églises du Guéra, à l'école biblique de Bitkine et travaille en ce moment (2010) à la création d'un Institut biblique à Bitkine. L'Église de Mongo continue de gérer l'internat qui accueille encore de nombreux collégiens et lycéens.

Gogmi

Depuis 1968, la MET et l'EMT continuent de s'occuper de l'Église et du dispensaire de Gogmi. Lorsque la situation le permet, plusieurs expatriés y font des visites ou de courts séjours. Ainsi, le témoignage de l'Évangile continue à Gogmi et à Melfi. Christian Simonin, depuis qu'il a été engagé comme secrétaire par les deux comités allemand et suisse, va chaque année au Tchad.



La petite chapelle de Gogmi.

Haïkelou

Les familles Käslin, Spalinger et Krebs, rejointes par Heidi Jörg (institutrice pour les enfants des missionnaires) restent à Haïkelou jusqu'en 1978. Des troubles politiques dans la région et la destruction de la station de Haïkelou obligent alors les expatriés à quitter la région du lac Tchad. Linus reprendra un ministère pastoral en Suisse ; mais de 1979 à 1987, il fera plusieurs fois des séjours de quelques mois au Tchad pour des sessions d'enseignement biblique et de ministère pastoral, en particulier auprès des anciens et des pasteurs des Assemblées, dans la capitale et au Guéra. Depuis leur retraite en 2001 et presque chaque année, Linus et Margrit s'établissent à nouveau au Tchad (sauf pendant les périodes les plus chaudes de mars à juin) pour donner des sessions d'études bibliques et d'encouragement aux Églises du Guéra, de N'Djamena, de Koyom¹².

Après la destruction de Haïkelou, le ministère de la MET et de l'EMT s'oriente dans une nouvelle direction : Koyom.

Koyom

En 1982, l'EMT allemande et la MET suisse reçoivent une demande d'aide des Assemblées chrétiennes de la région de Koyom, située à un peu plus de trois cents kilomètres au sud de N'Djamena sur la rive orientale du Logone. Elle a été créée par des missionnaires anglophones qui ont évangélisé la région et traduit le Nouveau Testament dans plusieurs langues et dialectes locaux. Les derniers missionnaires anglophones, Laurie et Margaret Cowell, ont quitté Koyom vers 1973. L'effort des deux comités suisse et allemand se porte alors sur cette station des ACT. La MET y envoie successivement plusieurs médecins et des infirmières qui transforment le dispensaire en hôpital et des missionnaires-artisans qui créent un Centre technique. De jeunes tchadiens y sont formés dans différents métiers.

~ ~ ~

¹² Indications transmises par Linus KÄSLIN, 2010.

Le Centre de culture évangélique (1990)

**Création du Centre de culture évangélique (CCE),
1989-1995**

Brigitte Bertrand

Brigitte est née en Bretagne, près de Saint Brieux, dans une famille catholique. De caractère indépendant, elle préfère faire ses études d'infirmière à Rouen, où elle rencontre plusieurs étudiants tchadiens chrétiens. Ils lui parlent avec intelligence de Dieu, de la foi, de la Bible, et de longues discussions s'ensuivent. À la même époque, un de ses oncles qui fait partie d'une Assemblée évangélique, lui



Brigitte Bertrand.

envoie une Bible. En 1975, elle assiste à un baptême et se convertit peu après dans sa chambre en lisant le Sermon sur la

montagne en Matthieu chapitre 5. Poussée par un souci humanitaire, elle part pour un an dans un hôpital de l'Île de la Réunion où elle retrouve des chrétiens évangéliques. Pour renouer le contact avec ses parents et sa famille elle retourne un an en Bretagne puis elle s'installe à Grenoble où elle anime le Foyer universitaire évangélique (le FEU) pendant neuf ans. Elle suit les cours du CIFEM, puis elle obtient le diplôme de l'Institut biblique de Nogent. Intéressée par la mission, elle part au Tchad, dans le cadre de l'Asmaf en novembre 1989, à N'Djamena.

En 1988, L'Asmaf possédait encore l'ancienne maison des Bory, occupée après leur départ par Danielle Gounon. Cette concession est très bien située sur l'avenue Mobutu, au carrefour de la grande fontaine, à côté du rectorat, à mi-chemin entre le quartier des lycées et de la nouvelle université, et le grand marché central de N'Djamena. Mais plusieurs bars se sont installés tout près de la maison missionnaire et il est devenu impossible de dormir le soir et jusque tard dans la nuit. La mission a remis la maison aux Assemblées chrétiennes qui désiraient créer une bibliothèque et une salle de lecture pour les jeunes. L'EMET envoya par camion des livres, des duplicateurs, des machines à écrire pour permettre l'ouverture de cette bibliothèque.

En 1989, avec l'accord des Assemblées chrétiennes de N'Djamena, Brigitte anime ce lieu de rencontre pour les jeunes ; elle y crée une médiathèque, y invite les étudiants. Le 11 mars 1990, a lieu l'inauguration du **Centre de culture évangélique (CCE)**. Les lundis, elle organise des conférences d'un très bon niveau avec des orateurs connus, des scientifiques, ou alors des projections de films, des concerts, des pièces de théâtre, qui rassemblent chaque fois un auditoire nombreux et se terminent par des échanges et des entretiens entre les orateurs et les assistants. Des étudiants, des intellectuels, des cadres administratifs sont de plus en plus nombreux à assister à ces soirées où la foi et l'Évangile apparaissent comme la seule réponse possible à de nombreuses questions existentielles. La médiathèque attire les collégiens et les lycéens. D'autres activités organisées par le

CCE attire les jeunes : activités sportives, tournois de football, musique...



Paul Djideti.

Les Assemblées chrétiennes engagent, avec l'aide financière de la mission, un ancien d'une des Assemblées de N'Djamena, **Paul Djideti** : il quitte son poste de professeur d'anglais à la faculté et de directeur de l'antenne tchadienne de l'Unesco, pour devenir directeur du CCE. Brigitte souhaitait préparer la relève pour l'avenir du Centre et tisser un lien plus étroit avec les anciens des Assemblées chrétiennes. Il faudra plusieurs années pour

que ces Assemblées considèrent réellement le CCE comme un de « leurs » ministères. Brigitte et Paul vont collaborer harmonieusement pour développer le CCE. Au bout de trois ans, les premiers camps de jeunes sont organisés en divers endroits. Brigitte encourage la création d'un groupe de chant avec batterie et instruments de musique pour animer les soirées ; elle planifie des réunions d'évangélisation en plein air avec les jeunes dans divers quartiers de la ville. Les étudiants chrétiens se retrouvent en petits groupes dans les Assemblées pour des moments de prière. Au long de l'année, le CCE offre des séminaires de formation de « conseillers » (accompagnateurs de jeunes convertis), d'animateurs de jeunesse, filles et garçons, pour son propre fonctionnement.

Outre la médiathèque et les soirées culturelles, Brigitte et Paul mettent en place des cours bibliques, un cours d'anglais, une formation musicale, etc. Tout cela en fonction des compétences

Le Centre de culture évangélique (1990)

disponibles pour les prendre en charge. Les locaux du CCE accueillent aussi des activités pour les femmes, en particulier un atelier de couture.



Étude biblique avec des jeunes au CCE.



Sur une place de la ville, réunion d'évangélisation conduite par les animateurs du CCE.

Samakalé

En 1993, le CCE achète un terrain au bord du fleuve Logone, à quarante kilomètres au sud de N'Djamena, à côté du village de Samakalé. Plusieurs maisons y sont construites en dur pour servir de dortoirs pour les campeurs. Dès le début, Samakalé accueille des camps pour les jeunes (100 à 250 participants, une fois 500 !). À partir de 2006, à la demande des villageois, une école primaire y a été ouverte et une première classe fonctionne avec cinquante élèves enseignés par un instituteur chrétien.

Brigitte met un accent spécial sur l'entraînement des jeunes à l'évangélisation :

Le séminaire de formation (de conseillers) a pris fin ce soir. Non seulement nos nouveaux conseillers ont appris à accomplir l'ordre missionnaire, mais la majorité d'entre eux ont été renouvelés dans leur communion avec Dieu, d'où beaucoup d'allégresse dans leur cœur et des témoignages émouvants. Une grande soirée d'évangélisation est prévue où chacun pourra mettre en pratique ce qu'il a appris, de même qu'il pourra suivre son ou ses disciples. Chagoua est un quartier très populaire où règnent la débauche, l'alcoolisme, la vengeance... Priez pour que l'Esprit de Dieu travaille avec puissance au travers de nos conseillers et qu'il y ait beaucoup de délivrances.

L'ambition qui nous anime est de susciter dans tous les quartiers, dans toutes les Églises de N'Djamena (dont la population est d'environ 550 000 habitants en 1995) et dans toutes les grandes villes du Tchad, un réseau important de conseillers pour qui l'évangélisation deviendra réellement un style de vie. Nous goûtons déjà aux prémices de cette vision qui s'accomplit. La dernière soirée, dans un vidéoclub, plus de 120 personnes ont accepté le Seigneur. Les trente conseillers étaient littéralement assiégés et débordés. Ils continuent le suivi. C'est pour cette raison, que pour chaque projet d'évangélisation, nous devons former de nouveaux conseillers, les anciens étant occupés à suivre et à affermir les jeunes croyants¹.

¹ Brigitte BERTRAND, circulaire de l'Asmaf de juin 1994.

Le Centre de culture évangélique (1990)

Plusieurs jeunes européens viennent comme stagiaires au CCE pour des périodes plus ou moins longues : Myriam Paumatod de Voiron vient pour une année en 1991 et 1992 ; Anne Goeb, de Grenoble, prend une année sabbatique (presque deux en fait ; elle est ingénieur en électronique) pour venir à N'Djamena. Elle est active au CCE et dans les camps bibliques de 1993 à 1995 et elle accompagne Éveline dans ses tournées (Anne épousera Charles Leroux, l'actuel président de la « commission Tchad » de l'Asmaf) ; Cédric Mariac de la région de Valence fait un stage de quelques mois en 1994 ; Laurent Quéno, de Nantes, aide à la construction des bâtiments de Samakalé de 1995 à 1996 et il met en place les plantations d'arbres et de légumes, car Paul Djideti souhaite faire aussi de Samakalé un jardin productif qui contribue au fonctionnement du CCE ; Frédéric Besson, jeune ébéniste de la région de Valence, est un excellent animateur au CCE de 1996 à 1997 ; puis Véronique Mounier vient pour quelques mois en 1999.

En août 1993, sept étudiants de l'Institut biblique de Nogent, accompagnés de Jean-Pierre et Hélène Bory, font un stage de trois semaines à N'Djamena. Ils sont accueillis par Brigitte Bertrand et le CCE qui leur a préparé un programme bien rempli pour chacun. Ils ont pu se rendre compte de ce qu'est le ministère dans une ville africaine, l'accueil des chrétiens et leurs conditions de vie si précaires.

Les Assemblées chrétiennes achètent une concession mi-toyenne du terrain du CCE. Ils démolissent la dernière case en terre et reconstruisent des locaux entièrement en dur, avec plus d'espace, plusieurs modules adaptés aux diverses activités développées dans les locaux du CCE, en particulier Le Café Shalom ouvert sur l'avenue, qui est un lieu convivial où collégiens et lycéens peuvent trouver une boisson fraîche et même acheter des repas : occasion de beaucoup de contacts. *Le Centre culturel répond à un besoin, moins sur le plan de la lecture que par le fait d'être un lieu ouvert, centré sur le témoignage chrétien (parmi les étudiants et les cadres), l'accueil et l'écoute. (B.B.)*

Brigitte Bertrand repart définitivement en France en juin 1996 pour se rapprocher de ses parents.

Dès 1998

Informatique au CCE

Marie-Françoise Dewulf, originaire de Lorraine, était partie suivre une formation d'ingénieur en informatique à Grenoble.



Marie-Françoise Dewulf.

Elle y entra en contact avec l'Évangile au Foyer évangélique universitaire, fit la connaissance de Brigitte Bertrand et d'Éveline Félix et s'intéressa d'emblée à leur ministère au Tchad. Elle travailla alors plusieurs années à Grenoble en soutenant financièrement Brigitte et Éveline. Après le retour de Brigitte, elle eut à cœur de s'insérer à son tour dans le ministère du Centre de culture évangélique. Elle suit la formation biblique offerte par Emmaüs (Suisse) et arrive à N'Djamena au

début de 1998 pour créer un département de bureautique et d'informatique au CCE. Elle réunit bientôt une vingtaine d'étudiants et de cadres de l'administration. Elle développe cet enseignement, ajoute d'autres modules : comptabilité, base de données, etc. Aujourd'hui cette formation donnée au CCE fait référence à N'Djamena. Marie-Françoise s'implique, après Brigitte, dans les camps bibliques pour étudiants et dans le ministère de contact, d'écoute, de conseil auprès des étudiants. Au CCE, elle encourage le programme d'études bibliques et elle s'efforce d'en renouveler la forme. Dans toutes ces activités, son but est de former des équipes qui peuvent la relayer et la remplacer.

Il faut environ un an et demi pour préparer un formateur (enseignant capable d'animer une classe d'informatique)

sachant que les cours spécialisés demandent un profil préalable bien précis. Il s'avère que sur neuf formateurs préparés (de 1999 à 2004) ou en cours de préparation, il en reste seulement deux expérimentés (les autres ont trouvé sans peine des emplois dans l'administration et dans les ONG et quittent le CCE !). Deux nouveaux assistants viennent d'être sollicités. Ainsi, la délégation ne peut pas se faire aussi vite que prévu. Toutefois, il est un fait que les formateurs aiment revenir au CCE apporter leur contribution à ces cours lorsqu'ils trouvent un travail à N'Djamena, si ces cours sont programmés en fin d'après-midi ou le samedi. Cela n'est pas un problème puisque ceux qui suivent les cours sont aussi libres en majorité l'après-midi. (M.-F.D.)

Le Collège évangélique a sélectionné 12 élèves de Seconde et de Première (en 2004) pour constituer une classe pilote en informatique. Une formation en technique de base du journalisme (cours donnés par des journalistes professionnels) a permis à plusieurs étudiants d'être pris en stage à la radio ou à la télévision nationale puis embauchés ; plusieurs journaux d'Église ont été lancés par ces étudiants. Plus récemment Marie-Françoise a créé un cours de maintenance du matériel informatique. Pour TPC (Tchad pour Christ) elle a enseigné l'usage de projecteurs vidéo, de matériel de sonorisation des Églises. Elle a formé des secrétaires pour les comités des ACT. Un Tchadien a expliqué l'évangélisation par l'amitié... Avec Laurent Porte (VSN : volontaire du service national – coopération militaire, à partir de 1999) et plusieurs animateurs tchadiens, elle a développé des clubs d'anglais, de philosophie, de littérature, de musique... toujours dans le but de contacter le plus grand nombre de jeunes tchadiens.

~ ~ ~

Les missionnaires tchadiens

Journée de baptêmes à N'Djamena

Les Assemblées chrétiennes de N'Djamena organisent des journées de baptêmes en commun.

Le fond de l'air était frais. L'eau du Chari pas chaude du tout (pour notre climat !). Mais cela n'a pas refroidi la joie de la trentaine de pasteurs présents (certains d'entre eux sont restés dans l'eau plus de deux heures), ils allaient baptiser plusieurs membres de leur Église. Ils étaient près de deux cents, hommes et femmes, après plusieurs mois de préparation, à s'avancer à l'appel de leur nom pour entrer dans l'eau et pour dire et manifester publiquement leur obéissance et leur attachement au Christ.

Les trente-sept Assemblées de N'Djamena étaient présentes pour l'événement. Les cérémonies de baptême ont lieu deux fois par année (fin novembre et fin mai pour toutes les Assemblées de la ville). C'est l'occasion de partager ce temps d'exception où la vie manifeste sa victoire sur la mort, et où l'unité des chrétiens se vit dans sa réalité, par delà les murs des églises, les murs des ethnies ou les petites dissensions qui affectent la vie des communautés. La cérémonie a débuté à 7h30 et duré jusque vers 10h, puis tous se sont déplacés au collège des Assemblées en un long cortège en chantant des cantiques, pour vivre un

temps de culte et de communion avant de se séparer, alors que midi était déjà bien dépassé... Jour mémorable pour les baptisés, rayonnants de joie... (O.B.¹)

Tchad pour Christ (TPC)

En 1975 déjà, un effort d'évangélisation avait été organisé dans le sud-ouest du Tchad, à Fianga, par les Assemblées chrétiennes de cette région. Cette action, appelée Fianga pour Christ, avait démarré sous l'impulsion de **René Daïdanso Ma Djongwé** dont le feu pour l'annonce de l'Évangile a toujours marqué son ministère (René est originaire de cette région). Il avait pris comme collaborateur et secrétaire, Makaina Dobé, un jeune homme déjà très engagé dans l'Église de Fianga. Ils renouvelèrent cette évangélisation dans la région jusqu'en 1992.

En 1993, René Daïdanso lance l'idée de **Tchad pour Christ** (TPC), un projet de longue haleine visant l'évangélisation du Tchad entier par des équipes interdénominationnelles, sous la responsabilité de l'EEMET². *La force de cette vision a été de réunir des personnes de toutes les Églises évangéliques du Tchad et des diverses missions présentes au Tchad pour promouvoir et manifester le royaume de Dieu dans le pays, région par région (O.B.³).*

Voici comment il s'y prend. En cours d'année, René Daïdanso fait passer une information dans les différentes Églises, requérant la prière de tous et une réflexion pour le choix de futurs « équipiers » pour l'évangélisation, « d'évangélistes », de supporters de prière, de personnels pour l'intendance, et il indique le montant des dons nécessaires pour couvrir tous les frais.

¹ Olivier BORY, *Servir en L'attendant*, n° 1, janvier-février 2003, p. 32.

² EEMET : Entente évangélique des missions et Églises évangéliques au Tchad.

³ Olivier BORY, courrier 2009.



Les équipiers s'embarquent sur des camions et des voitures pour se rendre au centre de la région qu'ils évangéliseront.

Les « équipiers » se déplaceront pour faire une semaine de témoignage dans une région non évangélisée du Tchad ; les « évangélistes » sont des équipiers qui resteront trois à quatre mois dans les villages évangélisés pour enseigner et encourager ceux qui auront pris une décision pour Christ ; ensuite ils rentreront chez eux pour la préparation et l'ensemencement de leurs champs. Mi-décembre, les « évangélistes » se rassemblent à N'Djamena. Ils sont renseignés sur leur mission pendant quelques journées, puis arrivent les « équipiers ». Des camions sont loués pour transporter tout ce monde vers le centre de la région choisie, sans oublier l'intendance, le matériel pour les sonos, la littérature à distribuer. Pendant la dernière semaine de l'année, les équipiers et les évangélistes vont de village en village par petits groupes de deux à quinze personnes, le plus souvent à pied, pour témoigner, visiter les habitants, distribuer de la littérature biblique. Ils passent dans tous les villages. Pendant ce temps, dans beaucoup d'Églises, des « brigades » de prière se

relaient nuit et jour pour intercéder pour ceux qui sont partis. Le 31 décembre, une grande réunion d'évangélisation couronne la semaine dans chaque chef-lieu ou ville importante de la région visitée.

Les Assemblées chrétiennes ont voulu relever le défi de l'évangélisation dans le cadre de la campagne « Tchad pour Christ » dont l'objectif est de mettre chaque village et chaque habitant du pays en contact avec la Bonne Nouvelle du salut en Jésus-Christ, et ceci, avant l'an 2000. En décembre dernier (décembre 1995), plusieurs milliers de personnes ont pris la décision de suivre le Seigneur et 200 nouveaux groupes ont vu le jour. À l'issue de la semaine, les équipiers rentrent chez eux et les évangélistes restent sur place. Les évangélistes ayant reçu une courte formation prennent en charge ces communautés naissantes. N'ayant aucun soutien matériel, ils retournent aux travaux des champs dès que la saison des cultures commence, en avril (E.B.⁴).

Avant le début de la campagne,

René Daïdanso a contacté les autorités pour obtenir les autorisations nécessaires et leur proposer une « action salubrité » dans les grandes villes : les équipiers passent une journée au nettoyage de marchés locaux, d'hôpitaux, d'écoles, de places de la ville, gratuitement, comme témoignage d'intérêt pour le pays. Aujourd'hui encore, plusieurs années après, des personnes racontent comment des chrétiens ont nettoyé le marché d'Abéché, l'hôpital d'Adré (villes dont les habitants sont musulmans). C'était quelque chose d'inimaginable pour la raison humaine, mais que des croyants ont pourtant pensé, programmé et réalisé en faveur de la population locale. Des films ont été projetés avec l'aide de « Campus pour Christ ». Ce qui a permis de toucher des populations non atteintes jusqu'alors, c'est l'aide financière et en véhicules de la part de quelques missions étrangères qui ont compris l'importance d'une telle campagne, et surtout le soutien financier des Églises des différentes dénominations et leur soutien dans la prière. (O.B.)

⁴ Emmanuel BATI, cité par G. ERTZ dans *Servir en L'attendant*, n° 4, juillet-août 1996, p. 32.

L'ensemble du territoire a été ainsi couvert de 1993 à 2008, région par région, jusqu'aux oasis du Nord. En 2009, les Églises ont témoigné dans les villages proches de chez elles.

La Mission des ACT

Dès le début de Tchad pour Christ, le comité organisateur a été conscient que ceux qui manifesteraient le désir de « suivre Jésus », ou « d'accepter le pardon de leurs péchés », devaient être suivis, enseignés, encouragés dans la durée, faute de quoi tout cet effort aurait été vain. Que savent-ils de Jésus-Christ, de l'enseignement chrétien, en une ou deux soirées, ou même en quelques semaines ? Les Assemblées chrétiennes décident alors d'installer à long terme des « missionnaires » ou de les envoyer plus tard, dans les villages où de petits groupes de croyants se sont formés sous le ministère d'un « évangéliste », et de pourvoir ensuite financièrement chaque mois à leurs besoins pour qu'ils puissent demeurer dans ces villages.

Au fil des années, toutes les unions d'Églises ne réagissent pas avec le même empressement que les Assemblées chrétiennes, de sorte que la majeure partie des missionnaires laissés sur place, surtout dans le Nord musulman, vient des ACT. Ces derniers sont rappelés chaque année en novembre à N'Djamena pour un cours de « recyclage ». C'est lors de ce cours de novembre 2000, qu'Olivier Bory, fraîchement arrivé d'Europe, rencontre pour la première fois ces missionnaires tchadiens. En 2000, ils sont déjà cinq familles missionnaires et un célibataire à avoir été placés dans le Nord depuis quelques années. Il s'en ajoute rapidement d'autres.

Olivier et Sonja Bory s'installent à N'Djamena avec Tabea, leur fillette de 10 mois, en septembre 2000, dans un nuage de criquets et sous 40° à l'ombre. Ils viennent de Suisse. Olivier, né dans une famille missionnaire (il est le fils de Jean-Pierre et Hélène Bory), s'est radicalement converti vers l'âge de douze ans et, dès sa jeunesse, s'est impliqué dans des activités de jeunesse, dans des camps, dans le mouvement des Flambeaux. Après avoir obtenu son brevet d'instituteur à Lausanne, Olivier enseigne

quelques années puis s'inscrit à l'Institut biblique Emmaüs. Il fait ensuite un stage pastoral à la chapelle de Clarens (près de Montreux).

Sonja, née à Davos, est infirmière. Elle a travaillé en hôpital à Zürich puis à Vevey et a rencontré Olivier à l'Institut biblique où elle se formait elle aussi pour la mission. Ils s'installent à N'Djamena, envoyés conjointement par l'Asmaf et le SME⁵. Le cahier des charges d'Olivier, proposé par les ACT, est assez ouvert : « formation des jeunes et des adultes des ACT, collaboration dans les projets des ACT ».



Olivier et Sonja Bory et leurs trois enfants (en 2005).

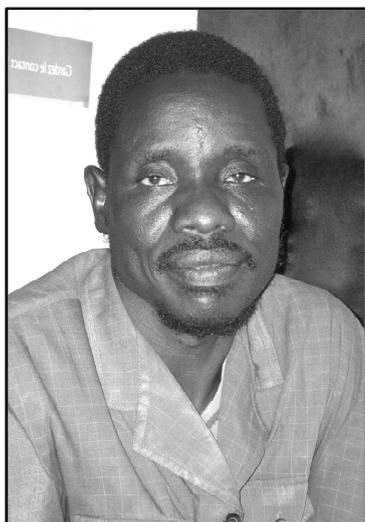
À son arrivée au Tchad, Olivier a été immédiatement intégré comme enseignant au Centre de formation biblique (CFB) créé trente ans auparavant à N'Djamena. Une centaine d'étudiants de

⁵ SME : Service missionnaire évangélique. Le SME est la commission missionnaire des « Assemblées évangéliques de Suisse romande » qui ont pris récemment le nom de Fédération romande d'Églises évangéliques (FREE) après avoir fusionné avec les Églises libres du canton de Neuchâtel.

dénominations diverses suivent chaque année ce cycle d'étude qui s'étend sur cinq ans à raison de quatre soirs par semaine en période scolaire. Il sera aussi invité à l'école biblique de Bitkine (au Guéra) et à l'Institut biblique de Doba (dans le Sud) pour des enseignements ponctuels.

Cependant, son engagement principal va se situer au service du Département d'évangélisation et de mission des ACT (le DEM). Il

est appelé notamment à collaborer avec Makaina Dobé, chargé de la Mission intérieure au sein du Comité national, et avec René Daïdanso, alors président des ACT. On demande à Olivier de transmettre l'expérience missionnaire acquise par l'Asmaf dans l'envoi de missionnaires, et d'élargir l'action missionnaire des ACT. Olivier arrive au Tchad précisément au moment où commence le cours de recyclage pour les évangélistes et les missionnaires des ACT. C'est l'occasion pour lui de prendre conscience de deux choses :



Makaina Dobé.

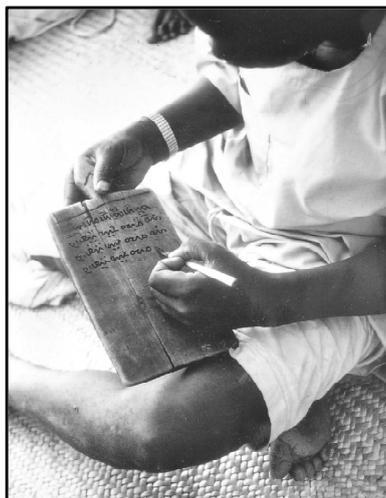
- Les Assemblées tchadiennes ont compris et sont convaincues, en grande majorité, que l'évangélisation du Tchad est de leur responsabilité ; elles évangélisent, envoient et soutiennent des missionnaires loin de chez eux et hors de leur culture pour fonder et former des Églises.
- Ces envoyés, isolés en milieu musulman, vivent sous la pression constante de l'islam ; plusieurs sont persécutés physiquement : cases brûlées, concessions détruites, interdiction

de prendre l'eau au puits, de cultiver un champ... Ils ont besoin d'être encouragés et formés.

Olivier est frappé par le témoignage de ces frères et de ces sœurs engagés dans ce programme missionnaire pour leur propre pays. Il entend ce qu'ils vivent, leurs luttes, leurs joies et leurs projets, mais aussi leur sentiment de se sentir seuls sur le terrain et parfois d'être délaissés, oubliés. Ils n'ont jusqu'ici jamais été visités par un membre du comité de mission des ACT ou de leur Église. Olivier est d'autant plus touché que le soir, à N'Djamena, ces mêmes frères s'inquiètent pour sa propre sécurité au point de le raccompagner à pied, jusque chez lui, la nuit tombée.

Au cours des années suivantes, il développe à N'Djamena les cours de « recyclage » en y introduisant dans les trois premières semaines des éléments de missiologie avec un accent fort sur la connaissance de l'islam et la relation avec le musulman. À côté de l'étude biblique, des sujets de la vie courante sont abordés : gestion de l'argent du ménage, vie familiale, culte personnel, santé... La quatrième semaine tous les « évangélistes » (ceux qui resteront sur place pendant quatre mois) et les « candidats missionnaires » (service à long terme) reçoivent un enseignement général sur ce qui les attend, sur le déroulement de la semaine de TPC.

Il met en place un programme de visites de tous ces missionnaires. Plusieurs fois par année, il part avec cinq ou six frères et sœurs tchadiens

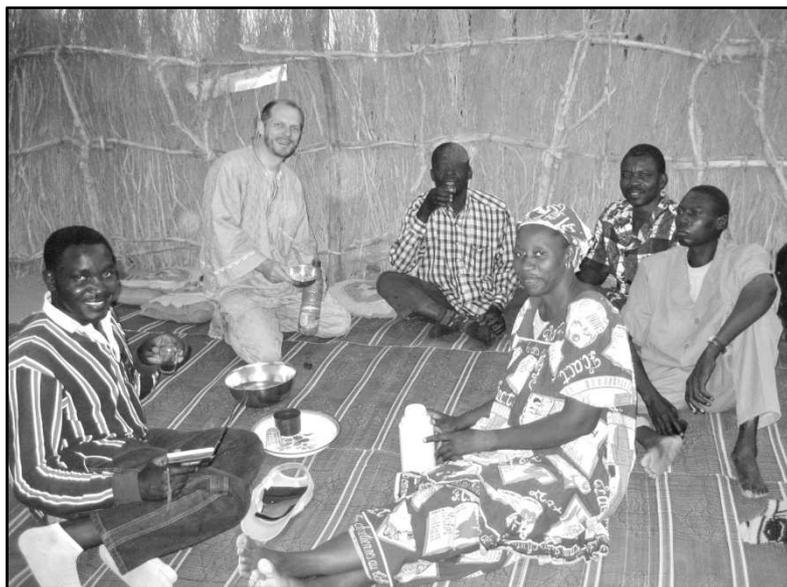


Faki écrivant des versets du coran sur la planchette d'un enfant.

Le rosier du désert

pour visiter chaque couple missionnaire en poste dans le Nord, puis dans le Sud-Est. Il y a une ou deux diaconesses dans l'équipe dont le rôle est d'écouter et d'encourager l'épouse missionnaire, pendant qu'Olivier et les autres frères s'entretiennent avec le mari de son ministère et des difficultés qu'il affronte.

En 2005, les ACT engagent Makaïna Dobé à plein temps comme coordinateur de la mission ; il quitte son poste de professeur d'histoire et de géographie au Collège évangélique et s'engage complètement dans ce ministère. Dès lors, Olivier travaille étroitement avec Makaïna, en mettant en place une comptabilité informatique pour les « salaires » des missionnaires. Dans chaque tournée, Makaïna accompagne Olivier ; puis Olivier accompagne Makaïna... Ils sillonnent le Tchad en tous sens.



Visite dans une famille de missionnaires travaillant dans le Nord.

Dans le cadre de leurs déplacements, ils ont l'occasion d'expérimenter l'efficacité de la prière, la protection d'un Dieu qui agit. Ils constatent par exemple que la voiture qui les précède sur la piste et celle qui les suit sont victimes des pillards, alors qu'eux passent indemnes entre les deux. Ils entendent des récits surprenants :

À la suite de la visite d'une équipe d'évangélisation de TPC, le missionnaire Jérémie Amaté et sa famille se sont installés à Liwa, une petite bourgade proche du lac Tchad pour y enseigner plusieurs habitants intéressés par l'Évangile. Liwa est plantée au milieu des dunes et des mines de natron⁶, ce sel qui influe sur la qualité de l'eau des forages, la rendant souvent amère et salée. Il leur fallait de la foi et du courage ! Dès leur arrivée, Jérémie s'attela à la tâche. Mais hélas, les brimades nombreuses et régulières leur rappelèrent que le milieu musulman n'accepte pas volontiers l'installation d'une communauté chrétienne. Trouver un logement pour lui et sa famille fut bien difficile. On ne les voulait pas dans le village. Après bien des démarches, on leur accorda un terrain pour l'Église, ni proche du village, ni à l'est de la mosquée, ni fertile. Mais Dieu avait entendu leurs prières et ils avaient un lieu où ils étaient libres de prier Dieu.

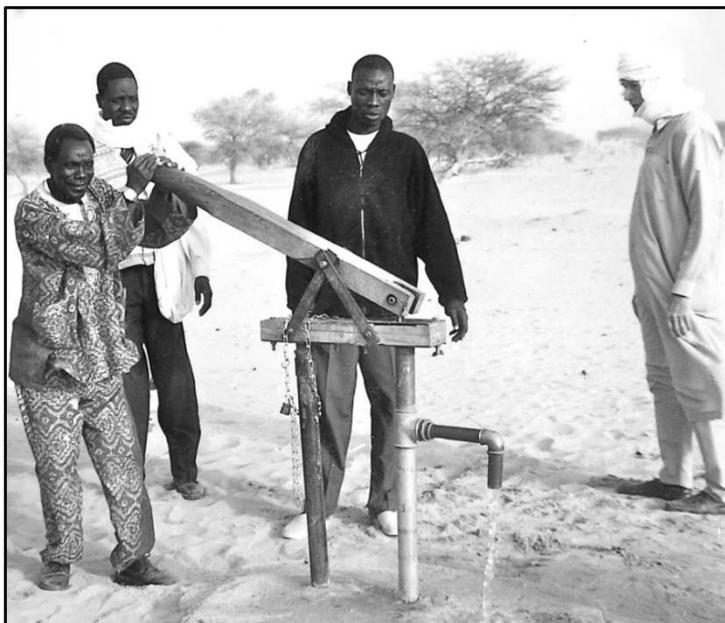
Restait le problème de l'accès à l'eau. Que faire quand on vous empêche de prendre de l'eau ou qu'on vous laisse attendre jusqu'au soir avant de vous autoriser juste le nécessaire pour ne pas mourir de soif ? L'attente à la pompe est sans fin, et les trajets sont longs et fatigants dans le sable où le pied s'enfonce. C'est alors que s'engage un combat dans la prière. On tente un forage sur le terrain alloué à l'Église, et stupeur dans le village : l'eau y est saine et limpide, sans goût de natron ! Alors que les trois autres puits du village donnent de l'eau amère... Premier miracle ! Depuis lors, les villageois regardent Jérémie d'un autre œil, d'autant plus que tous peuvent faire le trajet jusqu'à l'Église pour faire le plein de cette eau si douce, qui apaise la

⁶ Le natron est un sel utilisé par les habitants du désert et du Sahel pour l'alimentation et la lessive (carbonate de sodium cristallisé).

Le rosier du désert

soif. Jérémie construit un logement de deux pièces, et un « hangar » pour la chapelle.

Cependant l'ennemi veille. La jalousie s'installe. L'autorité locale décide de récupérer une partie du terrain des chrétiens pour y creuser un autre puits. Jérémie envoie un appel qui met du temps pour arriver à N'Djamena. Aussitôt une voiture part avec quelques responsables des ACT pour aller négocier avec les autorités locales. Mais entre-temps, les villageois se mettent à creuser un forage à vingt-cinq mètres de la pompe des chrétiens. Jérémie assiste impuissant. Quand la nappe phréatique est atteinte, l'eau jaillit... Mais stupeur au village : l'eau du nouveau forage est tellement salée que même les chèvres ne veulent pas la boire ! Derechef, un second forage est entrepris un peu plus loin : même résultat ! L'eau est toujours salée. On en attaqua un troisième... Les villageois commencent à comprendre que seul Dieu est l'artisan de l'eau saine de l'Église !

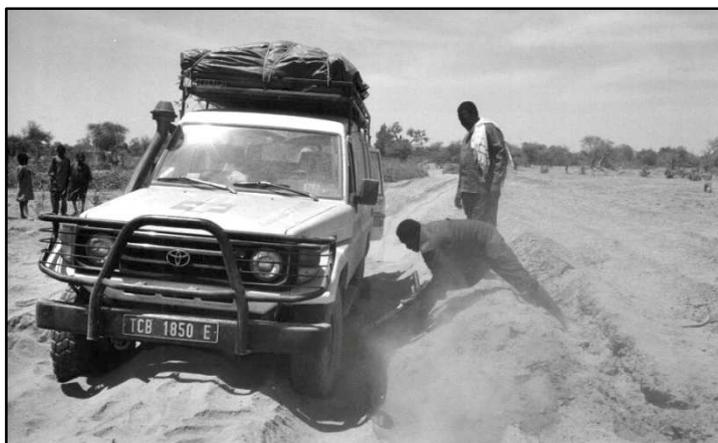


Pompe sur un forage : l'eau jaillit du sable...

Les missionnaires tchadiens

À notre arrivée à Liwa, c'est un Jérémie rayonnant qui nous accueille ! Il se met à raconter... « Le Dieu, créateur de la terre et des cieux, a déjà défendu sa cause, le terrain de la chapelle est sauf ! Pendant que le troisième forage commençait, les gens du village sont venus solliciter l'intercession et le jeûne de la part des chrétiens et du missionnaire pour que la bénédiction retombe sur le village. Et Dieu a porté un regard favorable sur la prière de son serviteur : le troisième forage a donné de l'eau saine. Le nouveau puits est idéalement placé près du village, et bien loin du terrain de l'Église ! »

Et nous qui pensions devoir régler cette affaire « entre hommes », dans de longs palabres de conciliation... Dieu nous a montré qu'il est là et qu'il veille sur son œuvre. Bien malin celui qui pourrait déjouer un tel Maître ! Ce fut une leçon d'humilité et un encouragement spectaculaire. Car une seconde fois, on tenta d'enlever le terrain à l'Église, et c'est au travers même de l'autorité traditionnelle et musulmane du village que Dieu a protégé le terrain d'une expropriation totale et que les papiers officiels d'attribution ont été définitivement établis⁷.



Les pistes de sable et les traversées de dunes sont difficiles même pour un conducteur expérimenté !

⁷ Olivier BORY, *Servir en L'attendant*, n° 6, nov.-décembre 2002, p. 25-26.

Le rosier du désert

Dans un autre village musulman, un missionnaire évangélique a été reconnu comme étant un homme de paix et c'est lui qui a été demandé comme médiateur entre des clans autochtones rivaux. D'autres vivent le pardon au point d'aller témoigner au sein d'ethnies ennemies de leur village natal depuis des générations, des ethnies qui les razziaient et brûlaient leurs cases et leurs récoltes jusqu'à la pacification française. Olivier rencontre des hommes et des femmes musulmans qui ont appris à lire grâce au ministère d'une famille missionnaire. Autant d'exemples parmi d'autres où l'impossible est devenu possible. Il a aussi vu des familles missionnaires endeuillées par la perte d'un enfant, parce que les conditions de vie étaient vraiment trop dures, parce que l'accès aux soins médicaux était impossible. Dans un village, un vieux musulman est venu vers Olivier lui rapporter sa Bible : « Je ne peux pas la conserver dans ma case, on la trouverait, on la brûlerait et je serais tué. Mais je continue à croire dans mon cœur que Jésus est le Fils de Dieu et mon Sauveur. »



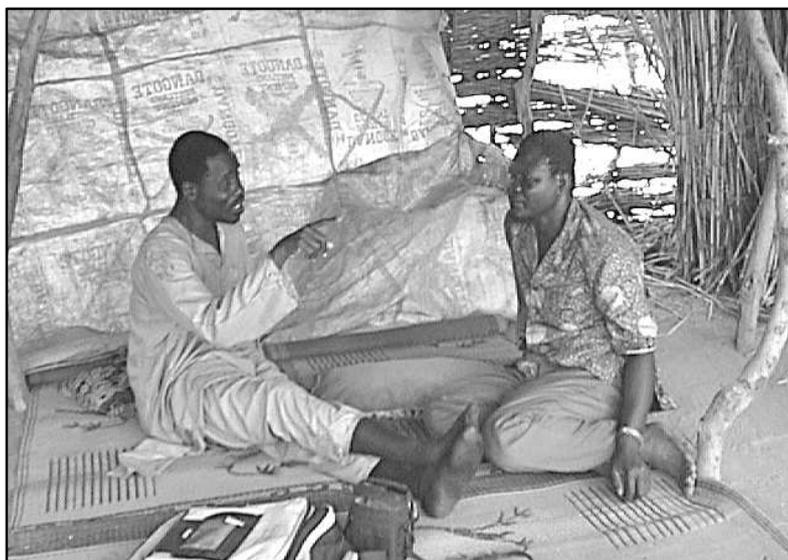
*Paysage de dunes stabilisées dans la région du lac.
La piste est parfois difficile à retrouver.*

En 2007, une vingtaine de familles missionnaires vivent dans la partie islamisée du pays. Ils sont visités, et leur soutien financier leur parvient régulièrement, assuré pour moitié par les

Les missionnaires tchadiens

Assemblées tchadiennes et pour moitié par des parrainages d'Assemblées françaises ou suisses. D'autre part, des Assemblées chrétiennes du Sud soutiennent directement et entièrement une trentaine d'autres familles missionnaires dans des villages animistes sans Église dans la partie méridionale et orientale du pays.

Nous avons transmis notre ministère, (...) le temps est venu de passer complètement la main, (...) Nous avons la joie de voir que notre ministère continuera avec Aldo, responsable de la mission dans le comité national des ACT, et Makaina Dobé, le coordinateur à plein temps. Continuera, et progressera, car déjà plusieurs nouvelles candidatures de missionnaires sont en cours... (O.B.⁸)



*Un pasteur-missionnaire exposant sa situation
à l'un des membres de l'équipe visitante.*

⁸ Olivier BORY, courrier 2007.

Cela en a valu la peine, car ces missionnaires tchadiens vivent la solitude, celle d'être loin de leurs familles, de leurs amis, et souvent sans facilité de communication et donc sans soutien au quotidien. Et une à deux visites par année, c'était le moins que nous puissions faire pour les soutenir et les encourager. D'autre part, le travail en équipe et sous la responsabilité des ACT a été plus que profitable et facteur de durée pour cette vision missionnaire à long terme⁹.

Certes, tout n'a pas été facile, des tensions ont parfois existé, mais j'allais régulièrement prendre conseil auprès de René Daïdanso qui m'a transmis son expérience, mais aussi repris ou encouragé quand cela s'avérait nécessaire.

Après sept années passées au Tchad, Olivier et Sonja Bory sont rentrés en Suisse où Olivier a pris un poste pastoral. Il reste en contact permanent avec son ami Makaïna, pour l'aider dans sa gestion informatique des finances du DEM. Il est retourné déjà deux fois au Tchad pour des cours bibliques.

Nous savons que Dieu est avec nous, alors nous allons de l'avant. (Makaïna Dobé)



Natalie Metz.

Bitkine 2009

Natalie Metz, petite-fille de Jean et Huguette Metz, kinésithérapeute de son métier, travaille une année au Burkina-Faso avec Françoise Pédeau dans un centre de rééducation pour handicapés. Rentrée en France, elle suit la formation de l'Institut biblique de Nogent. Puis, soutenue par les Assemblées françaises, en septembre 2009 elle part au Tchad où elle commence par

⁹ Olivier BORY, courrier 2009.

apprendre l'arabe à N'Djamena et à Abéché. En juillet 2010, elle rejoint Reto et Barbara Lampert à Bitkine. Ces derniers, originaires des Assemblées de Suisse (FREE), sont officiellement envoyés au Tchad par la Mission évangélique au Tchad (MET) pour créer, avec l'Église, à côté du dispensaire, un Centre de formation technique. C'est là que Natalie accueillera des handicapés moteurs pour les aider à se réinsérer dans la vie (fabrication et usage de prothèses). Une partie de son temps sera aussi consacré au ministère parmi les femmes.

La tâche est-elle achevée ?

5,5 % à 6 % seulement de la population tchadienne est touchée par l'Évangile.

Et la connaissance de la Bible est encore fragmentaire chez les membres de la plupart des Églises de notre pays. L'accroissement important que le Seigneur a accordé à nos Assemblées chrétiennes fait que la formation des membres de façon adaptée et systématique n'a pas été possible. Cette lacune dans la connaissance de la doctrine biblique est une des causes majeures, sinon la première, de la fragilité des chrétiens et des Assemblées devant l'assaut des autres religions et l'attraction de la société ambiante corrompue.

Voilà en résumé, ce qu'écrivent Paul Djideti et Obed Doumkel dans un ouvrage collectif paru en 2009¹⁰.

~ ~ ~

¹⁰ DAÏDANSO MA DJONGWÉ René, DJIDÉTI Paul et MONELMBAYE DOUMKEL Obed, *Bien connaître les ACT pour mieux servir en leur sein*, N'Djamena, édition des ACT, 2009, p. 67-70 et 90-98.

Et maintenant...

Quel ministère l'Asmaf envisage-t-elle ?

L'ordre de Jésus demeure actuel : *Allez, faites de toutes les nations des disciples, enseignez-les...*

Tchad

L'Asmaf continue et continuera de soutenir et d'accompagner des envoyés européens au **Tchad** qui s'intégreront dans les activités des Assemblées tchadiennes ou y développeront de nouveaux projets. Des missionnaires à long terme, à court terme, des stagiaires... avec un accent particulier sur la formation des personnes : d'abord l'enseignement biblique, puis la formation technique dans de nombreux domaines.

Sur la demande du Comité national des ACT, l'Asmaf délègue régulièrement des enseignants pour de courtes périodes de deux à six semaines. Ces derniers donnent des cours à N'Djamena au Centre de formation biblique (CFB), au Cours biblique d'été (pour les anciens des ACT), ou à l'École supérieure de théologie évangélique Shalom (ESTES) selon les besoins, et parfois à l'école biblique de Bitkine. Ces enseignants viennent de France ou de Suisse ; ils sont nombreux à avoir consacré un peu de leur temps à ce ministère si important de la formation. De France : Brad Dixon, Francis Estève, Liliane Hurter, Robert et Catherine Kauffmann, François-Jean Martin, Jean Metz, René Peterschmitt,

Et maintenant...

Jean-Jacques Streng, Pierre Wheeler... De Suisse : Jacques Blandenier, Olivier Bory, Thomas Salamoni...

~ ~ ~

À partir de 1992, l'Asmaf a élargi son action hors du Tchad en soutenant des envoyés en divers pays :

Espagne

Olivier et Siegrid Py s'installent à Saragosse en 1992, puis à Barcelone en 2006. Ils collaborent à la formation biblique au sein des Assemblées espagnoles. Olivier rédige des commentaires bibliques en espagnol et traduit des ouvrages utiles aux Églises. En 2002 Siegrid, avec l'aide d'Olivier, s'engage dans un ministère de formation à la relation d'aide par des séminaires.

Madagascar

Depuis une trentaine d'années, André et Jacqueline Tabailoux envoyés par l'Église protestante évangélique (CAEF) de Grenoble, missionnaires à l'île de la Réunion, visitent régulièrement Madagascar et forment des chrétiens malgaches au Centre d'information et de formation à l'évangélisation et à la mission (CIFEM) de l'île de la Réunion, puis sur place à Madagascar. Ils ont été aidés par Camille et Irène Abbruzzese. En 1989, André Tabailoux et Camille Abbruzzese contribuent à la constitution de la Communauté évangélique indépendante de Madagascar (CEIM) qui rassemble aujourd'hui une cinquantaine d'Églises. Il faudrait écrire l'histoire de ces jeunes Communautés ! En 2005 et 2006, des entretiens aux congrès des CAEF avec André Tabailoux et le président des CEIM préparent une collaboration active entre les Assemblées de France et celles de Madagascar. En 2007, une convention de collaboration est signée entre les CEIM et les CAEF (dont l'Asmaf est l'organe missionnaire). L'accent est mis sur la formation de nouveaux pasteurs et le soutien des pasteurs déjà en place. Depuis lors, chaque année un ou plusieurs responsables des CAEF sont envoyés pour enseigner dans les Églises, les Écoles de disciples, dans leur institut, le Centre évangélique

Le rosier du désert

de formation de l'Océan Indien (CEFOI) et à l'ISTE (Faculté de théologie évangélique).

~ ~ ~

L'Asmaf a aussi accompagné des envoyés dans d'autres pays pour des périodes plus ou moins longues au Pérou, en Jordanie et en Tanzanie.

~ ~ ~

Épilogue

Au Tchad, une femme, âgée, abandonnée par son mari, sa seule fille partie au loin, vivait dans un grand dénuement, aidée par quelques chrétiens voisins. Comme la missionnaire s'inquiétait pour elle, elle s'écria : *Tu sais, nous étions très malheureux autrefois ; notre famille avait les esprits les plus terribles du village au point que les gens ne volaient même pas un épi de nos champs ; et moi, j'avais sept mauvais esprits sur ma tête ! Mais maintenant je suis libre, libre ; je n'ai plus peur, et je ne suis pas seule ; Jésus m'a délivrée !*

Un jeune Tchadien, très souvent malade et souffrant, témoignait ainsi : *Je sais une chose : ce que Jésus a dit est vrai ! Il a dit : Je vous donne ma paix. Eh bien ça, c'est vrai !*

Et pourtant en France, sur le banc de la retraite, en réveillant leurs souvenirs, de vieux missionnaires s'interrogent :

Il y a cinquante, soixante ans, lorsque nous sommes arrivés au Guéra, le fossé entre nos peuples paraissait immense, les besoins criants, l'avance de notre civilisation démesurée. On s'est activé sans compter, on a soigné, éduqué, enseigné, prêché... Il le fallait : les Tchadiens avaient aussi le droit d'entendre la Bonne Nouvelle ! Avec le temps, je comprends que je n'avais pas seulement à apporter, mais à recevoir. J'ai beaucoup appris, mais je n'ai pas su toujours écouter... Heureusement, la parole de Jésus-Christ transcendait nos faiblesses et nos maladresses, et malgré nos déficiences... et en notre absence, il a agi, il a construit son Église, il a délivré...

~ ~ ~

Le rosier du désert

*Ne restera de ma vie que ce que le Saint-Esprit a accompli.
Tout le reste, le vent l'emporte.*

André Bettex, pasteur, peu avant sa mort (1909-2005)

Pas à nous, Seigneur, pas à nous, mais à ton nom seul la gloire !

Thomas Bolling, pasteur tchadien,
après la campagne de TPC 2000
où il y avait eu un grand nombre de décisions pour Christ.

~ ~ ~

Annexe

Comités et associations

Le travail missionnaire au Guéra a été le fait d'expatriés venant de pays différents, membres d'unions d'Églises différentes, soutenus par des comités de soutien différents, mais travaillant ensemble dans une réelle communion fraternelle. Cette unité se manifestait concrètement par un enseignement analogue, une entraide mutuelle, des échanges de personnel. Il en est résulté un groupe d'Assemblées solidaires et unies entre elles.

Pour être en conformité avec les diverses législations nationales, la création de plusieurs associations à des niveaux différents a été nécessaire.

Il convient de distinguer les associations créées d'abord au Tchad, puis celles qui l'ont été en Europe.

I. ASSOCIATIONS MISSIONNAIRES AU GUÉRA (TCHAD)

Les missionnaires travaillant au Guéra ont une première rencontre commune à Mongo en 1953. En 1954, ils se retrouvent à nouveau, confirmant leur décision de marcher ensemble dans une collaboration fraternelle et s'associent en 1955.

L'Association des missionnaires d'Assemblées évangéliques (AMAE)

Cette première association, bien que non déclarée, concrétise le désir des expatriés de Bitkine, Korbo et Mongo de travailler ensemble (Moukoulou ne sera ouvert qu'en 1956 et Gogmi en 1963). Cette association est le premier lien formel qui manifeste l'unité spirituelle et la volonté de collaboration que les missionnaires expérimentaient depuis quelques années déjà dans cette région centrale du Tchad.

La Mission évangélique du Guéra (MEG)

Une ordonnance de l'État publiée en juillet 1962, demande à toute association de se déclarer au gouvernement. Le 15 septembre 1962, les missionnaires du Guéra créent la Mission évangélique du Guéra, déclarée à Mongo, la préfecture du Guéra (Walter Utermann qui ouvrira la station de Gogmi un an plus tard est déjà présent et signataire). L'article 14 des statuts de la MEG (Principes) déclare ceci en faisant référence à l'ordre reçu par les apôtres : « Reconnaisant la grâce qui nous est accordée d'apporter l'Évangile aux païens, nous nous donnons la main d'association dans une confiance mutuelle et une communion spirituelle dans l'œuvre de Dieu. (...) Nous désavouons toute dénomination particulière, tout esprit sectaire... »

Le 31 décembre 1962 a lieu la première assemblée générale ordinaire de tous les missionnaires du Guéra présents au Tchad. Dès lors, à plusieurs reprises, des personnels expatriés et tchadiens d'une station sont « prêtés » à une autre station lorsque le besoin s'en fait sentir et que du personnel est disponible pour être déplacé.

Le souhait des envoyés au Guéra est que les Églises créées dans cette région grandissent en communion les unes avec les autres et se sentent solidaires. Et que devenues adultes, elles choisissent de rejoindre l'une des associations d'Églises évangéliques tchadiennes existantes. Ils décident donc de ne pas créer une nouvelle dénomination au Tchad.

II. ASSOCIATIONS D'ASSEMBLÉES DE FRÈRES TCHADIENNES

À la suite de l'ordonnance de juillet 1962, les Assemblées chrétiennes du sud du pays et de Fort-Lamy qui sont déjà nombreuses, décident en 1965 de créer des associations régionales plus faciles à gérer. Mais rapidement cette organisation régionale est perçue comme un signe de divisions¹.

En 1968, une conférence constitutive donne naissance à une association nationale, l'Association des Assemblées chrétiennes du Tchad, renommée en 1985 :

¹ DAÏDANSO MA DJONGWÉ René, DJIDETI Paul, MONELMBAYE DOUMKEL Obed, *Bien connaître les ACT pour mieux servir en leur sein*, N'Djamena, éditions des ACT, 2009, p. 23.

Assemblées chrétiennes au Tchad (ACT)

Ces Assemblées se répartissent en cinq régions, avec chacune une assemblée régionale et un comité régional. Un comité national chapeaute l'ensemble, avec un président et un secrétaire général. Otman Ndakiran, le jeune Tchadien que le Dr Olley avait amené du Nigeria en entrant au Tchad en 1926, en fut le premier président. Les ACT comptent environ 1000 Assemblées locales avec approximativement 225 000 membres en 2010.

Après 1970, l'ensemble des Assemblées du Guéra rejoint les Assemblées chrétiennes au Tchad en devenant ainsi leur 6^e région.

~ ~ ~

En 1994, les Assemblées du Guéra et deux Assemblées de N'Djamena formées de chrétiens émigrés du Guéra sortent des ACT et créent une nouvelle association qui leur est propre :

Les Assemblées évangéliques au Tchad (AET)

Les deux associations ACT et AET coexistent encore aujourd'hui. Elles élaborent des projets en commun et collaborent tout en restant indépendantes l'une de l'autre sur le plan associatif.

III. COMITÉS MISSIONNAIRES EN FRANCE SOUTENANT DES MISSIONNAIRES TRAVAILLANT AU GUÉRA

1. Les comités particuliers à chaque station

◆ **Moukoulou** : Le 30 octobre 1965, dans le but d'être en règle vis-à-vis de la législation française, l'Église La Bonne Nouvelle de Strasbourg et les Assemblées évangéliques de Frères créent en France l'Association de soutien de la mission évangélique du Guéra (ASMEG) dont le siège est à Strasbourg et qui devient ainsi devant la loi l'employeur des missionnaires travaillant à **Moukoulou** et à **Bitkine**, puis à **N'Djamena** dès 1968.

Son objectif est de soutenir le travail des envoyés des Assemblées françaises au Tchad. Elle peut ouvrir un compte bancaire, collecter des fonds en France et les transférer au Tchad, faire le lien entre les missionnaires et les Assemblées de Frères en France, transmettre les informations à ces dernières, et assurer la prise en charge par la Sécurité sociale des expatriés pendant leur congé.

Pendant les périodes de guerre au Tchad dans les années 1980, le Guéra fut considéré comme une province rebelle. Dans le but de ne pas faire du tort aux Assemblées tchadiennes et à la Mission en leur donnant une connotation politique, il est décidé de mettre en sommeil au Tchad la *Mission évangélique du « Guéra »*, et de changer en France le nom de l'association missionnaire Asmeg : le 10 novembre 1981, l'association devient Association de soutien des missions évangéliques – Afrique-France (sigle : Asmaf). De nouveaux statuts sont rédigés dans l'esprit de ceux de l'Asmeg avec une ouverture possible vers d'autres pays que le Tchad.

Puis, en 1995, les Assemblées évangéliques des Frères françaises se structurent et deviennent les Communautés et Assemblées évangéliques de France (CAEF). Pour mieux signifier son appartenance aux CAEF (car l'Asmaf est en fait la Commission missionnaire de cette union d'Églises), la mission modifie encore une fois son titre : sans changer de statuts ni de sigle, l'**Asmaf** devient le 13 septembre 1995, l'**Association de soutien des missions des Assemblées de France**.

Une restructuration complète de l'Asmaf s'opère en 2007 et est acceptée lors d'une assemblée générale extraordinaire tenue le 19 janvier 2008 à Lyon. Le conseil d'administration est renouvelé et trois Commissions missionnaires sont nommées : Tchad, Madagascar et Espagne. D'autres commissions seront créées si des champs missionnaires des CAEF s'ouvrent dans d'autres pays. Dès lors, c'est donc la **Commission Tchad de l'Asmaf** qui gère le ministère des envoyés des CAEF au Tchad et les relations avec les Églises tchadiennes.

◆ **Gogmi** : Les Utermann avaient été envoyés par le comité allemand Evangelische Mission im Tschad (EMT) auquel se joint bientôt un comité suisse de la Mission évangélique au Tchad (MET). Christian Simonin, qui a été missionnaire de la MET, est aujourd'hui secrétaire de ce comité.

◆ **Mongo** : L'Église libre de La Côte-aux-Fées avait accompagné les Barbezat, mais aucun comité particulier n'avait été constitué, ni pour les Thibaut qui dépendaient d'Églises évangéliques de Belgique. Vers 1970, Jean-Marc Houriet qui s'installe à Mongo en 1968 crée en Suisse un Comité de soutien pour Mongo qui fonctionne une trentaine d'années. Il n'existe plus aujourd'hui.

◆ **Korbo** : Les Baar recevaient leur soutien financier et spirituel de chrétiens de divers « groupes de prière » d'Églises d'Alsace et de Suisse alémanique. Un comité nommé « La Main secourable » réunit ces dons et les envoie à l'Église de Korbo.

Il y a donc **en Europe** à partir de 1985, quatre comités distincts qui gèrent le ministère des missionnaires qui travaillent au Guéra, puis ailleurs au Tchad, dans le cadre des Assemblées chrétiennes tchadiennes : l'Asmaf française, la MET suisse, l'EMT allemande, et le comité alsacien la Main secourable. Dès les origines, ces comités divers se sont concertés en Europe pour harmoniser leur action.

2. L'association de ces quatre comités particuliers

Le Comité de liaison

En Europe, les divers comités qui s'intéressent à l'évangélisation du Guéra souhaitent se rencontrer : Marc Ernst, de Lyon, rédacteur de la revue *Servir en L'attendant* écrit ceci : *Quelques frères représentant les Assemblées ou œuvres d'où sont sortis les missionnaires au centre du Tchad se sont réunis pour des entretiens fraternels à Strasbourg dès le 6 octobre 1963* (M.E.²). Ce Comité de liaison *n'est pas une mission ou une organisation déclarée, mais un lieu de rencontre et de contacts fraternels indispensables pour la bonne marche du travail au Tchad*³. Ce Comité de liaison se réunit chaque année à Strasbourg. Aucun statut ne régit cette rencontre annuelle.

L'Entraide missionnaire évangélique au Tchad (EMET)

En 1985, les membres de ce Comité de liaison désirent lui définir un objectif, préciser son orientation théologique et ecclésiologique et lui donner une plus grande visibilité aux yeux des autres missions et des Assemblées chrétiennes au Tchad. Ils décident de le nommer **Entraide missionnaire évangélique au Tchad** (EMET), de le doter de statuts et d'un règlement intérieur en harmonie avec les principes qui ont guidé les missionnaires de la Mission évangélique du Guéra créée au Tchad vingt-trois ans auparavant par les envoyés des trois comités. Mais cette association reste libre, et non déclarée en préfecture.

² Marc ERNST, *Servir en L'attendant*, n° 170, novembre 1963.

³ Marc ERNST, *op. cit.*, janvier 1965.

Le rosier du désert

L'article 3 des statuts définit son but : *une Entraide fraternelle visant à l'harmonisation de la stratégie et des objectifs de chaque association membre. Elle fait le lien entre les Églises d'Europe qu'elle représente et celles du Tchad pour une bonne collaboration dans la ligne définie par son règlement intérieur.*

Ils adoptent ensuite un règlement intérieur dont voici quelques extraits :

- L'EMET est un lieu de rencontre qui doit favoriser l'unité spirituelle des associations missionnaires membres, afin d'atteindre le but qu'elle s'est fixé.

- Chaque comité membre de l'EMET s'engage à respecter la vision et la liberté d'action des autres membres. (...) Ils se concertent au sujet de leurs propres projets avant décision finale de leur comité...

- Des représentants de l'EMET et du Comité national des ACT se rencontreront régulièrement soit en Afrique, soit en Europe (...) Ensemble, ils veilleront à développer la communion et les échanges fraternels entre les Assemblées chrétiennes au Tchad et les Assemblées évangéliques au Tchad d'une part, et les Églises évangéliques européennes que l'EMET représente d'autre part. (...)

L'EMET signe avec les Assemblées chrétiennes au Tchad (ACT) et les Assemblées évangéliques au Tchad (AET) diverses conventions qui définissent leur relation (un partenariat), la gestion et l'usage des biens transmis par l'EMET aux Assemblées tchadiennes, le processus à respecter pour l'envoi de missionnaires travaillant avec ces Assemblées tchadiennes, etc.

L'EMET est constituée aujourd'hui de l'Asmaf (française), de la MET (suisse), de l'EMT (allemande) et de la Main secourable. Elle gère les projets communs à ces quatre associations. Depuis quelques années, elle se réunit quatre fois par an à Genève. Le secrétaire en est Christian Simonin. La MET dans le cadre des AET, veille sur la station de Mongo selon le souhait de Jean-Marc Houriet.



~ ~ ~

À côté des ACT et des AET, il existe d'autres unions d'Églises de type protestant au Tchad :

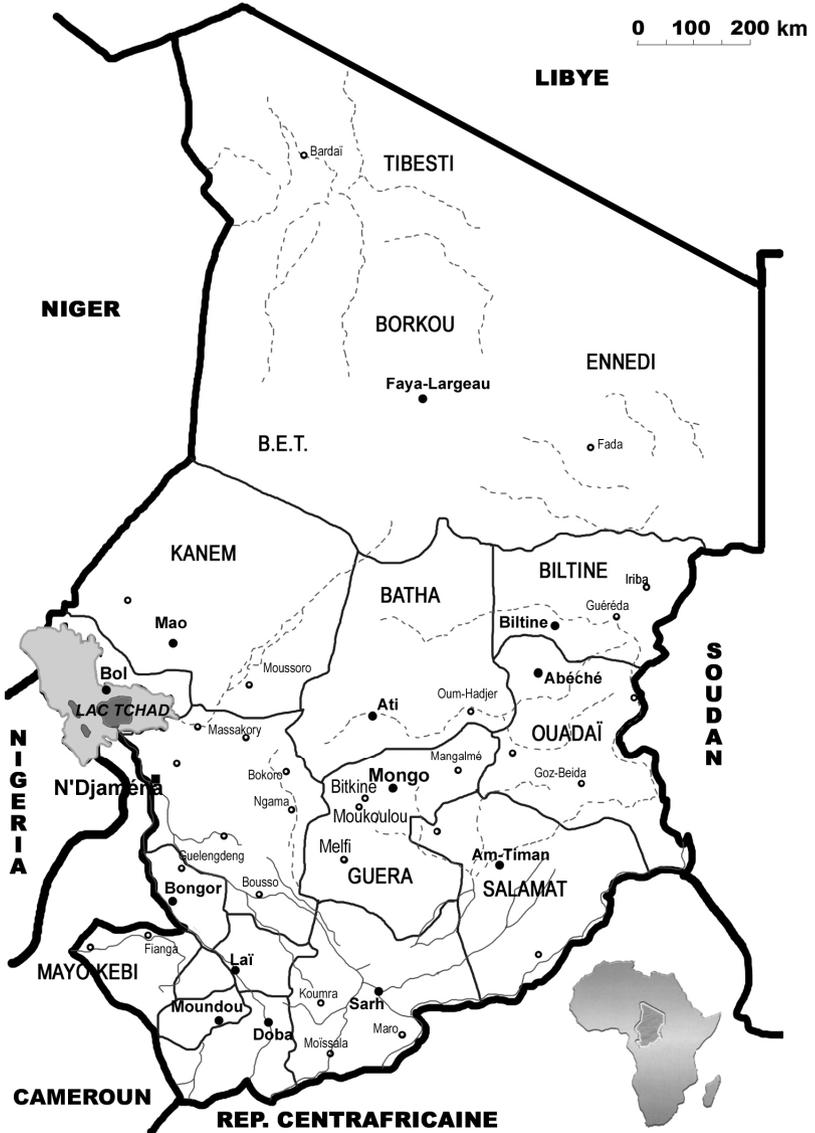
L'Église évangélique au Tchad (EET). Le premier missionnaire étranger à l'origine de ces Églises est Victor Veary, envoyé par la Sudan United Mission (SUM). L'EET rassemble à peu près le même nombre de chapelles que les ACT dans le sud-ouest du pays. Plusieurs autres missions travaillent au sein de l'EET : la Mission mennonite française, la Mission protestante franco-suisse du Tchad (MPFST), Worldwide Evangelisation for Christ (WEC), et plus récemment l'Association internationale missionnaire (AIM).

Les **Églises baptistes** sont un peu moins nombreuses que les deux premières ; le travail a débuté en 1925 avec le pasteur Paul Metzler installé à Balimba près de Fort-Archambault.

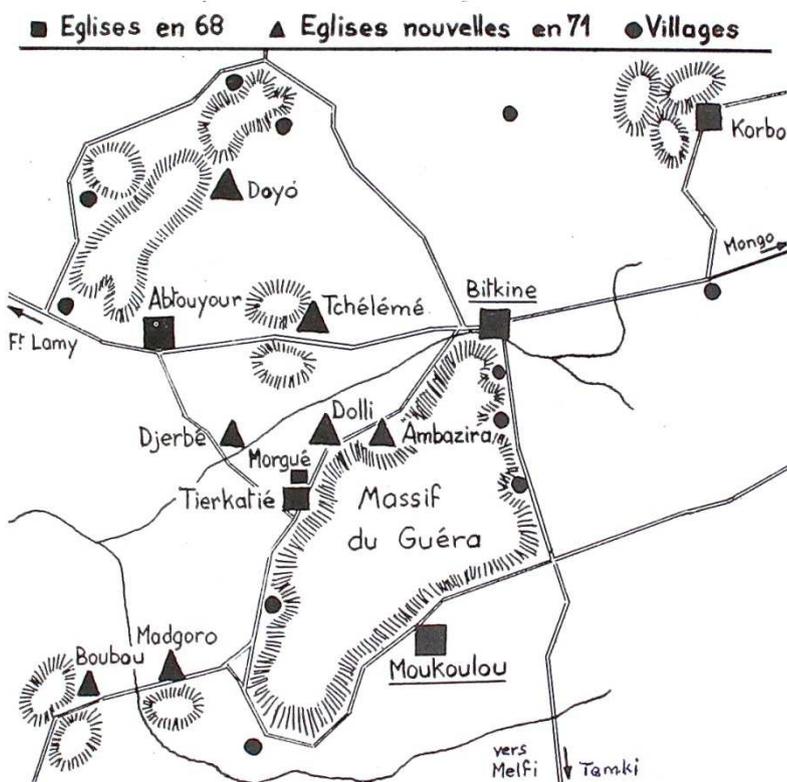
Plusieurs autres associations d'Églises de moindre importance sont aussi déclarées au Tchad : Les **Églises évangéliques luthériennes** (l'essentiel de leur travail se situe au Cameroun) et de petites associations regroupant des **Églises de type pentecôtiste**.

~ ~ ~

Le Tchad



Les Églises dans la région de Bitkine



Bibliographie

- CABOT Jean et BOUQUET Christian, *Le Tchad*, Paris, Hatier, 1967, 96 p.
- CABOT Jean et BOUQUET Christian, *Atlas pratique du Tchad*, N'Djamena, Institut National Géographique, 1972, 76 p.
- CARBOU H., *La région du Tchad et du Oudaï : études ethnographiques*, Paris, Leroux, 1912.
- CLAPHAM J.W. et TAYLOR Neville J., *John Olley, pioneer missionary to the Chad*, Londres, Pickering & Inglis LTD, 1966, 139 p.
- DAÏDANSO MA DJONGWÉ René, DJIDETI Paul, MONELMBAYE DOUNKEL Obed, *Bien connaître les ACT pour mieux servir en leur sein*, N'Djamena, Éditions des ACT, 2009, 112 p.
- DINGAMMADJI Arnaud, *Ngarta Tombalbaye, parcours et rôle dans la vie politique du Tchad*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- FORTIER Joseph, *Le couteau de jet sacré*, Paris, L'Harmattan, 1982, 295 p.
- FUCHS Peter, *Les contes oubliés des Hadjeray du Tchad*, Paris, L'Harmattan, 2005, 310 p.
- FUCHS Peter, *La religion des Hadjeray*, Paris, L'Harmattan, 1997, 260 p.
- GOUNON Danielle, *La Caravane*, Valence, Ligue pour la Lecture de la Bible, 2008, 115 p.
- HILL Bartha, *Reflecting God's Grace. The Story of Neville and Evelyn Taylor*, New Plymouth, Kevin Taylor, 2000, 211 p.
- LANNE Bernard, *Histoire politique du Tchad de 1945 à 1958*, Paris, Karthala, s.d., 352 p.
- RIBAY Jean-Marie, *Toi, vas-y !*, Dijon, éditions EMF, 2007, 208 p.
- STUNT W.T., SIMMONS G.P., *Turning the World Upside and Down*, Bath, Echoes of Service, 1972, 671 p.
- TATFORD Fredk A., *Light over the dark continent*, Bath, Echoes Publications, 1984, 545 p.

Le rosier du désert

TAYLOR Rhena, *Points chauds et nerfs à vif*, Nogent-sur-Marne, Fédération de Missions évangéliques francophones, 1995, 214 p.

VINCENT Jeanne F., *Le pouvoir et le sacré chez les Hadjeray du Tchad*, Paris, Anthropos, 1975.

Revues

Lettres circulaires de la Mission évangélique du Guéra, 11 rue de la Brasserie, 67340 Ingwiller.

Lettres circulaires de la Mission évangélique au Tchad (MET), rue Centrale 60, 2740 Moutiers, Suisse.

Partage, périodique de l'Église de La Bonne Nouvelle à Strasbourg (supplément : Histoire de La Bonne Nouvelle), 2 rue des Magasins, 67000 Strasbourg.

Servir en L'attendant, revue éditée par les Communautés et Assemblées évangéliques de France (depuis avril 1946), éditions des CAEF, 471 Avenue Victor-Hugo, 26000 Valence.

Sites Internet

- Alwihda
- antropologieenligne.com (*la chute de François Tombalbaye*)
- *bulletin de liaison du laboratoire d'anthropologie juridique de Paris*, n° 20, Paris, Panthéon-Sorbonne, 1996
- *Dictionnaire biographique des chrétiens d'Afrique*
- L'origine Sara Tchad
- Moussa Gana (par Mbaihoguemel Samuel)
- *Organisation administrative territoriale du Tchad*

Table des matières

En guise de prologue	9
Les pionniers du Guéra.....	11
De la Méditerranée aux pistes du Tchad.....	24
Les Hadjarai.....	44
Premiers témoignages évangéliques au Guéra.....	57
Sur la colline de Bitkine (1951-1952).....	64
Ouvertures (1952-1954)	80
Kabira.....	96
Installation à Moukoulou (1954-1956).....	107
L'équipe missionnaire de Moukoulou s'élargit.....	123
Le dispensaire (1956-1958).....	133
Ministères à Moukoulou (1956-1968).....	145
Croissance de l'Église (1956-1968)	161
La vie à Moukoulou (1958-1968)	178
Les autres stations du Guéra (1956-1968).....	195
Moukoulou (1965-1968)	203
Une nuit sans lune (Moukoulou, 1968)	232
Incertitudes (1968-1970).....	244
Fort-Lamy (1970-1973).....	255
Famine au Guéra (1972-1974).....	276
La révolution culturelle (1973-1974)	288

Le rosier du désert

N'Djamena (1975-1992).....	295
Le Centre de culture évangélique (1990).....	320
Les missionnaires tchadiens	328
Et maintenant.....	344
Épilogue	347
Annexe : Comités et associations	349
Carte du Tchad	357
Carte des Églises dans la région de Bitkine	359
Bibliographie.....	361

Achévé d'imprimer en juin 2010
sur les presses de l'IMÉAF
26160 La Bégude de Mazenc
pour le compte des éditions CAEF

Imprimé en France

Impression n° 91390

Dépôt légal : mai 2010 (réimpr. juin 2010)

